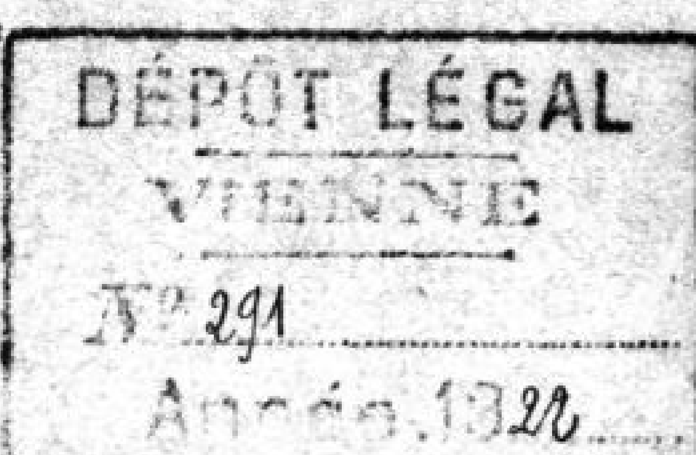
N° 579 33e Année. Tome CLVII 1er Août 1922

MERCVRE
DE
FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE





G.-J. GIGNOUX........ *Emprunt International et Dettes interalliées*........................ 577

GUSTAVE KAHN........ *Villiers de l'Isle-Adam* (II)......... 600

Z. HIPPIUS........... *Confession d'une jeune fille russe à son amie française*............... 626

JACQUES DYSSORD...... *Epilogue*, poème.................. 652

ROGER CHAUVIRÉ....... *L'Irlande devant le Traité de Londres, essai de psychologie politique*..... 655

RAYMOND CLAUZEL..... *D'un Art eurythmique*............ 694

EDOUARD DUCOTÉ...... *Monsieur de Cancaval*, roman (III)... 713

REVUE DE LA QUINZAINE. — JEAN DE GOURMONT : **Littérature**, 748 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes**, 753 | HENRI BÉRAUD : **Théâtre**, 759 | EDMOND BARTHÉLEMY : **Histoire**, 764 | G. BEAULAVON : **Philosophie**, 768 | GEORGES BOHN : **Le Mouvement scientifique**, 778 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues**, 782 | AUGUSTE MARGUILLIER : **Musées et Collections**, 788 | CHARLES MERKI : **Archéologie**, 795 | Y. EVENOU-NORVÈS : **Régionalisme**, 799 | RENÉ DE WECK : **Chronique de la Suisse romande**, 804 | P.-G. LA CHESNAIS : **Lettres dano-norvégiennes**, 809 | J.-W. BIENSTOCK : **Lettres russes**, 814 | DIVERS : **Bibliographie politique**, 820 ; **Ouvrages sur la Guerre de 1914**, 829 ; **A l'Etranger** : *Afghanistan et Asie Centrale*, 831 ; *Belgique*, 834 ; *Russie*, 837 | MERCVRE : **Publications récentes**, 844 ; **Echos**, 847.

—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Etranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Œuvres complètes

de

Villiers de l'Isle-Adam

I

L'ÈVE FUTURE

1 vol. in-8 sur beau papier. — Prix .... 15 fr
34 ex. vergé d'Arches numérotés à la presse de 26 à 59, à .... 40 fr
550 ex. vergé pur fil numérotés de 60 à 609, à .... 25 fr

II

CONTES CRUELS

1 vol. in-8 sur beau papier. — Prix .... 15 fr
34 ex. vergé d'Arches numérotés à la presse de 26 à 59, à .... 40 fr
550 ex. vergé pur fil numérotés de 60 à 609, à .... 25 fr

III

TRIBULAT BONHOMET

suivi de

NOUVEAUX CONTES CRUELS

1 vol. in-8 sur beau papier. — Prix .... 15 fr
59 ex. vergé d'Arches numérotés à la presse de 1 à 59, à .... 40 fr
550 ex. vergé pur fil numérotés de 60 à 609, à .... 25 fr

Les *Œuvres complètes de Villiers de l'Isle-Adam* formeront 9 volumes. Les deux premiers, l'*Ève Future* et *Contes cruels*, ont paru avant la guerre et sont depuis longtemps épuisés. Ils étaient de même format et tirés sur les mêmes papiers (a l'exception des pur fil) que les ouvrages de la **Bibliothèque Choisie,** mais ne faisaient pas partie de cette collection : ils ne s'en distinguaient que par une couverture spéciale. Nous mettons gratuitement à la disposition des acheteurs du tome III qui seraient déjà en possession des tomes I et II des couvertures blanches de la **Bibliothèque Choisie** pour ces deux tomes.

59 exemplaires sur vergé d'Arches étant tirés du tome III, et 25 exemplaires des tomes I et II ayant été compris dans le premier tirage, il a été tiré seulement 34 exemplaires de ces tomes.

Le premier tirage des tomes I et II ne comportait pas de volumes en pur fil : il en a été tiré 550 exemplaires, comme du tome III.

BULLETIN FINANCIER

Ainsi que nous le faisions pressentir dans nos derniers bulletins, la hausse s'est brusquement déclanchée, un courant de transactions des plus actives persiste dans la majorité des groupes et la reprise sur nos Rentes s'accentue fortement. Le 3 o/o Perpétuel passe de 57,85 à 58,20; le 5 o/o amortissable de 89.90 à 90,25 et le 6 o/o de 88,45 à 89,90. Les différentes obligations du Crédit National sont également recherchées : la 1919 à 477, la 1920 à 481,75, la 1921 à 509,50. Aux fonds d'Etats étrangers, les Russes sont plus négligés et n'offrent pas de variations importantes. La fermeté se maintient dans le compartiment des valeurs turques; notons toutefois un peu de tassement sur la Dette Unifiée à 67,50, tandis que les Tabacs s'avancent à 395 fr.

Nos grandes banques conservent généralement leur récente avance, l'accentuant même en de nombreux cas. Le Crédit Lyonnais progresse à 1339; le Comptoir est calme à 938; la Société Générale ex-coupon s'inscrit à 695. Reprise sérieuse de la Banque de Paris à 1149 et de la Rente Foncière à 1025. Au groupe étranger, nouvelle avance de la Banque Ottomane à 750. Ne quittons pas le rayon bancaire sans signaler que sous les auspices de la banque Renaud, de Nancy, le département de Meurthe-et-Moselle procède en ce moment à un emprunt garanti par l'Etat.

Nos chemins de fer bénéficient cette quinzaine d'importantes plus-values : 73 points sur l'Est à 799; 26 sur le P.-L.-M. à 910; 20 sur l'Orléans à 910; 68 sur le Nord; 5 sur le Midi ex-coupon à 780. Aux houillères, nouveau progrès des charbonnages du Tonkin à 9490 contre 9190, des Etablissements Poliet et Chausson à 1055, de la Kuhlmann, de Peñarroya. Bonne contenance des valeurs d'électricité, notamment de la Thomson à 770 fr. coupon détaché, de Jeumont à 380. Influencées par la réduction des stocks de métal signalée aux États-Unis, les valeurs cuprifères, le Rio en tête à 1510, sont activement traitées sans toutefois conserver les plus hauts cours atteints. Aux valeurs diverses, l'action Brasserie Argentine Quilmès fait un nouveau bond de près de trois cents francs à 1545; les actionnaires de cette Société sont convoqués pour le 5 août, à l'effet d'examiner un projet de remboursement à effectuer sur le capital et d'amortissement partiel des actions. Transports maritimes toujours négligés; métallurgiques irrégulières, progrès de Châtillon-Commentry, de Dyle et Bacalan, de la Basse-Loire et recul de Firminy et du Creusot.

Au marché en Banque, reprise de Peugeot à 435, des Phosphates Tunisiens à 528. Pétrolifères calmes; fermeté de la De Beers à 620 et des valeurs de caoutchouc qui ont présenté un marché des plus actif : Financière des caoutchoucs 95,50, Padang 125. Mines d'or du Rand plus faibles, la situation de place paraît chargée à l'achat, ce qui peut entraîner un nouveau tassement des cours.

LE MASQUE D'OR.

Banque des Pays de l'Europe Centrale

La Banque des Pays de l'Europe Centrale s'est constituée, il y a quelques mois, sur l'initiative d'un groupe de banques et de banquiers français, par la transformation de l'ancienne Banque des Pays Autrichiens en une société française ayant à Paris son siège social.

D'après ses statuts, la moitié au moins des membres de son conseil d'administration, y compris le président et un des vice-présidents, doivent être de nationalité française.

Grâce à cette disposition, l'influence française est appelée à jouer un rôle prépondérant dans le nouvel organisme dont l'activité, par le réseau de ses nombreuses succursales et filiales, s'étend sur tous les pays de l'ancienne monarchie austro-hongroise et notamment en Tchéco-Slovaquie.

Les 582.500 actions privilégiées, entièrement libérées, dont le placement s'effectue actuellement au prix de 113 fr. 50, sont réservées aux porteurs français d'actions de la Banque des Pays Autrichiens.

Toute personne peut, en outre, à titre éventuel, demander à acquérir les actions qui n'auraient pas été absorbées par l'exercice des droits de préférence.

Les demandes seront reçues jusqu'au 26 juillet inclus, aux guichets des principaux établissements et banques de la place et des départements.

Les règlements des dividendes arriérés sur les actions de la Banque des Pays Autrichiens, ainsi que l'échange, titre pour titre, des actions de cette banque contre des actions ordinaires de la Banque des Pays de l'Europe Centrale, s'effectuera simultanément.

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France Marc Texier.

EMPRUNT INTERNATIONAL
ET DETTES INTERALLIÉES

—

Le découragement visible qui s'est emparé de l'opinion, lorsque le Comité des Banquiers, réuni à la demande de la Commission des Réparations pour examiner les possibilités d'un emprunt extérieur allemand, eut décliné la mission qui lui était confiée, a peu à peu fait place à un sentiment plus exact de la situation. Le pays se rend compte que le verdict des techniciens ne peut être la condamnation de ses espérances légitimes, et tout d'abord n'admet pas que l'Allemagne puisse bénéficier d'une remise de sa dette tant qu'il ne sera pas assuré, par une expérience sincère, toujours reculée jusqu'à présent, qu'elle ne peut s'acquitter. En second lieu, et c'est là sans doute le résultat le plus tangible des tentatives financières récentes, on commence à concevoir, dans certains milieux internationaux, qu'une réduction éventuelle de notre créance implique, en bonne et élémentaire justice, une réduction parallèle de notre propre dette. C'est là un dilemme dont l'opinion française perçoit pour sa part de plus en plus nettement l'inéluctable exigence : nulle position, selon nous, n'est plus défendable, et nous ne doutons pas que, le moment venu, elle ne soit solidement et loyalement présentée à nos anciens compagnons de lutte et aux neutres.

Ce n'est que par fidélité au vocabulaire usuel que nous parlons de ces derniers : il ne peut plus y avoir de neutres

en présence du gigantesque problème financier qui se pose aujourd'hui devant le monde. Comme aucune politique, pas même celle de Monroë, ne saurait triompher des lois économiques, le temps approche où tous les pays auront un intérêt, différent du nôtre, mais à peine moindre, au règlement que nous poursuivons depuis trois ans. Les neutres, comme la Suisse, en passe de périr de congestion par la tension de son change, la Hollande, qui se débat dans des difficultés analogues et dont les banquiers sont assez fortement engagés de l'autre côté de la frontière, les Etats-Unis surtout, qui, en l'état actuel de l'Europe, ne peuvent renouer avec elle leur trafic ancien, se rendent ou se rendront compte tôt ou tard qu'il n'y a pas une seule question franco-allemande des Réparations, mais bien un problème financier international de liquidation de la guerre, dont nul ne peut désormais s'abstraire.

Au point où nous sommes parvenus, ce problème international présente donc un double aspect, l'emprunt et le règlement des dettes de guerre, qu'il est de moins en moins possible de dissocier. Nous n'entendons point en fournir en quelques pages la description complète, mais seulement rappeler très objectivement les antécédents et les données récentes d'une question vitale pour l'avenir de ce pays.

I

La « mobilisation » de la créance allemande, puisque tel est le terme consacré, a préoccupé les Alliés dès les premières heures de la paix. L'importance de la dette du Reich ne permettait d'imaginer, même au début de 1919, que des versements échelonnés sur une longue période : or, les créanciers, et au premier rang la France et la Belgique dévastées, ayant besoin d'un paiement rapide, il fallait trouver une transaction.

M. André Tardieu nous apprend dans son livre *La Paix* (p. 342 et suivantes) comment, dès le 5 avril 1919, il prévoyait, dans une note remise au Président du Conseil,

la livraison par les Allemands de bons de Trésor « privilégiés par rapport à toute la dette intérieure allemande, et que les Alliés auraient le droit de céder même à des Allemands. On pourrait les faire coter, sur les principaux marchés du monde, comme du papier commercial. » Un des avantages de cette solution, ajoutait M. Tardieu, était de mettre entre les mains des Alliés une monnaie internationale leur servant de moyen de règlement entre eux, ou vis-à-vis des neutres.

Quelques jours plus tard, devant le conseil des Quatre, M. Klotz soutenait une combinaison du même ordre et la représentait comme l'unique moyen de permettre aux pays éprouvés par la guerre de « vivre en attendant le règlement final ».

Si l'on en croit M. Tardieu, le président Wilson accueillit cette suggestion d'une façon qui révélait, chez le gouvernement américain, la conception très claire du rôle que son pays et les neutres devraient jouer dans la négociation de notre créance. Le Président se préoccupait seulement de ce que l'appel au crédit étranger restât suffisamment modéré, et pour ce faire, de marquer à l'émission des bons une limite raisonnable et bien définie. L'expert américain Norman Davis exprimait de son côté la crainte que si l'on émettait trop de bons, ceux-ci fussent sans utilité : à quoi il fut objecté que la commission des Réparations n'aurait qu'à conserver les bons dans sa caisse et à les mettre en circulation, compte tenu de la capacité d'absorption des grands marchés financiers.

C'est de cet échange de vues que sortit le paragraphe 12 de l'annexe II de la Partie VIII du Traité de Versailles, aux termes duquel l'Allemagne s'engageait à remettre à la Commission des Réparations :

1° Immédiatement, 20 milliards de marks-or en bons au porteur payables au 1er mai 1921 au plus tard;

2° Immédiatement encore 40 milliards de marks-or en bons au porteur.

3° A l'heure choisie par la Commission des Réparations, une troisième série de bons d'également 40 milliards de marks-or.

Cette combinaison répondait, dans l'esprit de ses auteurs, non seulement au désir de « mobiliser », au bout de quelque temps, la créance allemande, ou du moins la fraction de cette dernière qui correspondait à la deuxième série de bons, mais aussi à la préoccupation d'associer les Alliés à la prospérité future de l'Allemagne : les bons une fois négociés, les Allemands seraient obligés pour maintenir leur situation de faire honneur à leur signature, qu'on aurait soin de répandre d'autant plus que l'activité extérieure du Reich se développerait.

On sait comment la réalité a répondu à ces prévisions.

Quelques mois à peine après la mise en vigueur du Traité de Versailles, s'amorçait entre les Alliés le long débat, terminé seulement à la conférence de Londres de mai 1921, sur la fixation du montant de la dette allemande : invité par le Traité de Paix lui-même et par la Réponse des Puissances alliées à ses observations sur le Traité (juin 1920) à présenter ses propositions sur ce point, le gouvernement du Reich atermoie ; il emploie en revanche toute son éloquence à clamer sa détresse et à solliciter des secours ; en mars 1920, le Memorandum Economique du Conseil Suprême des Alliés indique que ces derniers sont prêts de composer ; ce document reconnaît, il est vrai, comme le négociateur du Traité de Paix, qu'un emprunt international « en anticipation sur le paiement des Réparations est indispensable à certains pays alliés », mais il examine aussi la possibilité de donner à l'Allemagne certaines facilités pour obtenir « les produits alimentaires et les matières premières qui lui sont nécessaires en avance sur ces mêmes paiements ».

Dans les couloirs de San Remo, de Hythe, de Boulogne, on bloque bientôt les deux questions : on n'entend plus parler d'un emprunt allié par négociation des bons de Réparations, mais d'un emprunt allemand, dont une partie ser-

virait à payer des achats allemands à l'étranger. Ainsi, dès le printemps de 1920, la situation est à peu près telle que devait la trouver, deux ans plus tard, le Comité des Banquiers, à cela près que la dette allemande n'étant pas fixée les difficultés étaient encore plus considérables ; en tout cas, la procédure de mobilisation prévue au traité de Paix a déjà reçu dans l'esprit de quelques-uns d'importantes modifications.

Nous dépasserions la limite que nous avons fixée à cette courte étude, si nous rappelions par le détail toutes les discussions et tous les projets qui aboutirent à Londres, le 5 mai 1921, à l'établissement d'un état de paiement définitif de la dette allemande ; il est indispensable par contre de s'arrêter un instant aux dispositions de ce dernier, qui commandent aujourd'hui encore tout le problème.

En représentation de sa dette, fixée à 132 milliards de marks-or, l'Allemagne doit créer trois séries d'obligations :

a) Une série A, s'élevant à 12 milliards de marks-or à valoir sur les 20 milliards qui devaient, selon le traité, être versés en attendant la fixation définitive de la dette, et ne l'avaient en fait point été ;

b) Une série B, s'élevant à 38 milliards ;

c) Une série C, se montant au maximum à 82 milliards, dont il y avait lieu de retrancher différents versements antérieurs du Reich.

La remise de ces obligations devait s'effectuer le 1er juillet 1921 pour la série A et le 1er novembre 1921 pour les deux autres ; mais tandis que les séries A et B étaient immédiatement émises pour la totalité de leur montant, la date de l'émission de la série C était réservée à l'appréciation de la Commission des Réparations. Tous ces titres devaient porter intérêt à 5 o/o l'an ; en outre 1 o/o de la valeur nominale des obligations serait prélevé annuellement sur les versements effectués par l'Allemagne, pour être affecté à un fonds d'amortissement destiné au remboursement au pair des obligations par tirages annuels.

Ainsi se trouvait institué un nouveau système d'internationalisation de notre créance, qui s'inspirait assez exactement du régime prévu au Traité de Paix, et présentait même à première vue plus de garanties, puisque, la dette allemande étant considérablement réduite, le nombre des obligations à absorber par le crédit étranger l'était d'autant : le succès cependant ne répondit pas cette fois encore aux espérances, pour des raisons à la fois morales et pratiques.

Les raisons morales tiennent aux doutes que les prêteurs éventuels ont conçus sur le remboursement des obligations, en présence de la constante mauvaise volonté opposée par l'Allemagne avant et après la Conférence de Londres aux demandes des Alliés. Quant aux raisons pratiques, elles sont, s'il se peut, encore plus sérieuses.

Tout d'abord, les bons allemands ne portent intérêt qu'à 5 o/o, alors que, dès 1921, l'Etat français leur créait une concurrence évidente en émettant ses propres titres à plus de 6 o/o en France et à près de 9 o/o en Amérique. Il aurait donc fallu, pour trouver preneurs, céder à ces derniers lesdites obligations très au-dessous du pair, tout en continuant à créditer l'Allemagne pour leur valeur, ce qui eût diminué d'autant la créance des Alliés. En outre, on pouvait objecter que ces obligations, libellées en marks-or, n'étaient pratiquement négociables que dans les pays où la monnaie était restée au pair. En 1921, le souscripteur français d'une obligation de 100 marks-or l'eût payée environ 250 francs ; si au jour du remboursement le franc était revenu au pair, il n'aurait plus touché que 125 francs en échange de son titre.

Nous avons vu toutefois que le président Wilson lui-même avait prévu, lors de la Conférence de la Paix, que les acheteurs d'obligations allemandes viendraient surtout d'outre-Atlantique, et c'est bien en effet de ce côté qu'au lendemain de l'accord de Londres on attendait le concours nécessaire à son exécution. C'était encore se méprendre pour

des raisons fort simples. Entre plusieurs autres témoins, les financiers américains qui assistèrent en juillet 1921 au Congrès de la Chambre de Commerce Internationale à Londres n'en firent pas mystère : ils déclarèrent, sans même y être provoqués, que les possibilités de mobiliser notre créance aux Etats-Unis étaient à peu près nulles ; d'une part, en effet, les disponibilités du public américain apparaissaient à l'époque comme beaucoup moins importantes qu'on ne le croyait généralement, immobilisées qu'elles étaient dans des placements fonciers ou largement drainées par des émissions locales ; d'autre part les obligations allemandes, à intérêt relativement modique, ne présentaient que peu d'attrait pour des capitalistes, qui trouvaient sur leur propre marché un loyer de 8 o/o sans aucune difficulté. Si les banques américaines se chargeaient, dans de telles conditions, de « placer » l'emprunt, elles ne pourraient le faire qu'en prélevant une commission très élevée, ce qui les ferait accuser de procédés usuraires, et de percevoir sous cette forme indirecte l'indemnité de guerre à laquelle leur gouvernement a déclaré renoncer.

La pensée des hommes d'affaires américains était surtout que le système prévu par le Traité de Versailles, et après lui par l'accord de Londres, manquait de souplesse et restait par trop théorique; on ne pensait pas pour autant aux Etats-Unis qu'il fallût se désintéresser de la question ; on le pensa même de moins en moins à mesure que s'y développait une situation économique très spéciale qui fit craindre aux gens d'affaires avisés que leur pays ne se trouvât fort mal de son trop de richesse ; dès la fin de 1921, le sous-secrétaire d'Etat au commerce, M. Herbert Hoover, invitait ses compatriotes à chercher du côté de l'Europe un emploi rémunérateur de leurs capitaux surabondants. Cependant, pour reprendre les relations d'avant guerre, il convenait de liquider cette irritante question des Réparations, qui retenait toute l'attention du vieux monde : la meilleure méthode était de la confier aux gens d'affaires des deux con-

tinents. Une délégation des Chambres de commerce américaines qui parcourut l'Europe dans le courant de l'an dernier insérait dans son rapport, paru en octobre 1921, l'observation suivante :

Le financement des Bons et des payements de Réparations est devenu un problème d'affaire privée. Votre comité est d'avis qu'une organisation représentant la finance et le commerce des principaux pays devrait travailler constamment avec la Commission des Réparations pour régler les grands problèmes financiers qui seront soulevés pendant les dix années à venir. En l'absence d'une liquidation internationale de ce genre, le marasme des affaires continuera, et aucun banquier ni aucun commerçant ne pourra faire de prévisions sensées (plan intelligently) pour le lendemain.

Au moment même où paraissaient ces judicieuses observations, la situation se précipitait en Allemagne de façon à ne plus laisser aux intéressés grande liberté dans le choix des méthodes. Déclanchée par une politique financière d'une folle imprudence sinon d'une machiavélique habileté, la chute du mark s'accélérait dans les derniers mois de 1921 avec toute les conséquences inhérentes à ce genre de phénomène : les prix montaient entraînant les salaires, les achats à l'étranger devenaient de plus en plus difficiles, le budget ne vivait que par l'inflation, en sorte que l'Allemagne ne manquait point de motifs apparents pour multiplier les signes de détresse. Elle obtint à Cannes, on se le rappelle, en janvier dernier, un moratorium provisoire, en échange d'un plan de réformes financières, sur le vu desquelles la Commission des Réparations devait prendre une décision définitive. Le gouvernement de Berlin saisit cette occasion pour réclamer les secours d'un emprunt étranger, dont depuis quelque temps les milieux officiels d'outre-Rhin, à l'exclusion, comme nous le verrons, d'une fraction importante de l'opinion, déclaraient attendre le salut du pays. Le memorandum du chancelier du Reich à la Commission des Réparations, en

date du 28 mai dernier, aborde la question avec une sage prudence.

Le gouvernement allemand, y lisons-nous, est convaincu que, dans les conditions financières actuelles, ses plus vigoureux efforts pour empêcher tout nouvel accroissement de la dette flottante ne pourront être menés à bonne fin, si l'Allemagne ne reçoit pas une aide raisonnable par un emprunt extérieur.

Un peu plus loin, cependant, nous voyons affirmer « que l'emprunt fournira les fonds permettant de couvrir les payements effectués depuis le 1er avril 1922 en monnaie étrangère ». — Ainsi donc, pour le Chancelier, le bénéfice de l'opération internationale envisagée reviendrait à la fois à l'Allemagne et aux Alliés ; nous retombons ici dans les conceptions de 1920, en substituant à un ou plusieurs emprunts interalliés, sous forme de négociation des bons, un emprunt extérieur allemand; cette évolution méritait une fois de plus d'être notée : il est essentiel pour l'intelligence du problème de marquer combien ces données s'écartent désormais de celles du Traité de Paix.

La Commission des Réparations était déjà entrée dans les vues du Chancelier, puisque, dès avril dernier, elle avait chargé un Comité d'experts de « faire une étude et un rapport sur les conditions dans lesquelles le gouvernement allemand pourrait, en l'état de ses obligations, telles qu'elles sont définie par le Traité de Versailles, et en particulier par l'état de paiements du 5 mai 1921, contracter des emprunts à l'étranger dont le produit serait appliqué au rachat partiel du capital de la dette de réparations ».

Ces événements sont trop récents pour qu'il soit nécessaire d'y insister : rappelons seulement que le Comité d'experts, réuni le 24 mai dernier, posait à la Commission des Réparations le 1er juin, après une semaine d'un travail enveloppé de silence, la question de savoir « si les termes de son mandat devaient être interprétés de telle sorte qu'il doive considérer les payements (prévus à l'accord de Londres) comme inaltérables... ou si le comité restait libre d'exa-

miner la possibilité de solutions comportant des modifications à ces arrangements ».

Le 7 juin, la Commission des Réparations, à l'unanimité, moins la voix du délégué français, se prononçait pour la seconde hypothèse ; sur quoi les experts remettaient presque aussitôt un rapport négatif longuement motivé.

Aux termes dudit rapport, les banquiers ont été unanimes à reconnaître (1) qu'en l'état il ne leur était pas possible d'envisager un emprunt extérieur de l'Allemagne; ils n'ont pas cru par ailleurs devoir prendre, malgré l'autorisation qu'ils en avaient reçue, un autre point de départ que l'accord de Londres, en raison de l'opposition faite par la France, principal créancier de l'Allemagne, à tout amenuisement de cet accord. Ils estiment cependant qu'un emprunt ultérieur serait possible, si l'Allemagne effectuait un effort réel pour rétablir ses finances et remplir ses obligations, et si l'incertitude présente en ce qui concerne l'obligation de réparer disparaissait, au moyen d'une réduction appropriée de la dette allemande, « condition nécessaire à la renaissance du crédit ». — En attendant, la situation sérieuse où se trouve placée l'Allemagne rend désirable une « aide immédiate, un emprunt restreint, garanti et à court terme », en vue duquel les experts se déclarent prêts à continuer leur concours à la Commission des Réparations.

II

On relève dans le rapport, dont nous venons de donner une analyse d'autant plus rapide que nos lecteurs en ont sans doute eu ailleurs le texte intégral sous les yeux, l'observation suivante, qui nous ramène tout naturellement au second aspect du problème financier mondial :

Les membres du Comité comprennent que s'ils recommandaient comme condition essentielle d'un emprunt une limitation des paiements annuels de l'Allemagne, les pays intéressés devraient, en examinant le retentissement d'une telle réduction sur leur

(1) A l'exception du délégué français, M. Sergent.

situation financière, se préoccuper de leur propre dette extérieure.... De telles questions, telles que celles des dettes interalliées, excèdent sa compétence, et ne peuvent par conséquent être discutées ici ; mais le comité ne peut ignorer le fait que dans l'esprit de ceux qui envisagent des ajustements quelconques dans les obligations de réparation, elles doivent être discutées, et qu'elles sont un des facteurs de l'accord général si désirable entre alliés, accord général que le comité estime être l'une des conditions essentielles d'un prêt à l'Allemagne.

Au milieu de toutes ces circonlocutions, dont on comprendra la nécessité, en observant que, dans ses déclarations à la presse, le représentant américain au Comité, M. Morgan, s'est abstenu de toute allusion à ce passage d'un rapport qui, en beaucoup de points, porte visiblement sa marque, la question des dettes interalliées s'est trouvée officiellement liée pour la première fois à celle des réparations.

Cette formule était d'autant plus tentante qu'incontestablement les dettes interalliées constituent un des obstacles les plus sérieux à la liquidation financière de la guerre. Dès la première heure ces difficultés se sont révélées. En mars 1919, nous raconte M. Tardieu, sur de simples bruits qui circulaient dans les couloirs de la Conférence de la Paix et selon lesquels une répartition entre Alliés des charges de la guerre aurait été envisagée, le ministre adjoint du Trésor américain, M. Rathbone, précisait officiellement que « son gouvernement ne consentirait à aucune discussion, à la Conférence de la Paix, ou ailleurs, d'un projet ou d'un accord ayant pour objet la libération, la consolidation ou une nouvelle répartition des obligations des gouvernements étrangers détenues par les Etats-Unis ».

Toujours d'après M. Tardieu, cette position catégorique s'inspirait de la nécessité de satisfaire une opinion généralement hostile à toute concession dont le résultat se fût traduit par une aggravation d'impôts déjà lourds, pour les citoyens américains. M. Wilson, dit-on, se faisait fort, par une propagande appropriée, d'amener ces intransigeants

à composition : on sait ce qu'il advint de lui-même et de ses projets.

Un moratoire de trois ans avait seul été consenti à leurs débiteurs alliés par les Etats-Unis au lendemain de la guerre. Il faut reconnaître qu'à la faveur de ce délai de réflexion, la question n'a pas progressé ; si nombre de financiers américains comprennent qu'en permettant une reprise plus active des affaires avec l'Europe, une transaction sur les dettes serait en fin de compte avantageuse, la masse du public ne les suit pas, et c'est la masse qui élit le Congrès, seul compétent en la matière. Ce dernier usa d'ailleurs de ses droits en décidant (juin 1921) de prendre des mesures législatives pour « consolider ou convertir et pour étendre le délai de paiement du principal ou des intérêts ou à la fois du capital et des intérêts des obligations étrangères envers les Etats-Unis, et pour ajouter ou régler toutes créances non représentées actuellement par des obligations, et que le gouvernement des Etats-Unis a ou pourrait avoir par la suite sur un gouvernement étranger quel qu'il soit ».

A ce moment, la créance des Etats-Unis se montait à quelque 11 milliards de dollars, sur lesquels la Grande-Bretagne et la France représentaient respectivement 972 millions et 550 millions de livres sterling. Réciproquement la France se trouve, comme on le sait, redevable de 557 millions de livres à la Grande-Bretagne.

Vis-à-vis de l'Angleterre, les gouvernements français qui se sont succédé depuis l'armistice paraissent avoir toujours exactement posé la question : ils ont représenté que la France ne pourrait commencer le remboursement de sa dette tant qu'elle n'aurait pas été elle-même payée par l'Allemagne, à quoi l'Angleterre répliquait qu'elle ne pouvait renoncer à sa créance, tant qu'elle n'aurait pas été préalablement libérée de sa dette américaine.

C'est alors qu'en présence de l'impossibilité apparente d'aboutir à une solution dans cette question, et de la com-

plexité égale du problème des Réparations, on songea à les amalgamer et à établir entre toutes ces influences contradictoires une sorte de cote mal taillée. L'opération fut esquissée, paraît-il, à Londres, en décembre 1921, entre MM. Lloyd George et Briand : la France eût été invitée à réduire sa créance allemande de 50 0/0 contre une annulation réciproque de ses dettes britannique et américaine. Les difficultés de la conférence de Washington empêchèrent MM. Briand et Lloyd George de donner momentanément suite à ce projet, qui reparut cependant en mars dernier, après ajustement par les soins de la Trésorerie britannique, devant la Commission des Réparations.

Le plan anglais dont s'agit tendait, en somme, à endosser à l'Allemagne les dettes interalliées. On estime à 40 milliards la créance des Etats-Unis sur l'Europe, dont 15 milliards sur l'Angleterre; le continent doit, d'autre part, 20 milliards à l'Angleterre et les Alliés continentaux de la France lui doivent 5 milliards, la Russie étant mise hors de cause. Au total ces dettes représentent 65 milliards de marks-or.

Si l'on en croit sir Basil Blackett, auteur du projet, ces 65 milliards devraient être déduits des 132 milliards dont le paiement incombe à l'Allemagne du fait de l'accord de Londres et sur lesquels 20 milliards ont déjà été payés. Il ne resterait donc plus que 45 milliards qui seraient payés de toute manière au compte Réparations, les 65 autres milliards ne l'étant que dans certaines éventualités et au titre de garantie des dettes interalliées.

Si l'un quelconque des anciens associés ou alliés jugeait bon d'annuler les dettes d'un autre allié, l'équivalent de la somme annulée serait rayé de ce total de 65 milliards garanti par l'Allemagne; cette dernière, si toutes ces dettes étaient annulées, n'aurait plus à payer que 45 milliards; même dans le cas contraire, les prétentions de l'Angleterre se réduiraient au paiement de l'Allemagne à l'Angleterre des 45 milliards de marks-or nécessaires au règlement de la dette anglaise en Amérique. Dans tous les cas, le solde

de la dette allemande serait acquitté, en partie par des règlements en nature, en partie par un emprunt international, auquel on se trouve ainsi revenir.

Il faut reconnaître que les artisans nécessaires de ce dernier, c'est-à-dire les financiers américains, envisagent ce programme sans grande sympathie; la majeure partie de la presse fait appel aux grands principes pour éviter entre les créances alliées sur l'Allemagne et les créances américaines sur l'Entente toute assimilation; les Etats-Unis s'intéressent aux Réparations, dans le vif désir où ils sont d'aider à la pacification et à la restauration économique de l'Europe, mais ils considèrent que le désarmement n'est pas moins nécessaire à cette restauration qu'un concours financier, et certains Américains regrettent de constater que le montant de leurs avances est employé par quelques pays, dont la France, à des dépenses militaires, ce pourquoi ils croient travailler pour le bien de l'Europe, quoique indirectement, en en exigeant le remboursement.

La même idée se retrouve, à peine moins sophistiquée, sous la signature de M. Vanderlip, qui pendant la Conférence à Gênes a publié dans une feuille locale trois articles sur « les conditions dans lesquelles l'Amérique peut s'intéresser aux affaires d'Europe ». Le projet anglais sur l'annulation des dettes interalliées est indiqué sommairement et sans commentaires, pour en venir plus tôt sans doute à une nouvelle mise en accusation de la France devant l'opinion américaine. M. Vanderlip estime qu'avant toute intervention de la finance de son pays il est nécessaire de persuader la France que l'Amérique est fermement décidée à subordonner son concours à une appréciation plus exacte par notre pays des véritables éléments de la situation économique actuelle. Les hommes d'affaires d'outre-Atlantique qui nous sont le plus favorables obéissent eux aussi à des préoccupations semblables : n'avons-nous pas entendu récemment proposer de faire dans nos dettes un départ minutieux entre les sommes consacrées à la conduite de la guerre de 1914-18,

et celles qui ont été affectées depuis lors à d'autres objets, les premières étant annulées et les secondes subsistant ?

Officiellement, d'ailleurs, la question est tranchée, et il n'y a pas, en principe, à y revenir : au début de cette année, le Congrès Américain a voté le bill dit de « consolidation » des dettes européennes, avec interdiction de proroger au delà de 1947 les dates des échéances, et fixant à 4 1/2 0/0 le taux des intérêts. En même temps une Commission spéciale recevait pouvoir de traiter avec les pays débiteurs sur les modalités de règlement qu'ils comptaient adopter.

Devant cette porte fermée aux espérances qu'il semble bien avoir un moment conçues M. Lloyd George saisit la première occasion de se faire questionner indirectement aux Communes sur la question et affirma derechef que la Grande-Bretagne ne pourrait annuler sa créance de guerre que si les Etats-Unis adoptaient la même mesure pour la leur ; cette nouvelle tentative tomba dans le vide, et le *New-York Herald* du 3 juin constatait froidement que les déclarations de M. Lloyd George n'étaient assurément qu'un geste politique destiné à satisfaire le public européen, étant donné que l'attitude du gouvernement américain ne laisse place à aucune incertitude : il a clairement marqué à plusieurs reprises que les Etats-Unis n'entendaient pas renoncer à leurs créances sur les Alliés.

C'est pourquoi, tout récemment encore (22 juin), le Premier britannique a renouvelé, en les accentuant, ses précédentes déclarations : il a reconnu qu'officieusement une réduction des dettes parallèle à celle de la créance allemande avait été envisagée, mais il a ajouté (ce que nous savions déjà à la suite d'une communication diplomatique, dont on se rappelle sans doute la forme assez surprenante) :

Nous nous sommes mis en communication avec les pays auxquels nous avons fait des avances d'argent, afin de les informer qu'à notre grand regret il fallait considérer la Grande-Bretagne comme libre de réclamer des intérêts en espèces à partir du mois d'octobre prochain.

Cependant encore, comme pour accuser l'échec des combinaisons que nous esquissions tout à l'heure, la presse américaine manifeste quelque impatience de ce que les mandataires des gouvernements débiteurs n'aient pas encore comparu, ainsi qu'ils en étaient priés, devant la Commission compétente du Congrès. En avril, les Alliés ont répondu que tous leurs experts étaient à Gênes; aujourd'hui, ils répondront qu'ils sont à La Haye. Peut-être, insinue le *Chicago Tribune*, la France se prépare-t-elle à invoquer comme précédent la réduction probable de sa propre créance de guerre sur la Russie, et à demander à tout le moins pour le paiement de sa dette un moratorium équivalent à celui qui sera accordé à l'Allemagne.

III

Nous voici donc à une impasse, et singulièrement encombrée : il n'est plus question de placer à l'étranger les bons de réparations allemands, qui sont apparus, dans la situa tion imprévue mais réelle du marché financier, comme difficilement négociables ; les spécialistes les plus qualifiés jugent impossible l'émission d'un emprunt international, qui permette à notre débiteur d'entreprendre des paiements toujours ajournés ; enfin nos deux principaux créanciers affirment l'intention d'opérer sans délai leurs recouvrements. Cependant, nous relevons nos ruines à nos frais, non sans hypothéquer gravement notre avenir : il est donc urgent d'aviser.

Avant de se séparer, le Comité des Banquiers, réuni en mai dernier, a esquissé, nous l'avons vu, une solution provisoire ; son rapport se termine, en effet, comme suit :

Si le problème est examiné à nouveau dans les circonstances meilleures qui ont été indiquées et dans la perspective réelle d'un règlement définitif, le comité pense que les obstacles qui s'opposent, pour le moment, à un emprunt provisoire ne seraient probablement pas alors insurmontables. Avec le véritable espoir d'un règlement définitif, dans un dé'ai raisonnable, il seroit

beaucoup plus facile de combiner un emprunt garanti et à court terme, suffisant pour sauver le crédit de l'Allemagne de l'effondrement pendant la période des négociations.

Ainsi, à défaut des vastes emprunts un moment espérés, on nous offre une opération beaucoup plus modeste, qui ne saurait, hâtons-nous de le dire, répondre au but recherché.

Tout d'abord « ces circonstances meilleures » dans lesquelles le problème pourrait être envisagé ne nous sont point inconnues; elles visent l'hypothèse d'une réduction de la dette allemande; nous ne saurions aborder aujourd'hui cette question qui dépasse évidemment notre sujet, mais il nous sera cependant permis d'affirmer que cette solution devrait être éliminée, tant que l'Allemagne n'aura pas témoigné d'une bonne volonté réellement impuissante à acquitter sa dette: nous verrons tout à l'heure, chemin faisant, que tel n'est pas le cas.

Nous nous refusons en outre à admettre que l'Allemagne ne puisse être sauvée d'une catastrophe imminente que par un emprunt partiel: cette « piqûre de caféine » ne stimulerait le Reich que d'une façon factice, et précipiterait au contraire vers la crise son économie volontairement anarchique. Les industriels allemands, et avec eux Hugo Stinnes dans ses récentes déclarations, voient juste quand ils redoutent par-dessus tout dans les circonstances actuelles une hausse subite et temporaire du mark. Il ne s'agit pas de mettre un emplâtre sur le malade, il faut modifier de fond en comble son régime. Et cela n'est pas seulement vrai du point de vue allemand : l'emprunt doit être d'un montant suffisant pour amener une solution définitive à la question des réparations. Comme l'écrivait récemment M. Casenave, ancien directeur général des services français aux Etats-Unis, dans un article remarqué(1) :

Il faut débarrasser le monde de son cauchemar : autrement l'opé-

(1) *République française* du 13 juin 1922.

ration ne servirait qu'à embrouiller davantage toutes choses, en jetant quelques centaines de millions de plus dans le gouffre financier mondial.

D'autre part, l'émission d'un emprunt partiel, les banquiers ont pris soin de nous le rappeler, n'irait point sans garanties : que pourraient être ces garanties, sinon des biens allemands, recettes d'impôts ou de douanes, mines ou équipement industriel qui constituent en fin de compte des gages réels de notre créance dans son ensemble aux termes du Traité de Paix ? Les transférerions-nous donc à des prêteurs étrangers qui ne nous assureraient qu'un répit transitoire, avant l'expiration duquel nous pourrions nous trouver démunis dans l'exercice de nos droits ? Un tel abandon comporte la contre-partie d'avantages définitifs.

Le « grand emprunt » auquel nous nous trouvons ainsi ramenés suppose diverses conditions dont le Comité des banquiers a d'ailleurs rappelé les principales et sur lesquelles nous pouvons partiellement agir.

En tout premier lieu, il est nécessaire de contraindre l'Allemagne à remettre de l'ordre dans ses finances, à cesser sa politique monétaire volontairement viciée, et à créer chez elle un état d'esprit favorable à l'émission de l'emprunt, dont elle est présentement dépourvue. Un des résultats de cette réforme vainement attendue depuis des années serait de faire apparaître dans le Reich une capacité de paiement, certainement supérieure aux estimations des revisionnistes.

Il est certain que la grande industrie allemande, dont on sait l'influence sur les destinées du pays, combat à outrance l'emprunt international, non pas seulement, comme nous le disions tout à l'heure, pour prévenir une hausse du mark, dont les incidences seraient largement compensées dans l'avenir au cas d'un règlement définitif, mais encore et surtout parce que l'emprunt faciliterait le paiement des réparations auquel Hugo Stinnes et ses pareils sont bien décidés à s'opposer. Il suffit de parcourir la presse technique allemande pour relever les traces de cet état d'es-

prit. Le récent rapport de la « Disconto Gesellschaft » signale que la prime d'exportation résultant de la dépréciation du mark a fourni à l'industrie pendant toute l'année 1921 un travail abondant. La Deutsche Bank constate avec satisfaction que la spéculation internationale a trouvé un nouvel attrait depuis la baisse du mark, et qu'en même temps les marchandises allemandes ont été plus demandées. Les Chambres de commerce prussiennes émettent des opinions analogues. Quant à Hugo Stinnes, au moment où siégeait le Comité des Banquiers, il demandait, dans une réunion corporative, à Elberfeld, que l'émission d'un emprunt fût surbordonnée à la suppression des obligations commerciales résultant pour l'Allemagne du traité de Versailles, au retrait dans tous les pays des mesures douanières frappant les marchandises allemandes, enfin à l'évacuation de la rive gauche du Rhin.

On comprendra que toute la fraction de l'opinion germanique — et elle est nombreuse et influente — qui partage ce point de vue considère l'emprunt international comme un trouble-fête, et c'est à quoi il faut remédier.

Pour cela, on ne peut agir que sur les faits : il reste en ce sens un champ d'action considérable, si l'on veut par exemple mettre fin à la dépréciation systématique du mark, aux combinaisons qu'elle favorise, à l'état d'esprit qu'elle crée. Quelques vérifications dans les statistiques allemandes, dont l'exactitude est plus que problématique, quelques sondages en vue de recenser et de rapatrier de suite les milliards investis à l'étranger par les capitalistes allemands, l'étude des contre-parties des émissions de papier monnaie toujours plus importantes donneraient certainement à ce sujet d'utiles indications. Nous ne doutons pas d'ailleurs que le Comité des Garanties de la Commission des Réparations, dans son dernier séjour à Berlin, n'ait appliqué à ce domaine toutes ses facultés d'investigation.

La nécessité d'une pression continue sur l'Allemagne pour l'amener à s'acquitter de ses obligations milite elle

aussi en faveur de l'emprunt et le plus large possible, mais à une condition, qui est que tous les marchés y participent; nous avons déjà indiqué en commençant que tout Allemand en relations d'affaires avec l'étranger verrait son crédit compromis le jour où les tiers-porteurs de la créance des réparations mobilisée ne bénéficieraient plus d'un service régulier; l'intérêt universel aux paiements de la dette du Reich serait la meilleure garantie de les voir s'effectuer.

Aussi revenons-nous à la question des prêteurs et du concours américain, qui seront indispensables, tant que les caves de la Federal Reserve Bank renfermeront encore 40 o/o du stock d'or mondial.

Bien que la difficulté ne réside plus maintenant, comme lorsqu'il s'agissait du placement des bons 5 o/o du Traité de Paix, dans le caractère peu avantageux de l'opération proposée, les obstacles sont à peine moindres. A peine relevés d'une crise grave, les Américains sont enclins à employer leurs disponibilités à la remise en route de leurs propres industries ; beaucoup d'autres ne jugent pas l'état de l'Allemagne assez sûr pour qu'elle constitue un débiteur sortable. La position juste, qui est celle des personnalités les plus éclairées du pays, est consignée dans les déclarations de M. Pierpont Morgan à la presse française au lendemain des réunions du Comité des Banquiers :

> Un emprunt en Allemagne ne présente aux Etats-Unis aucun intérêt en soi. Toutefois, on se rend de plus en plus compte aux Etats-Unis du fait que la prospérité de ce pays dépend, dans une certaine mesure, de la prospérité des nations alliées, et que la prospérité de ces dernières dépend, dans une large mesure, de la réhabilitation du crédit allemand.

Observons maintenant que, si l'on isole dans cette idée générale le problème des dettes alliées, dont le paiement constituerait sans nul doute un élément de prospérité pour les Etats-Unis, la corrélation qui existe entre ce paiement et celui des Réparatious est à nouveau mise en lumière et, semble-t-il, admise. C'est en vain qu'on voudrait les disso-

cier, et nous souhaiterions de voir les intransigeants plus respectueux de réalités qu'ils ont créées en partie. Il est clair que la France n'est pas en situation de régler à réquisition ses dettes aux Etats-Unis : elle ne saurait le faire en or, dont ces derniers détiennent déjà la majeure partie ; elle ne peut davantage exporter en Amérique des produits français en guise de paiement, puisque nos anciens associés ont paradoxalement choisi le moment où tous leur intérêts leur commandent de restaurer leurs transactions avec l'Occident, pour mettre à l'étude un tarif douanier quasi prohibitif. Dans ces conditions un seul actif peut servir à règler la dette américaine, c'est notre créance sur l'Allemagne.

La proposition a été émise qu'en tout état de cause, puisque les paiements de l'Allemagne, s'il en est, doivent s'échelonner sur de nombreux lustres, nos paiements à l'Amérique s'échelonnent sur un rythme analogue ; nous ne croyons pas toutefois que ces termes et délais, pour employer l'expression usuelle, fournissent une solution très favorable ; mieux vaudrait une liquidation complète, de celles qui, comme on dit outre-Atlantique, « nettoient l'ardoise ». Dans le cas présent cette liquidation devrait nécessairement s'inspirer du principe que si nous acceptons dans l'intérêt général une réduction de nos droits, elle ne saurait excéder celle qui nous serait consentie à nous-mêmes.

Des notes d'allure officieuse commentant le récent envoi aux Etats-Unis d'une délégation française chargée de traiter avec le gouvernement de Washington du règlement de sa créance semblent indiquer avec les précautions d'usage que l'activité de nos représentants s'exercera effectivement dans l'axe que nous venons de tracer. Souhaitons que cette procédure soit élargie et que la question soit posée avec toute l'ampleur désirable ; en termes d'ailleurs vagues, trois propositions de loi ou de résolution d'initiative parlementaire ont invité, au cours de ces derniers mois, le gouvernement à « engager des négociations diplomatiques en vue de poursuivre et de réaliser, par la coopération in-

ternationale, l'œuvre des réparations ». Les difficultés sont grandes, pour concrétiser cette formule, mais le pays ne se résignerait pas, avant qu'un effort décisif ait été tenté dans ce sens, à déclarer vaines les espérances qu'elle apporte.

§

Au moment même où nous terminions cet exposé, dans lequel nous avons tenté d'isoler le plus objectivement possible les termes du problème, voici que les événements s'aggravent encore ; le choix des décisions admissibles se restreint de plus en plus et déjà l'on paraît nous orienter vers les moins satisfaisantes.

En quelques jours, le mark s'est à nouveau effondré au-dessous de trois centimes, conduisant l'Allemagne où la devait amener sa politique financière insensée. A lire le dernier bilan de la Reichsbank, ce n'est plus le règne mais la dictature du papier-monnaie ; après quelques mois de prospérité apparente, l'inflation a déclanché une hausse immodérée des prix, annonciatrice d'une crise sévère ; les industriels d'outre-Rhin, fidèles à leurs méthodes, se prémunissent contre la catastrophe possible en jetant de nouveau des marks sur tous les marchés financiers en échange de devises étrangères ; ainsi s'effondre la monnaie allemande, abandonnée par surcroît de la spéculation internationale déçue par l'échec du grand emprunt.

Telles sont du moins les raisons plausibles, nous allions écrire les raisons honnêtes de l'affolement des changes : peut-être en est-il d'autres. A l'approche de chaque échéance, Berlin pousse des clameurs de détresse intéressées ; chaque fois que les prix allemands sont sur le point d'atteindre les prix mondiaux et que risque de disparaître la profitable prime à l'exportation qui résulte de l'infériorité des premiers, le mark baisse mystérieusement ; la crise actuelle se développe exactement sur le modèle de celle d'août 1921. Seulement, à cette époque, le mark n'était point tombé si

bas ; à chaque fois que la manœuvre se répète, l'Allemagne descend d'un pas vers le gouffre ; il ne lui reste que peu de marches à franchir.

Cependant des émissaires diligents entretiennent la Commission des Réparations de sa détresse et réclament un moratorium. Le Reich ne pourra esquiver son prochain versement (qu'on a réduit d'ailleurs à l'hôtel Astoria de 18 millions par un jeu d'écritures), mais compte bien être dispensé des suivants. Il est à craindre que ces doléances ne reçoivent chez certains de nos alliés un accueil indulgent encore qu'inexplicable. On peut évaluer à 198 millions de marks-or les paiements de l'Allemagne depuis le début de l'année en cours. On ne saurait sérieusement soutenir que ces versements, effectués par un pays dont les exportations dépassent probablement 5 milliards de marks-or par an, aient suffi pour le placer dans l'état où nous le voyons. Nous saurons, le 15 août, si la Commission des Réparations veut ou non ignorer cette simple constatation.

Quoi qu'il en soit, le moment semble aussi mal choisi que possible pour des réclamations plus pressantes de nos propres créanciers. De ce point de vue, la situation financière internationale est assez paradoxale pour qu'une partie de la presse anglaise, jusqu'alors très réservée en ces matières, en souligne à son tour l'inconvenance (1). Craignons malgré tout que les événements ne nous dépassent : si la vérité apparaît nettement où nous nous sommes ici efforcé de la montrer, il la faut affirmer publiquement sans retard.

C. J. GIGNOUX.

(1) Voir en particulier le *Times*, le *Daily Mail* et la *Westminster Gazette* des 11 et 12 juillet.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM[1]

—

V

Le *Nouveau Monde* porte-t-il l'empreinte des conditions dans lesquelles il fut écrit? Certes, il ne s'y rencontre rien de cursif. Mais on perçoit que Villiers, se résolvant à courir les chances d'un concours, se roidissait ; il accumula les difficultés; il fut moins simple dans sa conception parce qu'il voulut bien faire voir que, tout en acceptant une manière de programme, il ne sacrifiait rien d'aucune de ses convictions ni politiques ni dramatiques. Il a trouvé de suite un ressort dramatique puissant : le soupçon de trahison, les apparences de la trahison accumulées de la façon la plus vraisemblable et la plus soutenue sur la plus noble des femmes ; celui qui aime celle qu'on accuse sera doué du caractère le plus élevé, comme tous les personnages favoris de Villiers, Sa conscience sera le théâtre d'un débat poignant tel qu'en connurent les héros de l'ancienne Rome qui sacrifièrent leur fils au bien public, Brutus, par exemple. Mais ici la lutte sera plus émouvante encore de par l'amour chaste, exceptionnel qui unit deux êtres purs entre tous. La traîtresse est à souhait fatale et l'énergie de son amour explique sa noirceur vis-à-vis de sa rivale.

Les grandes figures historiques sont présentées avec noblesse, fermeté, simplicité. Washington grave et fort, Franklin sage et p udent. Dans la gamme simple du drame historique Villiers tenait une histoire touchante et

(1) Voy. *Mercure de France* n° 578.

dramatique. Mais ne fallait-il point qu'il indiquât son amour et sa piété pour le passé ? Alorsil voudra opposer à l'ascension à la liberté de la jeune Amérique la fin honorable, glorieuse, généreuse de la féodalité, et à Ashwell, l'Américain héroïque, à Ruth Moore, son aimée, il oppose lord Cecil, le mari de Ruth Moore ; il le veut grave, hautain, sensible sous une dure apparence, chevaleresque et plein de talents. Mais la féodalité s'imposait-elle en cette affaire ? Si Villiers avait dramatisé la guerre de Vendée, c'était fort naturel. Mais la révolte de l'Amérique contre une Angleterre qui avait eu sa révolution semble ne légitimer en aucune façon ou ne nécessiter nullement cette antithèse. Par la traîtresse Edith Evandale, Villiers a voulu, dit-il, « exprimer le reflet sombre de cette féodalité dont lord Cecil représente l'aspect lumineux », et alors il se trouve que lorsque lord Cecil, vaincu, ira mourir au pied de la statue de George III, des reflets de soleil parmi les doigts de la statue du roi figureront une main sanglante qui sera pour lord Cecil bénissante et pour Edith Evandale, agonisante au même endroit, maudissante. Cette Edith, que cache pendant l'action le nom de miss Andrews, est énigmatique. « Elle est faite, dit Villiers en post-face de son drame, d'une cohésion d'éléments intellectuels et sensitifs d'un ordre beaucoup trop élevé pour être strictement humain. » Ce n'est pas très clair ; mais ce caractère s'explique si l'on admet que Villiers (de même qu'après avoir taxé lord Cecil d'égoïsme et de dureté envers sa femme, il lui donne une mort héroïque, pour affirmer son amour du passé et son royalisme intégral) a voulu ne rien sacrifier de sa tendance à doter l'atmosphère de son drame de rêverie, de légende, de mystère. Il a voulu qu'en hommage à la poésie, quelque chose de surnaturel planât sur l'histoire épisodique permise à ce drame de concours. Alors, sans aucune nécessité, la rivale de Ruth Moore naît d'une vieille famille d'Ecosse, célèbre par une ballade qui jette encore

l'épouvante dans les veillées. Un reflet rouge, presque sulfureux, la nimbe. On parle d'elle, auprès d'elle, sans la connaître. Il est difficile, en lisant cette ballade, en suivant le rayonnement sombre de la légende dans la marche dramatique, de ne point songer au *Vaisseau Fantôme*, à la présentation du Hollandais. Ici on peut croire qu'il y a influence wagnérienne, en même temps qu'appel au fond breton. Mais encore ces deux éléments de croyance au passé par l'histoire et la légende semblent avoir été créés tout d'abord pour un drame sur la chouannerie, où ils auraient été bien en place. La personnalité de Villiers, son désir d'évoquer toujours son rêve individuel peuvent expliquer cette application en dehors de la logique. Il n'en est pas moins probable, si le caractère dur et chevaleresque à la fois de lord Cecil fut facilement admis, que l'étrangeté du rôle de miss Andrews fut une des raisons de l'insuccès de *Nouveau Monde*, et que la critique amie n'eut point de bonnes raisons pour expliquer ses étrangetés. La post-face de Villiers, d'une affirmation tranchante, n'explique pas davantage la bizarrerie de cette création.

Des deux drames en un acte et en prose de Villiers, le dernier venu, l'*Evasion*, est une variante curieuse de l'histoire de Jean Valjean chez l'évêque Myriel et semble fait pour le mot de la fin, d'ailleurs heureux.

Révolte, est d'une toute autre importance, et c'est du meilleur Villiers. C'est l'indication nette de ce qu'il eût pu apporter à la comédie moderne. Il se meut avec aisance dans cette transcription de la vie contemporaine. Il l'empreint de lyrisme, dans la mesure juste. S'il doit renoncer, de par la contemporanéité de sa pièce, aux longues phrases musicales, il est aussi contraint à mettre de côté tout oripeau de romantisme fatigué. Ses deux personnages sont de chair et d'os ; la langue que parle Elisabeth est assez mesurée dans son éclat pour qu'il soit admissible qu'une femme instruite, à un point culminant de sa

destinée, s'exprime d'un style aussi soutenu. La thèse ? Une crise d'âme féminine, une position neuve alors du problème féministe pour la femme supérieure empêtrée de liens corrects, stricts et médiocres. C'est parce que Félix, le mari, n'est point un coupable, au compte de la morale bourgeoise, que la situation d'Elisabeth est tragique et captivante. Elisabeth est malheureuse sans recours légal. Elle est pure ; elle se refuse l'échappatoire de l'adultère. Elle est désespérée. Elle agit virilement. On a souvent fait reparaître au théâtre le Félix de *Révolte*, le théâtre actuel aimant ces dosages de torts entre conjoints à qui le divorce permet l'évasion, et Félix ne nous apparaît plus très neuf ; mais si l'on se reporte à la presse du temps, on voit qu'il a surpris les amis de l'auteur et choqué violemment les hostiles et les indifférents. On saisit bien, au diapason des objections, qu'il y avait surprise et nouveauté, puisqu'on réclamait.

Félix est un rôle complexe. Ce n'est pas seulement, comme le voit Banville, un imbécile ; ce n'est pas une victime, comme tendent à le croire les fidèles d'Augier, dont, en somme, il réalise l'honnête homme. C'est un mauvais riche, un égoïste, un bourgeois, mais c'est aussi un être qui a été voilé à lui-même, que personne n'a guidé à chercher son individualité et qui n'y a jamais songé. Il obéit à des habitudes et il s'ignore. Lorsque Elisabeth lui administre le choc que Villiers a voulu brutal, inopiné, lorsqu'il a compris qu'il est seul, lorsqu'il se réveille de sa syncope, écoutez son monologue. La souffrance l'affine, il s'élève de sa défaillance un peu d'esthétique élémentaire. Dès qu'Elisabeth revient, et elle revient si vite, il se ressaisit, il se réincarne dans son ancien personnage. Il a oublié sa syncope. Il triomphe grassement, trop fort. C'est sans doute pour cela qu'elle le regarde en disant : « Pauvre homme ! » Il n'a rien appris. Il n'a rien compris. Elle, elle est brisée, l'accoutumance l'a matée. Elle usera sa vie à songer au rêve, à se

figurer du fond d'une vie étroite des passages de nuées, désespérée devant les portes des paradis clos. Elle porte la marque des héros de Villiers. Elle est du rêve enchaîné.

Avec justesse, à propos de *Révolte*, on a parlé d'Ibsen. C'est donc avec justesse qu'on peut considérer que l'insuccès de *Révolte* a annihilé un point de départ important, détruit d'avance un théâtre où se seraient posés, dans un esprit différent, mais avec une profondeur au moins égale, des problèmes du même ordre que ceux qui passionnèrent le public français quand Ibsen nous fut divulgué. Et ce fut pour Villiers une infortune. Quoi d'étonnant à ce qu'il se soit réfugié dans le rêve et qu'il se soit vengé par la satire, qu'il soit retourné vers Axel et qu'il ait, parallèlement, repris Bonhomet !

VI

La conception du type de Bonhomet remonterait aux premières années de Paris. M. du Pontavice aurait connu Bonhomet. Au moins a-t-il vu et fréquenté l'homme prétexte de Bonhomet, le modèle, l'homme au physique et au moral de qui Villiers commença à suspendre les anecdotes, les faits et gestes de Bonhomet. C'eût été le médecin qu'on avait coutume d'appeler, en cas d'urgence, à l'hôtel d'Orléans, où logeaient les du Pontavice et où les Villiers venaient les voir. Ce docteur eût été solennel, sentencieux, bavard, infatué et, sans doute, confondant la majesté de la science avec la sienne propre, s'en fit-il un piedestal pour répondre du haut de sa certitude aux propos de ce simple rêveur, de ce jeune homme, Villiers de l'Isle-Adam. Mais Villiers n'eût-il jamais passé par l'hôtel d'Orléans et n'en eût-il jamais vu le médecin que Bonhomet eût tout de même surgi dans son œuvre, car, pour Villiers, Bonhomet c'est l'incarnation de l'adversaire.

Bonhomet, c'est ce que les romantiques appelèrent le Philistin; c'est l'*Epicier*, mais grandi, magnifié, moder-

nisé, tenu au courant. L'Epicier, que nasardait Bocage (jouant, ce faisant, la parade romantique d'un Théo jeune, d'un Pétrus Borel) a fait faire ses études à son fils ; ce fils est devenu médecin, c'est Bonhomet. Il a, comme son père, le dédain craintif et suprême de l'artiste, du fantaisiste. Il est, comme son père, pratique et terre à terre. Cette facette du bourgeois universel qui prend vie au contact de Villiers, son philistin spécial, son Bonhomet, c'est celui qui nie la chimère, l'au delà, la métaphysique, le lyrisme, le perpétuel Devenir, la religion et par conséquent, au raisonnement profond et intime de Villiers, l'intuition, la rêverie et l'art. Bonhomet est-il le fils de Joseph Prudhomme, ou le neveu de Homais ? Pas plus que Homais ne procède directement de Joseph Prudhomme, Bonhomet eût pu être conçu, si ses illustres devanciers n'avaient pas existé ; mais il a fatalement des traits communs avec eux. Il est foncièrement imbu de phraséologie ; il est prudhommesque, parce que l'observation de Monnier a été juste. Il est fatalement solennel et aphoristique. Il est savantasse comme Homais, mais, autrement, ce serait un Homais supérieur et traité avec une passion singulière, ce qui est une première différence entre Homais et Bonhomet. Flaubert, draguant au fond de la même nasse tous les habitants d'Yonville ou de n'importe quelle petite ville, n'a de sympathie ni d'animosité envers aucun d'eux. Sa haine des imbéciles, son mépris des bourgeois de province ne faussent pas sa vision, ni même ne l'imprègnent de pessimisme. Son curé Bournisien, si parfaitement incurieux de l'âme, n'est point placé sur un plan supérieur à son Homais dépourvu d'intelligence, de tact, âpre, tatillon, ambitieux, courtisan, indiscret, balourd, ni bon ni mauvais à force d'être ordinaire. Intellectuellement, Homais est le perroquet maladroit de transcriptions vulgaires d'idées que Flaubert n'attaque point en elles-mêmes. Sa prospérité dans un milieu où les meilleurs

ne valent pas mieux que lui ne dépasse pas celle des autres finauds du pays. Homais présente des traits généraux. Il est, par moments, synthétique d'une certaine bêtise ornée. Il est aussi local et type de province.

Bonhomet est fondé sur d'autres bases. Il est savant, capable de petites découvertes dans un ordre subalterne de la science. Les opinions personnelles ne lui sont pas interdites, mais il est infatué d'un stock de connaissances que son portraitiste estime de peu de poids. Il est égoïste et égoïste philosophant. Aucun altruisme ne l'entame. Aucune utilité réelle ne peut découler de sa science, parce qu'il lui manque un rayon pour éclairer sa recherche et une étoile pour l'orienter. Il se contente, en science, à très bas prix, s'étant confiné dans une étude dont il n'aperçoit pas les horizons. C'est un nomenclateur. Il est orgueilleux, cruel et bête, parce qu'il rapporte tout à lui, soit à rien. Il se fait le centre d'un monde qu'il s'est figuré à son image. Son histoire, au moins dans *Claire Lenoir*, pourrait être considérée comme une illustration de cet adage, qui sans doute avait pour Villiers force d'axiome incontestable : « Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène. » On ne saurait surprendre chez Villiers de la haine ou du dédain pour la science. Rien n'autorise à le classer parmi les précurseurs des critiques littéraires qui ont homologué la faillite de la science. Villiers est, au contraire, respectueux de la science comme de tous les autres aspects de l'infini. Il n'approfondit pas. Il lui suffit de savoir qu'à côté des savants officiels il existe des esprits célébrés par les uns et honnis par les autres, comme Hoené Wronski. La science a des méconnus, des rêveurs, des exilés, des idéalistes. Il a donc ses apaisements et s'incline. D'ailleurs, il ne demande à la science ni règle, ni conseil. Il en respecte le devenir et il l'embellit en y incorporant les sciences occultes. Ce n'est pas la science qu'il raille en la personne

de Bonhomet. Mais Bonhomet est le sot cultivé, à vue courte, et plein de gloutons désirs terrestres. C'est le contraire absolu de maître Janus. C'est l'Ahriman de cet Ormuzd. D'après lui, d'après l'image qu'il s'en fait, il a voulu dessiner le portrait de la Bêtise au front de Taureau, ou plutôt il en a donné, successivement, des médaillons, car, en fait, Bonhomet n'est pas portraicturé, n'est pas mis au point. Nous ne possédons que des états de sa formation. Tel que, après avoir été le bourreau des idées justes et tendres, il résume la haine de Villiers pour un état social qui compte pour rien, pour fadaises, le passé, la rêverie, l'art audacieux et personnel, les chimères, les grandes hypothèses, et qui vit, pour l'aise matérielle, dans l'amour de la paix et du *statu quo* à tout prix. Villiers abhorre le matérialisme. Bonhomet est matérialiste. Bonhomet n'est pas réactionnaire, parce que précisément c'est Villiers qui l'est et croit devoir le marquer d'une de ces pages « de feu, de honte et de vomissement que de siècle en siècle un des soldats de Dieu crache, en frémissant au front de ses congénères ». Bonhomet est pour l'ordre de choses établi ; c'est un repu. Ici les mécontents se rejoignent et le type de Bonhomet est valable pour les révolutionnaires, fils de la révolution, pour les curieux de questions sociales, pour les adeptes de la lutte des classes, parce qu'il représente la bourgeoisie vue par un œil des plus malveillants. Bonhomet incarne la bourgeoisie la plus tardigrade, sous l'aspect de ses possédants, et si l'on peut dire, de ses *sachants*, mais sous l'espèce la moins intéressante, la moins intuitive de ses fils à diplômes médiocres, donnés à l'aisance, à la mémoire, au savoir faire. Bonhomet est d'âme et de milieu le censitaire du temps de Louis-Philippe. Il est obscurant pour le passé et pour tous les avenirs. Il tient la place devant et contre toutes les ambitions, par conséquent contre toutes les volonté de mieux. C'est la platitude de son esprit et la bassesse de sa moralité qui per-

mettent de s'égayer de lui, à tous les partis, même au sien, car la charge est vraiment un peu grosse ; à trop vouloir prouver on prouve moins, et Villiers, en forçant les choses, réduit parfois son modèle de satire, suffisamment pour qu'on se souvienne du docteur de l'hôtel d'Orléans, pour que son Bonhomet perde de son caractère général et que malgré l'auteur on songe qu'un médecin n'est pas toute la médecine, ni toute la bourgeoisie, que c'est bien gros d'attribuer tous les vices et toute la sottise aux athées, même si l'on est croyant, et qu'un médecin, s'il est athée, n'est point, du fait même, un agent matrimonial.

Car enfin, pourquoi le Bonhomet de *Claire Lenoir* a-t-il, comme profession seconde, de faire des mariages ? Ce n'était pas trop l'habitude des médecins, ni de leurs succédanés les officiers de santé, et dans ces temps reculés, c'était plutôt le curé qui se prêtait parfois à réaliser par l'union légitime le bonheur ou le malheur des jeunes gens et des jeunes personnes. Faut-il croire ou que le médecin de l'hôtel d'Orléans avait cette habitude de réunir les couples, ou que Villiers a compliqué son type en vue de railler quelque marieur rencontré dès son arrivée à Paris ? Il eût donc été pressenti à l'effet d'un mariage par intermédiaires avant 1867 ? Paris offre assez de bizarreries et de complexités dans la manière de vivre de ses habitants, pour qu'on puisse croire que, parmi les gens singuliers qu'il rencontra, Villiers pût observer un agent matrimonial s'accrochant, comme alibi, une profession libérale et si l'on veut la médecine. Mais ce serait un cas exceptionnel, et cela n'ajoute pas, au contraire, à la généralité de son pamphlet. Son Bonhomet *tient* moins d'être surchargé de cette inutile particularité. Il semble d'ailleurs dégagé de cette fonction, dans les derniers médaillons que nous avons sur lui, dans le *Tueur de Cygnes*, dans la *Motion touchant l'utilisation des tremblements de terre* et dans les *Visions merveilleuses*. Sans doute si des publications posthumes nous

révèlent de nouvelles anecdotes et des aphorismes supplémentaires, augmentant le dossier de Bonhomet, nous le verrons occupé de bien des choses diverses, car c'est le propre de ces types généraux de se ramifier à l'imprévu. Il est difficile de juger si ce n'est pas précisément notre connaissance du Bonhomet de *Claire Lenoir* qui nous décide à trouver le dernier Bonhomet plus net et plus significatif. Dans *Claire Lenoir* Bonhomet est déjà le Tueur de Cygnes, mais la présentation est moins carrée. Il y a bien des choses dans *Claire Lenoir* ; d'abord un conte fort bien mené, d'essence poesque, quoique en une partie de son merveilleux, la création de l'*Ottysoor*, se lève un fond de légende bretonne ; on pense à la légende de l'Ankou, comme inspiratrice de cette présence d'outre-tombe. Le reste de ce merveilleux, d'ordre scientifique, procède de l'épouvante de Poe (*le Cœur révélateur*) ou découle largement de l'esprit individuel de Villiers. C'est la première manifestation de cet humour original, imprégné de contemplation pessimiste, qui le mènera à la conception de l'*Eve Future*. On assiste donc, dans *Claire Lenoir*, à la naissance d'une des gammes de la fantaisie de Villiers, et aussi à la mort ou plutôt à la dernière manifestation de quelque chose, d'une singularité, à l'expression dernière de ces longues digressions métaphysiques qui affluent dans *Isis*. De fait, à ce moment la suite d'*Isis* (les cinq volumes annoncés pour suivre le premier) paraît condamnée. Nous ne retrouverons plus après *Claire Lenoir* ces longues traînes d'idéologie. Du moins seront-elles dispersées, diversifiées, abrégées, amenées à la forme dramatique et à la concision de la vie.

C'est, semble-t-il, que Paris a fait son œuvre. En formulant Bonhomet, Villiers s'est élargi; sans sortir de lui-même, ce qu'il n'a jamais tenté de faire, sans se perdre de vue, il a augmenté les ressources de sa palette et s'est rendu compte de sa force d'ironie. Mais Paris lui a donné

sa rude leçon de scepticisme et de mise au point, Paris a dégonflé la grandiloquence de Villiers et lui a appris à rompre les excessivités de l'esprit de suite. Dans sa jeunesse à Saint-Brieuc, Villiers est un rêveur majestueux, solennel, presque sacerdotal. Il a du prophète ; il vaticine. On conçoit que sa façon de prononcer le mot infini et sans doute de le déployer ait frappé Mallarmé jeune, aux premières rencontres. Paris a assoupli cet esprit bourré de notions et fertile en systèmes et en synthèses. Gardant toute son ampleur de vision, Villiers a découvert, en ce qu'il en pouvait concevoir, en sa personnalité très forte et concentrée, la vie ambiante. Il s'est armé d'expérience. Il a entrevu autrui. Il s'est mieux défini à lui-même. Il a pénétré la leçon de brièveté d'Edgar Poe qui va orienter sa méthode de composition. Il a saisi l'intérêt de la concision ; il laisse tomber toute cette rhétorique philosophique qui fleurit dans *Isis*, qu'il possédait assez pour la manier avec plaisir. Il s'est créé une bonne méthode adaptée par lui à son tempérament. *Claire Lenoir* est trop diapré de digressions et dialogues pour être un des chefs-d'œuvre de la nouvelle. Mais on sent qu'en quittant ce manuscrit il appareillera vers plus d'émotion ou d'ironie dans le cadre le plus strict. Il a acquis le sens des proportions. Devient-il brusquement un classique ? Sa recherche du merveilleux le maintenait dans les terroirs où il espérait trouver de la couleur neuve, un peu mystérieuse à reflet de passé, comme il l'aimait, et il s'occupe de sciences occultes avec Jean Marras, dont c'est aussi la passion.

Jean Marras est littérairement un inconnu. Il l'a voulu ainsi. Déjà, vers 1878, les jeunes gens qui le rencontraient avec les Parnassiens notoires ou célèbres et le voyaient traité par eux sur un pied d'égalité de talent s'étonnaient, en entendant sa conversation assez riche et très documentée, de n'avoir rien pu lire de lui. Il n'avait jamais

publié, mais il avait écrit deux drames, dont ses amis disaient que l'un était de cape et d'épée. Celui-là, de rares intimes en ont connu le titre ; l'autre, la *Famille d'Armelles*, Mar as se décida vers 1882 à le produire à l'Odéon. Il fut joué, très peu, devant très peu de monde. Marras ne voulut jamais en appeler de ce sonore insuccès. Il refusa la *Famille d'Armelles* à l'impression. Il paraissait un caractère. On savait qu'il avait manifesté à plusieurs reprises, notamment dans une très obscure, mais décidée participation à la Commune, une force d'âme réelle, surtout au moment d'en accepter les responsabilités et d'en subir les sanctions. Ce lui fut, aussi, un reflet de gloire que de passer pour avoir été, partiellement au moins, le prototype de maître Janus. On lui a prêté une influence sur Villiers, peu démontrable puisque nous ne connaissons pas les écrits de Marras, mais plausible, étant donné l'autorité des témoignages. De fait, il y a des dédicaces à lui, en bons endroits, notamment en tête du *Tueur de Cygnes*. La connaissance de ces rapports d'intelligence et de liens sérieux d'amitié s'est affirmée le jour des obsèques de Villiers où Marras fut convié à porter près de cette tombe un adieu ; il le fit en des termes qui ne sont pas indifférents. Fut-ce sous l'influence de Marras ? Il y eut un moment où ses amis du Parnasse, grands chercheurs de décors rares, s'intéressèrent à l'occulte. Mendès étudiait Eliphas Levi et Swedenborg ; il écrivait *Hespérus*. (Des romans de la fin de sa vie montrent encore cette préoccupation de l'occulte et des mystagogues.) Villiers écrivit l'*Intersigne* et l'*Annonciateur*. Il emprunte à l'occultisme une partie du mystère d'*Axel*. Nous le verrons recourir à des sources similaires pour le merveilleux de l'*Eve future*. Il avait des tendresses pour toutes les légendes, pour tous les merveilleux. Il s'en imprégna pour sa dernière grande œuvre comme pour nombre de ces contes brefs qu'il éparpilla sur le pavé des revues et des journaux,

comme un tas dur et sonore de petites pièces d'or.

VII

C'est peut-être dans le conte bref que Villiers a donné sa mesure de la façon la plus éclatante. Les *Contes Cruels*, les *Histoires insolites*, l'*Amour suprême*, la *Maison du Bonheur*, autant de recueils, nombreux et puissants, où des évocations admirables s'entourent de récits dont aucun n'est indifférent.

Le conte bref n'était point de sa création. La nouvelle était familière aux romantiques. Edgar Poe habitua à traiter de vastes sujets, en les saisissant au point culminant. Après Mérimée, Banville renouvelait le genre. Villiers semble avoir commencé à écrire des contes vers 1872, alors que des difficultés de sa vie matérielle pouvaient faire obstacle à l'accomplissement de travaux de longue haleine. La première publiée est la *Découverte de M. Graves* (1873). Tout le précaire de sa vie et de son installation le devait guider vers une formule qui permet de la discontinuité dans l'effort. Si le conte bref ne régnait pas encore dans les journaux, où se mouraient lentement la chronique et la *variété*, l'accès de petites revues ne se dérobait point à lui. Villiers trouvait intellectuellement dans la nouvelle un avantage. Il s'y condensait, c'était un cadre excellent à ses facultés d'évocation et d'ironie.

Ses premiers contes furent satiriques. Les premiers titres choisis pour en englober l'ensemble l'indiquent. *Histoires Moroses*, abandonné, Villiers songea à *Contes pour vieillards*, avec cette épigraphe : « Eut égard ». Il se décida pour *Contes cruels* et il donna des frères à Bonhomet sous les espèces de directeurs de journaux et de savantasses. Il débute par y railler la publicité, la popularité acquise par la réclame ; mais le clavier de ces contes devient singulièrement vaste. Il va de l'évocation histo-

rique de la fable épique, de la vision philosophique,comme l'*Impatience de la foule*, *Vox Populi*, *Tsei-la*, au chuchotis mystique de *Véra*, à des boutades théologiques comme le *Secret de l'Eglise*. Il éclate d'un rire un peu convulsif dans des ironies d'allure scientifique. Il innove une phraséologie pompeuse et concise pour railler la société moderne, ses vertus, ses convenances, comme dans les *Demoiselles de Bienfilâtre*. Un fantastique très moderne, personnel, neuf s'imprime dans le *Secret de l'Echafaud*. La polémique littéraire, source des premiers contes, s'épanouit vigoureuse dans les *Plagiaires de la Foudre*. Trouve-t-on dans des contes des rappels des œuvres de longue haleine ? très peu. Le *Secret de la belle Ardiane* semble paraphraser une phrase de miss Andrews dans le *Nouveau Monde* : « Avec quelles ivresses, je me réserve de les lui apprendre (ses crimes) par quelque beau soir d'étoiles. » En général, si la forte marque de l'écrivain est la même dans les contes que dans les grandes œuvres, il n'y a pas d'analogies de sujet. La série des Contes contient, sous forme brève l'essentiel des idées de Villiers sur toute chose ; même si c'est l'occasion qui a dicté l'œuvre, l'ouverture d'un journal, la demande d'une nouvelle pour un numéro spécial de revue ou de supplément de quotidien, c'est toujours un aperçu ingénieux et très personnel qui sert de point de départ à l'écrivain. Sur ce parterre dru de fleurs rares s'élèvent au loin des grands palais de Villiers deux pavillons de proportions moyennes, mais qui détiennent toute l'ampleur de la majesté des grandes construct ons, ces deux belles évocations *Azrael* et *Akédysséril*....

VIII

L'*Eve Future* est, en face d'*Axel*, un des deux livres définitifs de Villiers.

A son apparition l'*Eve future* a déconcerté. Naturellement elle s'est imposée de suite à ceux qui aimaient

Villiers, à ceux qui en pouvaient goûter la prestigieuse beauté d'écriture. Elle a séduit des esprits qui n'étaient que jusqu'à un certain point préparés, par l'extraordinaire intérêt de la première lecture. La critique s'interrogea. Etait-ce un conte fantastique ? Jamais conte fantastique n'avait été formulé dans ces dimensions, avec cette puissance d'imprévu et ce don d'émotion. Mais dans le simple but d'écrire un conte fantastique, fait pour distraire et surprendre, l'écrivain précis et sobre des *Contes cruels* n'eût point accumulé les chapitres où le mécanisme de l'Andréide est décrit avec un soin minutieux, ni juxtaposé à cette analyse technique une finale d'une si poignante émotion. Il n'apparaît point qu'il y ait dans la présentation d'Hadaly un dessin utopique. Il faut donc voir dans Hadaly un symbole et dans l'affabulation du livre l'exposé d'une conception de la vie. Le ton de l'humour est permanent dans le livre, mais il se complique d'un accent de prophétie. Est-ce pour faire accepter des vérités, à son sens profondes, que l'auteur s'évertue en chapitres pittoresques ? Ou bien Villiers, traitant un sujet de conte fantastique, est-il entraîné dans la marche de son récit par ses qualités de lyrique ? Grandit-il brusquement un thème amusant ? Que signifie ce mélange de comique et d'épique ?

Il est probable que Villiers a voulu écrire un livre dramatiquement captivant. Il ne faut sans doute pas attacher d'importance à l'anecdote qui le montre tirant le sujet de l'*Eve future* d'une anecdote de la vie réelle, soit s'inspirant d'une conversation de café, où un ingénieur américain, dont on s'est gardé de conserver le nom, aurait avancé qu'Edison pouvait communiquer une âme à un automate. L'œuvre paraît bâtie sur une de ses phrases, celle de lord Ewald : « Ah ! qui m'ôtera cette âme de ce corps ! » cri qui peut bien avoir été proféré par Villiers, du fond d'une souffrance passionnelle, car le fait que nous ne sachions rien, ou à peu près, de la

vie amoureuse de Villiers n'est pas une preuvé qu'elle n'ait point eu lieu et qu'elle n'ait été douloureuse. Ses amis ont noté son mutisme décidé sur ce point. Le silence n'implique point l'inexistence.

L'idée première peut aussi procéder de l'*Homme au Sable* d'Hoffmann, où l'étudiant Natanaël s'affole et se meurt d'avoir aimé une poupée articulée, fabriquée par Coppelius et un savant nommé Spallanzani, le physiologiste (d'où l'imagination du rôle d'Edison).

Villiers peut avoir pris comme point de départ de faire agir un automate qui ne serait point la vieille poupée à mécanisme, mais un simulacre construit à l'aide de toutes les ressources de la science moderne. Villiers savait que l'*Homme au Sable* n'est point un conte fantastique conçu en simple amusette. Hoffmann a pris soin de préciser à la fin de son conte qu'il a entendu donner une allégorie, développer une métaphore. Il étudie dans un cerveau de nerveux la hantise d'une certaine beauté préférée à toute autre, en dépit de tout. Peu importe à Natanaël qu'Olympia ne lui réponde jamais que par un insignifiant monosyllabe; il se charge de s'en faire une musique infinie. C'est la présentation d'un amour issu de lui-même, fait de la disposition à aimer de l'amoureux, de sa fatalité de passion. C'est la mise en œuvre de tout l'impersonnel, de tout l'involontaire, de toute l'auto-suggestion de l'amour.

Il y a de cela dans l'*Eve future*, mais il y entre bien d'autres éléments..

Le livre fut écrit avec joie, nous dit Roujon, en un hiver où Villiers avait pu gagner sur la vie de faire, pour ainsi dire, une retraite, de se consacrer tout entier à un livre. Ce ne dut point lui être facile que de gagner ce loisir. Villiers ne se fût pas chambré pour mener à bien une simple adaptation d'un conte d'Hoffmann, comme il fit, pour Edgar Poe, dans de courtes proportions, vis-à-vis du *Puits et le Pendule*, en écrivant la *Torture par l'Espé-*

rance. S'il n'avait pensé qu'à un livre amusant, à du Jules Verne supérieur, il n'eût point bourré son texte de philosophie. Admettons même qu'Hoffmann ait fourni le point de départ, que Villiers ait été tenté par l'idée de faire agir un automate tel que la science de son temps pouvait songer à le créer, il resterait encore que c'est nettement un livre de souffrance. Si Villiers s'est plu à concevoir l'idée d'un livre très distrayant et de fond désespéré, s'il a voulu jouer sur la double présence d'une vivante insuffisante et d'un automate doué de toutes les modesties scientifiques, il reste encore que sa façon de comprendre la science se montre là singulièrement personnelle.

Tout d'abord, il incorpore à la science les dernières manifestations du spiritisme. Un an avant qu'il donnât au *Gaulois* les premiers feuilletons de l'*Eve Future*, il a publié au *Figaro* un long article sur les expériences de William Crookes. Il n'en met aucune en doute et salue la nouvelle science psychique que présentent des savants avisés, authentiques, et qui prennent à ses yeux plus d'importance et de gravité, de s'être manifestés sur ce terrain du surnaturel. Il a toujours, nous l'avons dit, de par son hérédité bretonne aimé les milieux légendaires, la fable peuplée d'apparitions. (L'Eglise, ce qui est son critère, admet les apparitions.) Il s'est constitué dans l'occulte une province de son merveilleux. Voici que des savants viennent lui agrandir son domaine, ajouter à l'histoire ancienne des religions, de la magie, du miracle, tout un champ immense, moderne, actuel, lui montrent à la lisière de sa terre de songes un pays infini, avec d'interminables avenues, mais avec des relais placés aux premières étapes. Il y a des pays de miracles; on en peut voir en Amérique, à Londres, pourvu qu'on y soit convié à certains jours. Il n'y alla pas. Assista-t-il même, dans Paris, à des réunions spirites ? Peut-être ; rien ne l'affirme avec certitude. Il n'avait d'ailleurs pas besoin de voir pour com-

prendre et imaginer, pour partir des révélations publiées dans la logique de ce merveilleux et de son merveilleux. Comme nombre de croyants qui furent hantés par le spiritisme,il s'incline d'avance devant ce que dira l'Eglise. L'Eglise restant muette, il prend position à la fin de son article de 1884 : « Les Expériences du docteur Crookes ». Il est près de conclure à l'existence de démons mixtes dont a parlé saint Paul; il fait des réserves : « Ce qui trouble, ce qui étonne est ennemi de la Paix divine. » Il s'en tient à la Parole, à l'Esprit seul de l'Evangile. Mais ceci dit, il admet entièrement l'existence d'une Force psychique, et son imagination travaille.

Ce qu'il trouve est loin d'être sans beauté. Il a dû connaître la visitation de Crookes par Katie King quand il créa l'hypothèse qui donne une âme à la machine d'Edison ; on lui a parlé, comme de phénomènes contrôlés, de cas de lévitation, d'apparitions brèves de formes étranges, de regards sans corps aperçus dans l'ombre, de mains lumineuses venant serrer des mains de vivants, de mise en jeu, à distance, d'instruments de musique. Tout ce merveilleux, il en fait honneur à la science pure, à la science de l'électricité, qu'il suppose très en progrès sur ses résultats réels, et dont il garde de la logique à prédire les futuritions étonnantes. Tout son merveilleux propre, ce que sa pensée de conteur un peu prophète ajoutera, ce qu'il délimitera en marge de l'état connu des questions, ce sera le transport de l'âme de Mistress Anderson dans la machine d'Hadaly. Hadaly reste une poupée merveilleuse. Edison, par des moyens purement scientifiques,d'ordre connu,mais en progrès sur les possibilités du moment,lui a donné une existence électrique subtile et savante. Il lui a inscrit une âme sur des phonographes perfectionnés dont les cylindres ont emmagasiné soixante heures de paroles de génie. Mais ensuite, inopinément promu thaumaturge, il a habitué l'âme de Mistress Anderson à hanter l'armature d'Hadaly.

Ici s'accuse le dessein de Villiers. Mistress Anderson, en état de transe, se dénomme elle-même Sowana. Elle a mémoire d'existences antérieures. En état de sommeil miraculeux, ou, si l'on veut, magnétique, elle remonte la chaîne des êtres et se retrouve sous les espèces indéfinies de cette Sowana, qu'Edison ne connaît pas. C'est l'absorption d'une vie momentanée par la vie générale, et le poète a droit à cette fiction.

Ceci posé, lorsque Ewald se trouve seul dans le parc avec l'Andréide et que l'Andréide lui parle, ce ne sont point les phonographes qu'il entend. Ce qui est auprès de lui n'est pas un être vivant au sens humain du mot ; c'est une âme incarnée dans une armature et ayant fait siens des organes mécaniques, dans des conditions scientifiques de mobilité. Pour que l'âme de Sowana revienne animer les ressorts, pour qu'Hadaly se réveille, Ewald devra charger des piles, mettre en mouvement vital l'appareil en faisant cesser l'interruption. Ce sera toujours l'âme de Sowana qui se manifestera par la voix de l'appareil. Hadaly fabriquée,douée de génie et livrée à lord Ewald, mistress Anderson meurt. Sowana a quitté pour toujours cette forme périssable pour habiter l'enveloppe de métal. C'est pourquoi ce que dira Hadaly peut n'être point inscrit sur les phonographes, car Sowana peut s'exprimer de façon imprévue. Sowana, force psychique, âme vivante, dégagée de matières terrestres,est inconnue d'Edison, échappe aux notions de la science sur la vie.

Edison fait face à Janus ; vocabulaire et méthode différents, même souci de vie supérieure. Ewald fait face à Axel par la puissance de contemplation. Il est prêt, ne cherchant plus la mort,à la vie purement intellectuelle, en face du fantôme neuf, qu'il va emmener dans son château d'Ecosse. Il pratiquera le renoncement devant le mystère, mais en vivant en face du mystère. L'incendie qui détruit l'Andréide était nécessaire ; la disparition du fantôme, la seule fin possible; car le livre était fini.

Un chapitre mettant en présence Ewald et Hadaly dans le château d'Ecosse ne pouvait guère être qu'une redite. Il eût enlevé au livre ce caractère de mystère et d'énigme, nécessaire pour qu'il ne fût point banalisé par une sorte de dénouement heureux. Ewald, avant de quitter Edison, a perçu nettement la présence d'un être d'outre-monde dans l'Andréide, et que la création échappait au créateur, et le dépassait. Villiers ne répugne nullement à croire à la possiblité, à la réalité d'un être d'outre-monde, et sa fiction contient une part de foi.

Quelle que soit, d'ailleurs, la croyance de Villiers à cette possibilité de miracle ou à cet état de vie supérieure et indéfinie, il a tiré d'une gamme de merveilleux mal déchiffrée jusqu'à lui un merveilleux à lui, et il y a trouvé l'évocation d'admirables figures, ce qui est du génie.

La prudence avec laquelle il a présenté ce rêve, la facilité qu'il offre à son lecteur de ne se croire en face que d'une fantaisie sont licites, et ses précautions prises avec une très juste mesure, de sorte que, quelle que soit l'opinion de son lecteur sur les phénomènes du spiritisme et de la translation de la pensée, pour l'adepte comme pour le sceptique, même pour ceux qui sont résolument rétifs à cet ordre de recherches et de théories, son livre garde toute sa beauté de conte difficile, fait avec des matériaux tout neufs, très amusant par endroits, admirablement lyrique et passionné à d'autres pages, de la plus haute tenue et de la plus noble invention de style. Il est amusant, il est poignant aussi de la douleur d'Ewald, de son constat de la disproportion du rêve et de la vie.

Il possède quelque chose de la beauté des contes les plus magnifiques d'Edgar Poe, mais il est mouillé d'une tendresse que Poe ne met point dans ses fictions. Il a la force de symbole d'un Gœthe, mais avec une fantaisie à laquelle Gœthe ne recourt point.

Les aspects de la vie sont pénissables et décourageants, la beauté et l'intelligence sont séparées par des abîmes

et l'appel de l'amour est pourtant tout puissant. « Qui m'ôtera cette âme de ce corps ? » Voici, répond, imprévue et puissante, la fiction. Il n'est point nécessaire d'admettre le moins du monde les théories d'où découle son merveilleux pour admirer la beauté aiguë dans sa nouveauté de la légende qu'il créa. Faut-il faire remarquer la désespérance du livre, puisque Villiers ne trouve que cet ensemble de moyens chimériques pour donner à un lord Ewald la consolation qui l'empêcherait de se débarrasser par la mort de son désir de réalités émouvantes et de la tristesse mortelle de son rêve désenchanté ?

IX

Sara de Maupers, avertie par une communication hermétique, déposée pour elle expressément dans la bibliothèque du cloître où on la destine à devenir, de gré ou de force, l'épouse du Seigneur, sait que gît aux caveaux du château d'Auersperg un trésor immense, dont la possession conférerait une irrésistible puissance. Le signalement de la crypte lui a été détaillé. Un mage, maître Janus, qui semble aux yeux des mortels un médecin épris de science, l'apporta à son intention en ce cloître de Saint-Apollodora, où jadis ont vécu des Rose-Croix qui y laissèrent une bibliothèque.

Janus venait sans doute du château d'Auersperg où il a entrepris de faire du jeune comte Axel un mage comme lui, un surhomme, presque un Dieu, puisque les mages sont immortels comme les idées qu'ils représentent.

La famille de Sara de Maupers et celle d'Auersperg ont-elles des liens ? oui, dans un lointain passé, du temps des Croisades. Les chefs des deux familles se connurent, étant tous deux ambassadeurs de leurs souverains respectifs auprès du Soudan El Kalab (1). Ils avaient cette particularité d'avoir aussi des devises différentes et le même

(1) Anagramme de Kabale.

écusson. Ils le modifièrent alors tous deux sous l'indication d'un mage qui faisait partie du conseil du soudan et remplacèrent les liens qui faisaient partie de leurs armoiries par des sphinx. Ayant les mêmes armoiries, les familles devaient déjà être unies par quelque lien indistinct, obscur et secret. Nous ne savons rien de plus sur leur passé. Ce mage était-il maître Janus ? L'existence du mage est prodigieuse. Janus est très probablement immortel. Peut-être compte-t-il au regard de la Religion comme un adversaire, comme l'adversaire, puisque, si l'on prononce son nom, les lampes de la chapelle défaillent. Mais ce n'est pas Satan, ni un de ses adeptes, puisqu'il représente la vie intellectuelle la plus haute, la plus pure, la plus désintéressée. Est-il chrétien ? Non, puisque Axel, renonçant à le suivre, se tourne du côté du christianisme.

Cette doctrine de Janus est celle de la recherche de la connaissance ; mais il perpétue une Œuvre. Il en a posé les éléments en rendant possible la rencontre d'Axel et Sara ; que devront-ils faire pour que l'œuvre s'accomplisse ? Faut-il pour cela qu'Axel demeure fidèle à son enseignement ? Non, puisqu'il dit, après le refus d'Axel de continuer à vivre selon la loi qu'il lui divulgue, lorsque Sara, sous son influence, pénètre dans le château : « Le Voile et le Manteau, tous deux renonciateurs, se sont croisés; l'œuvre s'accomplit. » Ses prévisions et son désir sont donc qu'Axel redescende vers l'humanité.

Comment Janus caractérise-t-il cette Œuvre ? Axel, parce qu'il a tué en duel le commandeur d'Auersperg, homme futile, débauché et cupide, hérite des bas instincts de sa victime. Sara a renoncé l'idéal divin pour le secret de l'or, ce que va faire Axel, initié, qui perd sa pureté et devient coupable. « Voici donc en présence la dualité finale de deux races, élues par moi du fond des âges *pour que soit vaincue, par la simple et virginale humanité, la double éclosion de l'or et de l'amour*, c'est-à-

dire pour que soit fondée, en un point du Devenir, la vertu d'un signe nouveau. »

Faut-il, pour qu'éclate ce signe nouveau, qu'Axel et Sara meurent ? Leur mort est-elle ce signe ? Livré à lui-même, Axel, après avoir voulu surtout conquérir le trésor, après lui avoir, devant la beauté de Sara, préféré l'amour, veut mourir pour ne pas déchoir d'un fait. Ce fait, c'est la perception, du point culminant de son éveil à l'amour, que la vie même la plus parfaite ne lui donnera que la maladroite redite de ce qu'il vient d'éprouver par la force de l'intelligence et de la passion pure, intellectuellement ressentie. Donc d'avoir renoncé l'un à l'idéal divin, l'autre à la connaissance, Axel et Sara sont amenés à un renoncement nouveau. Ils signifient donc la nécessité pour les âmes d'élites de rester fidèles à l'amour divin ou à la recherche de connaissance, sous peine d'aboutir, pour rester dignes d'eux, à un renoncement nouveau. C'est Axel qui a l'initiative de cette hautaine décision, mais Sara le comprend et l'accepte. Ils sont égaux, dans la création du signe, constatées la puissance d'initiative de l'homme et sa force supérieure.

Villiers n'était point satisfait du dénouement d'Axel. Il eût voulu le mettre d'accord avec sa foi chrétienne, dit Huysmans, corroboré par Emile Michelet. Des traces de ce travail existent, mais ne portent que sur le dialogue avec maître Janus.

Si le dénouement d'Axel, tel qu'il est, est l'affirmation d'une foi, nous trouvons des traces de cette conception du premier amour, de l'amour essentiel fort comme la mort, dans *Akédysséril*, mais le signe n'est point là. Il est dans cette hautaine ascension, par n'importe quel chemin, si l'âme est noble, au renoncement.

Si Villiers a surtout voulu bâtir un poème philosophique avec un dénouement puissant, reflet de ses idées, l'appareil d'occultisme, la métaphysique du poème feraient moins partie fondamentale de son essence. Il

demeurerait que le chercheur de trésors qu'il connaissait en lui considère que le penseur qu'il est aussi détient la meilleure part. Axel serait un écho de lui, magnifié et dramatisé. La métaphysique, le trésor, le lointain des âges où se forment les âmes des génies et les hérédités d'Axel et de Sara formeraient surtout un fond de merveilleux à la rencontre du héros et de l'héroïne conçus sans doute un peu comme Siegfried et Brunehilde, arrivant à la tendresse, au martyre, à la compréhension suprême par-dessus les tentations de la divinité, parmi les malheurs déchaînés par l'or du Rhin. Mais encore, la rencontre de termes et l'analogie d'un symbole avec Wagner n'impliquent pas l'imitation. Le premier état d'*Axel*, le concept dont nous n'avons pas le texte, la pensée de Villiers telle qu'elle se concrétait en *Axel* vers 1862, était-elle toute pareille à celle qui se présente au texte définitif que nous connaissons? Seule la connaissance de ce premier texte ou de ce premier projet nous dirait ce que peut compter dans *Axel* l'influence wagnérienne. Encore une fois Villiers n'avait pas besoin de Wagner pour essayer de figurer, comme les vieux poèmes germaniques ou celtiques et dans une formule moderne, l'héroïne et le héros.

Qu'eût donné le remaniement envisagé par quelques-uns des biographes de Villiers ? Comment eût-il mis son mythe d'accord avec la foi chrétienne ? Aurait-il ramené Sara au cloître en conduisant Axel également vers le monastère? En eût-il fait un chevalier des idées religieuses ? Lui eût-il laissé la vie ? Autant de questions qui ne sauraient avoir pour réponse que de vagues hypothèses. Mais que faire, au dénouement d'un drame, des personnages conçus en surhumanité, sinon de les tuer? Maître Janus, par essence immortel, disparaît. On peut s'imaginer qu'il repartira vers des recherches nouvelles, à moins qu'Axel chrétien ne le traite comme Parsifal traite Klingsor. Mais Axel et Sara, comment Villiers les

eût-il fait vivre continuant dans le clair l'ascension de leurs âmes étincelantes? Il y a longtemps que l'Amour et la Mort se côtoient dans les grands dénouements, auxquels ils s'imposent. Des esprits menés au bord de la sublimité ne peuvent guère faire que de disparaître parmi l'éclat du lyrisme, parmi l'admiration et la pitié, et la mort, la mort des amants, est la forme la plus plastique et la plus lyrique de ce renoncement qui est le héros fondamental d'*Axel*.

X

Villiers ayant donc réalisé de la beauté, par son attachement au passé, sa crédulité à des légendes antiques ou neuves, par sa haine envers la société de son temps, haine bien excusable chez qui souffre de l'état social, on ne peut lui reprocher sa conception de la vie, puisqu'il en a fait jaillir un idéal et qu'il l'a serti admirablement. On lui a objecté que ses sources étaient troubles, que ses connaissances théologiques, par exemple, étaient médiocres. Cela a suffi comme tremplin à sa fiction, et c'est un conteur, non un évangéliste. On a contesté ses notions philosophiques ; on lui a dit qu'il ne connaissait Hégel que par des abrégés ou des citationsdans les manuels ; on s'est demandé s'il était un Hégélien bien orthodoxe. Il semble qu'il connaissait en gros la doctrine.Il l'a traduite librement et des phrases d'Hégel ont été des points de départ à ses rêveries. C'est bien suffisant, car il n'y cherchait que cela, n'y pouvait trouver autre chose ; il en a tiré de la beauté, sans lui devoir beaucoup.

Villiers a été inclus dans son rêve. Des substances étrangères y sont tombées, s'y sont incorporées, s'y sont modifiées, même étrangement. C'est le propre du génie de transmuer ainsi des éléments. On lui a reproché de n'avoir pas été un esprit ordonné. Il a, dans ses compositions, de magnifiques ordonnances ; c'est bien assez ;

c'est tout ce qu'il fallait. On a dit que c'était un chimérique. Sans doute ; c'était exactement la nuance de son génie ; la chimère, saisie à plein vol, habituelle, victorieuse, c'est la poésie elle-même, et si elle va vers des horizons lointains et presque indiscernables des terroirs positifs, c'est sa fonction ; c'est le sens de son essence qui la guide.

Villiers n'est pas un maître complet et accessible à tous, mais son éthique désolée lui a fourni de grandes paroles ; sa haine de la bassesse utilitaire lui a ouvert des horizons de splendeur. Il n'est pas sans défauts. Personne n'est parfait. Les plus grandes qualités d'un artiste sont d'être personnel et original. Il les possède au plus haut degré. Il est difficile de le juger par comparaison ; c'est précisément à cause de son originalité C'est à propos de lui que Zola, dans un article, s'étonna de la tendresse des symbolistes pour des artistes dont l'œuvre avait été tronquée par la détresse, pour des foudroyés ; on l'aima justement parce qu'il avait été malheureux, et que c'était immérité. Il se place dans l'histoire de notre littérature à côté des plus grands, à côté de Flaubert, de Baudelaire, de Banville, en face de Zola. C'est ainsi que nous pouvons le voir de notre moment et il nous est possible de croire que le recul du temps le laissera à la plus belle place.

GUSTAVE KAHN.

CONFESSION

D'UNE JEUNE FILLE RUSSE

A SON AMIE FRANÇAISE

—

Petrograd,.. 1922.

Clotilde, mon amie, te souviens-tu encore de Sonia? Moi-même je me demande comment j'ai l'audace de t'écrire. Il y a entre nous le désert, — le silence de ces longues années. Mais, vois-tu, j'ai entendu par hasard prononcer ton nom ; tu es toujours à Paris, m'a-t-on dit ; tu as épousé ton cousin Paul ; tu es mère d'un joli bébé ; tu es heureuse... Je n'ai pu dormir cette nuit : les souvenirs m'ont assaillie. Je revoyais ma Clotilde brune et bouclée d'autrefois, si attentive et fine... Je t'en supplie, parcours affectueusement ces lignes jusqu'au bout. Promets-le-moi !

C'est tout ce que je te demande. Je ne te demande pas de me répondre. Il est déjà trop beau de pouvoir t'écrire, te parler, me confesser : je sens que ma lettre deviendra une confession. Ecoute et juge. Peut-être faut-il me condamner ? Je n'en sais rien, moi. C'est en plein brouillard que je suis. Qu'ai-je fait de moi-même ?

Je ne suis certaine que d'une seule chose : je te parle de « l'autre monde » ; mon récit est le récit de *l'au delà*.

Comment te faire saisir cette certitude? Tu me comprendras peut-être si ta foi en ma sincérité est entière... Au reste, y a-t-il à craindre le mensonge dans une confession de l'au delà ?

★

Je ne te parlerai que de petites choses. Ne suis-je pas moi-même une petite chose, une jeune fille quelconque, semblable à tant de milliers d'autres ?

Quand nous nous sommes quittées, j'avais dix-sept ans. Te souviens-tu comme mon départ fut précipité ? Je passais mes vacances chez toi. Ma mère (que tu trouvais si jeune, si jolie) était venue me chercher. Nous pleurions de nous séparer, mais aucun pressentiment ne nous troubla. Autour de nous on répétait que la guerre ne durerait pas. Je pensais l'année suivante me trouver de retour à Paris dans notre cher pensionnat pour y achever mes études : mes parents craignaient pour moi le climat de Saint-Pétersbourg. J'avais l'air fragile, et souvent tu me taquinais : « Sonia la trop mince, la trop longue, la trop blonde... »

C'est à cause de ma santé encore que mes parents ne voulurent pas me laisser travailler dans un hôpital dès les premières semaines de la guerre. Je tins ferme. Et, une fois mon frère Jean, le jeune étudiant que tu connaissais, parti pour le front, je m'engageai à l'hôpital de la Trinité.

Tu étais alors à Bordeaux. De là tu m'écrivis ta dernière lettre.

Mais c'étaient les mois où, bien que loin l'une de l'autre, nous vivions encore sur la même terre, dans le même monde. J'étais toujours ta blonde Sonia, celle qui fut ta compagne, la fille d'un prince russe, l'avocat presque célèbre de Saint-Pétersbourg.

Souvent je t'avais parlé de Pétersbourg, ma ville natale ; je te disais sa beauté sévère. La Ville-Reine, toute droite, grise et bleue, avec ses quais habillés de granit, son magnifique fleuve pâle, te plaisait. Aujourd'hui, hélas, elle ne vit plus...

Clotilde, je ne veux pas me laisser entraîner. Je vais te conter tout simplement mon histoire.

★

Naturellement, j'étais à mille lieues de toute politique. Je n'y comprenais goutte et ne m'y intéressais point. La guerre ? C'est la vie et la mort, l'héroïsme ou la lâcheté ; pour moi, ce n'était pas de la politique.

Pourtant, dans notre milieu intellectuel et libéral, on en causait beaucoup. On considérait la guerre comme fatale pour le pays sans liberté, on disait toutes les classes sous le joug, le peuple inculte...

Le peuple... je prenais quelque contact avec lui dans mon hôpital. Les soldats que je soignais étaient presque tous des paysans.

Quand je leur parlais de la guerre :

— Que veux-tu, petite sœur ? me répondaient-ils, comment n'irait-on pas ? Nous sommes pris, nous sommes envoyés au front. Et c'est tout dit.

Ils détestaient la guerre, d'autant plus qu'ils n'y comprenaient rien. Mais par ruse et par méfiance ils évitaient d'en parler.

« Ce ne sont que des enfants », me disais-je, et j'essayais d'oublier leur ignorance passive. Mais, un jour, j'ai vu que mes « enfants » n'avaient pas plus idée de la patrie que de la guerre.

-- Oui, petite sœur, bien oui, la Mère-Russie... me dit un des blessés. Mais au fait qu'ai-je à craindre, moi ? Je suis de la province de Penza. Les boches n'y viendront jamais. C'est trop loin. N'empêche qu'on me traîne des milliers et des milliers de verstes comme si j'avais besoin de défendre les maisons des autres.

— Assez, toi, « *tête de sapin* », interrompit son voisin, sévère. On l'ordonne, donc il n'y a qu'à obéir.

Je voulais protester, leur parler... Mais de quoi ? Comment dire ? Je n'ai soufflé mot. Mais j'ai eu froid au cœur.

Souvent la tête me tournait quand, revenant de l'hôpital,

je me demandais : Quelle est cette liberté dont le peuple russe a besoin ? Et qu'est-ce qu'il en pense ?

Je ne trouvais pas de réponse à ces questions-là.

Tout de même, une joie lumineuse m'enivra dès les premiers jours de la révolution.

La ville se métamorphosa. Oh! Clotilde, si tu avais vu l'enchantement des visages, les sourires dont ils s'éclairaient! Toute l'innocence de la neige habillait la ville, blanche comme une jeune mariée. Le soleil printanier, traversant le voile des flocons doux qui tombaient du ciel, faisait épanouir les auréoles des arcs autour du bonheur magnifique.

Pourquoi n'a-t-elle pas duré, notre joie claire, instinctive, contagieuse ? Déjà, lorsque mon frère Jean vint en permission, tout était bien changé.

Son ami, Boris Mirkovitch, un engagé comme lui, l'accompagnait. Je connaissais Boris ; il me plaisait ; peut-être même avais-je pour lui de l'amour ?

Maintenant, je n'en sais plus rien. De la Sonia de ces jours-là je parle comme d'une étrangère. Boris, il me semble ne l'avoir vu qu'en songe...

Je me rappelle cette tristesse que j'ai lue sur le visage de Boris naguère encore si joyeux. Ainsi que Jean, d'ailleurs, il était très taciturne.

Les trois jours réglementaires furent vite passés. La veille du départ j'entrais dans la chambre de mon frère.

Il était assis, seul, près de la fenêtre noire et fermée. Stupéfaite, je vis qu'il pleurait. Comment, lui, mon frère, un héros, il pleurait ?

— Qu'as-tu ? lui dis-je effrayée.

— Rien, ma petite, ma « chère-chérie », rien. Il ne faut pas faire attention ; tu vois, c'est passé.

— Mais tu pleurais ! A quoi penses-tu, dis?

— A la Russie... fit-il si bas qu'à peine l'ai-je entendu. Tout de suite il m'a souri et n'a plus voulu parler.

Le lendemain je lui dis adieu, à lui et à Boris.

C'était pour toujours, mon amie. De cette heure on ignore ce qu'est devenu Boris. Parfois je me demande : a-t-il existé vraiment ?

Quant à mon frère, nous reçûmes quelques semaines plus tard l'avis de son décès. Il avait été tué net pendant une grande offensive. De la date précise je n'ai plus souvenir. Clotilde, la durée du temps m'échappe...

Ma mère partit pour le front, seule. Elle voulait ramener le corps ; elle ne le put, et à peine lui fut-il donné de rapporter quelques souvenirs : le dolman troué, les croix d'honneur.

Elle revint tout autre. A la regarder j'eus de l'effroi : je la voyais vieille.

On vieillit peu à peu, mais d'un seul coup la vieillesse se révèle.

Depuis j'ai appris que beaucoup de choses se passent ainsi : marche lente à progresser, et au bout du terme, en pleine surprise, affirmation d'une indéniable réalité. Ce fut le sort de cet « autre monde » dont je vais te parler. Il fut long à venir et, cependant, pour son avènement certain, il suffit de la durée d'un éclair. Sans doute ne comprends-tu pas ? Qu'importe. J'ai à te parler des faits.



Mon frère tué, Boris disparu, maman vieille et muette dans sa douleur, toute notre maison changea d'aspect. Mon père essayait de paraître calme; il s'étourdissait de travail et restait rarement chez lui.

La petite Anna, ma sœur, qui avait alors dix ans, suivait des cours où elle se rendait seule : notre vieux serviteur, Stepane, n'avait pas le temps de l'y conduire.

On a fermé mon hôpital : un beau matin, les blessés prirent la fuite. Les plus faibles d'entre eux devaient être morts ou évacués, je n'en sus jamais rien. A la maison c'était lugubre, et je me sauvais pour errer à travers la ville. J'étais lasse et désœuvrée; sans voir, mon regard allait droit, par

les rues envahies du grouillement, sale des soudards. Ces « enfants » armés promenaient leurs mines narquoises, mâchant des graines de tournesol, inoccupés comme moi. De-ci de-là partaient des coups de feu : personne n'y prêtait attention.

Parfois la foule trop dense m'arrêtait ; il y avait des « meetings », des discours que je n'entendais plus : ils étaient toujours les mêmes.

Un jour, je me heurtai à une masse innombrable. L'orateur, qui parlait du haut du balcon, était trapu, aux cheveux rares et blonds, au visage terne. Je ne l'écoutais pas. L'assemblée l'interrompait par des acclamations violentes : « *pra-vil-na !* » (juste) ou « *po-zor !* » (honte). A tout cela nous n'étions que trop habitués.

Mais, petit à petit, ma torpeur s'inquiétait d'un étrange malaise. L'homme au balcon ne me semblait pas un homme naturel. Il y avait en lui quelque chose de mécanique. Son visage gardait toujours le même masque. Peu de gestes. Il n'avait pourtant pas l'air d'un mort, mais plutôt de quelqu'un qui n'aurait jamais rien eu d'organique ; d'un automate, quoi !

Je restais clouée sur place, fascinée. La foule écoutait, entièrement sous la domination, sans terreur soupçonneuse. J'eus l'effroi d'une folie. Qui est donc fou ici ? me demandais-je. Est-ce moi-même, avec mon impression étrange ? Ou bien, l'attroupement humain, puisqu'il écoute un automate, sans se rendre compte ?

L'esprit de la folie, je l'ai parfaitement senti planer dans l'air.

L'orateur du balcon, m'a-t-on dit par la suite, était le bolchevik Lenine. Je l'ai revu. Oui, Clotilde : c'est un être mécanique.

Mais je n'ai pas l'intention de te parler longuement de lui. S'il a été effrayant, il ne l'est plus. Depuis longtemps nous n'avons plus peur de rien ni de personne. J'ai même oublié jusqu'à la sensation de la terreur. Ainsi sommes-

nous tous dans notre monde nouveau, ce monde né petit à petit, mais qui s'est d'un seul coup révélé totalement.

★

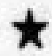
Le « coup », quand se produisit-il? Fut-ce le soir où le vieux Stepane dit : « Tout est fini, les bolcheviks nous ont »? Fut-ce la nuit lorsque les canons dans le ciel noir d'automne jetaient les lumières de leur feu ? Ou peut-être était-ce à l'heure tardive où la foule grise et armée envahit pour la première fois notre appartement?

— C'est vous, le prince? a-t-on demandé à mon père.

On l'a pris. Je me rappelle encore le gros marin qui lui tenait le bras. On l'a mis dans une automobile...

Mon père a été fusillé le soir même, ainsi qu'une cinquantaine d'autres.

Je ne puis fixer l'instant du « coup ». Les semaines, les mois sont un même fleuve monotone. Je les confonds tous. J'ai perdu la mémoire et le sens du temps. Très simplement je vais me borner à te dire ce que je vois encore de ma vie dans le monde « de l'au delà ».



Nous voici dans un petit rez-de-chaussée sur la cour. On nous l'a cédé lors de la réquisition de notre ancien appartement. Je ne sais comment s'est fait le nouvel arrangement. Peut-être le vieux Stepane y fut-il pour beaucoup. C'est lui qui, grâce à des ruses, objet par objet nous apporta tout ce qu'il pouvait, et qu'on ne nous avait pas encore dérobé. Il effectua ce pauvre déménagement avec une voiture à bras.

Maman est malade ; mais elle ne se met au lit que lorsqu'elle y est forcée. Elle s'occupe de la lessive, fait la cuisine (quand nous avons du bois). Stépane court après le pain. Il ne faut pas songer à vivre avec la ration réglementaire, 1/16 de livre par personne. Et encore le minuscule morceau noir est tout hérissé de paille.

Il est défendu d'acheter et de vendre. Mais comme on vit

toujours, on achète et on vend. Chaque matin, Stépane s'en va par les rues et cherche à tirer quelque argent, soit d'une robe de maman, soit d'un bibelot conservé ou d'un livre. S'il réussit, il court ailleurs pour acquérir un peu de nourriture : des pommes de terre, du poisson fumé et puant.

Moi ? J'ai les mêmes occupations. Je travaille à la maison et je ruse pour vendre une chose et acheter une autre. J'ai encore, il est vrai, une besogne supplémentaire : le service d'Etat obligatoire.

Chaque matin avant l'aube (le jour est avancé de trois heures), je cours par les rues noires à mon bureau, — si le *Narprodkom* (comité économique du peuple) se peut appeler ainsi. J'y reste jusqu'à deux heures. Je suis dans le « pétrole et le tabac ». Comme on distribue peu de tabac et encore moins de pétrole, je n'ai pas grand'chose à faire. Je griffonne quelques chiffres... ou simplement je grelotte, oisive.

Je touche juste de quoi acheter trois livres de pain par mois. Mais, de-ci de-là j'arrive à mendier un morceau à mon bureau. Quel triomphe d'apporter chez moi cette petite masse gluante : maman peut manger !

Anna trouve quelque nourriture à l'école ; je veux surtout en procurer à maman. Elle est si maigre, elle l'est jusqu'à l'étrangeté ! Je parie, Clotilde, que tu n'as jamais vu un corps de vieille femme où les os font de telles saillies.

Il y a beaucoup de demoiselles employées dans mon bureau. Je cause avec certaines, les tristes comme moi. Les autres sont bruyantes, rient, chuchotent en compagnie des chefs...

Nos chefs? Avons-nous en vérité des chefs qui dirigent ? Ne se bornent-ils pas à commander seulement ?

La particularité de notre monde, c'est sa division très nette en deux parts tout à fait inégales : une première, infime, où sont compris ceux qui commandent ; l'autre est bien plus considérable : la foule de ceux qui obéissent.

Personne ne « dirige » en effet ; aussi je ne dis pas les

« dirigeants » et les « dirigés »; nous avons au sens strict les *commandants* et les *obéissants*.

Nos commandants ne se lassent pas de commander, ils le font sans trêve, et les obéissants n'ont pas à s'interrompre d'obéir. Notre monde possède aussi sa conception propre du bien et du mal. Quand les commandants ont tout leur plaisir, c'est bien ; quand ils ne sont pas satisfaits, c'est mal. Dans ce dernier cas, les obéissants doivent être punis.

Les méfaits que vous appelez vols ou meurtres n'ont point, pour les commandants, le caractère d'actes prohibés. Au contraire, tout ou presque tout est interdit aux obéissants. Donc rien de plus naturel que de les voir arrêtés et même exécutés à toute heure.

Entre autres, défense de parler. Comme les commandants, seuls à élever la voix, sont en somme en petit nombre, le silence pèse sur notre monde.

Qui sont ces commandants ? Peut-être crois-tu qu'ils se confondent avec le peuple, avec les soldats-paysans, soignés jadis dans mon hôpital ?

Détrompe-toi : la grande masse de notre peuple forme le corps des obéissants. Les soldats, après avoir déserté l'armée, ont déserté les villes, quand la révolution a pris fin, pour retourner à la terre. Dans le monde nouveau, recrutés pour l'armée nouvelle, dite rouge, ils se sont résignés comme auparavant.

Pour la majeure partie, nos commandants ne sont ni paysans ni ouvriers. Ils comprennent les éléments qu'on trouve dans n'importe quelle grande ville : jeunes gens oisifs, ignorants de tout métier et bien décidés de n'en exercer aucun ; lie des bas-fonds. A la fois avides et paresseux, ils se montrent très heureux de leur nouvelle position.

Eux-mêmes, il est vrai, se trouvent sous les ordres d'un petit groupe d'intellectuels (les vrais bolcheviks, anciens marxistes, notre autocratie actuelle) : mais on les mène trop adroitement pour qu'ils puissent nourrir quelque doute ; et de toute certitude ils se croient souverains absolus.

En fait, ~~ils~~ le sont bien pour nous autres, petits employés, petites gens, toute la population des cités russes.

Tu t'étonnes de ce langage, et à l'entendre, peut-être m'imagines-tu versée dans la politique ?

Mon amie, quelle erreur ! Et d'abord notre monde n'a rien à voir avec la politique. Quand on nous ordonne de nous réunir pour exécuter « l'Internationale », quand, soumis à nos commandants, nous chantons à tue-tête :

Du passé faisons table rase,
Le monde a changé de base....

te vient-il à l'esprit que nous songions à la politique ?

Non, chérie, nous avons une seule pensée, toujours la même, absolument : la nourriture. Le pain, les pommes de terre, le cheval, — un morceau de viande violette... Voilà toutes nos préoccupations le jour et tous nos rêves la nuit.

Saisis-tu ? Fais effort pour y parvenir. Je sais que je m'exprime mal. Je commence à oublier même le russe. Et je me demande à quel miracle je dois de pouvoir encore griffonner cette lettre en français.....



Début d'hiver : tombée en octobre, la neige n'a plus fondu. On ne voyait clair qu'à deux heures de l'après-midi (11 heures) et pour très peu de temps. Comme j'étais dans le pétrole, je parvenais à en chiper juste de quoi emplir un petit pot de pommade ; on y faisait tremper une mèche et ainsi on arrivait à avoir une sorte d'éclairage.

Le plus pénible était encore le manque de bois. Par bonheur, la petite Anna, de temps à autre, nous apportait une bûche sous son châle. C'était le fruit d'une expédition très périlleuse, presque tous les jours renouvelée, sur les quais où se trouvaient encore les stocks, « propriété du gouvernement ». Avec un peu d'adresse on parvenait à en profiter.

Dans ces entreprises, Anna était accompagnée de tout un

essaim de garçons et de fillettes, ses nouveaux camarades. Le gymnase des jeunes filles, transformé en « école communiste », se trouvait plein d'enfants des deux sexes de tous les milieux ; les voyous formaient la majorité.

Hors l' « Internationale », je ne sais ce qu'on y enseignait. Pour toute occupation, Anna se contentait de galoper à travers les rues en compagnie de ses nouveaux amis. Quand ils ne volaient pas, ils vendaient aux passants — en cachette, bien entendu — des bouts de crayon, des allumettes, des morceaux de sucre sale dérobés je ne sais où. Ils s'arrangeaient, n'est-ce pas ?

J'avais moins de chance. Je ne pouvais pas former de bande, n'ayant pas les camarades hardis et rusés d'Anna. D'ailleurs, les voyages quotidiens à mon bureau m'épuisaient. C'était une marche longue et pénible par la ville pleine de nuit, dans les petits sentiers glissants creusés entre deux hautes murailles de neige. Je n'avais pas de bas, mais, le plus soigneusement possible, j'enveloppais mes pieds dans des morceaux de journaux que je trouvais ; ils étaient enflés cependant et couverts de blessures. Les mains enflées également, c'est à peine si j'arrivais à gratter quelques chiffres à mon bureau, où du reste il faisait aussi froid que dehors.

Anna rentrait tard, mais je savais que maman n'était pas abandonnée pendant mon absence : le vieux Stépane était avec elle.

Un soir, cependant, je trouvai ma mère seule dans notre petite cuisine, les mains croisées, assise devant le fourneau froid ; elle était calme, — plus calme peut-être qu'à l'habitude.

La ville depuis plusieurs semaines craquait de gelée. Dans nos chambres, que nous n'avions pas le moyen de chauffer, il faisait un froid de glace, aussi couchions-nous tous dans la cuisine, la seule pièce utilisable, Stépane compris. Comme je ne le vis pas en entrant, je demandai :

— Il n'y a rien pour faire la cuisine ? Sans doute Stépane n'est-il pas encore de retour ?

— Si.

— Où se trouve-t-il alors ?

— Dans la chambre.

— Mais c'est glacé ! Qu'est-ce qu'il peut bien y faire ?

— Il est mort, dit maman.

Je la regardai sans comprendre.

— Il est mort ce matin, poursuivit-elle. Malade, il a voulu se traîner hier jusqu'au marché. Il a rapporté un peu de farine. Mais ce matin il ne s'est pas levé. Vous deux parties, il m'a appelée, il m'a dit qu'il se mourait, qu'il était bien fâché de nous laisser sans aide ; et puis, m'a-t-il dit, il ne savait que trop l'embarras que cause un mort maintenant... J'ai voulu courir chercher un médecin ou un prêtre. Il m'a suppliée de ne pas me déranger, de ne pas le quitter, d'être là pour lui fermer les yeux.

Ma mère avait parlé d'une voix monotone, sans un geste. Je lui demandai encore :

— Il est mort... ici ?

— Non, il n'a pas voulu mourir ici. Quand il a senti la fin, il m'a priée de le soutenir, et avec une grande force de volonté, il a marché jusqu'à la chambre froide. Il y est toujours. Je l'ai arrangé comme j'ai pu.

Après un silence, elle ajouta :

— Il a eu le courage de penser à nous ; tout était mieux ainsi. Quand pourrons-nous l'enterrer ? D'ici une semaine, d'ici dix jours ? Dans la pièce où il est, glacé, il reste sans aucun danger. Il peut attendre.

Sa voix était douce, mais très calme aussi. Ma pauvre maman ne pleurait pas. Clotilde, il n'y a que la peur qui ait été oubliée dans notre monde. Nos yeux toujours secs ne savent plus ce que sont les larmes.

Sans plus attendre, j'ai dit :

— Faisons un peu de cuisine, tout de même. Allume la « bourjouïka » (1). Prends la farine et ces deux carottes que

(1) Poêle minuscule pouvant être chauffé avec des morceaux de bois tout petits et toute sorte de restes.

voici. J'irai voir pour le pain. Ensuite je passerai au commissariat. Il faut que je prenne des renseignements. Après cela nous dînerons.

Je suis entrée dans la petite chambre. J'ai mis à la hâte un baiser sur le front glacé de notre dernier ami, et je l'ai laissé.

Mourir, cela ne nous est que trop facile; mais que de tourments pour arriver jusqu'à la dernière demeure ! Quant à une bière, il n'y faut pas songer. Ce luxe est réservé aux seuls commandants.

Avec un petit traîneau à mains, Anna et moi nous avons mené notre Stépane au cimetière. Il nous a fallu onze jours de démarches, de prières et d'ennuis trop longs à dire.

Naturellement, nous n'avions pas de linceul.

★

C'est alors que j'ai résolu de changer de service pour être plus près de maman. J'ai compris de même la nécessité d'un travail supplémentaire.

Encore une fois la mémoire me fait défaut. Combien de jours, de semaines, de mois se sont écoulés? Je ne sais ; enfin, je suis parvenue à mon but : toutes deux, maman et moi, sommes employées à la « Soupe Populaire Communiste » d'à côté; nous distribuons les portions. Le travail est dur et j'accomplis une double tâche ; en effet, je dois aider maman qui ne peut faire grand'chose. J'ai tenu à l'avoir près de moi uniquement pour ne pas la laisser seule toutes les matinées.

La besogne est pénible, la soupe peu mangeable, mais on trouve le moyen d'emporter quelque croûte, quelque épluchure de pomme de terre; et pour voler, chaque jour je me fais plus adroite.

Mais, ce qui mieux est, à une heure, lorsque nous quittons la S. P., je gagne vite dans la rue voisine un petit café clandestin où je suis vendeuse. Il n'y a pas à craindre qu'il soit fermé, les commandants en constituant la clientèle.

Là encore, avec un peu d'habileté, il est aisé de chiper des miettes pour maman ; parfois même des tables tombent des morceaux de pain, de gâteaux, que sais-je ?

Pour moi, j'ai toujours faim. De cette faim l'habitude me permet de ne souffrir que très peu : comme d'un petit mal de dents, par exemple, qui durerait des années.

Anna se charge maintenant de ce qu'il nous reste encore à troquer. Somme toute, le travail ne rapporte presque rien : la vente seule nous empêche de mourir. La dernière nippe partie, que deviendrons-nous ?

Anna s'entend fort bien à faire les prix, mais j'ai dans l'idée qu'elle ne rapporte pas tout.

Comme elle est changée, la petite Anna ! Mais pourquoi dis-je « petite » ? Elle est grande aujourd'hui, souple, agile, affairée, pâle avec ses boucles rousses mal peignées, ses immenses yeux vides et menteurs. Comment la trouverais-tu, mon amie, si tu la voyais ? Moi, je n'ai rien à dire. Elle est comme toutes les fillettes de notre monde. Elle me semble normale.

Anna est magnifique pendant les perquisitions... Mais je ne t'ai pas encore parlé de ce tourment de nos nuits. De temps à autre, les commandants envahissent les appartements privés pour y découvrir et saisir les objets prohibés : armes, argent, papiers, linges, couvertures...

Il y a des nuits où tout se passe assez bien : mais certaines autres les perquisiteurs se montrent méchants et grossiers. Cela dépend de l'état de leurs affaires à eux : si elles vont mal, les commandants commencent à avoir peur et ça les énerve. Nos commandants ne sont pas comme nous, qui n'avons plus peur de rien : ils sont sujets à la panique et tremblent devant tout danger, même imaginaire.

Anna, un peu méprisante et moqueuse, bavarde familièrement avec les bonnes femmes communistes qui poussent des grognements intéressés en tâtant nos pauvres jupes ; elle sait aussi comment recevoir les petits garçons qui, pour ap-

prendre à perquisitionner, fourrent avec zèle les pattes dans nos commodes...

De toutes ces nuits blanches innombrables, une seule reste précise en mon souvenir.

Notre pauvre Stépane n'était mort que depuis trois ou quatre jours ; son corps était dans la petite chambre glacée ; ils vinrent vers l'aube, comme de coutume : soldats aux visages las et ennuyés, foule de petites gens insipides, dont l'un, blême, la cigarette collée aux lèvres, était particulièrement nerveux.

Il eut de l'acharnement à mettre tout sens dessus dessous dans la chambre froide du mort. Sous le lit, il trouva un petit coffre qu'il tira rudement et vida d'un seul coup. Des vieilles choses, — torchons, lacets, hardes usées de Stépane, — tombèrent en tas. Tout au fond, plié soigneusement, se trouvait le dolman de mon frère Jean (la veste du mort, trouée par la balle) et aussi ses deux croix de guerre et sa photographie.

Adroitement dissimulées par Stépane, ces reliques n'avaient pas été découvertes jusqu'alors.

Le petit homme les saisit et, triomphant, courut à la cuisine où, assise sur une chaise basse, se tenait ma mère, le front courbé.

—Qu'est ce que c'est que ça, la petite mère, hein ? cria-t-il en lui mettant sous le nez la veste et les croix. Tu caches donc les nippes des officiers blancs ? Dis-moi où sont leurs armes ? Veux-tu répondre ? Allons, parle, sinon tu vas voir comme tu vas danser ! L'affaire est grave, diable, et gare à toi, *peau de tambour* !

Ma mère, jusque-là silencieuse, se redressa. Je la regardais avec étonnement : elle me paraissait grandie tout d'un coup. D'un ton ferme, hautain et impérieux que je ne lui connaissais pas, elle dit :

— Tue-moi donc, lâche. Tu crois peut-être que j'ai peur de vous tous, bandits ? Mon fils assassiné, mon mari égorgé, le dernier être qui m'était dévoué, mort à côté, dans cette

chambre, et vous voulez que je tienne encore à ma vie ? Faites vite. Mais, toi, singe, ne touche pas à ce qui me reste de mon fils. Je te le défends ! Entends-tu ?

Le petit homme, interdit, lâcha prise et recula. Evidemment, il ne s'était pas attendu à cette fermeté. Comme une bête peureuse, il grogna :

— Vieille mégère, qu'est-ce qui te prend ? Vieille folle...

Il tournait les yeux, désirait en finir sans perdre sa dignité. Tout à coup il vit Anna qui s'avançait tranquillement ; il se jeta sur elle :

— Eh ! la môme ! à qui sont ces effets ? A messieurs les officiers, n'est-ce pas ? Il en vient ici, n'est-ce pas ? prends garde si tu mens !

Anna ne broncha pas.

— Ce sont les effets de mon frère Jean qui a péri pendant la tuerie sanglante provoquée par les impérialistes et qu'ils appelaient la guerre mondiale.

Elle déclama cela comme une leçon apprise. Le petit homme, ennuyé de la scène, se hâta de montrer sa satisfaction. Lui et ses compagnons s'éloignèrent, laissant à ma mère ses précieuses reliques.

Elle est redevenue muette et calme. De tout cela il ne fut plus question entre nous. Mais un jour j'appris qu'elle avait détruit tout ce qui lui restait de Jean. Elle ne voulait pas qu'on y touchât encore une fois.

★

Amie lointaine, pardon pour cette lettre trop longue si souvent interrompue et où rien encore n'a été dit. Un grand élan vers toi m'a portée spontanément. J'ai cru à la survivance du passé, de notre passé. Hélas, il doit être à jamais biffé. A cette heure lucide je devine que tout est vain : je ne suis qu'un spectre. Les vivants et les morts... quel lien y a-t-il entre eux?

Et pourtant, Clotilde, je continue. J'irai jusqu'au bout. Ma lettre est longue, mais ma confession, qui commence à

cette ligne, sera brève. Il faut d'ailleurs que je me dépêche: M. V..., le Français qui m'a parlé de toi et m'a promis de prendre soin de ma lettre, part après-demain. Il part! Il va voir les hommes des autres villes, il va voir Paris. Etrangeté ! Je ne puis comprendre qu'il soit donné d'aller de notre monde aux autres.

Mais laissons. Ecoute la fin de mon histoire et souffre que je te rapporte les faits dans toute leur réalité, — leur crudité, peut-être.

★

Au printemps... — lequel ? Était-ce le dernier ou l'avant-dernier ? — Anna s'était mise à ne rentrer que fort tard dans la nuit. Elle ne nous donnait aucune explication. Un matin je lui demandai cependant ce qu'elle faisait. Sa réponse brève et sèche me fit taire. Un long silence entre nous. Maman s'est approchée de la petite, lui a caressé les cheveux tout doucement, et sans mot dire l'a regardée comme on regarde un mort aimé. Anna est devenue toute pâle, mais n'a pas bougé et n'a rien dit.

La nuit suivante elle ne rentra point. Nous avons attendu deux ou trois jours : elle avait disparu. A son école on ne savait rien, on ne l'avait pas vue depuis des semaines.

J'ai voulu poursuivre les recherches, mais maman a hoché la tête :

— Laisse-la donc. Elle est assez grande pour se débrouiller seule. Elle veut de la nourriture ; elle n'en avait pas assez, elle est partie. Avons-nous même de quoi vivre pour deux, Sonia ? Pour me donner ma part, tu te prives de tout. Je le vois bien.

Oh ! oui. Vraiment nous étions à bout. Plus rien à vendre, rien, pas même un clou : j'avais arraché le dernier du mur. Il me restait ma robe, mais comment sortir ? Au café la gérante me regardait déjà de travers à cause de mes chaussures trouées. Si je perdais mon travail ?

Pour comble de malheur, maman s'affaiblissait. En ren-

trant, il m'arrivait, parfois, de la voir sur son lit, le dos tourné, immobile. Je pouvais m'attendre un jour à la trouver morte. Et je ne le voulais pas !

Sans souci d'être attrapée, je prenais maintenant tout ce qui me tombait sous la main. C'était bien peu, hélas ! Inutile de demander l'aumône au coin des rues : une fois on m'a donné un papier de cinq roubles : qu'en faire ?

J'ai songé à nos amis d'autrefois. Mais le plus grand nombre est fusillé, les autres morts ou disparus. Si par hasard il en restait quelques-uns, où les chercher? Aller par la ville au risque de ne trouver personne? Et mes chaussures ? Les rues, en été, sont pires encore qu'en hiver. Elles sont innommables : chaussées déchiquetées, trottoirs encombrés de grosses pierres tombées des maisons en ruines. Mieux valait n'y pas songer. La fin de mes souliers serait la fin de tout travail.

Un soir, au café, je faisais mon service machinalement, absorbée dans mes soucis. C'était la fin du mois, le temps le plus dur. Il fallait trouver une issue, inventer quelque chose, et tout de suite. Mais j'avais une peine atroce à lier mes idées. La faim, surtout quand on en souffre depuis longtemps, rend distrait, vague, endormi.

Le café se trouvait plein. Dehors il faisait encore jour (les nuits blanches commençaient), mais par prudence les fenêtres étaient fermées ; aussi la salle était-elle éclairée avec des bouts de bougies. Je servais une compagnie à droite : trois marins et deux *barichni* (demoiselles).

Parmi nos commandants, les marins sont sinon les plus importants, du moins les plus exigeants. Riches (ils spéculent largement), têtus, vaniteux, bruyants, ils ont leurs manières à eux et s'habillent à leur façon : pantalon cloche, large comme deux jupons, décolleté, bracelets. Sous le béret, ils portent des postiches : la loi de l'élégance veut que leurs boucles tombent jusqu'aux sourcils.

Mes clients étaient tous trois à peu près semblables : figures plates et simples comme celles des blessés que je

soignais autrefois. Mais chez eux plus rien de caché, d'énigmatique : leurs visages ronds s'épanouissaient d'une franchise sauvage. Accoutumée de les voir, je ne leur prêtais guère attention particulière.

Les demoiselles — qui étaient-elles? des employées sûrement; des filles aussi, peut-être. Souliers blancs, petits chapeaux quelconques. L'une faisait des embarras, minaudait; on la devinait ci-devant femme de chambre; l'autre, mise avec plus de goût, cherchait moins à se faire remarquer.

Les marins et leurs compagnes prenaient le « café », un liquide noir, sans lait, bien entendu, mais.... avec du sucre !

La gérante, femme au teint bis et aux cheveux crépus très noirs, bavardait avec les hommes, avec celui du bout particulièrement, un grand gars carré au nez retroussé. Les copains l'appelaient Borka, — Borka Razine.

La gérante faisait sa voix coulante et flatteuse. Borka crânait, fanfaronnait. On le devinait hautement satisfait et sûr de lui-même. La marine, notre « flotte victorieuse », n'est-elle pas, comme on le répète, « la beauté et l'orgueil de la révolution russe » ?

— Bien oui, bien oui, riait Borka, le monde a changé de base... nous n'étions rien, nous sommes tout ! citant l'*Internationale*. Pas vrai, camarades?

Il était déjà un peu gris.

—Nous sommes tout ! La plus jolie demoiselle se trouve honorée si fantaisie nous prend de lui donner un baiser... Pas vrai, camarades? Tantôt à Nevsky, au Restaurant privé, c'était plein de jeunes filles de la noblesse... Nous étions servis par elles. Toutes étaient notre valetaille ! « Vous avez bu notre sang », oui-da ! Mais l'heure est sonnée ; à nous maintenant !

— Comme vous dites vrai, chanta la gérante. Je connais cet établissement à Nevsky; mais ici on ne vous sert pas plus mal, camarade Razine. Voyez donc, c'est une princesse qui vous apporte le café...

J'approchais de la table avec les tasses, elle me désignait.

—Oh! vrai? ricana Borka.

Ses yeux se levèrent; il me saisit le poignet.

—Mademoiselle est une princesse?

— Authentique, affirma la gérante.

Narquoise, elle ajouta :

— Vous ne lui en voulez plus maintenant, j'espère? Voyez, elle travaille comme les autres.

— Simple justice : « Qui ne travaille pas ne mange pas », cita-t-il encore. Mais elle ne doit pas manger à son appétit, la camarade-princesse. Beaucoup trop maigre, en vérité. A quoi pense votre petit ami, ma belle? Ce n'est pas un sale *bourjouï*, au moins?

Il me tenait toujours le poignet.

— Laissez-moi, dis-je très froide. Je n'ai pas d'ami; et puis vous n'avez rien à y voir.

— Hé, hé, ma jolie! L'heure n'est pas à la fierté. Princesse, quoi! *kniagena.* Sang bleu! Moi aussi je suis « kniaz », prince, — de l'autre bout, bien entendu. Mais c'est mon bout qui compte pour l'instant. Allons, risette au camarade Borka, allons, ma poulette!

Certes, les propos de Borka n'étaient pas neufs pour moi. J'en avais entendu souvent de pareils sans être autrement émue. Mais ce soir j'étais inquiète, nerveuse, affaiblie, un peu absente. Dans un rude effort pour me libérer (inutile du reste) j'eus la maladresse de répondre:

— Voulez-vous me laisser, oui ou non? Partez. Vous n'êtes qu'un grossier personnage...

Tout d'un coup il changea de figure. Il devint tout rouge, se leva brusquement, sans me lâcher, et jura:

—Ah! tu fais encore des manières, fille de chienne, toi... toi... toi...

Dans tout l'univers il n'existe pas d'injures plus infâmes qu'en Russie. C'est le nom de « mère » qui est offensé et avec le plus d'ignominie. Depuis que les commandants sont seuls à élever la voix, ces jurons volent dans l'air. Ils gonflent,

surchargent l'atmosphère. J'avais beau les entendre à tout moment, je ne pouvais m'y faire. C'est peut-être là seule chose à laquelle je ne me sois pas habituée.

Maintenant ces horreurs étaient vomies trop près de moi par l'homme qui me meurtrissait le poignet : j'ai vu rouge. Violemment, j'ai arraché ma main, en criant :

— Goujat, sale moujik ! *Protch*, à bas les pattes, ou *tu vas voir les étoiles !*

Naturellement, il a vu rouge aussi. Il m'a prise à pleins bras et m'a secouée. Haletant, il a proféré non plus des injures, mais des menaces, désordonnées et bien connues : « As-tu déjà nourri des poux ?.. Et goûté la soupe de la Tché-Ka ?.. Maudite contre-révolutionnaire ! « *On va te montrer le ciel à peau de brebis* ! » C'est moi qui m'en chargerai... »

Cette scène ne dura qu'une seconde. Mes os craquaient à la pression de ses mains. Cependant je le regardais droit dans les yeux. Je n'avais pas peur.

Il le vit bien, il le sentit : il s'arrêta net.

Les autres, ses copains, devaient avoir la même impression, car l'un d'eux ricana :

— Est-elle crâne, cette petite chienne de princesse ! Tu ne l'auras pas, Borka, *souscris le fichu* ! Et si tu la coffres, tu ne seras pas plus avancé. En faire cadeau aux « tchekistes » ? Idiot !

Mais il n'était pas idiot, Borka. Il comprit la situation et eut la force de se maîtriser.

Il me lâcha. Puis il respira profondément et sourit :

— Eh quoi ! On se fâche, mais c'est pour mieux se remettre ensuite. Qu'avons-nous à nous chamailler, mademoiselle-princesse ? Je ne suis pas méchant, moi. Voulez-vous prendre une tasse de café avec nous ? Je peux la payer, Dieu merci... *Tfou !* s'écria-t-il, les « Soviets », merci !..

Et se tournant vers la gérante, demeurée impassible :

— Madame, lui dit-il, encore du café, pour la demoiselle

aussi, bien entendu... Vous ne refuserez pas, *douchka*, ma petite âme ?

J'étais tombée sur une chaise, plus faible que jamais, épuisée par ma crise de rage. A nouveau la torpeur m'envahissait. Pourtant j'eus la force de répondre :

— Du café, mais oui... et des gâteaux, ajoutai-je involontairement, avec la soudaine vision des petites galettes noires que la gérante gardait sous clef.

Les « gâteaux » apportés, je ne pus me retenir d'en manger un tout de suite. Mais il y en avait trois ! Et j'ai dit en regardant Borka :

— Je puis prendre le reste pour la maison, n'est-ce pas ?

— Ah ! nous avons donc du monde à nourrir, la fière sang bleu ? Va, nous sommes généreux. Mange ceux-là. Je t'en demanderai d'autres.

On riait.

— Est-il galant, ce Borka ! C'est à croire que toute sa vie il n'a parlé qu'à des princesses. On voit bien, mon vieux, où tu veux en arriver. Mais prends garde. Elle est fine, la gosse. Parions que tu ne l'auras pas !

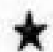
Provoqué, Borka cria quelque infamie, amicalement toutefois. Je n'eus plus d'indignation : complètement grise de café et des gâteaux, je riais. J'étais en pleine ivresse, je ne me rendais pas bien compte de ce qui se passait autour de moi. Je crois me rappeler que Borka me tenait enlacée et me parlait à l'oreille. Je l'entendais comme dans un brouillard.

Ne me priait-il pas d'aller souper avec lui dans un restaurant de nuit ? ne me promettait-il pas de me laisser emporter tous les restes ?

— Et puis, mon petit cœur, si tu es gentille avec Borka, tu auras toujours quelque chose à te mettre sous la dent. Tu auras aussi des jolies bottines neuves, à seize boutons. Tu es à mon goût, vois-tu. Maintenant, tu es comme un os de poulet, mais tu vas reprendre. Je suis le maître ; mais

quand on fait à ma volonté, on n'a pas à s'en repentir... Avec moi tu te trouveras comme *dans la poche du Christ*. Tu as des ennuis ? C'est juste, puisque tu es princesse et que votre glas a sonné. Mais Borka veut une princesse ! et du moment que tu te mets avec lui, c'est comme si tu ne l'étais plus... En avant ! Bonne nuit, camarades ! « *Restez heureux*. » Ma princesse vous salue !

Et il m'enleva.



Pourquoi dissimuler ? JE ME SUIS VENDUE.

J'ai agi ainsi de ma propre volonté. J'avais faim. Maman avait faim. Nous avions fait nourriture de tout ce que nous possédions. Tout était vendu. Il ne me restait que mon corps seul, — et je l'ai vendu comme le reste.

Et même, à vrai dire, j'estime que le sort m'a aidée en me présentant un acheteur au moment suprême. Faible, engourdie, aurais-je pu de ma propre initiative en trouver un ? En aurais-je même eu l'idée ? Et je n'avais personne pour me conseiller...



Dès la première heure j'ai vu clair. Aussi rien de ce qui m'est arrivé dans la suite ne m'a ni surprise, ni déçue ; et jamais je ne me suis plainte.

J'avais bien deviné que Borka était semblable aux autres. Des bons côtés de sa nature, s'il en avait eu, pas un n'était resté... Le bouleversement du monde et sa nouvelle position avaient affolé cet être primitif et sensuel. Il était devenu une brute parfaite, sans autre loi que celle de son fruste plaisir.

Par atavisme, il conservait pourtant une certaine notion des valeurs sociales. Ne m'aimant pas, — comme tu peux bien le penser ! — sans même que je lui plaise beaucoup comme femme, il tenait à moi tout de même : j'étais une « vraie demoiselle », une « princesse » par-dessus le marché. L'idée d'entretenir une princesse comme une fille le grisait.

Quand il me battait (il m'accablait de coups et souvent sans cause apparente), je savais que, seule, une certaine vanité voluptueuse le portait à cogner. Lui, un moujik, un goujat (il le sentait bien), il possédait une princesse comme une chose à lui, la battait, l'humiliait; quoi de plus suggestif et de plus délicieux pour un Borka ?

Il n'exigeait que la soumission, et il faut reconnaître qu'il la payait dignement. Tous les jours maman eut du pain, parfois même un paquet de farine blanche. Par-ci par-là nous avions un peu de beurre, et jusqu'à du sel !

Je restais toujours avec maman. Comment la laisser seule ? D'ailleurs Borka ne me poussait pas à déménager. J'avais quitté mon café ; mon service obligatoire était encore changé; le soir je pouvais sortir avec Borka, ses camarades et leurs amies, les demoiselles employées.

Ces demoiselles (*barichni*) appartiennent à tous les milieux. On les bat, on leur fait des cadeaux. Ce sont mes semblables.

Le changement de vie ne m'a pas produit une très forte impression. Mieux nourrie, je n'ai plus connu le malaise physique de la torpeur somnolente. Mais jamais dans les sorties et les soupers, rien, et pas même la rudesse de Borka, n'a eu raison de mon indifférence vague. Dans la compagnie la plus joyeuse j'étais seule, un peu absente, comme si je subissais encore un service obligatoire.

Vers cette époque on a retrouvé la petite Anna. Ma sœur, à la tête d'une bande d'adolescents, dite « La Rousse », célèbre par ses coups très audacieux, s'arrangeait si bien que pendant des mois on ne put mettre la main dessus. Elle et ses compagnons se cachaient dans de vieilles barques sur quelque canal. Pour le moment, elle est enfermée. Ma mère est allée la voir et lui porter des provisions. A la « Prison d'Enfants » elle vit Anna très gaie, ne cachant pas son espoir d'une évasion prochaine. Elle pense pouvoir rejoindre ses copains, les membres de la « Rousse ». Sans doute le fera-t-elle.

Pour moi, mon histoire est finie. Quand, vers l'automne, Borka s'est montré las de moi, j'ai tout de suite pensé à trouver un autre ami, bien entendu parmi ceux qui mangent, s'amusent et commandent. Je n'ai pas eu trop de peine : les amateurs de princesses ne manquent pas, et puis j'avais meilleure mine, un peu d'expérience....

Inutile de te décrire mon second ami et ceux qui l'ont suivi. Entre eux il y a tant de ressemblance que je les confonds tous dans mon souvenir. Un cependant... le plus odieux...un jeune intellectuel dont j'étais la secrétaire. Intelligent, énergique... et terrible. Mais je ne veux pas en parler. Je préfère les Borkas; avec eux je puis vivre sans une pensée, dolente, isolée, endormie...



Clotilde, c'est ton nom qui m'a réveillée. J'ai commencé cette lettre l'âme toute transformée, comme si un courant me portait à la surface du gouffre. Mais déjà je replonge. Pourquoi cette lettre ? Je demande ton jugement, mais qu'en ferais-je ? Et puis je ne l'entendrai même pas. Et quel rapport entre ton monde et le mien, ce monde de « l'au delà » Il faudrait un miracle pour les mettre en présence ; et encore dans ce cas ils ne seraient pas capables de se reconnaître.

Un dernier mot pourtant. Si on te dit que notre monde change, qu'il évolue vers le vôtre, n'en crois rien. Tel qu'il est, il peut *être* ou *ne pas être*, mais aucun changement ne lui est possible. On voit, il est vrai, des faits susceptibles de créer une illusion pour les étrangers. La ville en ruines s'anime ; on vend et on achète plus ouvertement ; il y a aussi plus de millionnaires ; mais le bel argument, lorsque trois bûches valent un million ! Comme auparavant, comme toujours, il y a ceux qui commandent, ceux qui obéissent ; ceux qui achètent et ceux qui vendent ; ceux qui mangent et les autres, des millions ceux-là, qui meurent de faim et s'entre-mangent, littéralement, depuis que, tache d'huile,

la famine a gagné la campagne. On t'a dit, je suppose, que la chair humaine en Russie est une nourriture à laquelle on prend même goût. Nous autres, il n'y a rien pour nous étonner; mais vous ? Il paraît que vous n'en avez pas eu de surprise. Est-ce donc là le progrès et l'évolution que vous louez ?

Ma mère ne me mange pas puisque j'ai le moyen de la nourrir ; je peux vendre quelque chose, — mon corps... Sinon pourquoi ne me mangerait-elle pas, comme font des milliers d'autres mères aux dents desquelles craquent les os de leurs enfants ? Je ne vois pas la raison qu'elle aurait de ne pas le faire.

Il n'y a plus de raison, du reste. Clotilde, la faim, c'est la folie. Oui, la folie !

Rien n'est changé, rien ne peut être changé. De plus en plus, nous enfonçons. Où? Qu'importe! Souillés, insultés, muets, affamés et vendus, — de quoi pouvons-nous encore avoir souci? Nous sommes sans espoirs et sans désirs...



Je te quitte, mon amie; pardonne cette trop longue lettre. Il ne faut pas m'en vouloir si je t'ai troublée un moment. Ce n'est pas pour me plaindre que je t'ai écrit : tu le sais. Mon élan vers toi fut celui de la seule affection. Tu as été mon amie, Clotilde, c'est tout dire.

Mais, maintenant, oublie-moi ; oublie jusqu'à mon nom. Je ne veux pas laisser de trace. Pour toi, je désire que ce soit comme si je n'avais jamais existé. Après tout, ai-je existé? A essayer d'aller aux autres, de leur dire ma vie, je comprends que je ne suis plus. Ma lettre? C'est une morte galvanisée qui l'a écrite. Elle est achevée et je retombe dans mon néant. Je retourne à l'éternel silence.

Adieu !

Z. HIPPIUS.

ÉPILOGUE

—

Au souvenir de Paul-Jean Toulet.

I

Où retrouver la brave pierre lourde et nette
— Notre siècle n'est décidément pas honnête —
Et l'outil d'humble fer qui l'allège et la charme ?
— Ce ciment armé vous désarme...

Gratte-ciel où s'obstine, en vain, un téléphone...
— Au bout du fil, vous savez bien qu'il n'est personne.
Une rosace cligne au couchant, qu'auréole
La vapeur noire du pétrole.

Pour le convertir, aurez-vous assez d'affiches,
Assez de statistiques et assez de fiches,
Notre cœur hérétique ou relaps suivant l'heure
— Ou fidèle, suivant le leurre ?

II

Des picaros, des miguelets, des pèlerins,
Un tournesol... — Où sont mes châteaux en Espagne ?
Don Quichotte, ce soir, a battu la campagne,
Dans l'outre de Sancho resterait-il du vin ?

Il faudra bien — tais-toi — savoir, en fin de compte,
Lequel avait raison du sec ou du replet,
A moins que je n'invente — et pour moi seul — un conte.
— Auparavant, donnez-moi du feu, s'il vous plaît.

La fille de l'alcade est morte d'une angine,
Elle s'était, dit on, découverte en avril;
Mais un théologal de fort méchante mine,
Quand il connut sa mort, a dit : « Ainsi soit-il ! »

Un muletier jurait, en traversant la voie,
Où travaillent des Belges blonds et des Français.
« Sous ma mantille blanche et ma robe de soie,
Disait-elle, je ne porte pas de corset. »

Ce chocolat poivré, cette eau, ce long dimanche,
Aux balcons de bois, ces chapelets de piments...
N'as-tu pas, par-dessus les moulins de la Manche
Jeté ton cœur, comme une rose, à ton amant ?

Un peu, beaucoup, passionnément, à la folie,
Pas de guitare, mais un air d'accordéon...
Ta chance s'est usée à gagner des oublies
Et, dans la nuit qui vient, monte un air de piston.

Ton ticket de retour, ta poudre, la paresse
De ton regard que n'acclimate aucun regret
Et pas même celui, pensif, de ma jeunesse
Et de ce qui ne peut refleurir à ton gré...

Des picaros, des miguelets, des pèlerins,
Un tournesol... — Où sont mes châteaux en Espagne ?
Don Quichotte, ce soir, a battu la campagne :
Dans l'outre de Sancho resterait-il du vin ?....

III

Que viens-tu faire ici, toi qui n'as pas la clef ?
Les lourds battants de la porte sont fermés
Sur les rires, sur les baisers, sur le loisir
D'être beau, d'être pur ou de le devenir,
D'être un maître et d'être son maître, ou de choisir
Cette volupté-là — suspecte — d'obéir.

A d'autres doigts pressés tinte la clef d'argent,
Arrachée à des morts, surprise à des vivants.
J'en sais qui l'obtinrent avec leur corps offert,
Leur pauvre corps montrant la corde de ses nerfs,
Ou leur âme, apprenant l'appétit de l'Enfer
A voir la terre morte en son linceul de fer.

Un camp-volant passe qui fait sauter des dés,
Des dés pipés expressément, dans un cornet.
Son regard te poursuit comme un impur soupçon
— Un coup de veine, et les portes s'ouvriront. —
Des enfants chantent : « ron, ron petit patapon. »
Quelque part on guillotine le bon larron...

L'aube naît
Et ce n'est
— Clef d'argent —
Porte d'or
Ville de clinquant —
Que la mort...

JACQUES DYSSORD.

Gournay-sur-Marne... mai 1922.

L'IRLANDE
DEVANT LE TRAITÉ DE LONDRES
ESSAI DE PSYCHOLOGIE POLITIQUE

—

Le 6 décembre 1921, à deux heures du matin, les plénipotentiaires anglais et irlandais signaient un arrangement, intitulé Traité, dont voici résumés les principaux articles :

L'Irlande, sous le nom d'État Libre d'Irlande, obtient le statut de tout Dominion impérial, avec un Parlement, et un Exécutif responsable devant le Parlement. Les rapports entre l'Etat libre et la Couronne, notamment quant à la nomination du gouverneur général, seront ceux de la Couronne avec le Canada. Un serment, que devront prêter les députés irlandais, exprime et précise cet état de choses. L'Irlande assume sa part dans la dette de guerre et les pensions, mais a le droit de présenter des contre-réclamations financières, soumises, faute d'entente directe, à l'arbitrage. Les forces impériales assurent la défense côtière de l'Irlande jusqu'au moment où, dans cinq ans au plus tard, elle en prendra sa part. L'Irlande, en temps de paix, ouvre quatre ports, avec aérodromes adjacents, aux forces impériales ; en temps de guerre, telles autres facilités dont elle est requise. Elle entretient une force armée proportionnelle à celle de la Grande-Bretagne, compte tenu de la différence en nombre des populations. Dans le délai d'un mois après la ratification du présent instrument, l'«Irlande du nord» (Ulster orangiste) aura le droit de déclarer qu'elle refuse d'entrer dans l'État Libre, et, en ce cas, elle retombe sous la Loi de Partition (1920) ; mais alors une commission composée d'un Irlandais, d'un Ulstérien et d'un citoyen de

l'Empire britannique (1), président, refondra les frontières de l'Ulster dissident, « en déférant aux vœux des habitants, autant que le permettront les conditions économiques et géographiques ». Parlement impérial et Parlement de « l'Irlande du Sud » seront convoqués pour approbation du présent instrument qui, s'il est approuvé, devra être ultérieurement ratifié. Le Parlement de « l'Irlande du Sud » constituera un Gouvernement Provisoire, pour préparer, dans un délai maximum de douze mois, la constitution d'un Parlement et d'un Gouvernement de l'Etat Libre.

Du point de vue irlandais, on voit quel est ce traité, sa faiblesse et sa force, ses inconvénients.

Ses inconvénients ? C'est d'abord son obscurité. Vous me direz qu'obscur il ne peut pas ne pas l'être, puisque, les principes de chaque parti étant diamétralement contraires, et maintenus, il ne peut que les masquer ; les accorder, non. Rien de plus juste ; mais l'obscurité est un fait, et dont les périls subsistent. La source d'où l'Irlande dérive ses droits est soigneusement laissée dans l'ombre. L'Irlande est-elle reconnue comme nation franche, négociant avec sa voisine sur un pied d'égalité, et tirant cette égalité de sa qualité reconnue de nation indépendante ? Le texte n'en souffle mot. C'est pourtant ce que semble dire le terme d'*Etat libre*, surtout celui de *Traité* : sans indépendance, il ne peut y avoir traité, mais simplement octroi de franchises par un suzerain à un vassal. On convoque les « députés élus pour siéger au Parlement de l'Irlande du Sud » ; mais qui ? au nom de quoi ? que sera leur réunion ? Sera-t-elle le Parlement de l'Irlande du Sud, création anglaise du *Partition Act*, ou bien la *Dail Eireann*, création de la libre volonté irlandaise, deux Assemblées absolument distinctes, quoique avec les mêmes, ou presque les mêmes figurants ? Le gouvernement provisoire envisagé aurait-il le droit de tracer (dans les limites du traité, s'entend) un plan de constitution et de gouvernement pour l'Etat Libre, ou bien

(1) On a parlé du général Smuts.

l'obligation de la soumettre à l'agrément de Westminster ? Selon qu'on répondait oui ou non, les choses revêtaient un aspect bien différent.

Ce n'est pas tout. A réfléchir, l'assimilation de l'Etat Libre au Canada apparaissait passablement vaine. Les Dominions ont affirmé publiquement, et sans rencontrer de contradiction, leur droit à sécession éventuelle ; il était clair que sa proximité, et sa faiblesse relative au regard de l'Angleterre, interdisaient à l'Irlande toute prétention de ce genre. La flotte impériale, installée dans quatre grands ports, tenait l'Irlande comme clouée entre quatre pinces. Elle n'échappait même ni au danger de la partition, ni à celui de voir l'Ulster orangiste, bourré de troupes anglaises, revenir à son rôle traditionnel de tête de pont et de « garnison ». Le serment imposé signifiait que les Irlandais devaient s'avouer citoyens, sinon du Royaume, du moins de l'Empire, et jurer fidélité au roi George, en tant que tête dudit Empire. Ce n'était pas pour si piètre margarine, disait de Valera, que l'Irlande avait souffert cinq années de passion, c'était pour le beurre authentique de l'indépendance, et l'étiquette fallacieuse d'Etat Libre ne l'abusait pas.

D'autre part, si imparfait fût-il, le texte contenait bien des clauses avantageuses. L'Ulster gardait la faculté de faire bande à part, c'est vrai, mais sous peine de cruelles diminutions dans son territoire, et en continuant à payer l'écrasante taxation britannique : deux primes vraiment tentantes l'engageraient à rentrer dans le giron de l'Etat Libre. L'Irlande, elle, recevait entre autres la pleine autonomie fiscale, ce qui faisait prévoir un soulagement de moitié, espérait-on, sur l'income-tax. La part qu'elle assumait dans la dette de guerre et les pensions, elle espérait bien l'annuler par la répétition des trop-perçus britanniques depuis l'Acte d'Union, en 1800. Troupes et police anglaises évacueraient le pays. A leur place, on allait revoir ce qu'on n'avait pas vu depuis les temps de Grattan, des contingents irlandais qui pourraient monter à 40.000 hommes, dont 29.000 pour

les 26 Comtés du Sud. C'était là, sinon le nom même, du moins une part substantielle de la liberté. Et d'ailleurs, argument décisif, pouvait-on espérer mieux? Les forces étaient-elles égales, ou seulement comparables? Depuis dix-huit mois, qu'avaient réellement pu faire les Irlandais sans armes: se battre, ou seulement mourir?

J'étais à Dublin le jour où l'on connut les clauses du traité et je puis rendre ce témoignage qu'elles y furent généralement accueillies avec satisfaction, avec soulagement, avec joie. Je pourrais nommer tel, depuis redevenu intraitable républicain, inflexible adversaire de l'Etat Libre, et qui le 8 décembre m'en commentait avec ivresse les futures délices. Quand, le 9, de Valera apprit au pays qu'appuyé par deux ministres, Austin Stack et Cathal Brugha, il allait combattre à la Dail la ratification du traité; ce fut une stupeur : son courage, son honnêteté, sa hauteur morale en imposaient toujours, mais la masse restait abasourdie. Les Anglais dehors, la fin de la terreur, voilà ce qu'elle voyait avant toute chose, et qui s'en étonnerait? Depuis douze mois, avec une constance admirable, elle supportait les pires sévices, les attirait même, par cette fidélité à l'indépendance qu'elle persistait à montrer dans les scrutins successifs; mais enfin, même à des Irlandais, la potence n'apparaissait plus devoir toujours être une carrière...

D'ailleurs, on apprenait que derrière Michaël Collins, ministre des finances et soldat en renom, personnage autrement, mais aussi populaire que de Valera, et qui seul en pouvait balancer le crédit, se serraient les chefs de l'armée, Richard Mulcahy, chef d'état-major, O' Duffy, officier de liaison avec le commandement britannique, Garoid O' Sullivan, Seán Mac Keon, le forgeron de Ballinalee, une manière de héros national. Les gens du commun disaient entre eux, et placardaient sur les murs: « Ce qui est bon pour Mik Collins est assez bon pour nous. » Et aussi: « Dick Mulcahy ne veut plus se battre: qui donc va se battre? » Parmi les hommes publics, plus doctrinaires, ou confinés (comme il arrive) dans l'étroite

atmosphère politique et, pour ces raisons, moins sensibles aux plats arguments de bon sens, nombre se rangeaient au parti de l'intransigeance, soit par une fidélité hautement respectable à leurs convictions, soit par respect des morts, soit par attachement personnel à de Valera, soit par goût des attitudes avantageuses, soit par la terreur panique (pire, en Irlande, que partout ailleurs) de n'être pas assez avancés ou assez purs.

C'est dans ces conditions que s'ouvrit, le lundi 19 décembre, après quatre comités secrets tenus la semaine précédente, la session publique de la Dail Eireann. Aux yeux des Irlandais, sinon des Anglais, c'était bien la Dail, non le Parlement de l'Irlande du Sud, car les députés de l'université protestante, Trinity-College, s'étant antérieurement abstenus de prêter serment à la République, n'étaient pas convoqués.

Je ne me propose pas de raconter par le menu cette session qui, suspendue le 22 décembre, reprise le 3 janvier, aboutit le 8 au vote décisif. Entre temps, on entendit soixante ou quatre-vingts discours, le Celte pur ayant la faconde plus intempérante encore que le Celte romanisé, et chacun à son tour éprouvant le besoin de motiver personnellement la position qu'il prenait pour ou contre le traité : je n'irai pas jusqu'à dire que de ces douzaines de harangues, toutes, à la lecture, apparaissent strictement indispensables.

On vit paraître les *black women*, les femmes en noir ; la mère des deux Pearse, fusillés en 1916, la femme de Clarke, exécuté lui aussi lors de la « Semaine de Pâques », la sœur de Mac Swiney, volontairement mort de faim dans la prison de Brixton, la femme d'O' Callaghan, tué par les *Black and Tan's*, et qui, rappelant les leurs tombés pour la République, réclamaient impitoyablement des vivants le même sacrifice. On entendit un jeune officier, Fionan Lynch, partisan du traité, leur répondre assez pertinemment, mais non sans quelque cynique rudesse, qu'accusait encore la beauté poétique — et tellement irlandaise ! — de l'expression : « On

fait indécemment cliqueter ici devant nous les ossements des morts. » On entendit, moitié blague, moitié sarcasme, la républicaine comtesse Markiewicz s'enquérir si vraiment Collins allait évincer le vicomte Lascelles, épouser la fille du roi, princesse Mary. Il s'échangea bien des paroles inutiles, bien des paroles regrettables, bien des paroles dangereuses — l'Angleterre étant aux écoutes, — comme toujours il arrive quand une question simple, au lieu de se trancher rapidement, se traîne en oiseuses controverses.

Cependant l'opinion publique, après un moment de silence désorienté, élevait peu à peu la voix; d'ailleurs soutenue vigoureusement par le clergé et la prélature (lettre du Sinn Feiner Dr. Fogarty, évêque de Killaloe, 27 décembre), grossie par le porte-voix de la grande presse quotidienne, elle réclamait de plus en plus haut le vote du traité. Les premiers, les gens de Clare, ceux qui justement avaient élu de Valera, se faisaient entendre en Conseil de Comté; Kilkenny, Longford suivaient le 28 décembre ; Offaly, Carlow le 29, bientôt une quinzaine d'autres conseils; en Monaghan, les commettants du député Mac Entee, qui prétendait voter contre l'Etat Libre, se chamaillaient avec lui pour lui arracher sa démission; Frank Drohan, député-maire de Clonmel, n'attendait pas pareille démarche et prenait honnêtement les devants. De Valera tente un dernier effort : le 5 janvier il soumet officiellement à la Dail le « document n° 2 », projet d'amendements au traité qu'elle connaît déjà par les séances secrètes et que, si elle l'adopte, le Cabinet proposerait alors au gouvernement britannique. Le parti adverse objecte que le vote doit intervenir d'abord, par oui ou par non, pour ou contre les articles signés le 6 décembre; l'assemblée suit, et le dimanche 8 janvier, au soir, par 64 voix contre 57, elle approuve ses plénipotentiaires.

De vrai, elle eût pu passer au scrutin dès le 19 décembre, les faits qui commandent la situation ayant été examinés en Comité secret la semaine précédente et, dans cette première séance publique, chaque partie ayant pris position et dévelop-

pé ses arguments, lesquels ne pouvaient plus qu'être indéfiniment répétés. De cette journée voici le dessin général :

Griffith se leva le premier. « J'ai signé, dit-il, ce traité non comme réalisant l'idéal, mais dans la pleine conviction (et je la partage encore) que c'est un traité honorable pour l'Irlande, et qui sauvegarde ses intérêts vitaux. » Si l'on en venait à un referendum, il aurait de son côté 95 °/₀ des suffrages. Quant au serment, il n'avait rien qui pût répugner au meilleur des Irlandais. Après lui, Mac Keon, le soldat, qui venait de sortir de Mountjoy, où il était en instance d'exécution, pour prendre son siège à la Dail, Mac Keon déclara que les combattants désiraient « non pas l'ombre, mais la proie », *not shadows, but substance,* et qu'ils trouvaient dans le traité ce pourquoi ils s'étaient battus.

« Je suis contre ce traité, répondit de Valera, non parce que je suis un homme de paix. Je suis contre ce traité parce qu'il ne mettra pas fin aux siècles de lutte entre les deux nations. » Il reconnut d'ailleurs généreusement, pour conclure, qu'en fait les délégués irlandais à Londres avaient eu devant eux « une tâche qu'une puissante armée ou une puissante flotte n'aurait pas pu accomplir ». Son ami et ministre Stack l'appuya, en quelques mots intrépides pleins de l'esprit fénian : il voulait « l'indépendance pleine et entière », il refusait tout ce qui n'était pas elle. Rien de plus.

Alors Collins à son tour : « Le moment est trop sérieux pour s'amuser à des phrases. Si nous choisissons de risquer la réalité par sentiment pur, nous pourrions bien nous trouver à la fin sans rien autre que le sentiment. Je sais, cela sonne vraiment bien de dire que nous ne consentirons jamais au partage de notre pays ; mais je sais aussi que cela n'arrange en rien la question... A mon avis, le traité nous donne la liberté — non pas ce dernier degré de liberté que toute nation espère — mais la liberté pour atteindre ce but. »

Que ces discours alternés, distribués avec l'heureux équilibre d'une scène de Corneille, sont donc parfaits, j'entends : signifiants et schématiques ! Ils résument des jours et des

jours de débats à venir. Griffith, qui, dans la conquête de l'autonomie fiscale, militaire et juridique, trouve la réalisation de la doctrine qu'il exposait, voici quinze ans et plus, dans son livre sur la Hongrie, est un Sieyès provisoirement satisfait. Mac Keon apporte au régime de l'Etat Libre l'adhésion de l'armée, au moins en ses chefs.

Contre eux, de Valera figure et exprime cet enthousiasme mystique qui, depuis cinq ans, a soulevé, soutenu le Sinn Fein. L'indépendance reconnue à l'Irlande peut seule clore le conflit séculaire entre les deux peuples : elle ne l'est pas? rompons! Ce qui va arriver? n'importe! D'examen sur les voies et moyens de poursuivre la lutte? aucun. Sauvons les principes! On peut toujours, sinon combattre, du moins mourir. Telle est certainement l'arrière-pensée du Président. Il ne la pousse pas au premier plan par divination instinctive, par sentiment qu'aux âmes moyennes et au plus grand nombre elle n'a rien de très séduisant. Mais elle est, je le prouverai, le sens interne de sa conduite, de même qu'elle éclaire la coupante harangue de Stack : tout ou rien!

A l'opposite, voici Collins, l'opportuniste, qui garde les pieds sur la terre, songe aux réalités, parle le rude et déplaisant langage des affaires. Injuste comme un partisan, il ne veut voir dans l'idéalisme de ses adversaires que des phrases. Des protestations radicales et radicalement impuissantes, fût-ce contre la douloureuse sécession de l'Ulster, ne sont pas une solution, mais une vanité, une double vanité: vaine et vaniteuse. Je prends ce qu'on m'offre aujourd'hui, parce que c'est quelque chose, que je n'ai pas le moyen d'exiger davantage, que je ne veux pas risquer de perdre tout demain en repoussant ce quelque chose aujourd'hui, et que ce quelque chose, j'espère bien, un jour, m'en aider pour gagner le reste. Ce qui sépare Collins des républicains et le pousse aux côtés de Griffith, ce n'est pas le principe, c'est la tactique.

On pourrait là-dessus clore le débat : la substance en est épuisée ; tous les discours qui vont suivre n'en feront

que reprendre, avec des variantes insensibles, les mêmes motifs essentiels. Mrs O' Callaghan, veuve du maire de Limerick, déclare qu'elle a toujours été, est et restera pour la séparation d'avec l'Angleterre : c'est du Stack. M. Seán T. O' Ceallaigh s'écrie : « Quelques avantages matériels que l'acceptation du traité nous apporte, ce serait le payer trop cher » : c'est du de Valera. Seul un officier du Munster, Seán Moylan, avance une proposition pratique et positive pour la poursuite des hostilités :

Si les Anglais nous font une guerre d'extermination, il se peut que je n'en voie pas la fin, mais, *by God !* pas un Loyaliste sur le territoire de ma brigade ne la verra non plus.

Idée nette au moins, celle-là, mais idée sauvage, je veux dire : naïve et inopérante. J'entends bien que Moylan pense de la sorte faire chanter les Anglais, espère les paralyser ; mais rien n'est moins sûr. Quand, en Irlande, les Anglais auront détruit la jeunesse irlandaise, et les Irlandais la minorité anglophile, en quoi l'Irlande en sera-t-elle mieux ? L'idée de Moylan, c'est l'impuissant conseil du désespoir, rien de plus.

De l'autre côté, M. Michaël Hayes, député de l'Université nationale, votera le traité « parce que les députés n'ont pas le choix » : à peine modifié dans les termes, c'est du Collins. Et Richard Mulcahy, à qui son courage, son dévouement, sa modestie reconnus permettent bien des choses, appuiera sur le même argument jusqu'à humilier les siens, jusqu'à faire souffrir :

Pouvez-vous faire autre chose ? dit-il. Non. Vous ne le pouvez pas. Vous vous plaignez d'avoir à livrer quatre ports, qu'on appelle quatre Gibraltars ; mais pourriez-vous en expulser l'ennemi ? Les chefs responsables en pareille matière ont été incapables de chasser l'ennemi de mieux qu'une gendarmerie de taille moyenne. La sécession des comtés ulstériens ? Je ne vois pas d'autre solution à la difficulté pour le moment.

« Nous avons été battus », dit-il encore. Aveu de fai-

blesse, aveu d'impuissance qui, surtout fait par le plus haut officier de l'armée, hérissait l'orgueil irlandais, — mais à qui la faute ? Aveu qu'écoutaient avec joie les correspondants anglais, et c'était dommage, — mais à qui la faute ? Il devait être assez dur à Mulcahy de subir les éloges du *Daily Mail* ; mais puisque les allusions enveloppées de Collins n'avaient pas suffi à ramener les gens à la raison, il lui fallait bien, quelque peine qu'il infligeât (et qu'il s'infligeât sans doute à lui-même), mettre les points sur les i. C'est, je pense, ce qu'il voulait dire en ajoutant tristement :

Nous avons été battus. Mais l'heure de la défaite n'est pas une heure où nous chamailler en examinant comment nous aurions pu éviter la défaite. J'ai grand'peur que les débats de la Dail n'aient pas été très avantageux.

C'est l'évidence même.

Mais j'entends d'ici nos Français raisonneurs qui ne comprennent plus, et, ne comprenant plus, regimbent. Comment ! les Irlandais auraient une minute hésité entre des avantages incomplets, mais substantiels, et quoi ? la ruine, la dévastation, le rôle de gibier dans la chasse à courre !

Vous avez bien raison, et plus encore que vous ne supposez. Isolés, n'ayant ni les armes ni le nombre, les Irlandais n'avaient jamais eu la moindre chance de vaincre. Or, la lutte ayant été si dure à continuer pendant un an, confinée dans la résistance, sans espoir de jamais passer à l'offensive, et cela quand on avait derrière soi le pays unanime, ne devenait-elle pas hors de question avec un pays divisé ? Que la fraction qui voulait traiter eût tort ou raison, la fraction existait, et le fractionnement du pays tranchait tout. J'entends bien, le parti adverse prétendait que la menace anglaise était pur bluff, que rejet du traité ne signifiait pas reprise de la guerre. Qu'en savait-il ? Qui pouvait en savoir quelque chose ? Le cabinet britannique lui-même le savait-il ? Avait-il, d'avance, pris sa décision ferme ? On en peut douter. On ne le saura jamais. Mais pour l'Irlande,

quel formidable risque à courir sur une carte! Et si ce risque n'existait pas, pourquoi, je vous prie, du côté républicain, ces appels véhéments à l'esprit de sacrifice ? Ainsi c'est dans une telle impasse, où n'ouvrait qu'une seule issue, que les Irlandais auraient hésité !

Eh bien! c'est un fait qu'ils ont hésité. Juste 7 voix de majorité le 8 décembre, et le surlendemain deux, 60 contre 58, pas une de plus. Vous ne comprenez pas? Comprenez-vous davantage que, voici dix-huit mois, quelques milliers de jeunes gens armés de pistolets aient entrepris de défier l'empire? Supposez qu'on ait demandé à nos Français, dans les mêmes conditions d'armement et de nombre, d'attaquer l'armée allemande, supposée maîtresse du territoire : ils auraient souri en demandant si c'était sérieux et, non sans raison, n'eussent pas bougé. Les Irlandais, eux, y sont allés. L'absurde, quand il est magnifique, n'est pas pour arrêter ces gens-là, au contraire! Ce n'est guère intelligible, du moins à nous, mais c'est ainsi. Ils ont la tête faite autrement que la nôtre, et c'est tout le problème, que de l'expliquer. Taine voyait juste, quand il réduisait l'histoire à n'être qu'une province de la psychologie.

§

Dans *Our Boys*, le journal que publient les Frères des Ecoles Chrétiennes en Irlande, de Valera écrit le 27 septembre dernier :

Les conseils que votre rédacteur en chef m'a prié de vous donner ici, chers enfants, garçons et filles, sont, j'en ai conscience, superflus. Vous êtes les fils d'une noble race et d'une antique nation. Vous aspirez de vous-mêmes à vous montrer dignes d'elle. Héritiers de l'amour et du sacrifice, descendants de générations vouées au service de la vérité et du droit, de Dieu et de l'humanité, *purifiées par la passion soufferte et ennoblies par leur patience*(1), vous avez en vous, héréditaires, droiture, justice et noblesse. Vous n'avez qu'à répondre à ce que votre conscience

(1) C'est moi qui souligne.

vous souffle d'élevé, — à devenir de meilleurs vous-mêmes, comme elle vous souffle ardemment de l'être » — et vous n'aurez plus besoin d'aucun autre conseil ou aspiration.

Ne vous contentez pas du rêve. Travaillez dur pour faire de tous vos rêves une réalité. Les rêves qui ne s'expriment jamais en nobles actions sont vains et creux.

N'attendez pas d'être grands. Si vous attendez, les plus grandes occasions, quand elles se présenteront, ne vous trouveront pas prêts. Un Terence Mac Swiney ne se fait pas dans le sursaut d'un moment, mais par une vie de chaque jour, fidèle à une règle basée sur la conviction, à un idéal constamment présent dans l'esprit et constamment chéri.

Des années avant l'épreuve qui l'attendait à la prison de Brixton, Mac Swiney écrivait, dans ses *Principes de la liberté* : « L'épreuve unique, c'est l'épreuve de la bravoure, l'épreuve de la noblesse, et c'est celle qui offre la plus sûre et la plus grande *victoire*. Car un homme en armes ne peut pas résister à une multitude, une seule armée vaincre des légions sans nombre, mais *toutes les armées de tous les empires de la terre n'ont pas le pouvoir de faire plier une seule âme droite.* »

Voilà la foi dans laquelle il est mort. Mais ce n'est pas à Brixton seulement qu'il y fut fidèle. Il l'a vécue en sa vie quotidienne jusque dans les plus petites choses, et l'habitude acquise de vivre de la sorte a rendu possible sa fin grandiose à Brixton. Soyez dévoués, généreux, fidèles à ce que vous êtes convaincus qui est juste. Apprenez à regarder en face et à soutenir « l'épreuve unique ». *Soyez des héros et des héroïnes* dès aujourd'hui, et plus tard vous serez la gloire de *la nation dont c'est le grand devoir de montrer au monde la puissance de la beauté morale.*

Et voici, d'autre part, ce que m'écrivait, fin décembre, un partisan de la lutte à outrance :

Il faut que nous agissions selon nos vues *qui ne sont pas les vôtres*. Vous ne prenez pas l'Irlande au sérieux, au grand sérieux (*sic*) : voilà ! Pour la France nous sommes des misérables, de pauvres hères, un accident sur la terre, tandis que pour nous, pour moi du moins... Allons, moquez-vous d'avance, armez-vous de votre mépris français pour tout ce qui n'est pas de votre pays (*sic*), je vais vous apprêter à rire.

En ce moment *je souffre de l'orgueil blessé.* Comment cela? J'avais l'idée — une idée en train de devenir une illusion perdue — que l'Irlande, notre Irlande, pourrait *montrer des types supérieurs à quoi que ce soit.* Quand vous parliez de votre France et de sa gloire, quand un autre chantait « Deutschland über alles », ou qu'un autre encore célébrait le « Bull dog breed », je jouissais d'une tranquillité inébranlable, je n'enviais rien à personne. Non seulement j'espérais, mais je croyais secrètement qu'un Dick Mulcahy, comme un Pearse, un Mac Dermott, un Kevin Barry, irait plus loin que même le soldat allemand, même le poilu français. Eh bien! il y en a qui sont restés court. Et il ne me suffit pas qu'un Dick Mulcahy ait mérité autant de citations que les plus braves des vôtres; et cela ne suffit pas à l'Irlande, parce qu'il lui faut plus. L'Irlande a besoin de plus.

J'ai l'absolue conviction que *la seule et unique manière de prévaloir est de pouvoir endurer.* On a trouvé, le Sinn Fein a trouvé cette manière trop coûteuse. Nous sommes étonnés ; nous sommes déçus ; nous sommes inintelligibles, et nous le sommes parce que *nous avions une (trop) haute idée de notre pays et du Sinn Fein.*

Oui, certainement, l'Irlande était et elle est, par rapport à son adversaire, dans un état d'infériorité où ne fut jamais la France à l'égard du sien. Dans ce cas *le remède est d'exiger davantage.* Ce sont, à la lettre, des merveilles et des surhommes qu'il nous faut.

Je sais que, ce disant, je ne suis pas dans le domaine de la politique. Mais *l'Irlande n'y a jamais été.* Les nations opprimées ne doivent parler que justice.

Quelle chance quand on peut tomber sur des témoignages si directs et si complets, sur des textes si bondés de sens, le premier tout rayonnant d'une grande lumière égale, l'autre plus perçant peut-être dans sa violence passionnée! Commencez-vous à comprendre, maintenant, comment l'Irlande a pu être tentée de faire un beau coup de folie plutôt que de s'accagnarder dans le confort d'une réalité plus modeste? Vous le sentez, ces gens-là ne conçoivent pas la patrie exactement comme nous. Assurément la France est bien pour nous l'expression historique d'une âme, et d'une grande âme;

mais elle est aussi, et légitimement, un faisceau de forces où nous aidons et qui nous aide, un syndicat d'intérêts, une affaire dont nous vivons, dont nous ressentons privément les hauts et les bas. Nous n'en séparons pas la réussite pratique de l'autre, nous nous sentons le devoir de travailler pour accroître non moins sa richesse ou sa puissance que sa grandeur spirituelle.

Pour ces gens-là, la patrie, comme dépouillée de sa substance matérielle, n'est plus guère qu'une personne morale à qui les grandeurs de chair ne sont rien. L'expansion britannique, l'ascension allemande, elle ne les jalouse pas : ce qu'elle s'assigne comme rôle et but, ce dont elle brûle, c'est de produire d'incomparables types d'humanité. Son grand devoir, vous l'avez lu, c'est « de montrer au monde la puissance de la beauté morale ». Car, prêtez-y attention, je vous prie, la beauté morale est en même temps puissance; et « si toutes les armées de tous les empires de la terre n'ont pas le pouvoir de faire plier une seule âme droite », si la force cédera toujours à l'esprit, l'Irlande, ayant l'un, peut bien n'envier pas l'autre. Et comment l'esprit vaincra-t-il ? Par le martyre. « La seule et unique manière de prévaloir est de savoir endurer. » Des générations ont été « purifiées par la passion soufferte et ennoblies par leur patience ». Et Mac Swiney répète à son lit de mort : « Celui qui l'emporte n'est pas celui qui fait, mais celui qui sait le plus souffrir. »

Mac Swiney ! figure désormais emblématique, qui, refusant de céder à la force accablante, s'est inflexiblement retranchée dans la mort ! Libre à vous, froides têtes logiciennes, de voir en lui une victime, héroïque et pure, je le veux, mais enfin une victime et un vaincu. Eux, réellement et sans phrases, y voient un vainqueur, le plus grand, le plus incontestable des vainqueurs. Il a prouvé sa supériorité dans le monde invisible, et le monde qui vraiment existe, ce n'est pas celui des sens, c'est l'autre.

Vous comprenez maintenant pourquoi, à de tels hommes,

les grandeurs de chair ne sont rien, ni la richesse, ni la puissance, ni même, au sens banal du mot, le succès. J'entends encore l'auteur de la lettre ci-dessus me disant un soir, avec ce mousseux humour irlandais qui est la dérision, par dédain, du vulgaire sens commun : « *It is better to be an interesting failure than a successful bore.* Mieux vaut être un raté intéressant qu'un raseur qui réussit. » Etait-ce tellement une charge, ou l'involontaire affleurement subit d'une profonde, héréditaire manière de sentir ? Mais alors, de cette indifférence au succès, un danger surgit, celui du renoncement à l'effort. Ce puissant idéalisme poétique, à l'étroit dans le réel et battant de l'aile aux barreaux de la cage, infailliblement tendra à s'évader dans le vaste, l'infini espace qu'ouvre l'imagination affranchie, et n'en daignera plus redescendre. De Valera voit le péril ; il y voudrait parer : « Ne vous contentez pas du rêve ! Travaillez dur pour faire de tous vos rêves une réalité ! Les rêves qui ne s'expriment jamais en nobles actions sont vains et creux ! » Mais celui qu'il leur propose en exemple, c'est Mac Swiney ; ce qu'il leur propose comme but, c'est l'héroïsme en soi, même sans conclusion pratique, c'est « le grand devoir de montrer au monde la puissance de la beauté morale », même sans victoire positive, sans gain net ; tant pour lui aussi, même quand il convie à l'action, l'esprit l'emporte sur la chair, tant il est Irlandais !

A cette façon de sentir, à peu près unique au monde, en tout cas tellement tranchée, il doit y avoir des raisons historiques, et j'aimerais risquer là-dessus des hypothèses : influences de la religion chrétienne, du celtisme et de séculaires défaites. Au reste, des trois facteurs, chacun renforce et répercute l'autre, chacun, après avoir été effet, se retrouve cause. La tendance idéaliste, un peu trop dédaigneuse de la terre, vouait les Celtes à la défaite ; et inversement la continuité des revers, en leur interdisant tout espoir de revanche ici-bas, les rejetait de plus en plus dans les nuées. On est même en droit de supposer que plus l'in-

juste destin pesait sur elle et chassait là-haut l'âme indomptable, plus absolument, dans ce monde idéal où, une fois réfugiée, elle ne trouvait plus rien qui bornât son empire, l'âme formulait sa protestation, — ce qui du coup, notez-le, enlevait toute importance au revers. En ce sens l'extrémisme irlandais serait fils du désespoir ; et comme, d'autre part, dans les affaires réelles, il était d'autant plus déplacé qu'elles étaient plus mal en point, il aggravait le désastre, il engendrait un écrasement pire. Enfin la spiritualité poétique du Celte et la tristesse de l'asservi s'imbibaient avec délices d'une religion toute d'amour, de charme et de pitié; il était en elles avant même qu'elles l'eussent entendu, le divin conseil : « Mon royaume n'est pas de ce monde », et un christianisme d'une nuance un peu féminine détendait les énergies de revanche, les pliait au renoncement, du moins dans les actes, et à la résignation. Ainsi, se réfléchissant, se multipliant l'une l'autre, la religion, la race et la douloureuse histoire chassaient le Celte dans ces hauteurs du monde intelligible, où son impuissance se consolait par la toute puissance.

Inutile d'ajouter que c'étaient là des sentiments d'une complexité absolument imperméable au caractère anglais. Là, ses plus belles qualités pratiques ne lui servaient de rien ; « le goût des chiffres et du raisonnement sec, l'aversion pour les faits qui ne sont pas palpables et pour les idées qui ne sont pas utiles, l'ignorance du monde invisible, le mépris des faiblesses et des tendresses du cœur » (1) ne lui éclaircissaient pas les choses, au contraire; et il regardait ces yeux gaëls, où passait l'inquiétante lueur de rêves étranges, avec étonnement, avec défiance, bientôt avec irritation. Un ennemi qui dans le fond du cœur n'attend plus rien de la bataille et repousse quand même tout rapprochement, qui avoue son impuissance et garde ce vain luxe de haine ; une inertie qui reste inexpiable, cela se conçoit-il ? Il y a là un dédale de sentiment impénétrable à un

(1) Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, tome V, p. 59.

esprit simple et droit. De son côté, l'Irlande s'énervait de n'être pas comprise, jugeait oiseux de s'expliquer, chaque jour plus fermée et raidie dans sa rébellion de cœur. Du sien, l'Angleterre s'énumérait tant de concessions faites, et qu'avaient toujours suivies rebuffades ou coups de patte: plus ces gens-là étaient faibles, plus ils étaient exigeants; leur ingratitude croissait avec vos largesses ; c'était une insupportable engeance, qui ne serait jamais contente, quoi qu'on fît pour elle, et peut-être l'était-elle d'autant moins qu'on faisait davantage. Tragique méprise! Sans doute, à la base de la querelle, il y avait, dans les faits, la violence initiale et perpétuée ; mais dans les âmes, et c'était non moins grave, il y avait la *mésintelligence*, l'impossibilité radicale de parler un commun langage. C'étaient, entre les deux nations, les mêmes rapports, révolte d'une part, exaspération de l'autre, qu'entre la souriante Mme Beudet et son Beudet de mari. L'idée est-elle jamais venue à Mme Bovary d'expliquer à Charles ce déséquilibre dont elle meurt? à l'Irlande d'expliquer à l'Angleterre ce bovarysme dont elle souffre, ce contraste entre la misère de sa vie et l'absolu de son âme?

Je viens de relire l'*Essai sur la poésie des races celtiques*. Diable d'homme ! Avec une médiocre traduction des *Mabinogion* et le folklore truqué d'Hersart de la Villemarqué, sans avoir jamais fait, que je sache, le voyage de Galles ou d'Irlande, il a retrouvé—où? dans son sang breton? dans la délicate sympathie de sa critique ? — le secret de ces âmes difficiles.

La puissance de l'imagination, dit Renan, est presque toujours proportionnée à la concentration du sentiment et au peu de développement extérieur de la vie... Ainsi fit la race celtique ; elle s'est fatiguée à prendre ses songes pour des réalités et à courir après ses splendides visions... Cette race veut l'infini, elle en a soif, elle le poursuit à tout prix, au delà de la tombe, au delà de l'enfer. Le défaut essentiel des peuples Bretons, le penchant à l'ivresse, tient à cet invincible besoin d'illusion... Les petits peu-

ples doués d'imagination prennent d'ordinaire ainsi (par le mysticisme) leur revanche de ceux qui les ont vaincus. Se sentant forts au dedans et faibles au dehors, ils protestent, s'exaltent, et une telle lutte, décuplant leurs forces, les rend capables de miracles. Presque tous les grands appels au surnaturel sont dus à des peuples espérant contre toute espérance.

Clairvoyance du génie ! elle émane de ces lignes, prophétiques, comme une lumière limpide qui s'épand sur le triste et magnifique destin de l'Irlande. Non, les Gaëls ne pouvaient pas dans l'histoire ne pas échouer, — le succès étant au-dessous d'eux ; et si l'on osait renaniser en pareille matière, où il a coulé tant de sang et de larmes, si l'on n'avait le sentiment aigu qu'ici renanisme vaudrait néronisme, on se risquerait à douter si, d'un point de vue supérieur, il était désirable qu'ils réussissent.

Après tout, jamais les triomphes du siècle ne prévaudront contre l'esprit ; et depuis bien des âges, richesse américaine, grandeur allemande, empire britannique, orgueil français reposeront à jamais vains dans l'éternelle poussière, que les enfants des hommes sentiront encore leur cœur ému d'un charme, en oyant comme la reine Maeve mena pour l'amour d'elle les hommes de Connaught contre les héros d'Ulster, ou comme Tristan de Cornouailles traversa la mer en quête de l'Irlandaise Iseut. Or, la beauté de leurs contes et de leurs rêves, les Gaëls la doivent à la profondeur, à la pérennité de leurs désastres : l'infortune, en les repoussant dans le seul monde où le « non ! » d'une race délicate pût encore s'élever contre la grossièreté du plus fort, l'infortune a, par la souffrance préservé en eux, gardé contre l'utilitarisme trivial de l'âge moderne leur spiritualité native. Une si rare poésie vaut bien sa rançon de malheur, d'impuissance, de passion longuement endurée ; elle est de l'Irlande la misère incurable et la gloire.

Et de ce biais, quand des Irlandais aujourd'hui demandent à l'Irlande d'opposer à la force, faute de la force qui lui manque, l'idéalisme entier, dressé à pic et suspendu sur le

vide, l'intransigeance de l'intellect et l'héroïsme du vouloir, la tension surhumaine de l'âme ; quand, somme toute, des Irlandais assignent à l'Irlande, comme vocation, celle du martyre, ce n'est déjà pas si mal vu...

Que de fois ai-je entendu ces Irlandais-là dire que céder, fût-ce d'une ligne, retrancher, fût-ce d'un rien, à l'absolu des principes, sous prétexte que l'ennemi est trop lourd et la bataille perdue d'avance, c'est démentir la tradition gaélique. Rien n'est plus vrai. Cette tradition-là ne considère pas, du moins d'abord et au premier rang, les faits, le possible, le succès. Et à chaque instant aujourd'hui encore, on la voit, plus ou moins reconnaissable, apparaître à la surface de ces consciences, où coule toujours sa veine souterraine.

« Il vaut mieux, écrit Mac Bride sur le fanion de la brigade qu'il emmène au Transvaal contre les Anglais, avoir combattu et succombé que non pas combattu du tout. » Cela dépend. Non, si le combat est pour vous un moyen de conquérir un certain résultat : alors au contraire il vaut mieux ne combattre qu'avec les chances de son côté et, si l'on prévoit la défaite, s'abstenir. Oui, si pour vous le combat est une fin en soi, si vous combattez surtout pour répondre à un appel de conscience, si le fait moral de combattre passe avant l'intérêt pour quoi vous combattez. Oui, si vous combattez pour combattre. Non, si vous combattez pour vaincre.

Mac Keon ayant tué pendant la campagne un inspecteur de police, le frère du mort et lui ont, par la suite, lié, dit-on, amitié. Bien des fois, une heure avant de choir dans la trappe fatale, les condamnés de Mountjoy ont voulu communier amicalement avec les policiers qui les gardaient. Démarches obscures de la conscience irlandaise ! Car enfin, ou bien votre cause est bonne, Mac Keon, et les condamnés ont raison, et, n'importe le moment, l'injustice demeure injuste, les bourreaux restent des bourreaux : alors quel besoin de jeter ce pont entre eux et vous ? Le pardon, passe

encore : vous êtes chrétiens. Mais l'amitié ? Ou bien, c'est que vous avouez, au dernier moment, votre cause mauvaise ? Ni l'un ni l'autre. Le vrai, c'est que, sans toujours en avoir pleinement conscience, ces hommes ont mis au premier plan le combat lui-même, au second l'enjeu du combat, et qu'à présent, la lutte terminée — où le principal était de manifester un type supérieur d'héroïsme, — ils ont besoin de trouver une région sereine où tendre la main à l'adversaire, — et manifester un type supérieur de générosité. Au fond, trop souvent, j'en ai peur, l'Irlandais tient moins à vaincre qu'à prouver qu'il en était digne; et il y a dans cette nuance de sentiment un détachement éminemment dangereux, mais d'une haute beauté poétique.

Si telle est bien sa tradition, assurément l'Irlande y déroge en acceptant un « traité » d'une rédaction si saxonne, où tout est ajustement d'intérêts contraires, demi-mesures, empirisme, où vous chercheriez vainement, et pour cause, aucun principe, aucune construction logique ou morale. Cette acceptation obtenue, vous vous rappelez, à si grand' peine, elle est un accès de sens pratique. Pour ardemment qu'une race se dévoue à des aspirations idéales, elle demeure malgré tout un organisme vivant ; et vient un moment où les besoins de la vie, s'ils sont satisfaits, parlent plus haut que la dévotion à cet idéal. Pour belle et chère que soit une tradition, si le passé la montre incompatible avec le florissement de la vie, vient un moment où reste à savoir qui des deux il faut sacrifier, la tradition ou bien la vie même, et où la nation fait son choix. Aujourd'hui les avantages tangibles du règlement proposé, les progrès de demain sur hier ont frappé les esprits simples, les hommes d'ordre, les gens d'affaires, les politiques, — et cette fois Sancho l'emporte.

L'acceptation, c'est encore un accès de lassitude. Après cinq années de formidable raidissement, après douze mois de supplice, l'Irlande, à la perspective de retourner au chevalet, s'écœure et renâcle : qui l'en blâmerait ? De Valera

sentait bien venir ce fléchissement, ou le redoutait du moins : à mesure que la fin des négociations approche, *l'Irish Bulletin*, de plus en plus pressant, de plus en plus inquiet (et c'est bien curieux à suivre), demande pour demain la même indomptable endurance qu'on a prouvée l'an dernier, cherche à tendre de nouveau le ressort... Hélas ! même en Irlande, on peut bien appeler une élite au sacrifice, on n'y convertit pas, du moins pour un long temps, les foules. Peut-être aucune nation dans le monde n'eût-elle supporté, avec la même endurance sans espoir qu'a fait l'Irlande désarmée, la question qu'elle a volontairement soufferte ; mais une nation, fût-ce l'Irlande, n'est pas tout entière, ni même, dans sa masse, une nation de héros.

D'ailleurs, recul devant un surcroît de misère, surtout esprit pratique et gros bon sens, toutes ces réactions nouvelles ont une cause commune : le demi-succès, le commencement de réalisation. Le bien-être rend douillet. Chien qui engraisse chasse moins dur. Dans le passé, c'est parce que l'Irlande ne s'est jamais vu l'ombre d'une chance de réussite qu'elle se retranchait dans sa rétivité absolue et, en fait, stérile. Du jour qu'elle met la main, non sur la liberté, mais, tout de même et réellement, sur certaines libertés; que, n'étant plus complètement dépouillée, elle est un peu plus qu'un immatériel objet d'amour, de regret et d'invincible espoir ; que, descendue enfin sur la terre, introduite dans la vie, elle devient un être qui trime et joue des coudes parmi des êtres concurrents ; de ce jour-là elle tend nécessairement à un type plus vulgaire, plus semblable à celui des autres peuples ; elle se banalise. Le calcul mesquin, la prudence terre-à-terre, l'embourgeoisement sordide tendent, salutairement, à évincer d'elle la poésie farouche, le désintéressement et la bravoure poussés jusqu'à une pointe de folie, tout ce qui lui venait d'un séculaire « A quoi bon? » Si l'Irlande réussit, certaine tradition altière et entière, seul refuge au temps des revers et que le succès déserte, cédera lentement à l'esprit d'opportunisme et de marchan-

dage; si l'Irlande réussit, les solitudes dont nous aimions le silence parfumé retentiront de noires et puantes usines, et sur la Slany où filaient les truites, sur le Corrib où sautaient les saumons flotteront les moirures immondes et meurtrières des résidus chimiques. La vie ne souffre pas l'absolu; elle est laide et sale auprès du songe.

Voilà ce que de Valera et les siens ne voientpas, ne peuvent peut-être pas voir: leur nature le leur interdit. Si le traité est un pas en avant... — Je sais bien, ils prétendent que c'en est un en arrière, et que, de l'indépendance proclamée en 1919 aux franchises acceptées en 1922, il n'y a pas progrès, il y a recul. Mais c'est toujours la même chose: la prétendue indépendance n'était que l'affirmation théorique d'un droit, une revendication, un désir, et qu'on n'avait aucun moyen d'imposer; les franchises d'aujourd'hui sont des faits établis, des concessions arrachées, un régime reconnu: toujours cette même tendance à confondre l'idée et la chose, à tenir la réalisation pour négligeable! — Eh bien! si le traité est un pas en avant, les temps nouveaux veulent un esprit nouveau. Et de Valera, Irlandais jusqu'à la moelle, trop Irlandais peut-être, en préférant risquer l'écrasement à consentir une transaction injuste, en prétendant battre la force à force de sacrifice, de Valera revient à la tradition, retourne au passé jusqu'à la réaction, de Valera retarde... «Ma solution n'est pas du domaine politique», avouait tout à l'heure mon correspondant, « mais l'Irlande n'y a jamais été»: eh bien! si, justement, dans la politique, elle y entre! et la politique exige d'elle un esprit tout contraire à sa tradition: un esprit politique...

Mais, avouez-le, il est beau de voir un de Valera n'opposer à tant d'avantages matériels, à la paix, à la sécurité qu'un programme: le martyre, et emporter bientôt la moitié des voix. Y a-t-il de par le monde un autre peuple qui puisse donner ce spectacle émouvant et saugrenu ? Il est beau de voir un de Valera, quand le vote contre lui est acquis, se lever pour saluer le dernier jour d'un grand rêve écroulé,

et jusqu'à ces compagnons, hommes de peu de foi qui n'ont pu le suivre jusqu'au bout: « Depuis cinq ans, dit-il, nous avons eu de belles heures... » L'émotion l'étrangle, il s'assied à son banc, la tête dans ses mains, et puis, n'en pouvant plus, sans un mot, sort de la salle, acclamé par tous sans distinction, adversaires comme partisans, au milieu du respect et de l'amitié universels. Scène vraiment grande, et devant laquelle il faut s'incliner bien bas. « Vous aurez besoin de nous, et bientôt », a dit encore de Valera aux tenants de l'Etat Libre. — Nous avons besoin de vous tout de suite, jette aussitôt Collins, ardemment. Car, n'en doutez pas, même les sages qui votent en ce jour contre de Valera sentent comme lui, souffrent comme lui, le plaignent et se plaignent en lui. Leur prudence, provisoirement, les retient de ce côté-ci, mais leurs cœurs irlandais sont de l'autre, et quand le Président passe devant eux pour gagner la porte, un frisson de fraternité les secoue... Eux, des soutiens du Dominion? non pas! des Républicains à retardement.

§

Un autre trait de la discussion qui s'est poursuivie à la Dail — trait bien irlandais aussi, en ce qu'il marque combien, pour ces incurables idéalistes, les principes primeront toujours les intérêts, — c'est la place capitale prise par la question du serment. Ailleurs, on eût insisté peut-être davantage sur les clauses d'un ordre pratique, par exemple fiscal, territorial, militaire; ici, c'est le serment qui importe. Celui qui est inséré dans le traité promet l'allégeance à l'Etat Libre, et la fidélité au roi, « en vertu du fait que Britanniques et Irlandais sont concitoyens, *in virtue of the common citizenship of Ireland with Great Britain* » (1) et

(1) On sait que le droit constitutionnel anglais a gardé les vieilles formules féodales, foi, allégeance, etc. Un professionnel m'explique : on doit l'allégeance à son souverain seigneur (ici l'Etat irlandais). On peut devoir la foi ou fidélité (*faith*) à un égal, à un ami (ici le roi). Le mot de *citizenship* n'exprime pas l'idée qu'Irlandais et Britanniques sont concitoyens d'une même patrie, au sens français, mais membres d'un même groupe de nations, l'Empire. D'après

que les Irlandais sont membres adhérents de l'Empire. Le serment que de Valera proposait de substituer portait fidélité et allégeance à la constitution de l'Irlande, au traité d'association entre l'Irlande et l'Empire, et la reconnaissance du roi comme chef des Etats associés. Dans le premier texte, l'Irlande est inférieure à l'Empire ; dans le second, elle s'associe de l'extérieur avec le groupe de nations connu sous le nom d'Empire et dont le roi a reçu — l'Irlande y consent — la direction suprême. La différence est assez nette.

Mais d'abord, quel poids moral a ou peut avoir un serment de la sorte, quel qu'il soit ? Etes-vous libre de le refuser ? Pas tout à fait, puisque, faute de le prêter, vous êtes menacé d'extermination. Dès lors, vous sentez-vous très obligé, en conscience, par un serment extorqué sous le couteau ? Bien plus, il y a toujours quelque ridicule à exiger un serment de cet ordre : car, ou bien celui qui le prête a l'intention d'y rester fidèle, et alors il était inutile qu'il le prêtât ; ou bien il n'en a pas l'intention, et alors c'était encore bien plus inutile... A vrai dire, faire prêter serment de fidélité à la Couronne par un Griffith, qui depuis vingt ans n'a cessé de nier les droits de la Couronne, par un Collins ou un Mulcahy, qui naguère encore tiraient sur les soldats de la Couronne, ne va pas sans quelque élément de farce ; pour écouter jurer ces hommes-là sans rire, il faut toute la décence et la gravité britanniques. Eh bien ! de Valera — il est vrai que c'est l'intérêt de sa thèse — ne veut pas prendre la chose à la légère. Pour lui, ce serment réellement engage. Et coupant la harangue du professeur Whelehan, il saute sur ses pieds pour s'écrier : « Si vous prêtez un serment que vous songez à ne pas tenir, vous vous déshonorez ! » Exagération naïve dans la bonne foi, luxe d'honnêteté, idéalisme...

Il est probable que les Anglais eux-mêmes n'en deman-

mon expert, l'Irlandais aurait désormais deux devoirs superposés : l'un, très étroit, envers l'Irlande, sa patrie ; l'autre, plus vaste et plus lâche, envers l'Empire, dont sa patrie est un membre.

dent pas tant. Pour eux, je suppose, le serment détermine non un état de sentiments — les sentiments sont incoercibles, — mais un statut juridique, et politique. Politique : l'aveu souscrit par l'Irlande qu'elle est concitoyenne de l'Angleterre dans l'Empire exclut dans une certaine mesure la sécession et limite l'indépendance. Juridique : la fidélité promise au roi laisse entière, en droit des gens, la question de savoir si, au cas d'un soulèvement ultérieur, les insurgés seraient des belligérants, ou non pas bien plutôt des rebelles. Ces conditions dureront ce qu'elles dureront; mais enfin, pour le moment, elles sont celles auxquelles l'Angleterre traite. Et c'est au fond justement parce qu'elle-même n'a pas trop d'illusions sur leur valeur absolue qu'elle peut sans rire entendre Griffith ou Collins les exécuter. La France aussi, en 1871, a dû reconnaître l'Alsace allemande, et l'Allemagne aussi, cinquante ans plus tard, a dû la reconnaître française. Sincèrement ? Assurément non, dans aucun des deux cas. Mais a-t-on besoin que les parties soient sincères pour que les traités soient exécutoires ? Non. Ils durent ce que durent les conjonctions de faits dont ils sont nés, ils cessent lorsqu'elles cessent ou se modifient. Ils ont cependant fidèlement reflété l'état transitoire des phénomènes politiques; ils ont été la loi des parties, tant qu'ils n'étaient pas répudiés par elles ; et on ne leur en demandait pas davantage.

Le serment, donc, étant purement et simplement une constatation des faits, sa valeur est exactement proportionnelle à ces faits, c'est-à-dire à la balance de forces qu'il exprime. Supposez que l'Angleterre ait souscrit à un texte qui reconnaisse sans conditions l'indépendance de l'Irlande: s'ensuivrait-il que l'indépendance existât ? Pas du tout. Pourquoi ? Parce que la force britannique est provisoirement démesurée, et la résistance inimaginable. La France de 1905 passait pour indépendante: l'était-elle, en effet, si le Kaiser pouvait la contraindre à renvoyer son ministre des Affaires étrangères, Delcassé, qui avait eu le malheur de

déplaire ? Inversement, l'indépendance du Canada semble limitée par ses obligations impériales : n'est-elle pas cependant entière? Assurément si, parce qu'éventuellement l'Empire n'a aucun moyen de la contraindre. C'est que l'indépendance est dans les faits, non sur le papier ; c'est qu'il y a dans l'indépendance non pas ce tout ou rien cher aux cervelles enthousiastes, mais l'infinie dégradation de nuances qui répond à l'infinie variation des conditions réelles. Seulement nos Irlandais ne sont pas capables de ces constatations terre à terre : trop théoriciens, et presque autant les politiques crus réalistes que les intransigeants, ils vont pendant deux semaines se perdre en discussions byzantines — byzantines parce que théoriques — sur la formule plus ou moins atténuée d'un serment qui, après tout, n'est guère plus qu'une formalité. Idéalisme...

Car, j'y reviens, et c'est le dernier point où je veuille insister avant de quitter la Dail, le traité est signé, non pas du tout par deux parties contractant librement et sur un pied d'égalité — cela, c'est la fable que l'Angleterre, pour sa gloire, propage de par le monde, — mais par un faible pliant devant le plus fort. Deux plénipotentiaires irlandais publient au Parlement de Dublin ce qu'on chuchotait sous le manteau. Le 5 décembre, à 8 heures 3o, explique Barton, Lloyd George présenta aux Irlandais son ultimatum ; il leur refusait la faculté d'en référer à leur gouvernement, et leur donnait jusqu'à dix heures pour signer. Sinon, la guerre ! « Je choisis de signer, dit-il tristement, parce que c'était la moindre des violences entre lesquelles on m'offrait le choix. » Le député Kevin O'Higgins avait même précisé les propres paroles du premier ministre présentant son ultimatum :

L'homme qui est contre la paix peut maintenant et pour jamais prendre sa responsabilité d'une guerre immédiate et terrible.

L'autre délégué, Gavan Duffy, ajouta que la promesse de soutenir le traité lui avait été « extorquée » : il n'avait

renoncé la république que pour sauver l'Irlande et pour éviter « qu'on ne lâchât sur elle de nouvelles hordes de sauvages ».

A première vue, cette attitude de chien battu semble une faute ; on pense que de plus malins eussent évité ce public aveu de faiblesse, et l'on est tenté d'accuser, une fois de plus, ces longues discussions à la Dail qui rendaient possibles, peut-être inévitables, de tels impairs. A la réflexion, on se dit que ces impairs — si impairs il y a — ont leurs avantages, ne fût-ce que de contrarier la propagande anglaise, de rétablir les faits, de rendre sa vraie couleur au traité. Pour nous, spectateurs, tout l'intérêt est là. Le « traité » n'est pas un arrangement par consentement mutuel, mais un mélange bien anglais de concessions faites et de renoncements imposés, un compromis entre la séduction et la force, le dernier mot étant à la force.

Dans ces conditions, quand, à Londres, on veut croire à une solution « perpétuelle » ou même « durable » de la difficulté irlandaise, c'est u'on y met de la volonté d'illusion ou de la naïveté. Je croirais à la naïveté dans les masses et à la volonté d'illusion dans le gouvernement. N'oublions pas que depuis quelques semaines le cabinet de Lloyd George était rudement secoué. La coalition au pouvoir était profondément minée par les dissensions internes, qui partageaient jusqu'aux ministres, notamment en ce qui touche la réforme des Lords ; le vicomte Grey tentait de créer une coalition de sens adverse ; le cri de guerre risqué contre le Labour Party n'éveillait aucun écho, loin de là, il rencontrait de sévères rebuffades ; le fiasco de Cannes avait porté le coup dur au prestige personnel du Premier Ministre. Un seul succès dans cette série noire, le règlement irlandais, qu'on faisait mousser le plus haut qu'on pouvait : Lloyd George était l'homme qui a réussi ce qu'avant lui dix hommes d'État avaient vainement tenté : la réconciliation. A y regarder d'un peu près, c'est beaucoup dire.

§

La vérité, c'est qu'il ne peut y avoir de stable en Irlande que deux états extrêmes : l'écrasement ou la liberté. L'atroce système de coercition qu'on appelle *Lois Pénales* a donné à l'Irlande la paix — quelle paix ? c'est autre chose — pendant un siècle. La liberté naissante, aux temps de Grattan, lui a donné la paix, une paix qui eût duré en évoluant, si on ne l'avait tuée. Le régime issu du traité, mi-contrainte et mi-relâchement, essentiellement indécis, est essentiellement instable. Il est clair que d'instinct l'Irlande tendra à l'élargir, et Londres à le restreindre. N'ayant pas su, ou pu, choisir franchement entre une solution et l'autre, l'Angleterre s'expose aux inconvénients des deux : point de gratitude, car elle n'a pas donné toute la liberté ; et point de crainte, car elle n'a pas été de force à n'en pas lâcher d'importants lambeaux.

Le seul réel avantage que Lloyd George ait apporté à son pays, c'est d'apaiser provisoirement l'abcès irlandais, à un moment où les forces et la santé de l'Empire ont tellement besoin ailleurs d'attention et de soins ; c'est quelque chose, mais ce n'est rien de plus, et il le paie cher : l'Irlande non conciliée dans son cœur, et augmentée en puissance, voilà la note. Si l'on a déjà cette fois-ci trouvé trop coûteux de la réduire, ne sera-ce pas hors de prix dans vingt ans, peut-être hors de question dans cinquante ? Encore deux ou trois succès de la sorte avec l'Egypte ou l'Inde, et l'Empire — au moins en ce qui, de lui, repose sur la force — serait bien malade.

Je parlais l'autre jour avec un prêtre, homme d'âge, de vues timides, ami de l'ordre avant tout, qui eût accepté n'importe quelle solution d'où sortît la paix, penchant d'instinct vers les modérés et, pour ces raisons, féru du traité : « C'est, me disait-il, une mesure définitive. Le peuple n'est pas mal disposé pour l'Angleterre. Il est satisfait de ce qu'il a obtenu. Il ne demande pas la séparation, excepté, acheva-

t-il d'une voix innocente, excepté naturellement s'il avait espoir d'écraser les Anglais, *unless of course they could hope to smash them up*. N'est-il pas exquis, le « naturellement » que le bon prêtre laissait échapper sans même s'en apercevoir ?

« Naturellement », car les éléments de la question restent les mêmes, avec plusieurs aggravations, dont, par exemple, un général glissement de tous les partis vers la gauche. Il y a, comme autrefois, les opportunistes, qui étaient les Redmondites et qui sont les partisans de l'Etat Libre, avec cette différence que les modérés d'aujourd'hui le sont bien moins que ceux de naguère, puisqu'ils sortent des extrémistes d'hier. Il y a les intransigeants, qui étaient les Sinn Feiners et qui sont les Républicains. Il y a la Partition, aussi haïe et non pas plus admise que devant, avec cette différence qu'hier l'Ulster était le confiant fidèle de l'Angleterre et qu'aujourd'hui, « trahi » pendant les négociations pour le traité, il se méfie d'elle. Il y a cette aggravation que les Loyalistes du Sud ont disparu, en tant que partisans de l'Union, et ne sont plus qu'un élément conservateur dans l'Etat Libre. Il y a, d'hier à aujourd'hui et surtout à demain, cette aggravation que l'Irlande, au fond insatisfaite, ne vous y trompez pas, va prendre dans son embryon d'armée, dans la libre disposition de ses finances, dans le sens national donné à l'instruction publique, dans l'exercice même de son propre pouvoir, plus de force et de confiance en soi, somme toute, va devenir de plus en plus dangereuse à contrarier. Et elle gardera ce souvenir engageant qu'après cinquante ans de discours on n'avait pas commencé encore à lui rendre cette part de justice que cinq ans de rébellion ont achevée.

Je n'entends pas que, dès aujourd'hui, les masses soient inquiètes et près d'un nouveau soulèvement. Loin de là, pour le moment, la majorité, je pense, est contente ou se croit contente de ce qu'elle a gagné, parce que c'est quelque chose, et... qu'elle en a assez. Mais ce que je crois vrai,

c'est que le rêve, le désir, le besoin de la liberté absolue demeurent latent dans les âmes ; et, parce que ces gens-là (au rebours des Canadiens, Australiens, Zélandais) *ne sont pas Anglais* et qu'entre eux et leur soleil ils rencontrent toujours l'ombre anglaise, cette liberté nécessairement sera conçue comme anti-anglaise, ne pouvant être conquise que sur les Anglais. A force d'habitude, on ne sentira plus de plaisir à jouir des libertés qu'on aura déjà; et l'on sentira la soif de celles qu'on n'aura pas encore. Alors viendra un parti, comme fut celui de Parnell ou celui de Griffith, qui fera appel au subconscient de l'âme nationale, la révélera à elle-même, et qui, comme eux et pour les mêmes raisons, parce qu'il n'aura pas à convaincre, mais à réveiller seulement, fera traînée de poudre.

Et, c'est bien clair, les choses peuvent tourner pacifiquement, si l'Angleterre ne recourt plus à la rigueur : depuis 1867, les libertés canadiennes se sont harmonieusement développées, et sans un coup de feu. Mais il est douteux, vu la proximité et la faiblesse de l'Irlande, que Londres en regarde l'émancipation progressive avec autant de détachement ; et il est vain d'espérer que les choses ici puissent rester stationnaires, et fixées *ne varietur*. On doit plutôt s'attendre à ce que la situation évolue conformément à la variation des poids en balance. Si l'Irlande croît rapidement en population, en richesse, réalise son unité et que l'Angleterre continue à patauger dans le chômage, l'appauvrissement, les embarras extérieurs, les deux nations tendraient vers moins d'inégalité, et l'affranchissement s'ensuivrait. Si, au contraire, l'Irlande, constituée en Etat Libre, se révèle un échec, une affaire qui ne paie pas, et que l'Angleterre, quitte de ses empêchements et recommençant à vendre, redevienne disponible et forte, alors, inévitablement, j'en ai peur, elle remettrait la patte dessus. La question dépend des forces respectives ; mais a-t-elle jamais dépendu d'autre chose ?

§

Or, depuis six mois, la force irlandaise n'a pas cessé de diminuer. La fissure ouverte dans le front jusqu'alors uni du Sinn Féin n'a pas cessé de s'élargir : indice peut-être déplaisant, au fond, pour l'Angleterre, parce qu'il montre que des concessions, même étendues, n'éblouissent pas l'Irlande, que rien, sinon son plein droit, ne la satisfera sans retour ; mais avantage certain pour le cabinet britannique, qui ne trouve plus devant lui ce bloc compact de la veille, et succès personnel pour Lloyd George, dont l'habileté a su, parmi ses adversaires, opposer les intransigeants aux politiques ; mais surtout, affaiblissement profond pour l'Irlande, dont hier l'effort unanime s'arcboutait contre un seul obstacle et aujourd'hui se distribue en deux poussées contraires qui s'affrontent, s'épuisent et s'annulent.

Dès janvier, la minorité républicaine refusait de servir le régime établi, qu'elle déclarait illégal, la Dail élue pour fonder la République n'ayant pas, disait-elle, qualité pour la renverser. La majorité constituait un Gouvernement provisoire pour préparer la substitution de l'Etat Libre à la République ; car la République, proclamée par la Dail le 21 janvier 1919, si elle était nulle et non avenue pour la loi britannique, existait réellement aux yeux des Irlandais et ne cesserait de vivre que le jour où un nouveau Parlement, issu d'élections nouvelles, y mettrait fin en ratifiant définitivement le traité. De là cette bizarre situation de deux gouvernements coexistants et superposés : le gouvernement de l'agonisante République, dont Griffith est le président, et le fossoyeur désigné tout ensemble ; le gouvernement provisoire qui assemble et monte, pendant cette période de transition, le mécanisme du futur Etat Libre, et dont le président est Collins.

Ces hommes, pour leurs débuts, semblaient agir avec adresse, énergie, décision. Décision, par exemple, quand, dépossédant le tout puissant « Bureau des Etudes » de son

antique contrôle, ils imprimaient immédiatement à l'instruction publique un caractère national, notamment par l'enseignement, désormais obligatoire, de l'irlandais ; ou encore quand Collins rencontrait sir James Craig en dehors du cabinet de Londres, comme un Irlandais un autre Irlandais, et révoquait le boycott contre Belfast, à condition qu'à Belfast on reprît les ouvriers catholiques expulsés des chantiers. Énergie, quand, discutant avec le même Craig la rectification des frontières ulstériennes, il lui réclamait sans merci les comtés entiers de Tyrone et de Fermanagh, la ville de Derry, partie des comtés de Down et d'Armagh, tout ce qui est anti-orangiste dans le Nord, et sans quoi le Nord ne peut vivre. Adresse, quand, pour flatter l'orgueil national, il prenait solennellement possession du Château, siège et emblème sept fois séculaire de la domination anglaise, ou qu'il faisait défiler par les rues de Dublin sa première compagnie en armes et uniforme, allant occuper Beggar's Bush, la caserne des plus exécrés policiers. D'ailleurs les faits parlaient en sa faveur : déjà Auxiliaires et *Black and Tan's* évacuaient les villages qu'ils ont si longtemps terrorisés, la Police Royale était remplacée par la Police Républicaine, régiment après régiment s'embarquaient au son du vieil air : « Qu'Erin se souvienne de nous ! »

Mais quoi ! Si vigoureux et si intelligent qu'on suppose son effort, le gouvernement provisoire n'en demeurait pas moins dans une situation bien précaire, ne disposant ni de finances régulières — il vivait d'emprunt, en attendant que les recettes du budget irlandais lui fussent réellement transférées, — ni de troupes sûres, — les Volontaires étant minés par la propagande adverse, et l'armée régulière encore à créer. Pour comble, il se trouvait pris entre deux feux : les Orangistes de Belfast, en dépit de tous les accords, continuaient gaillardement à massacrer les nationalistes catholiques, et il lui était presque aussi impossible de secourir les victimes, car c'était fournir prétexte à une inter-

vention anglaise, que de ne les secourir pas, car c'était prêter le flanc aux attaques des Républicains, qui l'accusaient de lâcheté.

Ce parti, qui ne voulait rien rabattre de l'indépendance ou du séparatisme, tout vaincu qu'il sortît des débats de la Dail, éveillait encore de profonds échos dans ce qu'il y a de plus irlandais en Irlande. Lui-même ne pensait pas avoir le nombre derrière lui, mais, plus ou moins consciemment, plus ou moins ouvertement, il prétendait à la qualité. Or, dans l'histoire des cinq dernières années, était-ce le nombre qui avait compté, ou bien les minorités résolues et ardentes? Ses raisons procédaient moins de la raison que de l'enthousiasme, et l'enthousiasme longtemps encore, pensait-il, serait la force qui, aux grandes heures, remuerait l'Irlande. Pourquoi eût-il désespéré ?

Au reste, l'événement a prouvé quelles sympathies il conservait parmi les combattants.

Je me rappelle avoir eu à Dublin, vers le milieu de novembre, une conversation qui m'avait rempli d'anxiété. Mon interlocuteur, officier commandant une compagnie de Volontaires, n'était ni tout jeune, ni inculte, ni borné, bien au contraire. J'exprimais l'idée qu'il y aurait une transition délicate à ménager pour faire descendre la masse des grands rêves et des grands mots, par où on l'avait soulevée, à des réalités non pas tellement moins confortables, seulement moins flambantes : ce serait le moment pour les leaders Sinn Feiners de prouver, après leur énergie, leur dextérité. Mon homme protesta vivement, indigné : « Nous ne sommes pas battus, dit-il en gros, pour être à la fin trahis par des politiciens. Si l'ennemi ne veut pas nous donner notre dû, tout notre dû, et nommément la République avec l'indépendance, nous reprendrons les armes ; nous sommes les vainqueurs (*sic*), et c'est même là ce qui procure aujourd'hui la maniabilité de l'Angleterre. Si elle ne cède pas, nous n'avons qu'à peser plus longtemps. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'en ce moment l'Egypte et l'Inde

combattent pour nous comme nous pour elles, que le front d'Irlande représente dans l'Empire le front de la liberté, et qu'il y aurait sottise et honte à l'abandonner, sauf en cas de complète victoire. » Voilà le fait. Il est grave. Mon interlocuteur, j'y reviens, n'était pas un impulsif ; c'était un homme posé, honnête, instruit, — fanatique. Mais si, parmi les volontaires, les gens d'âge et de culture étaient tels, quels devaient être les autres, le chef local, le soldat enthousiaste et naïf, qui sont le nombre ?

Or, il faut bien le dire, après ces douze mois de guérilla, ce sont les combattants qui dominent le pays, et ils vont parfois jusqu'au despotisme le plus caractérisé. Un état de choses s'est à la longue réalisé ici qui rappelle, je pense, la France de la Terreur tenue par les Comités Jacobins. De petits officiers, avec l'instinct d'autocratie qui est dans l'homme armé libre de tout contrôle, ont pris sur eux d'interdire un journal pendant quinze jours, taxé les gens de leur propre autorité, et ce, même avant la chute du président de Valera et le flottement qui s'en est suivi. Dès le 27 octobre, le ministre de la Défense, Cathal Brugha, avait dû lancer un ordre général contre ces pratiques de tyrannie. D'autre part, on ne peut attendre de bandes qui se sont formées spontanément, en marge de la loi écrite, pendant une période de trouble, sans traditions, et jusqu'ici sans moyen d'imposer l'obéissance à des éléments évidemment mélangés, une discipline comme on en trouve dans les vieilles armées régulières. Les unités de Munster étaient incertaines, la brigade de Seumas Robinson, dans le comté de Tipperary, en rébellion ouverte ; et des épidémies de vols à main armées, des troubles agraires, accompagnés d'inquiétantes violences, s'allumaient, s'éteignaient, reprenaient sporadiquement. Fait plus grave, le ministre de la Défense, Richard Mulcahy, ayant refusé d'autoriser une assemblée générale, où les délégués des troupes eussent examiné les récentes décisions de la Dail (*sic*), un officier de haut rang, Rory O'Connor, suivi d'un certain nombre

d'autres, déclarait publiquement ne plus obéir au Quartier Général, recrutait des hommes, les payait à l'aide de contributions forcées, se retranchait dans les *Four Courts* ou Palais de Justice.

Qui ne verrait là que pur désordre, simple explosion d'anarchie spontanée, aurait des choses une notion courte et incomplète. Ne l'oubliez pas, rien n'était plus étranger aux têtes irlandaises — et comment en eût-il été autrement ? — que cette conception, pour nous si naturelle et même si indiscutée, d'une armée restant à l'écart de la politique, irresponsable agent d'exécution du gouvernement établi. C'était si vrai que, du côté de l'Etat Libre aussi bien, nombre d'officiers, Mac Keon, O'Duffy, d'autres encore, étaient ou allaient être en même temps députés. Bien plus, les chefs des Volontaires, convaincus qu'avant tout c'était leur action qui avait fait plier Londres, entendaient que ce fût, non pas la masse inerte qui n'avait ni combattu, ni risqué, mais eux et leurs hommes qui décidassent du sort du pays. Tel était l'esprit de cette situation extraordinaire.

En tout cas, on voit combien le parti républicain, à défaut de faveur, avait encore de puissance restante : ce fait explique peut-être pourquoi la majorité, au lieu d'imposer sa politique, chercha si longtemps des accommodements avec lui. Et puis le désir profond de l'électorat était qu'une conciliation intervînt. Enfin il y avait entre les adversaires d'aujourd'hui des souvenirs lents à s'effacer; c'était Collins qui avait jadis tiré de Valera de la prison de Lincoln : tous deux pouvaient-ils l'oublier en un jour ?

Aussi, pendant des mois, les Républicains dictent-ils leur volonté. A l'*Ard Fheis* ou assemblée générale de l'organisation Sinn Feiner ils se prêtent à un replâtrage apparent de l'unité, mais obtiennent, en revanche, le report à trois mois de ces élections imminentes, dont ils n'attendent rien de bon. Et quand la fin du délai approche, ils concluent avec les tenants de l'Etat Libre un cartel des plus avanta-

geux : les deux partis présenteront sur les mêmes listes un nombre de candidats calculé de façon que la force numérique des deux factions reste la même dans le nouveau Parlement ; et par avance on annonce un gouvernement de coalition. Ainsi les Républicains espèrent amortir la vague d'hostilité qu'ils sentent grossir contre eux. Vaines précautions ! Pour la première fois depuis 1918, et malgré des tentatives caractérisées d'intimidation, des groupements autres que le Sinn Fein, indépendants, fermiers, socialistes, sollicitent les suffrages. Les élections sont un triomphe pour les travaillistes, et pour les Républicains un désastre : 36 seulement, pour 128 sièges, entrent à la nouvelle Dail.

A présent la situation est toute autre. Le verdict populaire a prononcé. L'éventuel gouvernement de coalition s'efface, à peine apparu, de l'horizon politique. Celui de Collins se sent encouragé et justifié. Or, depuis une douzaine de semaines, il poursuit le recrutement de l'organisation d'une armée régulière, bien armée, habillée et payée ; il se croit aujourd'hui en main un outil plus solide et plus sûr. Au contraire, les hommes de Rory O'Connor, qui ne reçoivent pas de solde, vivent nécessairement sur le pays, réquisitionnant les vivres dans les magasins et l'argent dans les banques, ce qui n'ajoute guère à leur popularité... Se joignent à eux, ou s'en autorisent, les ruffians de toute la contrée, qui ne voient dans l'aventure qu'un prétexte à désordre et à pillage, et qui achèvent de les compromettre. Décidément, pense Collins — car des mois de querelles ont accru l'aigreur entre lui et ses adversaires, — l'heure est bonne pour se débarrasser, en bloc, de tous ces gens-là. Sans compter que peut-être, après le meurtre de sir Henry Wilson, le cabinet de Londres le somme plus ou moins crûment d'en finir.

Quant aux hommes des *Four Courts* — et la collusion de M. de Valera avec eux, d'abord inavouée, devient de plus en plus claire — céderont-ils ? Non. Outre leur conviction oligarchique qu'eux, combattants, doivent préva-

loir sur le « marais », il y a chez certains un sentiment mystique qui ne pliera que devant la force. Il suffit d'avoir vu ce frêle O'Connor, face souffreteuse et pâle, aux creuses joues striées de profondes rides verticales, aux brûlantes prunelles ascétiques, figure inoubliable qu'on dirait descendue d'un Zurbaran ; il suffit de l'avoir ouï murmurer de sa voix contenue, et comme à lui-même : « La liberté de l'Irlande m'est plus chère que ma vie (*sic*) », pour savoir que certains ne s'inclineront que pris ou morts.

Dès lors les événements se précipitent. Attaque, bombardement, reddition des *Four Courts* incendiées. Attaque, bombardement, destruction de tout un côté d'O'Connell Street, où de Valera s'est retranché. Quand la place est en flammes, la garnison s'échappe comme elle peut. Avec cinq ou six hommes, et deux femmes, Mrs Mac Swiney, femme de l'héroïque lord-maire de Cork, et Miss Barry, sœur d'un étudiant pendu l'an dernier, Cathal Brugha, atteint déjà de treize blessures en 1916, lors de la rébellion, est resté pour amuser jusqu'à la dernière heure l'ennemi hésitant. Au moment suprême il donne l'ordre aux siens de se rendre ; puis, comme avait fait le O'Rahilly il y a six ans, quand Brugha voit ses compagnons saufs, alors lui tout seul il charge et se fait tuer.

Maintenant la guérilla s'allume, insaisissable et peut-être endémique, un peu partout dans les comtés, et qui saurait en prévoir le terme ? Qui sait si le parti républicain, plus faible et par cela même qu'il est plus faible, ne retournera pas en sa faveur cette opinion si peu friande de logique et si esclave du sentiment, si traditionnellement éprise des misérables : hors-la-loi, vaincus et martyrs ? Qui peut mesurer la valeur persuasive, sur de telles âmes, d'une fin comme celle qu'a faite Cathal Brugha ! Et inversement, si l'idée républicaine redevenait par trop puissante, les hommes de l'Etat Libre ne seraient-ils pas tentés peut-être de s'appuyer sur les débris du Redmondisme, sur les ex-Unionistes du Sud ? qui sait même, en cas d'unité, sur les Ulstériens !

Collaborations qui ne favoriseraient guère l'irlandisation du pays.

En tout cas, ce qui est sûr, c'est l'immense perte de prestige que subit l'Irlande ; le monde, n'ayant pas le loisir, ni le goût, d'étudier les causes, à elle spéciales, qui expliquent, sans l'excuser d'ailleurs, la guerre civile, penche à exagérer la sévérité et le mépris dont son jugement se mêle. Ce qui est sûr, c'est le triomphe moral de l'Angleterre, qui passe à des Irlandais, donnant la chasse à des Irlandais, notez-le, le rôle ingrat qu'elle jouait l'an dernier et que semblent à demi justifier les convulsions actuelles. Ce qui est sûr, c'est l'impuissance absolue de l'Irlande qui s'annihile elle-même et que Belfast aussi bien que Londres regardent se débattre, non sans un sourire compréhensible.

Quelle tristesse quand on se rappelle le beau dialogue qu'échangeaient, il y a six mois encore, Collins et de Valera : « Vous aurez besoin de nous demain. — Nous avons besoin de vous tout de suite ! » Hélas ! avec la violence passionnée que ces émotifs portent dans la politique, ils ont insouciamment laissé les dissentiments tourner à la dissension. Ils seraient bien aveugles de croire que leur situation a cessé d'être dangereuse, bien imprudents d'écouter cet individualisme sans réserve, ce triste penchant à la désunion anarchique qui, dans le passé, leur a tant de fois coûté si cher ! Qu'ils ne l'oublient pas, la manœuvre la plus difficile reste à exécuter : défiler en prêtant le flanc devant une armée en bataille. Le plus gros de la tâche reste à faire : rebâtir une nation, décider par leur sagesse, leur puissance de travail, leur vertu propre, si l'Irlande laissée à elle-même s'inclinera décidément devant la supériorité saxonne et ne sera qu'une Grande-Bretagne de l'ouest, ou bien si elle trouvera dans le rebondissement de son génie celtique la force de produire une civilisation à elle.

Aujourd'hui, en tout cas, cette revenante, qui sort de la tombe après tant de siècles, n'a que le souffle, un souffle qu'il ne faudrait guère de fautes pour éteindre. Rappelez-

vous cette princesse qui, après bien des années en Tir-na-Ong, au pays où les morts goûtent l'éternelle jeunesse, s'en est revenue voir le roi son père et son pays de Connaught : elle est montée sur un cheval fée, mais si elle met pied à terre, elle reprendra pour jamais le voyage sans retour. Toute pâle encore d'un reflet de là-bas, voici l'Irlande en selle : faut-il déjà qu'elle vacille sous la poussée des siens?

ROGER CHAUVIRÉ

Professeur à l'Université Nationale d'Irlande.

D'UN ART EURYTHMIQUE

—

1. — L'art du surnaturalisme prochain sera l'eurythmique.

2. — Le surnaturalisme d'hier fut celui des maîtres créateurs antiques, médiévaux, renaissants, classiques, romantiques ou symbolistes. Les surnaturalistes de demain, chacun à leur manière, seront les humbles écoliers de ces devanciers avec la témérité, cependant, et comme il sied, de situer l'œuvre d'art plus avant dans le réel divin où l'infini prolonge le fini en les immensités de l'âme et de l'esprit.

I. — DU SURNATURALISME

3. — L'art est création par le vouloir d'une rare toute-puissance. Quels que soient les éléments et matériaux, c'est le dieu en toi, seul, qui prescrit l'assemblage, d'après l'archétype qu'il a préfiguré. Voici les ouvriers, la pierre et le ciment. Bonne qualité, sûre technique feront l'ouvrage excellent. Mais la création ne se révèle, vivante en son unité eurythmique réalisée, que lorsque est tombé l'échafaudage, disparu l'outil et son artisan, voire leurs traces aussi.

4. — Aucune formule d'art ne sera viable, si elle résulte d'un parti pris fantaisiste ou abstrait, car l'arbre seul engendre l'arbre, la fleur nouvelle et son fruit. Toute autre production, en cette conjoncture, n'est que faux-semblant, trompe-l'œil, mécanique ou ferblanterie. Or, qui l'oublierait s'en souvienne, l'art ne sera jamais le métier ou l'industrie, encore moins les jongleries ou batelages des malins-singes triomphants.

5. — Tu ne créeras donc qu'avec le secours de ton âme multiple et infinie. N'aie crainte de te dissoudre dans le chimérique ou l'imaginaire avec cette magicienne. Tout lui est soumis, la matière aussi bien que l'esprit. Aime le terre à terre, si tu

veux, mais sous le ciel et dans le ciel en toi qui s'immensifie avec les clartés surnaturelles.

6. — La magicienne sommeille, ou bien elle est froide et vague, comme une vieille femme en ses veilles inanes. Sans elle, je le veux croire, tu es un être intelligent, la plus intelligente même des créatures zoologiques. Tu es bien en cervelle et prompt d'esprit. Tes sens t'enrichissent des provendes naturelles qu'ont prises, à tout ce qui n'est pas toi, leurs antennes subtiles.

7. — Tu es artiste, au surplus ; maître de ta technique ; capable de reproduire, par les transpositions du verbe, du son, des couleurs et de la matière, tes équivalences sensorielles. C'est parfait ! Te voilà phonographe, photographe, moule à formes, matrice à médailles. S'il y a plus, c'est que le *mens divinior*, à ton insu, fit le meilleur de l'ouvrage. Bouche la fissure qui laisse fuser le divin, et te revoilà d'après nature : table, cuvette, grand clerc et maître ès-arts du réel mitoyen, mais un dieu ? — nenni ! pas même son vicaire.

8. — Si, par excès de malheur — et, dans ton cas, le bonheur contraire est rarissime — un seul de tes sens physiques règne en ton activité interne, n'es-tu point le sourd qui ne voit guère que nos formes pondérables ou l'aveugle tapi sous le cornet de ses oreilles ? Dérisoire est la licence des gestes à qui n'est point seigneur et maître de sa liberté intérieure, la seule vraie liberté !

9. — Les témoignages immédiats des sens sont vulgaires, d'une première venue toute physique. Il fait jour ; il fait nuit ; il vente ; il pleut et de diverses façons qui, toutes, sont leçons banales de notre expérience. Pourquoi le dire ? Chacun ne le sait-il point ? Ah ! oui, mais, comment le jour se lève en mon âme et comme il pleut en mon cœur ainsi que sur les toits, qui le saura, si je ne le dis ?... Peu t'importe. Tu es un écho fidèle, et la raison, maîtresse souveraine en son domaine, guide tes aventures planimétriques. Révérons la raison, bonne patronne usuelle pour le sens droit et la sagesse utilitaire de l'homme, si prompt à buter contre ceci, contre cela et, plus misérablement encore, à se tromper d'idées et de sentiments, dans

l'effarante nécessité de bien orienter l'existence. Les raisons de la raison ne sont point toujours celles de la pensée, et, peut-être, jamais du pur esprit inspiré. Mais passons. Voici tes plaines abstraites, tes vérités sans grâce efficace, tes fleurs d'argile et leurs graines de plomb ; voici même ta pauvre humanité vile, sans vie spirituelle ; ouvre la fissure: déjà les brises palpitent, le printemps frémit et la jeunesse du ciel et de la terre s'éveille avec l'aurore de ta belle saison.

10. — J'oubliais : tu vas combiner les sensations brutes avec tes idées premières et les émotions avec ce que tu sais scientifiquement de notre appareillage physique. Alors, au miroir de la réflexion, voyant ton image, tu t'écries : « Comme je suis ressemblant ! » Et, cependant, tes muscles, plus ton cerveau, plus tes sens, avec tes organes, tes viscères et ton sang, cela ne fait pas un homme, un dieu encore moins, ô table, ô cuvette pensantes !

11. — Maintenant, la magicienne, peut-être, est-elle morte ? Qu'importe, répondras-tu ? Mes facultés sont vivantes. Je tiens mon idée du beau et le secret des nécessaires ordonnances et manigances pour que tels et tels vaquent en mon œuvre ornés de leur plus fin sourire connaisseur. C'est vrai, je te préfère ainsi ; tu te complètes. Mais toi, c'est encore un autre qui n'était pas soi-même et ressemblait à maints artisans qui firent la même chose que lui. L'art est créateur, et tu reproduis copies et répètes sans cesse ce qui fut écrit, dit et fini.

12. — Chacune de nos facultés possède sa ligne d'intelligence et son mode sensible. Toutes correspondent au foyer commun d'activité créatrice, lorsque le plus faible courant spirituel les pénètre. Mais restons dans le cas d'infirmité où nous nous sommes mis. Le subconscient animique est toujours refroidi. Il faut remarquer, en cet endroit, que lorsque l'une de nos facultés est active, les autres déclinent en des états de passivité ou de silencieuse attente. Chacune d'elles, à son tour, doit prendre la dominante, lorsqu'elle en est requise par l'action. Toutefois, comme les sens, les facultés livrées à elles-mêmes sont d'inégale force et celle qui prédomine devient aisément tyrannique. Au surplus, l'homme prévarique, par faiblesse ou per-

versité, de ses dons et facultés qu'il engage en des rôles contre nature. Ici, encore, des infirmités, dont certaine te rendra protubérant d'un côté, creux de l'autre, ou complètement dénaturé. Même en supposant que tu sois régisseur de tout ton clavier, tes sons viendront des cordes, au lieu de vibrer en ton âme, et tu ne seras point l'interprète de toute ton humanité.

13. — Oui, vraiment, sans ton double où réside l'identité secrète et l'unité infinie de ton être, jamais tu ne réaliseras ta promesse, pas même en ta personnalité. Or, pauvre ou rabougri, incomplet ou monstre, tu n'entreras au paradis avec ta Béatrice, ni même, en enfer, précédé de Virgile.

14. — Mais, que dis-je ? jamais sans ton âme profonde et secrète où résident ton identité réelle et ton unité infinie, jamais tu ne seras le maître souverain de ta toute-puissance individuelle. Au lieu de créer, tu es déterminé par tes sens avertis et tes facultés maîtresses. Or, comme rien ne va droit en ce monde sans le gouvernement d'un seul, en ton anarchie intérieure, tu adultéreras tes valeurs et feras concourir tes sens et facultés, précisément, contre nature, parce que tu ne seras pas surnaturalisé, selon le gré de ton génie souverain. Monstres esthétiques, monstres moraux proviennent tous de telles causes tératologiques. Lorsqu'il donne sous l'impulsion de toute sa radieuse eurythmie, jamais un créateur n'est monstrueux, parce qu'alors il extériorise l'harmonie de l'être dans toute sa plénitude.

15.— Sur les plans immédiats, toutes perceptions, sensations, idéations sont distinctes dans la simple image de leur complexité apparente. La rose que vous regardez, c'est d'abord la rose que vous voyez. Mais des sens introspectifs descendent cette image au plus profond de nous-mêmes, où elle prendra sa valeur spirituelle, au sein de l'eurythmie dominante qui l'appelle. C'est dans cette vie seconde, au pôle inverse du monde visible, que nos sens et facultés correspondent, se répondent, s'interpénètrent, créant l'état eurythmique, qui déjà sera ton œuvre virtuelle par le vouloir conscient imposé à tes intuitions créatrices, ô puissant ajoutant l'ordre surhumain à la nature.

16. — Celui qui s'abandonne à la nature dénature l'homme, puisqu'il quitte ainsi ce qui le divinise.

17. — La nature est livrée à la fatalité des causes et à l'éternité d'irrévocables lois. Le sort de l'homme est de lutter sur terre contre ces lois, même en les subissant. En suivant sa voie propre de progression spirituelle, il se dégage des déterminismes, comme s'il devait s'en affranchir à jamais, lorsque l'esprit sera libéré de la matière.

18. — Déjà, maison, cité, patrie sont autant de citadelles qui t'abritent contre vents, marées et autres dangers barbares. La nature, qui fait ton corps et le détruit ensuite, ne connaît pas son œuvre. Toute son âme n'est que la tienne et tu le sais. Ne l'oublions pas, Dieu créa l'homme à son image et la véritable image de l'homme se trouve en son identité métaphysique. C'est pourquoi, sur terre, l'humain est par essence surnaturaliste, car lui seul y proclame l'ordre spirituel et en communique la vertu aux sons, aux couleurs, aux parfums, aux formes et aux choses.

19. — Le surnaturalisme, c'est le monde muet, aveugle, sourd, insensible, désertique mentalement, quoique mu par une souveraine intelligence, qui reçoit de l'homme paroles, vision, musique, sentiments et idées ; c'est le monde devenu un fait humain, le monde porté par l'âme à sa puissance esthétique.

20. — L'on peut dire que la locomotive est surnaturaliste comme la frise du Parthénon ou la *Symphonie Pastorale*. Mais, en ajoutant que le surnaturalisme le plus pur est celui qui manifeste l'œuvre la plus avant dans la transcendance divine.

21. — Nous tenons à l'ordre naturel par le corps et les sens physiques ; à l'ordre humain par l'intelligence et les sentiments ; à l'ordre surhumain, par l'âme et ses facultés involutives et intuitives ; à l'ordre divin, par le souffle inspiré, activité primitive qui fait sourdre toute vie spirituelle en nous et hors de nous.

22. — L'accord des perceptions venues les unes de l'externe par le corps, les autres du moi par l'âme, les autres du mystère

par le subconscient se produit par une prise de conscience qui est un état eurythmique, ou combinaison parfaite du naturel, de l'humain et du divin, avec le rythme en durée imprimé par la vie.

23. — L'artiste est celui qui sait créer, selon le mode du verbe, de la couleur, ou du son, l'équivalence de l'eurythmie primitive, avec le don, la puissance, ainsi fixée, de provoquer chez autrui une pareille symphonie intérieure, car l'art est communion et non tel narcissisme égoïste ou jeu de nègre fou.

II. — DE L'EURYTHMIE

24. — Tout état eurythmique est rythme, composition intime, mystérieuse alliance autour d'une dominante psychique qui fait varier toutes les valeurs selon ses secrètes correspondances avec elles. Si cette dominante est musique : pensée, sentiments, images et couleurs deviendront musicales.

25. — Tout état eurythmique est instantané et simultané. Il est hors du temps et du mouvement. Son rythme est fonction de la durée. L'œuvre eurythmique, au contraire, sort de la durée par l'expression qui, étant limitative et successive, divise le temps, l'espace, le mouvement, mais y retourne de toute la puissance de ses beautés synthétiques.

26. — Une belle cathédrale, celle de Reims ou de Paris, réalise le chef-d'œuvre eurythmique de la matière solide, du mouvement et de l'esprit inspiré. Le mouvement meut la matière dans son architecture, laquelle le retient en ses formes immuables, engendrées par l'esprit. Ainsi est rendue visible, et réalisée extérieurement, la vision créatrice d'un Jean d'Ortais ou d'un Pierre de Montreuil. Et, dans son ensemble, cette structure de pierres périssables formule cependant une idée en soi éternelle.

27. — Entre l'œuvre virtuelle et l'œuvre réalisée, la déperdition esthétique est immense. Il faut bien le répéter, ce cri désespéré de l'Alighieri : Oh ! comme ma parole est courte, et faible, devant ma pensée ! Il est si difficile de convertir la durée en étendue, de passer du simultané au successif, de la qualité

à la quantité, du spirituel au plastique, du divin à l'humain, de l'humain à l'idéal, et du métaphysique au physique

28. — L'art est donc transposition du perceptible et suggestion de l'Insaisissable, de telle sorte que l'œuvre concrète, au contact de l'esprit récepteur, reproduise intérieurement la beauté originelle. L'eurythmie seule permet ce double miracle.

29. —L'eurythmique est donc l'art essentiel et intégral. Pour l'instant, ne l'examinons que selon la dominante du verbe, c'est-à-dire sous son aspect littéraire.

30. — Et posons en principe que le verbe créateur en beauté ne s'exprime que sous la forme du poème, poème en vers ou en périodes eurythmiques.

31. — Proclamons encore cette vérité capitale : le poème doit déterminer sa forme et le poète la créer. Donc, point d'amphores préexistantes, pour recevoir l'essence divine. Crée tes urnes et laisse celles qui contiennent le génie des autres : elles sont sacrées !

III. — DE LA PROSODIE EURYTHMIQUE

32. — Tout poème, avec sa substance et son thème, présente une succession, simultanée ou alternative :

1° de mots et de signes ;
2° de propositions grammaticales et logiques ;
3° de sons et de cadences ;
4° de silences et de rythmes ;
5° de phonies, d'euphonies et de polyphonies ;
6° de figures et d'images sensibles ;
7° de périodes eurythmiques.

33. — Le poète se donne son sujet ou le reçoit de sa faculté créatrice. Il n'en est point d'interdits, sauf par les bienséances humaines, sociales ou morales. Et dans le thème choisi, le poète ne relève que de ses dons en communion avec les correspondances des autres. Or, ce thème n'existe vraiment que lorsque le sujet a été surnaturalisé par le génie intime du créateur.

34. — Les mots nous sont donnés par la langue dans laquelle nous écrivons. Cette langue est vieille et nouvelle. Tous ses trésors nous appartiennent. La fausse monnaie, seule, est

interdite. Dans le poème, les mots, presque tous, doivent devenir des signes pour l'esprit. Le signe est la valeur des vocables portée à la puissance eurythmique.

35. — Le caractère des propositions grammaticales et logiques est inamovible, les unes résultant des propriétés de la langue, les autres des lois de l'esprit.

36. — Les sons syllabiques sont fonctions de la cadence et l'expression, du rythme.

37. —Le rythme provient des pulsations de la durée développée dans l'espace. Il est d'origine purement subjective, c'est lui qui distribue le mouvement imprimé par l'âme inspiratrice à la trame poétique. Il meut la suite sonore, avec le sens et l'esprit. Il balance aussi l'inspiration, en même temps qu'il phrase l'expression et en mesure la musique.

38.—La cadence est mathématique et physique; elle marque le rapport des unités sonores avec les sons distincts régissant leur émission.

39. — L'oreille perçoit la cadence; l'âme sent le rythme.La cadence résulte d'une série de repères sonores, placés dans la suite du mouvement ; le rythme est le mouvement accordé aux vibrations de l'esprit. Les temps marquent la cadence ; des portées d'expression, le rythme, par conséquent des durées eurythmiques de pensée, devenue verbe. La pensée n'a pas d'insterstices, mais il en existe entre les mots. Ce sont des silences, marquant les flexions du rythme, ainsi que ses mesures. La cadence se nombre et se scande ; le rythme va par séries et se module. Ensemble, cadence et rythme marquent des temps et des mouvements dans l'étendue de la durée subjective.

40. — Le vers français ou la période eurythmique ne peuvent être mesurés par les longueurs d'émission des syllabes, trop variables en notre langue. Les timbres n'ont de valeur qu'en fonction de la phonétique. La hauteur de la vibration verbale seule accentue la cadence, tandis que la longueur des syllabes phrase les périodes sonores.

41. — La cadence, propriété phonique du rythme, est donc

marquée par des temps faibles et des temps forts, les premiers correspondant aux syllabes atones, les deuxièmes aux toniques.

42. — Les syllabes nombrent le mouvement sonore et l'accentuent selon la diversité de leurs hauteurs d'émission. En principe, et d'après les prosodies traditionnelles, deux valeurs servent seulement à la cadence, celle des toniques, invariablement situées à la dernière syllabe ou à l'avant-dernière, selon que la syllabe terminale est muette ou non.

43. — L'eurythmiste ne saurait être sourd. Il doit utiliser toutes ses facultés. L'ouïe, particulièrement, lui est infiniment précieuse. Sa phonique sera donc plus compliquée que celle du versificateur ordinaire, je veux dire moins arbitraire et davantage sensible à la polyphonie.

44. — Il dira d'abord qu'il n'existe pas de syllabes muettes dans notre langue. La prétendue prononciation de l'Ile-de-France, qui les escamote, ne fera point sa loi. Donner à une syllabe dite muette l'accentuation d'une tonique ou d'une atone, c'est assurément une faute de prononciation ou de phonétique, faute aussi marquée que celle qui se commet lorsqu'on soustrait à l'élocution vocale ce son mineur, le plus doux et le plus mélodique de notre langue.

45. — Les syllabes, par le contraste ou l'unisson de leur timbre, subissent des réactions qui font varier, parfois, leur valeur tonique. La réaction de la muette sur la syllabe qui la précède est précisément la plus marquée. Non seulement, elle fait de cette syllabe une surtonique, mais encore, parfois, son effet est si vif qu'il redouble presque la consonne terminale des surtoniques, qu'il fait sonner fort en tout cas.

Nous allons voir que les syllabes muettes terminales se prononcent, au moyen de quelques exemples comparés :

Soupir *(ir)* Soupire (IRE, presque ir-re)

Blond *(on)* Blonde (ONDE, presque ond-de)

Sang *(an)* Exsangue (ANGUE, presque ang-gue)

Fouet *(é)* Fouette (ETTE, ici l'orthographe donne la réduplication de la consonne.)

Galop — *(o)* Galope (OPE, presque op-pe)

Blanc *(an)* Blanche (ANCHE)
Bois *(oi)* Boise (OISE).

46. — La différence de prononciation des mêmes mots, selon qu'ils sont à terminaison masculine ou non, résulte de la muette. Donc, cette muette se prononce, et presque toujours *eu*, doux et affaibli.

47. — Il résulte de ces constatations que la tonique pure et celle suivie d'une muette n'ont pas la même valeur ; cette dernière est plus haute, plus aiguë que l'autre et moins longue. Elle gagne ce que la muette perd en hauteur de vibration par rapport à une atone et perd de sa longueur en raison de l'allongement *diminuendo* de la même muette. Cette syllabe accentuée plus que les autres est une *surtonique,* et la muette qui la suit, une *sousatone.*

48. — D'autres accidents modifient également la valeur d'accentuation des syllabes par rapport aux deux types seulement différenciés jusqu'ici. En voici une classification sommaire, d'après des différences assez sensibles pour être utilisées dans la musique du chant verbal :

Surtoniques. — Antépénultième d'un mot terminé par une muette. Tonique formant hiatus avec la première syllabe de la phonie suivante.

Toniques. — Syllabes terminales des phonies articulées, non terminées par une sousatone *(muette).*

Soustoniques. — Syllabe finale précédée d'un hiatus o-a-*sis* ; tonique précédant une élision : *rê*ve encore ; tonique suivant une muette intérieure : événe*ment.*

Suratones. — Syllabe intérieure précédant une sousatone : *évé*nement ; syllabes intérieures formant hiatus : po-*é*-sie ; syllabe commençant par une voyelle recevant le son d'une consonne ; syllabe élidée.

Atones. — Syllabes intérieures de mots non modifiés par un accident ; monosyllabes non substantifs ou adjectifs.

Sousatones. — Syllabes dites muettes.

49. — L'emploi de ces valeurs sonores ne saurait être soumis à des règles fixes. Mais l'artiste saura s'en servir pour moduler la cadence. Dans cette phrase rythmique :

Sa bouche clamait un silence en délire

on remarquera que la cadence, marquée sur douze temps, se scande selon les tonalités suivantes : Atone — Surtonique — Sousatone — Atone — Tonique — Suratone — Atone — Soustonique — Suratone — Atone — Surtonique — Sousatone.

50. — La cadence résulte du rapport des toniques avec les autres sons qu'elles régissent. Le timbre des syllabes comme les valeurs variées des toniques et des atones donnent à la cadence une valeur musicale élémentaire dont l'harmonie se réalise avec le rythme et les modulations phonétiques. Les hauteurs vocales différentes font sinuer les alternatives sonores du rythme, tandis que la durée d'émission, avec les silences dont nous parlerons, achève de réaliser la modulation phonique.

51. — La syllabe est l'unité du nombre phonique, en même temps que son articulation sonore. Les toniques sont l'unité des cadences. La cadence équilibre le nombre sur le son majeur des toniques.

52. — Les éléments de la cadence sont constitués par chaque suite de syllabes jusqu'à la tonique, la sousatone y comprise, le cas échéant.Ces éléments sont de 3-4-5 syllabes, rarement davantage. Lorsqu'ils sont paritaires et combinés, par exemple : 3 - 3 - 3, ou 3-4, 3-4, la cadence est composée :

Exemple :

D'un seul JET | éLANCée | les MAINS | les doIgts | les BRAS | le buste | les fLANCS | tout le coRPS | envolé | d'un MÊme | mouvemENT | sur la poInte | des pIEDS | KoRÉ | la JEUNE | FIlle | jusqu'A | la lUNE | lanÇA | son dernIER : | EVOÉ !...

D'autres effets encore peuvent être obtenus par les dispositions des éléments de la cadence, effets consécutifs, alternatifs, *rinforzando*, ou *diminuendo*. Le poète remarquera sans peine que ces effets recherchés, ou trop voulus, seraient des procédés plutôt fâcheux. Or, rien de plus contraire à la création, donc à l'art, que l'emploi des procédés.

53. — Les mots nombrent le mouvement et le fixent furtivement sur leurs syllabes sonores ; la durée de ces activités du

son est très irrégulière en français, et, dans la plupart des cas, presque insaisissable. Néanmoins, en dehors des quelques longues cataloguées, l'on peut discerner que le rapport de la durée des émissions avec l'intensité des sons syllabiques s'établit ainsi dans la plupart des cas :

Furtives : Sousatones intérieures ;

Brèves : Surtoniques ; suratones ;

Egales : Atones ; soustoniques ; toniques.

Longues : Toniques à la césure ; syllabes élidées, diphtongues.

Allongées : Syllabes marquant certains points d'orgue du rythme, toujours à la note sensible, comme nous le verrons plus loin.

Longues diminuées : Sousatones finales.

54. — Chaque durée d'émission est limitée par un silence. Ainsi, le mouvement sonore pourrait être figuré par un pointillé, ou des traits d'inégale longueur, et non par une ligne continue. Entre chaque syllabe, le silence vocal est si rapide que l'articulation d'un timbre à l'autre en paraît liée et donne l'impression d'une flexion plutôt que d'une coupure. Il suffit de prononcer n'importe quel mot à haute voix pour se rendre compte qu'il y a un interstice de silence entre chaque syllabe prononcée. Dans : *alternativement*, par exemple, la prise de voix change sur chaque articulation, Donc, les sons vocaux ne s'engendrent point mutuellement, sauf dans les diphtongues et les élisions, d'ailleurs monosyllabiques.

55. — Les silences dont on ne parle jamais en prosodie ont une importance égale à celle des sonorités. Le son appartient au mouvement divisible, numérique et physique ; les silences à la durée. Les mots sont idéographiques ; ils renferment et limitent un sens ; les silences participent à l'écoulement permanent de la pensée. Les silences sont le lien mental ; de leur distribution dépend le caractère du rythme. Le rythme réalisé dans le poème est donc une alternance de sons à une syllabes, couvrant tout l'espace du sens exprimé.

56. — Les silences intersyllabiques, rapides et furtivement sensibles, participent à la cadence ; ceux existant entre chaque

mot, à l'élocution ; les silences de l'expression sont essentiellement fonction du rythme.

57. — Le silence rythmique peut se définir ainsi : traits d'union de durée entre deux fragments d'expression sonore.

58. — Cadence et rythme sont généralement confondus. Nous les avons différenciés en disant que la cadence est le nombre sonore du rythme, lequel provient du balancement de la vie intérieure de l'inspiration. L'accentuation ne marque donc point les flexions du rythme, pas plus qu'elle n'en fait la trame véritable. Le rythme, c'est l'émission même de l'inspiration, marquée selon des alternances sensibles à l'esprit. En variant les toniques, on peut ne pas modifier le rythme lui-même que l'on altérera sûrement en modifiant la place des silences ; c'est par une distribution multiple et arythmique des silences, par exemple, que certains dérythment leurs périodes.

59. — Donc, pour rétablir les rapports : les temps faibles et les temps forts accentuent le rythme ; la longueur des syllabes mesure les émissions sonores ou l'accentuation ; le rythme s'engendre avec l'expression de la pensée ; l'inspiration l'anime ; les silences en marquent les flexions sur des temps de durée plus ou moins longs.

60. — Les silences rythmiques sont les césures simples et les césures ponctuées. On peut les fixer ainsi pratiquement :

La césure simple, ou quart de silence (non ponctuée).

La césure incidente, ou demi-silence (virgule-tirets).

La césure marquée, ou trois quarts de silence (point et virgule).

La césure principale ou silence (point).

La césure allongée. (Point et à la ligne. Entre deux strophes, etc.)

La césure mesurée. (Entre deux vers, sans enjambement.)

La césure amplifiée. (Blanc entre les strophes et les périodes rythmiqu[illegible]rfois.)

61. — Dans la diction, ces silences peuvent être marqués par des valeurs accidentelles. Mais ces valeurs sont fautives si elles rompent l'eurythmie du poème à laquelle l'acteur, par exemple, avec ses moyens scéniques, doit s'incorporer.

62. — Les divisions du rythme, ses phases plutôt, se marquent ainsi :

La mesure rythmique, entre deux césures simples ou incidentes ;

Les groupes de mesures : de part et d'autre d'une césure marquée ;

La phrase rythmique, d'un point à un autre, comme la phrase grammaticale ;

Les périodes rythmiques peuvent être séparées par un point. Elles le sont plus généralement par un point et à la ligne même chez les poètes qui sont de véritables rythmistes, comme André Chénier, Victor Hugo par exemple.

La période rythmique est l'unité eurythmique. Les autres divisions ont surtout rapport aux caractéristiques propres du rythme.

63. — Exemples :

Deux phrases rythmiques dont les mesures sont marquées par des césures simples :

L'ouranos lacté | *est tout riant d'étoiles.* = *La lune* | *tisse de lin blanc* | *les voiles de la rade.* |

Phrases rythmiques mesurées sur des silences incidents :

A l'heure interdite, | *sur la rive du couchant,* | *quel marinier téméraire,* | *Léandre,* | *t'a-t-il passé,* | *vêtu seulement de la chlamyde ?* |

Groupes de mesures et période rythmique :

Et voici le bélier cornu, | *les moutons laineux qui broutent,* | *les agnelles à lait,* | *l'agneau qui bêle ;* | *la barbiche noire de la chèvre,* | *le bouc grisonnant qui la regarde* | ; *l'œil surveillant des chiens de garde ; les clochettes de bronze accrochant aux oreilles leurs drelins et tintinnabulements.*

64. — Jusqu'ici, nous n'avons considéré les sons que selon des différenciations en plus ou en moins au point de vue du nombre, de la cadence, de l'accentuation et de la mesure des rythmes. Il ne saurait échapper que la phonie a un autre rôle dans le poème, rôle résultant de la variété des timbres et de leurs associations.

65. — Appelons phonie toute association de timbres donnée par les mots du vocabulaire.

66. — Le timbre syllabique peut être considéré comme le son pur élémentaire. La phonie, puisqu'elle est incluse dans les vocables, est donc associée à l'idée ou à l'élément de pensée qu'elle exprime.

67. — En outre, tout mot emprunte une physionomie propre résultant à la fois du sens habituel, de sa construction sonore et des correspondances de ses timbres avec diverses sensations ou impressions.

68. — En dehors de son acception fixe, de sa fonction grammaticale et logique, toute phonie a donc une valeur esthétique sensible dont un véritable artiste du verbe aura le sentiment.

69. — Toute mesure rythmique est déjà une polyphonie. Toutefois, les unités polyphoniques réalisant la symphonie du poème sont essentiellement les périodes rythmiques, résolution complète des phonies, aussi bien que de l'expression et du rythme.

70. — Tout lecteur ou acteur doit avoir connaissance des valeurs phoniques pures et esthétiques, mais encore être fidèle au poète dans l'emploi qu'il en a fait pour combiner ses polyphonies. La même obligation s'impose pour l'audition mentale du liseur, lequel entend les phonies en esprit. L'art polyphonique est fertile en combinaisons de toutes sortes. Il consiste surtout à distribuer les phonies avec leur contenu intellectuel et esthétique dans la durée du rythme, de façon à en réaliser le chant.

71. — Cet art consiste aussi à savoir se servir en beauté des éléments suivants :

1° *L'euphonie* ou liaison non heurtée des groupes de timbres ;

2° *les homophonies* : rimes, allitérations, assonances ;

3° *les harmoniques,* ou phonies dominantes d'une phrase ou d'une période rythmique indépendante des homophonies, comme dans cette phrase rythmique :

Les arondes cursives, par bandes, tournaient leurs rondes aériennes, tandis que les avettes, lourdes de pollen et de sirops, rentraient des champs.

Les harmoniques sont : *cursives, bandes, aériennes, avettes, pollen, sirops, champs.*

La mesure suivante est uniquement composée d'harmoniques :

Bénie est la caresse des brises alizées, sous les tuniques légères que leur haleine soulève.

4° *Les équivalences* sont des équilibres phoniques qui satisfont l'oreille autant que des homophonies, à leur lieu et place. Elles résultent souvent du jeu des nasales, gutturales, labiales, ou des attaques des consonnes sur les voyelles ; d'un certain jeu d'allitérations, comme dans ce quatrain :

Au creux de la combe,
Sous les feuilles qui se renvoient par jeu
Des reflets de lumière blonde,
Une fraîcheur a baigné l'ombre.

5° *Alternances.* Reprises paritaires de phonies homophoniques, ou de nasales, de gutturales et de labiales alternées. Exemple :

Dans le bois où se faisait l'automne, en silence, monotone, lente et incertaine, tombait l'averse des feuilles atones et des graines.

6° *Les dissonances* : la dissonance se produit sur une phonie solitaire, sur un point de mesure où l'oreille attend une homophonie qui ne se réalise pas.

7° *Les absolues.* Phonies d'un son si beau, si plein ou si pittoresque qu'il prend, sans homophonie, toute la dominante sonore de la mesure.

72. — Le phonétiste sait très bien que l'emploi des éléments sonores, régi par la cadence et le rythme, est encore fonction essentielle de l'expression. Les sons parlent ; mais ce n'est point encore assez pour le poète, lequel exige que les sons soient aussi des *signes.*

73. — *Les signes.* Les mots sont les signes de l'idée. Leur première fonction est donc d'exprimer la pensée nettement et clairement. Mais les idées, en nous, ne sont point nues ou purement abstraites. Elles ont une lumière, une température, une couleur, des parfums parfois. Nos sensations, perceptions, émotions ne s'évaporent point en s'incorporant à l'ordre mental. Aucune opération de l'intelligence n'est isolée du milieu

spirituel, de sorte que, toujours, de quelque façon, les mots exprimant les idées doivent être également les signes de leur entité psychique ou de leur cause émotionnelle. La progression du signe ne s'arrête point encore là. Dans le poème eurythmique, le signe doit être, en fonction du rythme et de la phonétique, le révélateur esthétique par excellence.

74. — En tout cas, c'est de la combinaison des signes et de la caractéristique sonore des mots que se constituent les phonies sensibles de la période rythmique. C'est tout un art, répétons-le, que de bien les situer sur un point de la ligne du rythme. La note sensible du rythme se produit sur le point où le signe dominant est eurythmiquement placé.

75. — Les mots deviennent des signes lorsque, échappant à leurs servitudes ordinaires, ils prennent une valeur spirituelle, valeur suggestive, évocatrice ou correspondant à une vibration émotionnelle. Clos en leurs acceptions d'usage, les mots germent, fleurissent, embaument, se colorent par l'image. Le signe est leur possibilité d'infini en nous. Quand je dis : *La craie est blanche*, les quatre mots de cette proposition sont en fonction du sens littéral exprimé ; toute la signification de l'adjectif est attribut du substantif. Aucun de ces mots n'est signe. Mais si, parlant d'une vierge, nous écrivons : *Son âme fleurie comme une branche d'amandier blanc à la saison des nids*, nous sentons que le blanc de l'amandier est le signe animique de la fleur de l'âme. Non seulement les mots, mais encore et très souvent les expressions, sont des signes. Dans la phrase rythmique ci-dessus ces expressions sont *âme fleurie, amandier blanc, saison des nids*, lesquelles n'occupent pas une place indifférente dans la construction eurythmique.

76. — Tout mot peut donc devenir signe selon la fonction qui lui est conférée par l'esprit. Le signe est singulièrement renforcé par l'image. L'on peut dire même que les images qui ne sont pas associées à un signe sont mauvaises, inutiles.

77. — La polychromie verbale est fonction de l'image pour les couleurs extérieures et du signe pour les colorations psychiques.

DE LA PÉRIODE EURYTHMIQUE

78. — Tous les éléments du langage et la pensée, dans le poème, tendent progressivement à l'eurythmie par associations, alliances du physique, du concret, de l'abstrait avec les valeurs spirituelles ou spiritualisées, idéales ou idéalisées de l'esprit inspirant le verbe.

79. — Ainsi, le mot du vocabulaire devient le signe et la phonie esthétique, en même temps que l'élément de la cadence et le corps du rythme.

La phrase et les membres de phrases sont rythme et musique sensibles.

Le rythme, qui est chant de l'esprit, musique intérieure de l'âme, berce la pensée, anime les signes, sensibilise les phonies esthétiques.

Et toutes ces caractéristiques n'en font qu'une dans la période eurythmique, union de l'intelligence et de l'âme, des facultés et des sens, du regard, de l'ouïe, du toucher, de l'odorat avec leurs correspondances réciproques et leurs doubles psychiques.

80. — La période rythmique est grammaticale, logique, lyrique, rythmique et musicale, unanime dans l'expression de la beauté intériorisée.

81. — En tant que rythmiste, écoute intérieurement, suis le mouvement de l'âme, ensuite prête l'oreille aux sons que tu insères dans cet écoulement musical.

82. — Comme polyphoniste, fais que ton oreille épouse les intuitions esthétiques. Les sons ont des couleurs, des parfums, des formes, ne l'oublie pas. Et surtout module selon l'harmonie inspirée de ton chant.

83. — Mais que l'artiste en toi, jamais, ne blesse l'idée ni le sentiment.

84. — Que tes périodes eurythmiques soient les vrais moments de ton poème, vécu intérieurement avant de le mettre en œuvre.

85. — Et pour l'écrire librement, ton poème, sois maître

de tous tes moyens ; c'est à cela que sert l'étude et la méditation de ton art en sa technique et son esthétique.

86. — Mais la connaissance n'est pas la puissance créatrice.

87. — Aussi, ne tireras-tu aucune parcelle de beauté de ton expérience, si tu en fais un procédé. Méfie-toi des recettes ; elles ne sont bonnes qu'à la cuisine et non à l'art.

88. — En art, chacun ne peut avoir que la part prise en lui-même de soi et du monde extérieur, enrichi par les autres tant qu'on voudra, irrigué par la tradition et plongeant, aussi, au plus profond de la nature humaine.

89. — En tout ceci, ami lecteur, et ce sera mon dernier article, veuille ne voir que la table des matières d'un livre qui sera fait, si Dieu nous prête vie, ainsi que disent les Sages...

RAYMOND CLAUZEL.

MONSIEUR DE CANCAVAL [1]

—

XX

Après avoir obéi au mauvais conseil de la colère, Mme Lerebour, encouragée par les officieux, persista dans son erreur. Les langues s'étant déliées, elle en entendit de belles sur le « cher Hector », tant et si bien qu'elle en vint à trouver que sa mésaventure avait eu un bon côté en la délivrant de ce triste personnage.

Elle perdait, sans s'en douter, le seul ami digne de ce nom qu'elle possédât. Il faut être un ami d'une fameuse trempe pour ne point garder rancune d'un camouflet sanglant, et à plus forte raison quand on a l'humeur d'un Cancaval. Le baron, la conscience tranquille, lui pardonna comme à une toquée, et s'estima vengé suffisamment par la certitude qu'avant six mois, privée de ses lumières, elle aurait coulé son salon. Il se flattait d'ailleurs à cet égard, le salon de Mme Lerebour ayant sa réputation trop bien assise pour courir le moindre risque.

M. de Cancaval souffrait d'avoir été aussi lourdement méconnu, car, tout capable qu'il fût de se moquer des travers de Félicité, il n'en avait pas moins pour elle une profonde affection, de laquelle sa discrétion constante n'avait pas été la moindre des preuves. Combien fallait-il qu'elle fût sotte, pour le croire coupable de connivence avec Ladislas ! Plus intelligente, elle eût compris qu'il faut s'attendre à tomber sous l'objectif lorsqu'on

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 577 et 578.

se met en évidence. Elle payait la rançon de sa notoriété.

Quoi qu'il en fût, les conséquences de l'événement étaient tragiques. Le dernier contact perdu avec une société digne de lui, réduit au dîner hebdomadaire des Remoulin et aux cancans de ses fournisseurs, M. de Cancaval n'était plus qu'un humble rentier des Batignolles, voué à l'abrutissement Privé des livres et des périodiques où son cerveau trouvait pâture, il ne lui restait qu'à attendre la mort en fumant pipes sur pipes, au coin de sa cheminée.

Deux fois par semaine, pendant des années, il avait passagèrement oublié sa misère, satisfait sa gourmandise, voire même son appétit, et joui de l'illusion de figurer encore dans le monde. La rupture de cette longue habitude le laissait désorienté, face à face avec la réalité sinistre. Et, pour couronner tant de malheur, il se voyait frustré d'un legs auquel il n'aspirait certes point, mais sur lequel il s'était mis à compter. Jamais il ne s'acquitterait de son dû envers Ladislas et Mme Remoulin, et c'en était fini du rêve d'achever ses jours en sécurité.

Encore, si Ladislas lui fût resté fidèle, tout n'eût-il pas été perdu, mais l'écrivain ne donnait aucun signe de vie. Après deux mois de vaine attente, le baron dut se résoudre à le complimenter par lettre de son livre ; il en profita pour lui apprendre, sans acrimonie, les suites de l'invention de Mme Ledieu.

Mauvieux, ayant pour une fois trouvé sa bête noire, ne se privait point de souligner l'évidence :

— Avouez donc, disait-il, que cet épateur ne vous a valu que des ennuis... Vous l'avez conduit chez Valentine Corbigny et chez madame Lerebour, et il vous a brouillé avec toutes deux.

— Cela prouve uniquement que c'étaient deux dindes, si tant est que l'on puisse comparer une infâme rombière à une pauvre timbrée.

M. de Cancaval mettait hors de cause le fils de Natha-

lie. Il n'y a que les gens qui se sont montrés d'une sévérité excessive envers leur prochain pour témoigner sur le tard d'inexplicables indulgences.

Contrairement au pronostic de Mauvieux, Ladislas daigna donner une prompte réponse, datée de Trouville. Il s'y excusait d'avoir quitté Paris sans prendre congé. Excédé de travaux, de plaisirs, d'obligations de toutes sortes, il n'avait pas eu un moment à lui avant son départ pour la mer.

« Je suis navré, poursuivait-il, d'avoir été la cause involontaire de votre rupture avec la mère Lerebour. Rien n'est décidément plus dangereux que les imbéciles. J'aime à croire que vous ne pleurez pas les soporifiques jeudis et que vous voilà revenu de vos illusions sur Rosita. Elle a donné toute sa mesure. Vous n'avez vraiment rien perdu en la perdant. »

M. de Cancaval n'eût pas demandé mieux que d'être de cet avis, mais il avait encore la faiblesse de ne pas prendre les choses avec autant de détachement. On voyait bien que l'écrivain n'était à court ni de société ni de bons repas!

« Il faut maintenant que je vous donne la primeur d'une grande nouvelle. Ne levez pas les bras au ciel, comme je vous le vois faire d'ici,et dites-vous,après vous être donné la peine de réfléchir, que certaines ambitions étant interdites à *l'homme que je suis*, mieux vaut tenir que courir. J'épouse Alice Blanchard,la nièce de Mme Corbigny. Le mariage aura lieu en septembre à Rueil, dans l'intimité naturellement, et vous me permettrez d'espérer que vous me ferez l'amitié et l'honneur de me servir de témoin... »

— Comptes-y !... Quel culot !... hurla le baron, qui, sans vouloir en lire davantage, mit la lettre en pièces.

Aux *Folies-Comiques*, sa rencontre inopinée avec « la Corbigny » et Alice lui avait suggéré que pareille infamie pouvait bien se manigancer, mais il s'était

refusé à admettre une supposition qui le révoltait. Il n'avait pas oublié la conversation qu'il avait eue avec Ladislas au retour de leur premier dîner avenue de l'Alma. Avec quel mépris le jeune homme ne s'était-il point déclaré incapable de contracter pareille union !

Or, voici qu'aujourd'hui Ladislas ne se sentait plus offusqué par l'odeur de la dot. Progressant dans l'immoralisme, lui qui trouvait tout naturel que l'on vendît son nom, ne voyait plus de déshonneur à épouser l'héritière d'une gourgandine.

— Le petit gendre de la Corbigny ! ricanait le vieillard. Après tout, pourquoi pas ? Il est bien le fils de sa mère !... Qui se ressemble s'assemble !

La salle à manger des Remoulin et le salon de coiffure de Théo entendirent l'âpre censeur tonner contre les mœurs du siècle. M. de Cancaval se retrouvait dans le même état d'exaspération que dix-huit mois auparavant, alors que son favori lui avait demandé de le reconnaître. Mais, comme Mauvieux le lui fit un jour observer, il n'y avait pas lieu cette fois de s'affecter autant, l'honneur de Ladislas étant seul en cause.

— Pour moi, c'est tout comme ! répliqua-t-il, hors de soi, mettant son cœur entièrement à nu.

Cette crise se dénoua comme l'autre. M. de Cancaval s'apaisa insensiblement, chercha des circonstances atténuantes et en arriva même à s'attribuer une part de responsabilité dans l'événement. Les mots, *l'homme que je suis*, n'avaient pas été soulignés sans raison. Avec un nom, Ladislas n'eût pas été réduit à ce mariage scandaleux.

En attendant, le temps passait, et le baron ne se décidait pas à répondre, une lettre de félicitations lui semblant malgré tout impossible.

Un après-midi d'août, dérangé dans sa sieste, il aperçut le romancier debout à son chevet. Il avait laissé la clef sur la porte, mais, n'attendant aucune visite, il éprouva

quelque honte d'être surpris en caleçon et la chemise ouverte sur sa poitrine velue. Tandis qu'en s'excusant il se hâtait de passer un pantalon, Ladislas le plaisanta :

— Voilà donc à quoi vous vous occupez au lieu de répondre aux gens qui vous écrivent !

— Comment ! tu n'as pas reçu ma lettre ?

Le baron, ayant eu la présence d'esprit de s'en tirer par un mensonge, pesta contre le service postal.

— J'imagine, dit le visiteur, que vous êtes tombé de votre haut.

— Peuh ! Pas tant que ça !... Comme tu es le dernier des hommes à faire une sottise, j'ai pensé que tu avais de bonnes raisons... Par exemple, tu es un fameux cachottier.

— Les choses se sont décidées assez vite... Et puis, vous étiez en si mauvais termes avec la « tante » de ma fiancée...

— Vieille histoire!... Je ne me permettrai plus de taper sur Valentine, dit avec le plus grand sérieux M. de Cancaval, qui avait pesé, au cours de ses méditations, les avantages d'un raccommodement avec la maîtresse de Jacob Silverstein.

Ladislas raconta comment l'idée lui était venue de se rabattre sur Alice, après avoir perdu tout espoir du côté des Galureau. Il avait mangé ses derniers sous, et les gains d'un littérateur ne sont pas de nos jours suffisants lorsqu'on a un bel appétit. Or, Valentine, en quête d'un épouseur, avait eu l'heureuse inspiration d'oublier certains griefs et de faire les premières avances, assurée pour une fois de n'être point contrecarrée par sa petite-fille, visiblement éprise de l'écrivain. Celui-ci pesa le pour et le contre. Jolie, instruite, parfaitement élevée, sa femme lui ferait honneur ; sans parler des espérances, la dot méritait d'être prise en considération. Jaja, ravi du bonheur de sa protégée, doublait les deux cent mille francs que donnait Valentine. Sans doute Alice n'offrait-elle

guère de garanties morales, mais un mari que l'amour n'aveugle point peut tenir l'œil ouvert. Restait le qu'en dira-t-on. Ladislas, tout à fait lancé, s'estimait en posture de le braver. Au reste, qui donc aujourd'hui se rappelait « la Corbigny » ? Sans compter que vingt ans de vie décente comme maîtresse d'un homme puissamment riche l'avaient en quelque sorte réhabilitée. Elle serait peu gênante ; les deux femmes, délivrées l'une de l'autre, n'iraient pas se relancer. Le mariage se ferait sans tambours ni trompettes, entre quatre témoins.

Nimbé de fumée, le baron tétait sa pipe sans placer mot. On ne lui apprenait pas grand'chose. Mais, quand il fut question de la noce, il objecta qu'il lui semblait épineux d'affronter Valentine après leurs dernières aménités.

— La belle affaire ! dit Ladislas... Vous n'en êtes pas ensemble à une querelle près... Envoyez-lui votre carte. Ça la flattera, et le passé sera enterré.

XXI

Le jour du mariage, M. de Cancaval se leva tôt, devant être rendu à onze heures à la mairie de Rueil. Il s'habilla en fredonnant, et, pour la première fois depuis longtemps, Mme Grimaud, sa concierge, le vit passer devant la loge, tiré à quatre épingles, la taille droite et le sourire aux lèvres.

Son plaisir de rentrer sur la scène du monde donnait la mesure de la sincérité de son mépris pour la société des hommes. Où était cet amour de la « bonne petite vie tranquille » qu'il proclamait la veille encore chez les Remoulin ? La femme du professeur, revenant du marché, le croisa dans la rue et n'en crut pas ses yeux, tellement il lui parut changé.

— Cela vous réussit joliment d'être de noce, dit-elle émerveillée... Vous voilà ce matin rajeuni de dix ans.

— Que voulez-vous, ma chère dame ! Il faut bien

payer de mine quand on n'a rien de mieux à offrir...C'est de la courtoisie élémentaire.

Moins bonne âme, Mme Remoulin eût pu songer qu'à ce compte son voisin ne se mettait pas avec elle en frais de politesse.Mais elle voulait voir dans son négligé habituel une preuve d'intimité.

Le baron avait pris ses mesures pour être exact. Une panne du tramway le fit arriver à la mairie avec un retard de trois quarts d'heure. Cramoisi, suant, essoufflé, il offrit ses regrets, mais l'air ambiant le glaça d'emblée. Son retard avait mis chacun de mauvaise humeur. Ladislas brusqua les présentations.

— Ah ! vous voilà ! ce n'est pas malheureux ! dit Valentine pour tout accueil.

Sans doute sa figure allait-elle de pair avec sa voix hargneuse, mais une voilette brodée n'en laissait rien deviner. Le baron n'en trouva pas moins qu'elle avait « cent ans ».

Tandis que le maire expédiait son office, M. de Cancaval, mécontent, examinait ses partners. Il les jugea sans bienveillance. Ladislas lui avait associé un vague journaliste, nommé Lanvollon, gros homme à mine de défroqué, qu'il classa dans la catégorie des gens à tout faire. « La Corbigny » avait pour sa part prié sa modiste, devenue son amie, et le mari de cette dernière, d'être les témoins d'Alice. A cinquante ans, toute menue, Mme Cloutier, célèbre rue de la Paix sous le nom de Viviane, ressemblait à une fillette mal élevée ; son genre d'ex-trottin ne rendait que plus bouffonne la solennité de son mari, personnage décoratif, chauve comme un œuf, qui portait avec componction une barbe poivre et sel, déployée en éventail.

— Quel monde ! quelle salade ! songea M. de Cancaval mortifié.

Ladislas comptait beaucoup d'amis, mais s'était gardé de choisir le dessus du panier. Cela sautait aux yeux.

Au sortir de la mairie, Mme Cloutier monta avec Alice dans le coupé de Valentine. Les hommes devaient regagner à pied la villa. C'était une promenade d'un quart d'heure.

— Nous n'allons pas défiler en cortège, décida péremptoirement Ladislas en prenant les devants avec Lanvollon.

On devinait que le marié, doué d'un sens aigu du ridicule, ne subissait pas sans impatience les nécessités du moment.

Tout en cheminant à petits pas avec l'époux de la modiste, M. de Cancaval, à qui la langue démangeait, essaya de lier conversation, mais il eut la satisfaction médiocre de constater qu'il ne s'était pas trompé en trouvant à M. Cloutier la tête d'un imbécile. Laissant sa femme, intelligente et active, édifier une fortune, « monsieur Viviane », comme l'appelaient les ouvrières, n'avait jamais été qu'un bel homme. Il n'y avait à tirer de lui que les banalités les plus décourageantes. Le baron, que cette sorte d'individus exaspérait, arriva à la villa dans un état de nerfs inquiétant. En entrant dans le salon, où Valentine était pour l'instant seule, il se mit à débiter des phrases empruntées au répertoire de M. Cloutier.

— Cette petite cérémonie s'est passée le mieux du monde... Le maire a été parfait... La joie des jeunes époux faisait plaisir à voir... Votre amie madame Cloutier m'a tout l'air d'une femme charmante.

La vieille cocotte avait trouvé piquant de voir rentrer chez elle pour un jour le fantôme de grand seigneur qu'elle avait mis à la porte. Hector de Cancaval signer au mariage de sa petite-fille, quelle revanche ! Mais elle avait compté qu'il se tiendrait tranquille; aussi coupa-t-elle court à ses pitreries agressives.

— Si la société de mes amis vous déplaît, monsieur, que ce ne soit pas moi qui vous retienne, dit-elle, les

dents serrées... Excusez-moi, j'ai des ordres à donner.

Maître de la place, le baron se promena de long en large, en se demandant s'il devait ou non plier bagage. Mais, à jeun, il avait l'estomac dans les talons. La vue du luxueux couvert, qu'à travers une glace sans tain il apercevait dressé dans la salle à manger, eut raison de son amour-propre. Ce déjeuner, après tout, serait autant de pris sur l'ennemi.

Sur ces entrefaites, M. et Mme Cloutier survinrent, accompagnés du gros Lanvollon, auquel ils avaient fait les honneurs du jardin ; la maîtresse de maison reparut, et l'on attendit les nouveaux mariés, qui, partant l'après-midi, étaient allés se mettre en tenue de voyage. La modiste jacassa au milieu d'une contrainte générale.

Avant de passer à table, Ladislas, à qui Valentine s'était plainte, prit à part M. de Cancaval :

— Du calme, cher baron, du calme, je vous en prie, dit-il, mi-figue, mi-raisin... Vous me mettez dans une fausse situation.

— C'est bien ça, soupira le vieillard, vous êtes tous comme des crins, et c'est moi que l'on trouve excité... Mais sois tranquille, on ne m'entendra pas piper.

— Charmant!... Moi qui comptais sur vous pour animer la conversation !

C'était décidément un jour néfaste. Atterré à l'idée que, du train dont marchaient les choses, il pourrait bien sortir de là fâché avec tout le monde, M. de Cancaval fit un violent effort sur lui-même afin de répondre à l'attente de son ami. Mais soyez donc aimable et bavard avec des gens qui ne se soucient point de l'être ! Valentine, à la droite de laquelle il était placé, se montrait irréductible. Mme Cloutier, son autre voisine, prévenue contre lui, accueillait ses avances comme une gamine qui boude au jeu. M. Cloutier, toujours médusé par sa moitié, ne se permettait même pas d'émettre en sa présence ses platitudes ordinaires. Peu habitué à pareille fête, le

journaliste ne s'occupait que de manier sa fourchette. Ladislas, maussade, regardait la pendule à tout bout de champ, comme quelqu'un qui a peur de manquer son train. En dépit de son bon vouloir, le baron se fût bientôt découragé, mais, à sa grande surprise, il trouva à qui parler avec la mariée, et ils firent par-dessus les fleurs assaut de gracieusetés et de plaisanteries.

La métamorphose qui s'était opérée chez la « nièce » de Valentine confondait l'esprit de qui se rappelait l'adolescente gauche et dissimulée. Alice témoignait aujourd'hui l'assurance d'une femme faite et portait son bonheur avec une ostentation presque insolente. M. de Cancaval, ignorant le fond des choses, ne voyait là rien que de naturel ; c'était le moins que la mariée exultât d'être unie à l'homme de son choix. Au vrai, l'amour jouait en l'histoire un rôle secondaire, car si Alice s'était entichée du seul joli garçon qui l'approchât, elle n'avait pas le cœur susceptible d'un sentiment profond. Ce qu'elle aimait surtout dans son mari, c'était le libérateur qui l'arrachait au joug d'une aïeule exécrée. Valentine savait à quoi s'en tenir ; aussi la joie de sa petite-fille l'outrageait-elle, et sa fureur était portée au paroxysme par la bonne entente des deux êtres qu'elle abominait.

Au dessert, on entendit corner l'automobile qui venait chercher les nouveaux époux. Ils dépêchèrent leurs adieux. Valentine, à bout de nerfs, feignit de les aller mettre en voiture et d'un signe invita M[me] Cloutier à la suivre.

La modiste reparut un moment après au salon où les trois convives se morfondaient en prenant le café.

— Notre bonne Valentine vous prie, messieurs, de lui rendre sa liberté, minauda-t-elle en sautillant... Elle se sent réellement souffrante... Une émotion bien compréhensible en pareil moment ! Sa chère mignonne va tant lui manquer !

— Voilà cette charmante réunion toute assombrie !

proféra M. Cloutier d'un ton pénétré, lorsque sa femme se fut de nouveau éclipsée.

— Vous l'avez dit, monsieur ; vous avez toujours le mot juste, dit le baron goguenard. Et, pour ma part,je n'aurai pas l'indiscrétion de prolonger mon séjour dans une maison en deuil. J'ai l'honneur de vous saluer.

— Une seconde, dit Lanvollon à M. de Cancaval ; je vous suis.

Le journaliste avala coup sur coup deux verres d'eau-de-vie, cueillit plusieurs cigares. Puis les témoins de Ladislas se retirèrent de conserve, abandonnant M. Cloutier à sa stupeur.

— Vous me jouiez un fameux tour en me laissant en tête à tête avec cet animal, dit Lanvollon sur les marches du perron. Tout, mais pas ça !

—Quelle sinistre brute ! s'écria le baron, qui par réaction se sentait pris de sympathie pour son compagnon.

Pour une fin de septembre, le soleil dardait des feux cuisants. Lanvollon estima qu'il était tout de même regrettable de s'exposer à la congestion sur les routes au lieu de digérer paisiblement le « fin gueuleton ».Apercevant quelques fauteuils d'osier dans un bosquet, il proposa d'attendre là que fût tombée la chaleur. M. de Cancaval trouva l'idée géniale ; à peine assis, il se mit à ronfler, tandis que son voisin, le gilet déboutonné, dodelinait de la tête. Le trot de l'attelage qui emmenait le ménage Cloutier les réveilla deux heures plus tard, et, fort dispos, ils gagnèrent la station du tramway.

Le baron se reprocha d'avoir jugé le poussah sur la mine. Ce pilier de taverne, dépaysé dans le monde, se révéla d'esprit subtil et plein d'érudition. M. de Cancaval pensa qu'il n'aurait pas perdu sa journée si elle lui apportait une relation, fût-elle de peu d'importance. En débarquant place de l'Etoile, il remit sa carte au journaliste et lui exprima le plaisir qu'il prendrait à le revoir.

Lanvollon, devenu très familier, répondit en plaçant la carte dans son portefeuille ;

— Puisque vous êtes si aimable, vous me rendriez un vrai service en me prêtant cent sous...Je m'aperçois que je suis sans aucune monnaie.

Le baron eut un haut le corps, mais son hésitation fut brève. Il mit la main au gousset, et, du geste d'un personnage habitué aux largesses, laissa tomber un écu dans la main du tapeur.

XXII

Quoique ces cinq francs fussent le quart de ce qui lui restait pour achever le mois, et il s'en fallait d'une semaine, le baron ne regretta pas sa générosité. Point ne lui déplaisait d'avoir été pris pour un monsieur que l'on tape, honneur dont il n'avait joui depuis longtemps. Mais ce qui, pour lui, prévalait, c'était d'avoir par là marqué la distance qui le séparait de l'aigrefin auquel on l'avait accouplé. Il se sentait relevé à ses propres yeux.

Nos jugements dépendent le plus souvent des circonstances. Que Valentine eût passé l'éponge sur ses griefs, que Ladislas se fût montré gracieux, que le ménage Cloutier eût été supportable et Lanvollon discret, M. de Cancaval eût pris son parti d'avoir joué un rôle peu flatteur. Mais il ne se pardonnait pas de s'être commis en pareille aventure pour encaisser des affronts, subir des raseurs et se faire escroquer. Quelle déchéance !

Il demeura empoisonné par le souvenir de la journée de Rueil. Mais, en octobre, Mauvieux lui fit part d'une nouvelle qui dériva ses pensées. Présenté dans un salon à Marillier, le peintre avait cru devoir se réclamer auprès de lui de M. de Cancaval, leur connaissance commune. En bon potinier, le poète, témoin de l'exécution du « vieux phénomène », s'empressa de conter la scène à son interlocuteur, lequel songea que les versions se suivent

et ne se ressemblent pas. Quand le baron parlait de sa rupture avec Félicité, il se vantait d'avoir pris la porte de son plein gré. Mauvieux,indifférent à la médisance, fut par contre fort intéressé en apprenant que Mme Lerebour était à toute extrémité, et le lendemain, dès la première heure, il courut aviser M. de Cancaval.

Celui-ci, très ému, s'habilla en toute hâte, souhaitant que sa vieille amie eût encore assez de connaissance pour avoir vent de sa démarche. Il poussa un soupir de soulagement lorsque le valet de chambre lui annonça qu'un mieux s'était produit dans l'état de la malade. Toute une semaine, il se présenta matin et soir boulevard Malesherbes, s'attendant toujours à ce que, touchée, Félicité le réclamât à son chevet, soit pour reconnaître son erreur, soit pour lui pardonner. Le huitième jour, le portier, l'arrêtant au passage, lui dit que Mme Lerebour venait de rendre le dernier soupir. Les jambes rompues, il demanda la permission de s'asseoir dans la loge afin de se remettre, et la révélation que lui fit l'hôte de ce rez-de-chaussée, plus confortable que le sien, le réconforta grandement.

Le valet de chambre de Félicité méprisait le « purotin » dont il ne connaissait pas la couleur des pourboires, et qu'il avait vu congédié comme un laquais n'accepte plus de l'être. Laissant M. de Cancaval lui recommander instamment chaque fois de le rappeler au souvenir de sa patronne, il n'avait pas daigné l'informer que le mieux de cette dernière ne s'était jamais traduit par un retour complet à la connaissance.

Le baron s'en retourna en emportant la consolante certitude de n'avoir pas été victime d'une exclusion délibérée.

M. de Cancaval tint à faire preuve de grandeur d'âme en rendant les derniers devoirs à l'injuste Félicité. Mêlé à la foule qui se pressait dans Saint-Augustin, il souffrit d'un front imperturbable les regards étonnés, indifférents

ou ironiques de ses anciens commensaux. Peu lui importait l'opinion de gens qui, en définitive, avaient été eux aussi des parasites, sans l'excuse de la misère ni de l'affection. Que n'existait-il là-haut un autre monde d'où Mme Lerebour pût contempler le nôtre et sonder les cœurs ! Sans doute se fût-elle réjouie que tant de personnages notoires assistassent à ses obsèques; leurs sentiments par contre l'eussent moins flattée. Aujourd'hui comme hier ils se moquaient bien d'elle ! Ils se bornaient à subir une corvée impossible à éluder. Leurs seuls regrets s'adressaient à sa table et aux commodités que leur offraient ses réceptions pour se joindre et tramer leurs intrigues. Personne ici qui l'aimât, sauf l'homme qu'elle avait renié.

Le baron remarqua que la rareté de l'élément féminin donnait à cet enterrement une physionomie particulière. Mme Lerebour, mal vue dans le milieu de son mari, avait perdu ses relations d'épouse de banquier. Rompant avec les devoirs mondains qui l'excédaient, elle s'en était tenue à ses fonctions d'hôtesse. Et comme elle n'aimait pas la société des femmes, auxquelles elle s'estimait supérieure depuis qu'elle avait fait peau neuve, elle ne recevait guère que des célibataires ou des hommes mariés acceptant de sortir en garçons. Ç'avait été du reste une des raisons de la prospérité de son salon. Les gens de lettres allaient chez elle, comme au cercle, sans se préoccuper des rapports éventuels de leurs moitiés, généralement disparates.

La cérémonie offrait cette autre particularité que les chaises réservées à la famille restaient vacantes. Peut-être la race des Rouchon s'éteignait-elle avec Félicité; mieux valait en tout cas pour le décorum qu'aucun parent n'apportât une fausse note. Le deuil était conduit par deux messieurs grisonnants, neveux de M. Lerebour, lesquels, n'ayant eu que des rapports lointains avec une tante assez peu catholique, leur con-

temporaine, paraissaient fort ennuyés d'avoir à la conduire en terre.

Ce manque de famille noté, M. de Cancaval en vint tout naturellement à se demander en faveur de qui Mme Lerebour avait disposé de sa grosse fortune. Elle comptait des préférés parmi ses familiers, mais n'avait d'attachement pour aucun. En bonne règle, il eût été seul qualifié pour hériter d'elle. A l'idée que, sans une brouille stupide, sa fortune eût été probablement faite aujourd'hui, il ressentit un frisson des plus désagréables, si désagréable même qu'il éprouva le besoin de se monter l'imagination pour réagir. Qui sait si Félicité n'avait pas oublié de retoucher son testament ?

Le baron, s'étant de la sorte raccroché à l'espoir, attendit la convocation du notaire. Rien ne venant, il lui fallut se rendre à l'évidence : Mme Lerebour avait décidément révoqué les dispositions prises jadis en sa faveur. Il pouvait se vanter que l'amitié de Ladislas lui avait coûté cher !

Au milieu de sa déception, il continuait à se préoccuper du sort de l'héritage.

— Vous me croirez si vous voulez, rabâcha-t-il un soir au coin du feu des Remoulin, moi qui ne possède pas grand'chose, je donnerais gros pour savoir le nom des légataires.

— Ça vous ferait une belle jambe ! répondit avec humeur Mme Remoulin, lasse de la rengaine... Tenez, ajouta-t-elle, ne me parlez plus de votre madame Lerebour... Je finirais par me mettre en colère.

— Ah bah !... Et pourquoi donc ?

— Vous le demandez !... Ma foi ! j'aime autant soulager mon cœur.

Depuis que la maladie du baron lui avait permis de se rendre compte de sa détresse, Mme Remoulin ne pardonnait pas à l'amie riche qu'il possédait de n'y point remédier. Elle avait été outrée, à l'époque, de voir

Mme Lerebour se borner à envoyer un domestique prendre, combien rarement ! des nouvelles. Mais ses réflexions à ce sujet avaient été si mal reçues qu'elle n'avait osé les renouveler lorsque M. de Cancaval s'était fâché avec la dame. Aujourd'hui, n'y tenant plus, elle y alla carrément, et avec une indignation qui faisait trembler sa grosse voix, dit comment, millionnaire, elle se fût comportée. Cependant, le professeur, isolé par sa surdité, se livrait au plaisir de réussites compliquées.

Renfrogné, le baron tambourinait d'impatience sur les bras de son fauteuil. S'il ne craignait point de mentionner à l'occasion sa gêne, afin de s'en glorifier, il lui déplaisait souverainement que l'on parlât de lui comme d'un pauvre. Sa pipe éteinte, il se leva pesamment.

— Madame Remoulin, dit-il d'un ton sévère, vous avez une façon bourgeoise de juger choses et gens à laquelle je ne saurais m'associer. La question d'argent joue chez moi un rôle tout à fait secondaire. Mes sentiments envers la mémoire de Mme Lerebour ne peuvent être altérés par des considérations de cet ordre.

M. Remoulin, le voyant sur son départ, lâcha ses cartes. Le baron, les mains en cornet, lui cria dans l'oreille :

— Vous possédez une femme bien terre à terre, monsieur le professeur.

— Oui, oui, je les ai toutes réussies, répondit le sourd, qui pensait à ses patiences.

Encore qu'un peu penaude, Mme Remoulin écarquillait des yeux remplis d'admiration.

— Ah ! baron, vous avez une trop belle âme, soupira-t-elle... Des hommes comme vous, on n'en rencontre plus !

— Vous pouvez le dire, ma chère dame... Il y a des moments où, quand je me compare, je suis tenté de m'en croire.

M. de Cancaval descendit l'étage, fort content de soi,

mais, de retour dans son logis lugubre, il se posa de nouveau l'obsédante question :

— A qui diable cette folle de Félicité a-t-elle bien pu léguer sa galette ?

Or, elle n'avait rien laissé à personne. Quoique une sérieuse menace eût dû depuis longtemps l'inciter à mettre ses affaires en ordre, elle ne s'était jamais décidée à écrire ses dernières volontés. Elle avait une peur de la mort qui l'empêchait d'assister aux enterrements, et à plus forte raison d'envisager sa propre disparition. Le péril passé, elle ne s'était plus rappelé sa velléité d'avantager son cher Hector. En conséquence de quoi, faute d'héritiers naturels, toute sa fortune revenait à l'Etat.

Trop fier pour se livrer à une enquête, M. de Cancaval devait toujours rester dans une heureuse ignorance. Il se résignait encore à ce que Mme Lerebour l'eût rayé de son testament, mais terrible eût été sa désillusion en découvrant qu'il avait été en quelque sorte berné par la plus égoïste des créatures.

XXIII

Un écho du *Figaro* apprit au baron le retour à Paris de Ladislas Valmont. Ravi de la nouvelle, il attendit la visite de l'ami négligent, qui n'avait pas trouvé le moyen de lui envoyer une carte postale au cours de son voyage de noces. Mais, trop habitué à ces négligences pour s'en formaliser, il comptait que Ladislas, par lui mené chez Valentine Corbigny, se rappellerait qu'il lui devait positivement sa fortune. Il se flattait que la maison de l'écrivain deviendrait un peu la sienne, et cette perspective lui dorait l'avenir. Mais des semaines passèrent, et il ne reçut ni visite ni invitation.

Il n'avait même pas, comme fiche de consolation, la ressource d'imaginer que le fils de Nathalie était tombé malade ou vivait dans la retraite, car Ladislas ne pouvait se rendre à une répétition générale, à une cérémonie

ou à une réception quelconques sans que son nom figurât sur la liste des personnalités « reconnues dans l'assistance ». Il continua néanmoins à attendre au delà de toute limite raisonnable, jusqu'au jour où il dut acquérir de ses deniers un nouveau livre dont l'auteur s'était dispensé de lui faire l'hommage. A ce signe, il comprit que tout était consommé. Le chagrin qu'il éprouva de ce lâchage, venant se greffer sur son récent déboire, acheva de l'accabler. Au lieu de s'insurger comme autrefois, il plia les épaules. La vieillesse, qui prenait enfin ses droits, lui ôtait la force de réagir.

Bien naïf avait-il été de ne pas prévoir une mésaventure fatale. Ladislas regrettait parfois « son vieux baron, de qui le personnage et les propos faisaient sa joie, mais il lui suffisait déjà d'avoir à faire oublier son mariage. Introduire dans son intimité cet excentrique, perdu de réputation, qui avait été l'amant de sa mère, le familier de la grand'mère d'Alice, c'eût été se couler à plaisir. Une élémentaire prudence lui commandait de jeter M. de Cancaval par-dessus bord.

A la fin de l'hiver, M. Remoulin donna raison à sa femme qui prédisait qu'il se ferait écraser, s'il s'obstinait à sortir seul. Une automobile qu'il n'entendit pas corner lui passa sur le corps, et il expira dans l'instant. En soi, ce fait-divers émut peu M. de Cancaval qui s'asseyait à la table du professeur sans avoir pour lui plus de considération que pour une momie, à quoi il ressemblait. Mais il envisagea le décès de M. Remoulin comme la suite des manifestations du guignon. Le dernier de ses dîners traditionnels allait lui manquer momentanément, et ce dîner, pris jadis comme un pis-aller économique, était devenu sa seule distraction.

Aussi eut-il une surprise des plus agréables, quand, trois semaines plus tard, Mme Remoulin le pria de revenir :

— Nous sommes assez liés, dit-elle, pour que je ne me croie pas empêchée par mon deuil... Avoir chez soi un bon voisin comme vous, cela ne s'appelle pas recevoir.

Elle semblait d'ailleurs prendre ce deuil en femme forte. M. de Cancaval n'avait pas été sans remarquer que Mme Remoulin, si sensible à propos d'un cheval couronné ou d'un chien perdu, avait gardé un beau sang-froid devant l'accident de son mari. Mais il s'était abstenu d'en rien déduire. Rentré dans la place, il s'aperçut immédiatement que l'absence du maître de maison n'était pas un soulagement pour lui seul. Il trouva son couvert mis en face de celui de la veuve, et celle-ci peu encline à s'attendrir sur le passé. Quelques sous-entendus achevèrent de l'éclairer ; ces vieux époux, qui semblaient unis, n'avaient été, comme il arrive dans tant de ménages, que des forçats rivés à la même chaîne.

Par la suite, Mme Remoulin, se laissant aller aux confidences, lui révéla que le professeur, déçu dans ses ambitions universitaires, aigri par son infirmité, s'était vengé du sort en s'acharnant contre elle.

— J'aurais préféré, avoua-t-elle, être la femme d'une brute qui m'aurait battue, mais qui aurait eu des moments agréables. Vivre avec un homme qui n'a jamais un sourire, ni une parole affectueuse, imaginez-vous ce martyre ?

Mme Remoulin, opposant la douceur aux mauvais procédés, avait fini par lasser la méchanceté de son mari. Il avait déserté son logis pour le café, où des parties d'échecs l'occupaient des journées entières. A la maison, il ne desserrait pas les dents.

— Heureusement, dit-elle au baron, êtes-vous venu habiter ici. Cela m'a valu une bonne soirée par semaine.

Elle ne tarda pas à prier M. de Cancaval de lui faire la faveur grande d'adopter un second jour. Il accepta, comme il allait de soi, avec reconnaissance.

Le temps était loin où l'agaçaient le peu d'esprit et le

manque de parisianisme de Mme Remoulin. Lors de sa maladie, il avait pu l'apprécier à sa juste valeur. Parmi les gens qu'il avait appelés ses amis, combien lui avaient-ils montré pareil dévouement ? Aujourd'hui, ses derniers malheurs l'inclinant à toute indulgence, il découvrait qu'avec son amour exagéré des bêtes la veuve n'était pas plus ridicule que Mme Lerebour avec ses prétentions à l'intellectualité, et combien, pour le reste, Félicité perdait-elle à la comparaison !

Entièrement livré à lui-même, il montait l'étage avec un réel plaisir. C'eût été déjà beaucoup pour lui d'échapper à la solitude, mais il trouvait là-haut une atmosphère qui lui réchauffait le cœur. Il se sentait chez lui dans l'étroite salle à manger, décorée de faïences bretonnes, et dans le salon provincial au meuble en palissandre. Eprouvait-il le besoin de se dédommager d'un après-midi de silence, il pérorait des heures entières, dévidant souvenirs sur souvenirs, sans que Mme Remoulin, éblouie, se permît de l'interrompre. Etait-il d'humeur sombre, il feignait de somnoler, et son hôtesse, évitant le moindre bruit, tirait l'aiguille près de la lampe.

— Un étranger qui serait entré nous aurait pris pour un vieux ménage, dit-elle, un soir où ils étaient restés ainsi, lui les yeux clos, elle à l'ouvrage.

Et en l'accompagnant sur le palier, elle soupira :

— Ah ! si j'avais eu un mari comme vous !

— Eh ! dites donc, madame Remoulin, vous n'êtes pas dégoûtée, répliqua-t-il, très amusé par l'expression de ce regret.

Une année venait à peine de s'écouler depuis le décès du professeur que Mme Remoulin, abandonnant le crêpe, égaya sa robe avec des rubans mauves.

— Il me semble que vous devenez rudement coquette, dit M. de Cancaval en la trouvant chez elle, accoutrée de la sorte.

Et, comme il aimait à la taquiner, il demanda :

— Songeriez-vous par hasard à vous remarier ?

— Qui sait ? répondit en minaudant la veuve, dont s'enflammaient les joues couperosées.

Le baron crut qu'elle plaisantait ; il n'en dévoila pas moins les sentiments que lui inspirait l'hypothèse d'un remariage.

— Vous ne voudriez pas me faire cette mauvaise blague !... Nous sommes tous deux très bien là comme nous sommes... Je vous préviens que j'ai d'avance votre second époux dans le nez.

— Ma parole ! c'est une scène de jalousie ! s'écria Mme Remoulin radieuse... Et si je convolais tout de même ?

— Laissez donc !... Vous ne me ferez pas monter à l'échelle... Vous avez trop de bon sens pour ne pas vous en tenir à une expérience... Vous vivez bien tranquillement, vous êtes parfaitement heureuse, il ne vous faut rien de plus.

La question péremptoirement tranchée, il passa à un autre sujet,

Quoi qu'il affirmât, Mme Remoulin ne s'estimait qu'à demi contente de son sort. Elle s'ennuyait et souffrait de n'avoir personne au profit de qui dépenser ses réserves de tendresse et de dévouement. Elle n'avait pas eu de chance: elle était tombée sur un mari au cœur sec; avec des goûts de campagnarde, elle avait été condamnée à vivre à la ville ; son gendre la tenait à distance, et sa fille, « ingrate comme tous les enfants », lui contestait ses prérogatives d'aïeule. Aussi, à cinquante-cinq ans, jouissant d'une robuste santé, trouvait-elle qu'il était encore temps de demander à la vie quelques satisfactions, un hasard inespéré lui permettant de les entrevoir. N'avait-elle pas sous la main un homme extraordinaire, qu'elle plaignait, qu'elle vénérait, et avec qui elle s'en-

tendait à merveille ? Grâce aux petites rentes qu'elle possédait, elle pouvait en l'épousant le sauver de la misère. Dégoûtés tous deux de Paris, ils s'en iraient finir leurs jours dans quelque coin de la province.

M. de Cancaval se fût-il appelé Durand que sa voisine lui eût sans ambages fait part de son rêve, mais elle mesurait la distance qui la séparait de quelqu'un nanti d'un si beau nom, et redoutait d'être soupçonnée de vouloir devenir baronne. De l'affaire, elle recourait à des allusions plus ou moins transparentes; mais M. de Cancaval, fermé à suggestion de ce calibre, s'obstinait à ne rien saisir. Elle se demandait comment sortir de là, quand un incident domestique lui en fournit l'occasion. Ayant dû congédier une bonne dont elle subissait depuis trop longtemps les filouteries et l'insolence, elle en entendit de toutes les couleurs. Quelle ne fut pas son indignation quand la mégère lui déclara que « tout le quartier rigolait de ses amours avec le vieux du rez-de-chaussée » !

Il était neuf heures du matin. En peignoir de flanelle, chaussée de savates, ses cheveux gris s'échappant de son bonnet, elle dégringola l'escalier et battit le rappel sur la porte du baron. Celui-ci, dont la tenue n'était pas moins négligée, lui ouvrit, le balai à la main. Il n'avait pas le réveil folâtre et se livrait toujours en bougonnant au rangement fastidieux de son ménage. Il témoigna par un froncement de sourcils que cette intrusion tumultueuse lui désagréait, et demanda d'un ton rogue à Mme Remoulin s'il y avait le feu chez elle.

— Pis que cela ! s'écria-t-elle. Vous ne devineriez jamais ce que je viens d'apprendre !... On en dit de belles dans le quartier !

— Un cancan!... Voyons, ma chère dame, vous avez dû vous tromper de porte ; c'est dans la loge que vous vouliez aller.

— Si vous saviez de quelle infamie on nous accuse,

vous seriez peut-être moins indifférent... Le bruit court, à ce qu'il paraît, que je suis votre maîtresse !

En recevant ces mots en plein visage, le vieillard, instantanément retourné, se laissa choir sur une chaise et s'abandonna au fou rire.

— Si c'est ainsi que vous prenez la chose ! dit la veuve déconcertée... Je vous aurais cru plus sensible aux atteintes portées à ma réputation.

L'hilarité de M. de Cancaval redoubla.

— Vous ! moi !... Vous ! moi !... Elle est bien bonne ! répétait-il, suffoquant et les yeux pleins de larmes.

— Savez-vous que vous n'êtes guère aimable, dit Mme Remoulin qui se vexait... On a vu plus extraordinaire.

Quoique pareille réflexion ne fût point faite pour le calmer, le rieur, épuisé, souffla. Il gronda sa voisine d'avoir pris au tragique un ragot d'office.

— Et puis, ajouta-t-il, quand vous passeriez pour m'accorder vos faveurs, la belle affaire !... A votre place, je serais flattée d'être mise dans la société des plus jolies femmes de Paris... Et vous n'irez pas dire, je suppose, que comme amant le baron de Cancaval ne vous fait pas honneur.

— Vous êtes un mauvais plaisant, répondit Mme Remoulin, obligée de se dérider... Mais je ne sais pas comme vous mépriser la calomnie... Puisque le monde est si méchant, j'irai planter mes choux à tous les diables.

— C'est ça ! Vous me lâcheriez froidement !... Ayez donc des amis !

— Mais non, baron, protesta-t-elle, enhardie par ce cri du cœur. Vous ne pouvez rester indéfiniment seul à votre âge, sans famille, sans personne qui s'occupe de vos petites affaires, qui vous tienne compagnie, qui soit là pour vous soigner si vous tombez malade... Je ne roule pas sur l'or, mais, tout de même, vous gagneriez au change... J'ai beaucoup d'amitié pour vous, je crois

que vous avez un peu d'estime pour moi; nous ferions, j'en suis sûre, très bon ménage.

Le baron, tombant des nues, se demandait s'il devait rire, s'attendrir ou se fâcher. Mais, comme il ne saisissait pas nettement les intentions de sa voisine, il badina :

— Auriez-vous par hasard perdu tout sens moral ?... Je suis un honnête vieillard ; je ne m'en laisse conter que pour le bon motif.

—Oh ! baron, comment pouvez-vous supposer ?...

M. de Cancaval fut sur le point de s'esclaffer, mais tout au fond de l'âme il se sentait touché ; il s'interdit de contrister la brave femme.

— Vous êtes une sainte, ma chère madame Remoulin ; ce n'est pas la première fois que je le dis...Tout de même, on ne prend pas les gens au dépourvu comme vous le faites... Vous ne voudriez pas qu'au saut du lit je me prononce sur une question qu'en un demi-siècle je n'ai jamais envisagée...

— Oui, oui... réfléchissez... Vous verrez que je ne suis pas si sotte.

Et, stupéfaite de son audace, Mme Remoulin se sauva.

Resté seul, M. de Cancaval interpella Baâl :

— Eh bien ! mon gars, qu'en dirais-tu si je couchais avec la mère de ta bonne amie ?... Un joli couple,n'est-ce pas ?... Avec nos gueules!... En avait-elle une dégaine, la baronne de Cancaval !

Il se fatigua vite de bouffonner. L'aventure l'abasourdissait.Bientôt même la mauvaise humeur le gagna, car il faudrait maintenant, tâche ingrate, mettre Mme Remoulin à la raison,sans toutefois se l'aliéner. Il trouvait amer de se voir à chaque coup forcé de rejeter les planches de salut. En tout état de cause, un Cancaval ne saurait épouser une dame Remoulin ; son sens du ridicule suffit à le lui interdire. Ce n'en est pas moins un sacrifice.

A quelques jours de là, Mauvieux reparut après une assez longue éclipse. Ayant eu la chance de mettre la main sur un modèle que Boucher, disait-il, lui eût envié, il venait de se livrer à une débauche de travail en vue du Salon. Ses joues creuses, ses paupières fripées, décelaient sa double fatigue, le travail n'allant pas pour lui sans d'autres exploits.

Le peintre passa des considérations esthétiques aux confessions amoureuses. Comme il commençait à s'apercevoir qu'il n'avait plus vingt ans, il s'étonna candidement d'être toujours traité par les femmes avec autant de faveur. Anita, sa dernière conquête, se montrait d'une ardeur inconcevable.

Le baron, narquois, saisit la balle au bond.

— Laissez donc ! cher ami... Vos bonnes fortunes ne sont que de la petite bière... Ces demoiselles vous accordent leur cœur, j'aime du moins à le croire, et par-dessus le marché des complaisances qui ne leur coûtent rien. Mais aucune d'elles, que je sache, ne vous offre des rentes. Moi qui vous parle, on vient de me demander en mariage. Et je vais prendre mes soixante-dix ans !

— Mes compliments !... Mais pourquoi ne feriez-vous pas des passions ? Vous êtes encore un fort bel homme.

M. de Cancaval s'amusa à intriguer le peintre qui s'informait si « la personne était jeune et jolie ». Une fois au courant, Mauvieux fit une grimace dont Mme Remoulin eût été peu flattée, encore qu'il l'accompagnât d'un vif éloge de ses mérites.

— Ce serait évidemment un mariage de raison, conclut-il... Il semble bien que ce soient les plus heureux... Mon père a fait un mariage d'amour, et, soit dit sans manquer de respect à la plus vertueuse des femmes, ma mère, tyrannique et jalouse, lui a empoisonné l'existence d'une telle façon que, dès l'enfance, je me suis juré de rester célibataire.

— Vous figurez-vous que je vais renoncer à l'être ?

se récria le vieillard... Me prenez-vous pour un gâteux ?... Moi, le mari de la mère Michel !... Voyez-vous ça ?

XXIV

Sans l'aiguillon d'une vertueuse indignation, jamais Mme Remoulin n'eût osé abattre ses cartes. A peine eut-elle parlé qu'elle s'en mordit les doigts. L'accueil que son voisin avait fait à sa proposition lui donnait fort à penser. Aussi, dès qu'elle revit le baron, ses premiers mots furent-ils pour s'excuser humblement de s'être jetée à sa tête, et elle le supplia de ne lui parler de rien, tant qu'il n'aurait pas pris tout son temps pour réfléchir.

Enchanté de la voir dans ces dispositions, M. de Cancaval se dit que la façon de répondre la plus commode et la plus explicite serait de garder le silence, mais il s'appliqua à corriger par un redoublement de bonne grâce ce que son silence avait de discourtois en se prolongeant outre mesure. Six mois passèrent, au bout desquels la veuve, ayant perdu toute illusion, déclara spontanément que le mieux est l'ennemi du bien, et que c'est folie à un certain âge de vouloir changer son fusil d'épaule. Elle fut récompensée de cet aveu. Le baron, délivré d'un gros souci, lui exprima si chaleureusement sa gratitude pour la délicatesse de ses intentions qu'elle en pleura de joie, tout comme s'il eût accepté sa main. Là-dessus, il lui prouva sans peine que ses habitudes lui étaient devenues comme une seconde nature, et que, tel qu'il se connaissait, grognon, maniaque, indépendant, il eût pris en l'épousant le droit chemin pour se brouiller avec elle. Il termina son discours par un couplet pompeux sur sa dignité qui lui défendait de vivre, à quelque titre que ce fût, aux crochets d'autrui.

Convaincue que c'était par amour d'elle qu'il avait préféré le *statu quo*, et pénétrée d'admiration pour un désintéressement qu'elle qualifiait de sublime, Mme Remoulin fit au baron un sacrifice particulièrement méri-

toire. En bonne bourgeoise qui a vécu sans reproches, elle tenait à sa réputation Elle brava pourtant les commérages, et son intimité avec M. de Cancaval s'accrut au point qu'il prit tous ses repas chez elle. C'était là de sa part le comble du dévouement, mais lui s'en doutait si peu qu'il retournait souvent le fer dans la plaie en s'amusant à évoquer la légende de leur liaison coupable. Lorsqu'il plaçait sa phrase favorite : « Moi qui suis votre amant, comme chacun sait », elle souriait sans conviction.

La veuve trouvait que c'était peu de n'avoir à offrir que sa table à l'homme qu'elle eût souhaité combler. Faute de mieux, elle imagina de mettre à exécution l'idée qui n'avait fait que traverser la cervelle d'oiseau de Mme Lerebour, et, au cas où elle viendrait à disparaître la première, disposa de la moitié de sa succession en faveur de M. de Cancaval.

Elle prévoyait l'invraisemblable. Son âge et sa santé la destinaient à enterrer le baron, et elle aurait pu remarquer que ce dernier avait pris plusieurs années en quelques mois Comme il arrive d'ordinaire aux gens bien conservés, la vieillesse, une fois acquise, se rattrapait d'un coup de son retard. Sans intérêt marqué dans l'existence, M. de Cancaval n'était plus soutenu par la volonté de vivre. Porter beau ne lui servant de rien, il se laissait aller et s'affaissait.

Il ne sortait plus guère que pour ses courses du matin. On le voyait raser les murs, l'œil morne et le teint jaune. Il marchait lourdement, appuyé sur sa canne ; vite essoufflé, il se laissait choir sur un siège, dès qu'il entrait dans une boutique, et s'attardait, non tant comme autrefois pour bavarder que pour reprendre haleine. Il n'avait jamais eu dans le quartier grand souci de sa tenue, mais, ayant abdiqué toute coquetterie, il exagérait le négligé. Il restait quelquefois plusieurs jours sans se faire raser, ce qui ne contribuait pas peu à lui donner mauvaise mine.

Sa casquette graisseuse, ses savates éculées, son pantalon effrangé, son éternel pardessus à carreaux couvert d'accrocs et de taches, l'exposaient à l'aumône de quelque âme charitable.

Il fallait vraiment qu'il baissât; l'enragé misanthrope tournait au bénisseur. Sa conversation, qui, faute d'aliment, devenait du radotage, cessait d'être émaillée de mots à l'emporte-pièce. Quand Théo bafouait en l'accommodant la religion ou la société, il répondait en philosophe désabusé. La lecture des échos du *Figaro* ne lui arrachait plus d'invectives contre les gens de son monde.

Cette lecture finissait par être la seule à laquelle il se livrât. Un moment, il avait loué des livres à une bibliothèque du quartier, mais les nouveautés l'ennuyaient, maintenant qu'il ne lui restait personne de qualifié avec qui s'en entretenir. Sa vue, fatiguée par ses excès de lecture, demandait du reste des ménagements. Désintéressé de la vie parisienne, il eût même fait l'économie de son journal préféré, s'il n'y avait trouvé des renseignements sur un personnage dont son cœur ne se pouvait détacher. Ladislas soignait si bien sa réclame qu'il ne le perdait pas un instant de vue. Il prenait plaisir à le suivre dans ses déplacements, dans ses évolutions mondaines, dans sa marche constante au succès. Guéri de toute amertume, il s'abandonnait à la fierté d'avoir connu dès son enfance cet écrivain en vogue et d'avoir favorisé sa réussite. Il lui avait pardonné jusqu'à l'abandon.

M. de Cancaval eut pourtant à son sujet un dernier accès de bile. Ce fut aux alentours d'un Quatorze Juillet, en voyant Ladislas figurer parmi les gens de lettres décorés à l'occasion de la fête nationale. La Légion d'honneur sur la poitrine d'un gaillard à qui la notion de l'honneur était singulièrement étrangère, pareil scandale outra le baron, en qui survivait un vague respect du ruban rouge. Il ne reprocha rien à Ladislas, qui, lui, faisait son métier d'arriviste, mais fulmina contre le gouvernement. Ce

soudain transport, sur le motif duquel il ne s'expliquait pas, stupéfia son entourage. Théo, qui avait attribué sa débonnaireté au ramollissement, le félicita de redevenir lui-même.

Mme Remoulin, tout au contraire, s'alarma ; ce changement ne lui disait rien de bon. Le baron prenait soixante-treize ans, et divers malaises récents étaient l'indice d'un état de santé critique. Un médecin, auprès duquel elle s'était renseignée, avait diagnostiqué de l'albuminurie. Mais elle insista vainement pour que le vieillard prît une consultation. Il avait pour la Faculté le mépris des gens qui n'ont jamais eu besoin de recourir à ses lumières.

Un matin, la veuve, rentrant du marché avec sa domestique, n'en revint pas de voir closes les persiennes des deux fenêtres du rez-de-chaussée. Onze heures sonnaient, et il était sans exemple qu'à pareille heure M. de Cancaval n'eût pas terminé son ménage. Mme Remoulin, ne doutant point qu'il fût souffrant, frappa à la porte dans l'intention de lui offrir ses services. Sans doute dormait-il, car seuls répondirent les miaulements de Baâl.

— La pauvre bête réclame sa pâtée, dit Mme Remoulin à sa bonne... Elle n'a pas l'habitude d'être oubliée.

Quoique fort troublée, elle se raisonna. Le baron avait dîné la veille de bon appétit et s'était montré moins nerveux que de coutume. Toutefois, vers midi, l'inquiétude la fit descendre. Ses tambourinements, de plus en plus énergiques, n'obtinrent aucun écho. Affolée, elle avertit Mme Grimaud, la concierge, qui jugea, elle aussi, que ce silence était de sinistre augure. Mais quelle conduite tenir en pareille occurrence ? Convenait-il de mettre la police en mouvement ? Sottise impardonnable au cas où M. de Cancaval eût été plongé dans un sommeil de plomb ou se fût, pour un motif quelconque, abstenu de répondre à d'indiscrets appels. Mais, en supposant qu'il fût malade et incapable de réclamer du secours, ne serait-

ce pas un crime que de ne point tout hasarder afin de s'assurer du fait ?

Mme Remoulin se représenta les complications et les retards qu'impliquerait une démarche au commissariat, alors qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Elle profita de l'inertie de Mme Grimaud, qui se refusait à prendre la moindre responsabilité en l'absence de son mari. S'autorisant des droits que lui conférait l'amitié, et, pensait-elle aussi, la confiance de la famille, elle requit les services du serrurier voisin.

La serrure crochetée, elle se faufila dans la chambre et manqua d'écraser Baâl, qui se jetait dans ses jupes. Pour la première fois insensible au cri de douleur d'un animal, elle fit trois pas et resta clouée sur place, paralysée par l'émotion. A la faveur du soleil filtrant à travers les persiennes, elle avait immédiatement constaté que M. de Cancaval gisait avec toutes les apparences de la mort. D'une voix étranglée, elle l'appela à plusieurs reprises, comme par acquit de conscience, puis vint s'agenouiller au pied du lit en murmurant une vague prière. Le baron, s'il eût pu la voir en cette posture, eût été abasourdi, car il l'avait toujours louée de son irréligion. De fait, elle obéisait machinalement à l'usage ; elle se releva bien vite, et, les yeux humides, contempla longuement la dépouille de ce héros de la haute vie, qui, sans elle, obscure bourgeoise, n'eût pas, en quittant ce monde, reçu la charité d'une larme sincère,

Comme beaucoup de personnes sensibles pour des vétilles, la veuve se contenait dans les grandes circonstances. Sa douleur ne fit aucun bruit. L'aspect du défunt exerçait d'ailleurs sur ses nerfs une heureuse influence. Le vieillard, couché sur le dos, la tête d'aplomb sur l'oreiller, les paupières closes, avait été de toute évidence inopinément saisi par la mort. N'eût été que de sa bouche entr'ouverte ne s'exhalait aucun souffle, on eût pu croire qu'il sommeillait. Son visage reposé avait un je ne sais

quoi d'aimable dans sa majesté. Et Mme Remoulin, se rappelant que M. de Cancaval souhaitait parfois de disparaître à l'improviste, trouvait dans l'accomplissement de ce souhait une invitation au courage.

Un grincement de la porte la tira de sa méditation. Mme Grimaud, qui, lors de la venue du serrurier, s'était prudemment enfermée dans la loge, n'avait pu vaincre sa curiosité.

— Le pauvre baron est en paix maintenant, lui dit Mme Remoulin en l'invitant à pénétrer... Il a son bonheur peint sur la figure... Regardez-le... Comme il est beau !

La concierge oublia son manque de considération, naguère avéré, pour M. de Cancaval, et se mit à faire en geignant l'éloge de ce parfait locataire, honneur de l'immeuble. Soudain, Mme Remoulin jeta une exclamation :

— Mon Dieu !... Où ai-je l'esprit ?... Et la famille qui n'est pas avertie !

Elle courut réparer ce manquement au premier de ses devoirs. Son absence se prolongea par suite de la difficulté qu'elle eut à obtenir la communication téléphonique avec l'étude Picoux. A son retour, elle trouva la pièce transformée par les apprêts auxquels la concierge s'était livrée de son chef. Après avoir rangé les vêtements épars et mis les meubles en ordre, Mme Grimaud avait tiré les rideaux et placé un flambeau allumé sur la table de nuit. Son propre chapelet, disposé en forme de cœur, se découpait sur le drap. Dans ce décor, M. de Cancaval, le masque durci et troué d'ombres, avait pris l'apparence du cadavre. Mme Remoulin eut alors nettement conscience de son malheur et s'effondra dans un fauteuil en sanglotant. La concierge, elle-même impressionnée par sa mise en scène, n'osait plus élever la voix ; comme elle brûlait de colporter la nouvelle, elle se retira sur la pointe des pieds.

A six heures et demie, aucun membre de la famille n'avait encore paru. Mme Remoulin profitait de son reste, sachant qu'il ne lui resterait qu'à disparaître lorsque les intéressés prendraient possession des lieux. Elle détestait ces neveux, des étrangers pour M. de Cancaval, qui allaient la rejeter, elle ! au rang d'étrangère. Quelqu'un frappa, et, croyant ouvrir aux parents, elle soupira d'aise en reconnaissant Mauvieux. Le peintre, à mille lieues de s'attendre à pénétrer dans une chambre mortuaire, resta pantois au point de laisser sans l'interrompre la veuve entrer dans les moindres détails. Ce vieil enfant accordait au baron toute l'amitié dont peut être capable un homme qui se connaît trop d'amis.

Mme Remoulin, qui n'avait pas déjeuné, éprouvait le besoin de se restaurer, mais, sans la venue de Mauvieux, elle fût restée à son poste.

— Voulez-vous tenir compagnie au pauvre baron pendant un petit quart d'heure ? demanda-t-elle au peintre. Si personne n'est arrivé ce soir, je passerai la nuit à le veiller... C'est bien le moins qu'on ne l'abandonne pas, le cher homme... Je laisse la clef sur la porte.

Resté seul, Mauvieux tira un carnet de sa poche. Il se proposait de crayonner une esquisse, destinée à prendre place dans son musée de souvenirs; mais à peine eut-il relevé le profil de M. de Cancaval qu'on le dérangea. La concierge introduisait Xavier de Sathonay.

Xavier se trouvait au bain de vapeur, lorsqu'un télégraphiste avait apporté à son domicile un « petit bleu » de Me Picoux. Il y avait beau temps qu'il ne pensait plus à son oncle ; aussi fut-il en rentrant comme assommé par la tuile qui lui tombait sur la tête. Pour un peu, se jugeant perdu, il n'eût pas fait un mouvement. M. de Cancaval, jaloux de se venger, avait dû mettre ses mémoires en lieu sûr et confier à quelque forban de lettres, qui les avait peut-être achetés, le soin de les mettre au jour.

Revenu du premier émoi, le trembleur considéra qu'en

l'absence de son frère aîné, en garnison à Tours, c'était à lui de prendre les mesures de circonstance, fermer la porte du mort étant de toutes la plus urgente. Il ne fallait pas qu'un acolyte du baron fût à même de mettre la main sur ses papiers, s'il les avait par hasard conservés.

Avant de ressortir, Xavier alla informer sa femme de l'événement. Mme de Sathonay, quoique habituée aux étonnements en face de son mari, ouvrit de grands yeux en le voyant bouleversé comme s'il avait perdu un être cher. Décidément, elle renonçait à déchiffrer l'énigme vivante à laquelle le sacrement l'avait unie. Quelque chose lui disait d'ailleurs que cela valait peut-être mieux.

Rue Nollet, Xavier eut, pour commencer, un sujet de satisfaction. La concierge, à qui le passage de Mauvieux avait échappé, lui affirma qu'hormis Mme Remoulin, personne n'était entré dans le rez-de-chaussée. Aussi recula-t-il, effaré, en discernant dans la pénombre un personnage de mine diabolique, livré à une mystérieuse besogne. Mme Grimaud jeta un cri, mais aussitôt fixée :

— Ce n'est rien, expliqua-t-elle ; ce n'est que monsieur Mauvieux... Je me demande par où il est entré.

Vexée de son mensonge involontaire, elle décampa et courut annoncer au premier étage l'arrivée de « la famille ».

Le nom de Mauvieux n'avait en soi rien de particulièrement rassurant, Xavier ne concevant pas la présence chez M. de Cancaval de quelqu'un de recommandable. Cet individu mal mis, qui s'amusait à croquer son oncle, l'impressionna défavorablement. Il l'eût volontiers invité à plier bagage, mais, ennemi de tout éclat, il se borna à décliner sa qualité de sa voix la plus pointue, espérant que le gêneur comprendrait son devoir. L'autre comprit simplement que des condoléances étaient de rigueur ; offrant les siennes avec feu, il se lança dans un panégyrique étourdissant de M. de Cancaval.

Xavier crut d'abord à une farce, mais la sincérité du peintre sautait aux yeux; il dut reconnaître *in petto* que, dans les bas-fonds de Paris (car il pensait y être) l'amitié n'est pas un vain mot. L'impatience pourtant le gagnait, le damné bavard ne tarissant point.

Tout à coup il dressa l'oreille. Son interlocuteur, déplorant la disparition d'un homme si riche en souvenirs, se félicitait que ce dernier se fût soucié de les transmettre aux générations futures. M. de Cancaval avait, grâce au ciel, écrit ses mémoires.

— Ses mémoires ?... Vraiment ?... balbutia Xavier, prêt à défaillir.

— Ils sont là ! s'écria Mauvieux avec l'emphase du baron, en frappant comme lui du plat de la main le portefeuille, toujours en évidence... Combien de fois ne l'ai-je pas entendu dire à votre oncle !

Toutes craintes envolées, Xavier reprit ses sens. Une chance inouïe lui livrait d'emblée les documents desquels il attendait sa perte. Soudain, devenu un autre homme, il se rebiffa contre le fâcheux qui le cramponnait.

— Je pense, monsieur, que voilà suffisamment de discours... Un peu de tact, je vous prie...

Mauvieux, interloqué, bredouilla des excuses et, prenant la porte, s'effaça pour laisser entrer Mme Remoulin. La veuve estimait qu'en raison de « sa mission » elle avait des comptes à rendre. Enrouée par les larmes, elle entreprit un récit, ponctué d'expressions de regret et d'épithètes flatteuses à l'endroit du défunt. Xavier, pour qui c'en était trop maintenant de subir les doléances d'une commère, lui coupa bientôt la parole.

— Nous vous sommes fort obligés de vos bontés pour le baron de Cancaval, dit-il avec une politesse d'une souveraine impertinence... Mais vous m'obligeriez moi-même infiniment en priant la concierge de veiller à ce que l'on n'entre pas ici comme dans un moulin... Si j'ai besoin de vos services, je vous le ferai savoir...

Seul enfin, Xavier de Sathonay fit d'une main fébrile sauter la fermeture du portefeuille, puis, curieux d'examiner séance tenante les précieux cahiers dont il s'était saisi, il alla prendre le flambeau allumé sur la table de nuit. Un sourire narquois aux lèvres, il regarda son oncle au passage ; mais son sourire se figea et l'effroi lui glaça le sang. La lueur tremblotante de la bougie ranimait les traits du mort, si bien que M. de Cancaval, la bouche ouverte, avait tout l'air de s'amuser énormément.

ÉDOUARD DUCOTÉ.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Hector Talvart : *Conjectures*, Armana Huart. — Jean Carrère : *Les mauvais Maîtres*, Plon. — Léon Daudet : *Les œuvres dans les hommes*, Nouvelle Librairie Nationale. — Pierre Lasserre : *Cinquante ans de pensée Française*, Plon. — Clément-Janin : *Victor Hugo en exil. Documents inédits*, « aux éditions du Monde Nouveau ». — Felix Duquesnel : *Souvenirs littéraires*, Clin. — Dr Cabanès : *Mœurs intimes du Passé* (VIe série). *Usages et coutumes diparus*, Albin Michel. — Dr Cabanès et Witkowski : *L'Esprit d'Esculape*, E. François. — Mémento.

Voici un livre de haute sagesse, qu'il faut lire à petites doses successives, comme on lit les *Essais* de Montaigne. Ce sont en effet des essais, et il y a dans ces **Conjectures** de M. Hector Talvart des méditations philosophiques, des dissociations d'idées sur les sujets les plus graves ou les plus futiles. Rien n'est grave et rien n'est futile pour un philosophe. Si un critique pouvait avoir quelque crédit auprès du public et des éditeurs qui savent lancer les hommes et secouer sur la foule les idées que contient un cerveau, je leur dirais qu'il y a dans cette œuvre de M. Hector Talvart une merveilleuse puissance d'analyse psychologique et qu'il nous apporte, comme le font les très rares écrivains sincères qui ont observé la vie dans une solitude réfléchie, un renouvellement nuancé de nos valeurs morales et sentimentales.

Il y a ainsi des êtres qui vivent isolés dans un coin et qui par leur seule méditation apportent plus à la vie que l'agitation orgueilleuse de tous les soi-disant qui s'exhibent, eux et leur stérile vanité. Que d'écrivains célèbres ne le sont que pour avoir su, avec les barbes de leurs plumes, éveiller les demi-sensualités des demi-jeunes filles et caressé leurs demi-hypocrisies sexuelles.

M. Hector Talvart s'est donné comme joie ou comme métier un métier assez ingrat, de « trouver aux idées une valeur d'art » et de les « transporter sur le plan de la vérité subjective ». Je vou-

drais, écrit-il, si l'on discutait jamais d'elles, qu'on le fît « comme de la vérité d'une teinte, de la pureté d'un son, de l'exacte proportion d'une ligne et que l'on en dît que c'est véridique ou mensonger, plaisant ou ennuyeux, suivant l'humeur et le goût tout simplement ».

Si j'ai apporté un scrupule, c'est de voir clair au moment que je voyais et d'accorder suffisamment mon esprit à ma vue pour ne pas la trahir dans mes expressions. Mal compris ou contredit, j'aurais l'excuse de penser que l'on n'a pas regardé la même chose que moi, au même moment, avec les mêmes dispositions intellectuelles et sensibles, ou que pour la voir on s'est placé dans un lieu différent du mien, à un autre point d'altitude, et peut-être à gauche quand je m'étais mis à droite.

Et, en effet, ces *Conjectures* de M. Talvart, par leur dogmatisme nuancé, provoquent facilement la contradiction, et on écrirait tout un livre pour remettre au point, selon sa propre expérience, les propos du jeune philosophe. Mais n'est-ce pas le plus beau compliment que l'on puisse faire à sa sincérité? Signe que sa vision est personnelle et unique son expérience, et qu'il ne traîne dans ces pages aucune vaine réminiscence livresque. M. Talvart s'appuie sur sa raison, et il sait bien ce que cette raison doit à sa sensibilité. La raison, c'est peut-être ce qu'il appelle le bon sens, « l'élément sans quoi rien ne s'impose dans l'ordre durable de l'esprit et du fait ».

Voyez les classiques, s'écrie-t-il : un triomphe permanent du bon sens le plus clair, le plus vivant ! La langue de Courier, la critique de Sainte-Beuve, autant d'exercices différents de cette même qualité toujours dominante ! Le bon sens est le point où l'intelligence se rencontre avec la réalité. Toutes les fois que s'établit la mesure de l'imaginable et du possible, on arrive à lui. Il faut avoir quelquefois beaucoup de passion et quelque grain de folie pour l'aller trouver, et il suffit souvent d'avoir un peu souffert de la folie et des passions pour lui rester fidèle.

Mais souvent le plus lucide bon sens nous apparaît d'abord sous la forme de la folie avant de revêtir la robe prétexte du classicisme. L'impressionnisme, le vers-librisme ne furent-ils pas jugés comme des absurdités, et le cubisme, qui, avec un bon sens évident, a recréé le style de l'art ?

C'est l'aventure qui arrive aux **Mauvais Maîtres** de M. Jean Carrère, de devenir classiques. Les mauvais maîtres, ce sont

nos vrais maîtres, ceux que nous aimons et voulons continuer : Chateaubriand, Stendhal, Baudelaire, Flaubert, Verlaine, etc... Il est vraiment trop simple d'écrire, comme le fait M. Carrère dans son livre, d'ailleurs très sincère et très courageux, que Chateaubriand est le créateur de la mélancolie moderne. Chateaubriand n'a créé aucune mélancolie, il a seulement été, comme tous les grands écrivains, l'expression de son siècle. Un écrivain est toujours déterminé par l'époque où il vit, et si la tristesse de Chateaubriand, vraie ou fictive, a trouvé des échos dans les âmes contemporaines, c'est qu'elle correspondait à un état de fatigue réel, après la Révolution et les guerres de l'Empire. Ce levain de mélancolie a redonné une vitalité nouvelle à une littérature anémiée qui ne s'alimentait plus que de valeurs fictives.

D'ailleurs, si Chateaubriand n'était pas venu, il n'y aurait en France qu'un grand écrivain de moins, mais il n'y aurait eu rien de changé dans le courant total des idées et des sentiments, c'est-à-dire de la littérature.

La théorie très curieuse de M. Jean Carrère, qui voudrait remonter le cours des âges pour y retrouver la pure doctrine grecque, me paraît aussi bien vainement paradoxale. Il se trouve que tous ces mauvais maîtres qu'il cloue au pilori, depuis Lucien, Catulle, Tibulle, Horace, Pétrone, Villon, Montaigne, jusqu'à Baudelaire et Verlaine — sont ceux qui se sont scrupuleusement analysés devant la vie et se sont servis de leur sensibilité pour capter plus de connaissance, c'est-à-dire plus de raison. M. Carrère semble n'admettre comme vrais et bons maîtres que les poètes héroïques. L'héroïsme n'est acceptable qu'à petites doses, mais M. Carrère croit-il que tout le XVIIe siècle soit dans les pièces héroïques de Corneille ? A côté de lui, il y a les poètes libertins, les seuls qu'on puisse relire maintenant avec quelque plaisir. Et pourquoi Racine, le plus grand des romantiques avant le mot, n'est-il pas classé ici parmi les mauvais maîtres ? lui qui a fait de la passion — et de sa passion à lui — le mobile de sa vie et de sa littérature ?

Et dans quel but M. Carrère veut-il brûler toutes les bibliothèques romantiques ? Pour favoriser une soi-disant renaissance méditerranéenne, qui déjà a trouvé dans Mistral « l'émule de Virgile et de Dante », son inspirateur.

Ils sont ainsi quelques-uns qui s'attaquent au romantisme, c'est-à-dire à une chose morte, mais qui fut nécessaire au renou-

vellement de notre littérature et qui a déterminé toute notre production littéraire actuelle, même celle de ces critiques de soleil méditerranéen. Quoi de plus romantique (au mauvais sens du mot) que ces quarante volumes de M. Léon Daudet qui parle de tout, à tort et à travers, et a accumulé dans ces pages, où la grossièreté lui tient lieu de style, des montagnes d'injures ? Existe-t-il un être noble et probe, un écrivain sincère sur lequel M. Léon Daudet n'ait pas craché quelque bavure ? On regrette la distinction et la finesse d'Alphonse Daudet, qui, s'il ne fut pas, comme on a voulu nous le faire croire, un grand écrivain, fut néanmoins un conteur charmant.

M. Léon Daudet écrit sans aucune hésitation dans son nouveau livre, **Les œuvres dans les Hommes** : « J'ai dit que la raison, chez Hugo, comme chez la plupart des romantiques, était indigente. »

Voilà une façon de généraliser qui est admirable : les romantiques deviennent une espèce animale comme les pingouins ou les pélicans, une espèce animale dont la raison est indigente.

Il est banal de dire et d'écrire que V. Hugo fut surtout un génie verbal et qu'il n'avait guère l'esprit philosophique ; mais M. Léon Daudet abuse de ses rapports et de ce qu'il appelle si gracieusement « un court mais instructif passage à travers la famille de l'illustre poète et grand comédien méconnu » pour nous raconter des potins sur l'avarice, le libertinage, etc., etc., du grand homme. Et tout cela pour aboutir à cette conclusion qu' « à l'aberration romantique dont Hugo demeure le prototype étincelant » devait enfin succéder un écrivain d'imagination et de sensibilité purement provençale, Alphonse Daudet, « qui maintint le goût et l'ordre avec la clarté, cependant qu'en Provence même se leva une pléiade de poètes et conteurs incomparables qui restituèrent à la langue d'oc déclinante son prestige, son lyrisme, et son autorité ».

Pour remettre les choses au point, il faut lire dans le dernier ouvrage de M. Pierre Lasserre : **Cinquante ans de Pensée Française**, l'étude très juste de ton qu'il consacrée à cette question : la poésie française et le Midi, et répond à une enquête des *Marges* demandant : « Pourquoi aucun des grands poètes français n'est-il du Midi ? »

On lira aussi, sur **Victor Hugo en exil**, les documents

inédits que vient de publier M. Clément-Janin. Il y a dans ce volume des lettres de Hugo, un peu déclamatoires, mais d'une belle langue toujours, et qui nous renseignent sur les rapports affectueux du poète et du critique, nous renseignent aussi sur l'histoire littéraire de cette époque. Livre écrit avec beaucoup de tact et une parfaite érudition.

Je ne peux que signaler les **Souvenirs littéraires** de M. Félix Duquesnel sur George Sand, Alexandre Dumas fils, etc. C'est émouvant d'entendre parler de ces personnages déjà si lointains par quelqu'un qui les a connus et aimés.

Le Dr Cabanès, qui nous avait donné, il y a peu de temps, la sixième série de ses **Mœurs intimes du passé** où il est traité, avec de curieuses reproductions de gravures et d'estampes, de la cérémonie de la saignée, des visites à l'accouchée, du fouet, instrument d'éducation et de répression, publie aujourd'hui, en collaboration avec M. Witkowski, **l'Esprit d'Esculape**. C'est un recueil d'anecdotes spirituelles et amusantes, souvent libertines, sur l'esprit des malades célèbres, l'esprit des célébrités médicales, l'esprit dans la littérature et dans l'histoire. Un tel livre est une sorte de synthèse de l'esprit français.

Je ne puis citer que le mot de la *fin* : « L'Abbé de Voisenon, mourant, fut invité par un prêtre à recevoir le viatique :

— Je le voudrais bien, répondit-il ; mais mon médecin m'a défendu les farineux. »

Mémento. — Dans ce petit livre *Simplicité féminine, au secours !* (Sansot), Aurel donne aux femmes une leçon de haute morale et de haute dignité ; Aurel, qui « est une grande bonne femme », écrit Lucie Delarue-Mardrus dans *Aurel et le Procès des Mondains* (Povolozki). Et Henri Clouard étudie dans un *Aurel* des « célébrités d'aujourd'hui » (Sansot) ce qu'il appelle la philosophie aurélienne synthétisée dans *le Couple*. — De Canudo : *Hélène, Faust et Nous, précis d'esthétique cérébriste* (Sansot) : « Le point principal de notre esthétique est *la propulsion de la vie intérieure.* » Ainsi les œuvres modernes n'exprimeront plus que la *chose en soi*. On a enfin atteint le monde nouménal. C'est très important à noter. — Dans ses *Heures d'Angkor* (Hanoi-Haiphong) Gabriel d'Aulan évoque devant les danseuses sacrées « l'image » de Debussy : « Et la lune descend sur le temple qui fut. » — *Les yeux de l'Asie*, par Rudyard Kipling, traduit par Firmin Roz (Payot). Ces lettres de soldats hindous, et qui écrivent ce qu'ils ont vu en France, jugent nos mœurs et notre religion, sont très curieuses et très émouvantes. Ce livre est un petit chef-

d'œuvre. — Voici la 2e série de *La Nouvelle Bourgeoise*, par J. Broussan-Gaubert (Crès), petit livre de pensées que l'on sent vraies parce que le cœur les a dictées. — A signaler dans la *Collection des Trente* (Messein), des *Notes sur Mérimée* par Charles de Bos qui nous avoue aimer Mérimée comme un ami vivant, avec un peu du sentiment, écrit-il, « que j'éprouve pour Stendhal, dont, tant que je pourrai lire un de ses livres, on ne me persuadera jamais qu'il est mort »; et dans la même collection, *Le Puits de la Vérité*, par Remy de Gourmont : recueil inédit d'un choix de ses « idées du jour ».

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Tristan Klingsor : *L'Escarbille d'Or*, Chiberre. — Tristan Derême : *Verdure Dorée*, Emile Paul. — C. de Lazerme : *Eaux vives*, Messein. — Charles Adolphe Cantacuzène : *Parenthèses paresseuses*, Perrin. — Franc-Nohain : *Le Kiosque à Musique*, Fasquelle.

Est-ce, Klingsor, fini de rire, et de sourire, et de s'égayer de vieilles chansons, du regard jeté par une fille qui passe, des frissons argentés du saule courbé sur l'eau ? Quoi, la fusée des *Humoresques* n'est point éteinte encore, et déjà c'est la flamme soudain étouffée, un élan de votre voix comprimé par un sanglot qui vous échappe, c'est **L'Escarbille d'or**, le plus troublant, le plus décisif peut-être de vos livres de vers. Je ne sais, est-ce un si triste souci de surprendre fil à fil sa barbe grisonner et ses cheveux blanchir? Le sort commun nous environne et nous presse ; n'avons-nous de la vie tiré maints profits, maintes joies et des bonheurs mémorables? A d'autres à présent le trésor est offert. N'est-ce une volupté d'assister à leur ivresse? et précisément ce renouvellement des jouissances sans cesse jeunes, et les mêmes, et persistantes, en dépit et au profit des générations qui se succèdent, c'est la plus incontestable preuve que nous fîmes bien, nous qui avons plongé à la source, tant que la vigueur de nos membres nous y a autorisés, et que rien au monde ne saurait valoir la saveur pure et héroïque du divin baiser, l'étreinte de deux beaux corps qui se livrent. De cela, ô Klingsor, mon ami, ne nous reste-t-il, ne vous reste-t-il rien? Ne fût-ce que l'éperdu souvenir, c'est un énorme bien, à mon avis. Sachons regarder avec indulgence ceux qui marchent naïvement sur nos traces, foulent nos pas par les sentiers ombragés ou radieux où ils ne sauraient se douter que nous avons passé avant eux, où

ils ne se soucient guère que nous les accompagnions au moins par la pensée ou même de nos yeux charmés. Mais sachons de ce compagnonnage invisible nous créer une joie nouvelle, la très bonne et la suprême.

Et puis, s'il faut aller jusqu'au bout de nos espérances, l'illusion sainte ne meurt pas, ne saurait mourir tout entière. Elle nous est parfois favorable, elle nous sera, un jour, favorable, ayons la foi, sachons la conserver. N'est-il point vrai, ô délicieux poète, grave ami et penseur un peu trop désabusé, n'est-il point vrai, Klingsor, que de gracieux gestes de femmes ou d'enfants vous environnent parfois de leurs prestiges sensibles et délicats? N'êtes-vous aimé de cœurs ingénus, d'une beauté et d'une bonté essentielle? Est-on jeune jamais autrement que par le cœur, et si votre cœur, pas plus que le mien, ne se peut flatter d'avoir vingt ans, sans doute a-t-il persisté enfantin et ardent, prompt à s'éprendre, heureux de se donner?

Ne savons-nous pas mieux à présent le prix des choses éternelles, qui paraissent éphémères aux consciences moroses et ternies de la plupart des hommes? N'est-ce pas là que le Poète a pu s'écrier dans un jour de clairvoyance inespérée et profonde :

> Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.
> . . . .
> ... Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
> Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière...

La lumière de l'œil, c'est la lumière de l'âme, et de ferventes, féminines pensées savent s'en éprendre, y mêler leur lumière, y puiser le réconfort et la force de la vie, en échange du réconfort et de la force qu'elles nous prodiguent.

Sous le couvert de cette angoissante panique de l'âge, à laquelle, mon cher Klingsor, vous vous êtes laissé descendre, vous avez composé, cette fois, la série parfaite de vos poèmes, je crois, les plus admirables. Ce perpétuel conflit d'un cœur qui ne demande qu'à se livrer à ses impressions vivaces, colorées, enthousiastes et amusées, et d'un esprit qui s'efforce de faire sur soi-même et sa prétendue déchéance un retour désespéré, c'est un drame intime et poignant dont le motif pénètre, enlace, retient étrangement et nous berce d'une douloureuse et pénible joie. A travers les images encore et quand même enjouées qu'éveille en

vous la vue du paysage animé, du vent qui souffle, de l'oiseau qui brûle l'air du frémissement de ses ailes et de son chant, de la parure fine ou de la beauté naïve d'une jeune fille un instant pensive, vous poursuivez l'impossible rêve d'un printemps désormais achevé pour vous-même comme pour tant d'autres, vous vous voudriez semblable encore à ce que vous fûtes autrefois, vous ne songez qu'à la différence, à l'inévitable déclin, au dévouement durable ou provisoire, au contraste et à la chute.

Au lieu de vous persuader à mon gré, après avoir porté vos regards autour de vous, de l'éternité changeante de ces divins et jeunes spectacles, où vous avez pris votre part naguères par les sens, et qui, quoi que vous en disiez, ne vous échappe pas entièrement, où vous prenez part encore par l'aspiration enthousiaste et le souvenir attendri, et à quoi vous participerez toujours, immortellement, car votre âme, votre chair, vos os en sont à jamais pétris jusqu'en la moelle et le résidu de vos futures cendres, au lieu de vous prêcher l'existence inextinguible en nous, malgré l'âge et les apparences, de l'amour et de ses hautes jouissances, j'aurais dû vous congratuler de vous voir empêtrer dans ce marasme de détresse, puisqu'elle nous vaut ces légères, chantantes, précieuses harmonies dont vos vers de peintre avisé, de musicien enchanteur, par-dessus tout de poète, si frêlement, si sûrement, épris d'arabesques justes, précises et de rythmes neufs, si exacts, personnels, nous versent l'enivrement à la fois tragique et délicieux :

La jeune pie danse sur la route
A petits bonds de damoiselle villageoise :
La girouette au loin tourne sur le toit
D'ardoise,
Et le coucou chante au fond du bois,
Mais qui l'écoute?
Moi seul sans doute,
Moi qui vais seul dans ce vieux monde
Et qui brode tour à tour
Sérénades et rondes
Sur d'anciens refrains,
Moi qui chante le page, la rose et l'amour,
Moi qui chante le vin, la rose et le chagrin
Tout le long de ma route,
Mais qui m'écoute ?

Oh ! il faudrait, Klingsor, que vous vous en rendiez compte, on vous écoute, on vous écoute, et vous le savez bien. Vous êtes un de nos meilleurs et de nos plus originaux poètes, en ce temps qui en compte tant et de si beaux. Je ne sais si le passant est attentif à vos sérénades et rondes sur d'anciens refrains, mais ce qui est bien sûr, de même que vous avez écouté chanter à vos débuts, et vous y plaisez encore, la « chanson à l'ombre », de notre grand et cher Francis Vielé-Griffin, avant l'heure de « la Partenza » et de gagner des parages aux horizons vastes, « plus loin », — de même que cette inspiration première selon votre tempérament et vos tendances naturelles d'artiste minutieux et pénétrant a été sous vos doigts transformée, vous aussi, à votre tour, vous avez été écouté. C'est de votre veine qu'est sortie, avec mille modifications, avec des contours divergents et des aspects singuliers et nouveaux, je le veux bien, toute la capricieuse et ravissante lignée des poètes fantaisistes d'à présent.

L'avouent-ils ? S'en doutent-ils ? Je le suppose, mais je l'ignore. C'est vous, Klingsor, l'initiateur d'une fantaisie tant et tant dissemblable de celle que nous apprécions également, et chez les anciens, qu'ils soient Scarron, Saint-Amant, Claude d'Esternod, et chez nos contemporains, Ponchon, Franc-Nohain, Fourest, et qui, de vous, a passé chez Guillaume Apollinaire, Toulet, entre de nombreux autres disparus, et chez nos cadets, André Salmon, Francis Carco, Tristan Derême...

La verve de M. Tristan Derême, qui vient, sous le titre **la Verdure Dorée**, de rassembler ses recueils précédents, édités à petit nombre et à très haut prix, est nettement différente de la verve de M. Tristan Klingsor. Chez l'aîné, c'est la nuance du sentiment et le caprice des yeux ou de l'oreille charmée par quelque bruit extérieur qui déterminent le choix de sa mélodie et la couleur des mots employés. Chez M. Tristan Derême, il y a obéissance consciente et amusée à la tyrannie préétablie des rencontres verbales. Je suis loin de soutenir que l'émotion ou la sensibilité ne soient à la base des poèmes de M. Derême. Au contraire, ils en sont imprégnés, et l'on sent même que si sa volonté n'était la maîtresse, peu s'en faudrait souvent qu'ils devinssent larmoyants et tout tremblants, d'une désolation véritable. Mais le poète en ceci est le maître, qu'il imposera à leur débordement mélancolique le prompt éclair d'une fantaisie spirituelle puisée aux ré-

serves intimes de son cerveau en éveil, ou encore le fortuit accident d'une rime qui se moque, d'une cadence qui se rompt, d'une syllabe joyeusement équivoque. Il ironise, et à son corps défendant, contre lui-même en premier lieu.

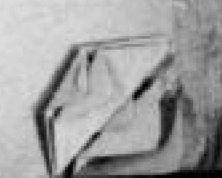
Cette invention, qu'il tient si âprement à faire apprécier, et pour laquelle, je crois bien, la préface de son livre est écrite, la *contre-assonance*, comme il l'appelle, démontre, qu'elle soit ou non en réalité aussi imprévue qu'il l'imagine, à quel point sa fantaisie s'assujettit au choix concerté des mots qui mêlent à la nécessité de leur signification le feu amusant d'un éclat capricieux. Lui-même le confesse, son caprice dénote parfois quelque chose de *méthodique* dans son élaboration. Qu'on ne comprenne pas que son lyrisme en soit desséché ou apparaisse artificiel à l'excès. Ce serait fortement se tromper. Tout au plus serait-il bon de mettre en garde M. Derême contre la possibilité de rendre trop apparents ses procédés familiers. C'est, il est vrai, un étalage qui ne répugne pas aux artistes les plus jeunes, mais ce serait, à mon sens, grand'pitié que le talent si séduisant par ses dehors de M. Derême se prît un jour à se dissimuler sous une montre toujours trop visible de ce qui est le métier. Mais le poète est résigné, il accorde à la nature et aux actions humaines leur valeur authentique et a mûri dès longtemps son cœur et sa patience de résignation et de philosophie :

Naguère, je tremblais sous les étoiles blanches ;
Pour me mieux animer, ma voix liait des mots,
Et d'un bras confiant je sciais les ormeaux
Pour prendre les oiseaux qui chantaient dans les branches.

Adieu, vieux jours. J'irais m'asseoir sur la hauteur,
Sifflant *Guillaume Tell* sous les jeunes troènes,
Pour voir l'Aube aux bras blancs, ornement des poèmes,
Qui vide sur les prés son vaporisateur.

Et sans me lamenter sur ma lyre brisée,
Seul, je regarderais dans le trèfle, en bourrant
Ma pipe, les piverts qui boivent au torrent
Et les cailles qui vont pieds nus dans la rosée.

En le nouveau volume succédant après si peu d'intervalle aux deux recueils *les Jours passés* et *Tendre Paris*, M. C. de Lazerme laisse moins frissonner la joie héroïque ou attristée de ses



souvenirs et de ses visions fraîches d'un monde extérieur qu'il ne poursuit, au dedans de lui-même, le jaillissement secret des **Eaux vives** qui sont ses sensations intimes, ses chagrins propres et ses plaisirs réfléchis. C'est lui-même cette fois, non plus le décor, dont il interroge avec curiosité le geste, l'allure, la conscience. Et son âme est bien pure, jeune et belle, avec des enthousiasmes d'enfant que la pensée et la lecture ont mûris, avec d'inconsistants refrains de ballades puériles et de chansons populaires qui se mêlent au rythme de son rêve et souvent le déterminent. A peine parfois se complaît-il à ce jeu délicieux jusqu'à la lassitude, ou, pour mieux dire, tient-il trop, avec précision, à s'expliquer à lui-même les motifs profonds et sûrs de ses dilections ou de ses plus mobiles caprices. Certes, il a raison d'avoir élu les trois saints qu'il révère, parmi les plus pauvres, parmi ceux dont l'âme est la plus vaste, pleine d'idées et de vérité, et qui souffrent « les maux et les misères des morts, leurs frères ». Mais il ne fallait pas tant expliquer ni saint Verlaine, ni saint Baudelaire, ni saint Villon pour les faire comprendre et aimer. Il y a, dans ce poème, une participation insupportable du critique. C'est lui qui — d'ailleurs très justement — définit, mais *en prose* et sans rythme, que la figure de Baudelaire « a une expression profonde, un extraordinaire caractère d'angoisse ». Il fallait choisir, faire voir et sentir, non, comme l'a fait M. de Lazerme fâcheusement, énumérer, appuyer, combattre. S'exalter, non pas enseigner. Erreur que, ailleurs, il n'a pas commise, au surplus, et de plus courts poèmes sont mieux réussis, quelques-uns des plus étendus également, comme *la Dernière ballade des rois mages*.

Parenthèses paresseuses : « des quatre exemplaires empressés vers la Presse », M. Charles-Adolphe Cantacuzène a bien voulu en réserver un au *Mercure*. Ce sont petites pièces fines, élégantes et sensibles, à son ordinaire, dont le charme se corrompt parfois jusqu'en « l'allégorie alangourée », comme écrit le poète, ou la mièvrerie un peu trop verbale. Du moins la plupart elles sont exquises, autant que dépourvues de prétention ou de pose.

M. Franc-Nohain réunit en un volume, **le Kiosque à musique**, les recueils qui autrefois établirent sa réputation : *Flûtes*, *les Chansons des trains et des gares*, *le Dimanche en famille*.

On y retrouvera avec joie, car rien n'en a vieilli, la célèbre *Complainte de M. Benoît*, *la Chanson du Porc-Epic*, *la Ronde des neveux inattentionnés*, etc., etc.., ces sortes de charges si rigoureusement distantes et incohérentes, ces parodies par allusions lointaines.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

Théatre du Vieux-Colombier : *Saül*, pièce en 5 actes de M. André Gide.— Les concours du Conservatoire. — M. Robert de Flers et les « critiques auteurs ». — L'Hamlet blanc de M. de Max.

Je n'aime pas les ouvrages de M. André Gide. Je m'en suis expliqué, cela m'a valu l'inimitié d'une bonne centaine de personnes, qui l'admiraient en rond, sans réserve, et dont le paisible sommeil fut troublé par mes observations. Si l'on doit tenir pour louable le probe et assidu labeur de M. Gide, il est certain que son art a de quoi contrarier les amis d'une pensée déliée, d'une couleur franche, d'un style abondant. Mais tous les goûts sont dans la nature, aussi bien que hors la nature, et l'on conçoit qu'il se trouve des gens pour garnir leurs bibliothèques de livres imbibés d'huile de lampe. Pour tout dire, je crois que M. Gide écrit avec peine des ouvrages malaisément imaginés. En outre, il donne le spectacle d'un clergyman en proie au délire de la chair. Affreux spectacle ! Si je ne me gardais de tremper ma plume dans l'encrier de M. Gide, j'écrirais de lui ce qu'il écrivit de Calvin : « J'ai cette figure en horreur ! »

N'est-ce pas assez dire que je pris sans hâte, l'autre soir, le chemin du Vieux-Colombier où l'on jouait **Saül**, pièce en cinq actes de l'auteur d'*Isabelle*. Certaines circonstances m'avaient tenu loin de la maison de Copeau le jour de la première représentation. Fameuse raison de m'abstenir, n'est-ce pas ? J'en dédaignai le bénéfice. On est homme de devoir : il faut entendre les pièces, toutes les pièces — encore qu'un trop scrupuleux exercice des libertés intellectuelles puisse, de nos jours, conduire un homme au pied des tribunaux... Bref, j'ai passé les ponts et j'ai vu la pièce de M. Gide. Eh bien ! tous les partis pris du monde ne me feront point dire du mal de *Saül*. C'est un ouvrage inégal, mais c'est un bel ouvrage avec de pathétiques instants.

Il y a dans *Saül* de la noblesse, de la force et même de l'émo-

tion. Une scène, entre autres, atteint à la grandeur : celle où le roi, dévoré de soucis, se rend auprès d'une noire sorcière et, grâce à l'ombre évoquée de Samuel, apprend son destin. L'acte final, où l'on voit Saül sous la tente, acharné à sa propre perte, est tout plein d'une splendeur barbare. Mais l'auteur fait périr le roi chercheur d'ânesses par le poignard d'un confident félon. Pourquoi ? Le livre de Samuel dit : « Lors Saül dit à son écuyer : Dégaine ton épée et me tue, de peur que par aventure ces incirconcis ici ne viennent et qu'ils me mettent à mort en se moquant de moi. Et son écuyer n'en voulut rien faire, car il avait été épouvanté de trop grande crainte. Et ainsi Saül prit l'épée et se jeta sur icelle. »

Il est possible que M. André Gide, qui a trop de lettres, et qui se défie de l'ignorance des critiques, ait craint de s'entendre accuser de plagiat. Non de la Bible, source de son inspiration, mais de Shakespeare, qui, d'une identique situation, fit l'incomparable scène de la mort d'Antoine au troisième acte d'*Antoine et Cléopâtre*. Quoi qu'il en soit, on ne saurait approuver M. Gide d'avoir pris avec le Livre des Rois une liberté qui colore d'un assez fâcheux romantisme le dénouement de son drame. Mais il faut convenir que ses appréhensions ne le trompaient guère. La critique n'est pas bibliste. Elle paraît ignorer le *Deuteronome* à l'égal de l'*Herméneutique*. Cela peut surprendre de la part d'un sanhédrin où les « incirconcis » sont plutôt rares. La résistance des honorables confrères à cet ouvrage où l'on crie si souvent : *Schemâl Isroël !* n'est pas moins surprenante ; il faut croire qu'ils n'ont point de goût pour les souvenirs de jeunesse. A moins qu'aux plus belles histoires palestinoises ils ne préfèrent résolument le « parisianisme » et les vaches grasses du boulevard. Pour moi, je le dis bonnement, la pièce de M. André Gide m'a fait goûter un plaisir devenu rare. Affaire de comparaison ! A qui vient de lire le moindre conte de Duvernois, ne tendez point un roman de M. Gide ! Mais comment ne point applaudir à *Saül* si l'on demande au théâtre autre chose qu'un divertissement d'almanach ? Si l'on pensait à *Athalie* on ne pourrait endurer *Saül*. Mais une saison gavée de verneuilleries, mais les plates rengaines et les mots « ineptes » des dramaturges-chroniqueurs ont du moins le mérite de réveiller en chacun un solide appétit littéraire.

Saül est bien mis en scène, mal joué. Il manque à Copeau

(Saül) ce je ne sais quoi de puéril, d'amusé, de crédule et — tranchons le mot — d'un peu niais qui fait les bons acteurs. Il est trop intelligent, trop clairvoyant. Il est comme une critique vivante du texte qu'il profère. Cela se voit surtout aux instants où il en veut masquer les faiblesses. Au surplus, il s'irrite visiblement contre les basses nécessités de l'étude de comédien. Jamais Copeau ne fera rire par une grimace, par une contorsion, par une imprévue folie. Ce qu'il y a de grand et d'unique en cet homme l'empêche d'être un amuseur. Que sera-ce s'il lui faut s'élever à ces sommets de suffisance béate où respirent les tragédiens ? Or Saül est rôle de tragédien et des plus prestigieux. Il y eût fallu de Max. Mais à tout prendre l'insignifiance épanouie d'un Lambert eût peut-être mieux servi le personnage que toute la pénétration de Copeau. Pourtant il se montre sans égal dans les parties où le raisonnement peut primer l'instinct dramatique (principalement au dernier acte). Je pense que cet éloge, qui ne ferait point l'affaire d'un sot, ne déplaira point à un artiste que ne saurait payer le billon des complaisances. M. Daltour (David) est beau : sa nudité toute en muscles longs, en plans nets et en volumes tranchés, évoque le *Discobole* du British Museum. Mais c'est un acteur au débit hésitant ; en outre, il grasseye ; et il joue de sa harpe à contre-temps. M. Vibert est touchant et simple en Jonathas. M. Jouvet ne fait que paraître. La sorcière, c'est Blanche Albane, qui émeut. M. Oltly joue deux rôles : le spectre de Samuel et un Hébreu défaitiste ; il n'a qu'une fois l'occasion de faire retentir sa voix ; il le fait de telle manière que l'on craint de voir le ciment du Vieux-Colombier se rayer de lézardes. Je n'ai pas besoin de dire que les mouvements et les éclairages sont réglés avec la plus admirable et la plus intelligente précision ; et les costumes, généralement heureux, sont par tous portés comme à l'ordinaire de la maison, c'est-à-dire avec une aisance de gymnastique.

Les élèves du **Conservatoire** ont une fois de plus étalé la misère de notre enseignement dramatique. Les journaux ont copieusement bafoué les candidats. Au lendemain d'un jour funeste, les apprentis comédiens se virent accablés par une critique dont la sévérité se trompait, comme toujours, d'adresse. Il est trop certain que le concours de tragédie consterna les spectacteurs les plus indulgents. Mais peut-on, sans injustice, le reprocher aux élèves ? Ceux d'aujourd'hui valent, quant au tempérament, ceux

d'hier et d'avant-hier. C'est aux professeurs qu'incombe la tâche de « maintenir le niveau des études ». C'est aux professeurs que l'on doit s'en prendre de l'insuffisance des résultats. Rien de plus certain. On se demande ce qu'eussent été les prémices d'un Talma enseigné par M. Leitner — ou par tout autre maître de son acabit. Au surplus, ces concours en jaquette et en veston ne signifient rien. Quand donc se décidera-t-on à présenter les jeunes acteurs dans le cadre des Français, devant le public des Français et sous les fards, perruques et costumes de leurs rôles ?

On a, d'autre part, généralement approuvé dans la presse un assez fâcheux ukase de M. Rabaud, directeur du Conservatoire, aux termes duquel les applaudissements du public pouvaient desservir les concurrents qui en bénéficieraient. Je me demande à quoi pensaient les critiques en donnant à cette absurdité leur acquiescement. Quoi ! le jury d'un concours entre comédiens ose déclarer qu'il prendra le contre-pied du succès, et vous ne protestez pas ? Alors que faites-vous dans la salle et que signifient vos propres jugements ? Le public, c'est vous, c'est nous, c'est tout le monde hormis M. Rabaud, ses invités et l'inégalable père Bourgeat. C'est à vous que s'adressent tous ces conscrits dramatiques, et c'est vous qu'ils devraient satisfaire. Tout cela n'est que désordre, qu'arbitraire. On le peut changer. Comptons donc sur M. Léon Bérard — et aussi sur le besoin de repos des professeurs.

— M. Denis d'Inès, qui a trente-sept ans, enseignera dès la rentrée les « ensembles » rue de Madrid. Voilà justement une indication précieuse. Il n'est que de la suivre en toutes choses.

§

M. **Robert de Flers**, dont on vante bien à tort la prudence, a fait, dans le *Figaro* du 4 juin, une allusion peu voilée au critique du *Mercure*. Que M. de Flers n'aime point les indépendants, cela ne doit surprendre personne; on sait comment cet amuseur essoufflé rentra dans la maison de la rue Drouot après en être assez piteusement sorti. Chacun fait sa vie comme il l'entend, M. de Flers doit être satisfait d'une réussite qu'il a chèrement payée. Mais les railleries dont la jeunesse crible sa renommée le font regimber : on ne saurait pourtant tout avoir... l'argent des vieux et l'affection des jeunes ! Le feuilleton contenant les attaques de M. de Flers à mon endroit traitait d'une question

qu'un autre sot nommé Veber mit à l'ordre du jour : « Les critiques-auteurs peuvent-ils juger impartialement les pièces des autres critiques-auteurs ? » C'est à se lever la nuit pour en rire. M. de Flers parle de ces choses et de moi-même en un tout petit français où le solécisme apporte ses discrètes parures. J'ai compté, en outre, un et souvent deux auxiliaires par phrase. C'est beaucoup, même pour un académicien. Pour le reste, je veux dire les « idées » de M. de Flers et ses pareils, les lecteurs du *Mercure* savent ce qu'on en doit penser. Et (tant il est vrai qu'on ne dit point en vain la vérité !) nous retrouvons nos critiques partout où les jeunes peuvent s'exprimer. Rien qu'en une semaine, MM. Pierre Scize, Marcel Achard, Henri Danjou, J. Le Febvre, Henri Jeanson et Pierre Benard ont rappelé à M. de Flers qu'il se trompe d'après-guerre et qu'on ne rit plus aujourd'hui de ce qui désopilait le Paris de l'Ordre Moral. Voilà qui va bien.

§

— L'*Opinion* raconte la plaisante histoire que voici :

Le jeune parti de la Maison de Molière travaille activement. L'administrateur semble le défendre. Et M. Granval fait mille projets pour rajeunir le théâtre : il effraie ses camarades en leur montrant de grands plans bleus de la scène tournante ; et il travaille aux décors et aux costumes d'*Hamlet*, qui lui sont confiés.

Mais les projets ne sont rien ; il s'agit d'en assurer l'exécution. Et c'est là que l'on entre en guerre !...

M. de Max doit jouer le rôle d'Hamlet ; et si vous croyez que M. de Max va se laisser habiller comme cela par M. Granval !...

Au dernier tableau, M. Granval imagine une grande partie blanche où Hamlet seul doit faire une tache noire. Mais Hamlet a décidé qu'il paraîtrait alors tout de blanc vêtu !

M. Granval s'arrache les cheveux ; ce blanc sur blanc détruirait tout l'effet de son tableau ; et il ne veut tout de même pas que sa galerie soit noire !...

— La confédération du spectacle a tenu à Strasbourg un important congrès, sous la présidence de M. Alphonse Franck. Il s'agissait de protester contre « le régime excessif des taxes qui pèsent sur l'ensemble des spectacles ». Les directeurs ont adressé au gouvernement un ultimatum. Le 3 février prochain tous les théâtres fermeront leurs portes. A moins que le grand Argentier ne traîne ailleurs son voiturin à phynances.

HENRI BÉRAUD.

HISTOIRE

Ernest Lavisse : *Histoire de France Contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la Paix de 1919*. Tome huitième : « L'Evolution de la 3e République », par Ch. Seignobos. Tome neuvième : « La Grande Guerre », par Henry Bidou, A. Gauvain, Ch. Seignobos. « Conclusion générale », par E. Lavisse, Hachette. — Mémento.

L'entreprise de M. Ernest Lavisse : **Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la paix de 1919**, entreprise poursuivie avec la collaboration de MM. P. Sagnac, G. Pariset, S. Charléty, Ch. Seignobos, Henry Bidou et A. Gauvain, vient de s'achever par la publication du tome IX traitant de « La Grande Guerre », et rédigé par MM. Henry Bidou, A. Gauvain et Ch. Seignobos, avec une « Conclusion Générale », par M. E. Lavisse. (Les tables générales suivront bientôt en un dernier tome.) Çette série fait suite, on s'en souvient, à l' « Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution », parue avant la Guerre. L'on a de la sorte l'histoire entière de notre pays, écrite sur un même plan, dans la même forme, et avec un égal souci de mise au point documentaire. Et ces beaux tomes sont des plus maniables, des plus clairement agencés. C'est un important et très utile instrument de travail.

Parlera-t-on de synthèse ? Il ne semble pas qu'on doive employer ce terme, du moins en entendant par là des vues d'ensemble systématiques déduites d'un exposé de faits. Il n'y a pas ici, sous ce rapport, de directions très accusées. Dans le groupe d'historiens qui ont rédigé cette œuvre, les uns soulignent de vues personnelles, à l'occasion, le récit ; les autres sont plus réservés. M. G. Pariset, par exemple, fait une vive critique (analysée dans un de nos précédents articles) du Libéralisme sous le régime de Juillet, et, soit dit en passant, j'en sais qui goûtent fort cette critique parce qu'elle leur paraît être celle même de l'impuissance politique. Au contraire, M. Seignobos, lui, dans l'Histoire du Second Empire (1), se montre plutôt sobre d'opinions personnelles. Avec grande précision, avec une clarté parfaite, parfois avec de très intéressants détails d'un caractère tout nouveau (par exemple, en ce qui concerne la répartition des partis politiques en 1870), il expose les faits : l'évolution de l'Empire vers le Régime parlementaire, la politique extérieure, la Guerre, et il laisse au lecteur le

(1) Voir *Mercure de France*, numéro du 15 août 1921.

soin de conclure. On peut trouver d'ailleurs çà et là des observations, par exemple en ce qui concerne l'essai de réorganisation de l'armée en 1867, M. Seignobos n'attachant, lui, qu'une importance relative à ce qui se passa au Corps Législatif :

Ce fut, dit-il, l'occasion de discours très souvent cités après 1870 dans les polémiques des partis, mais qui n'eurent en leur temps aucune portée pratique. L'opposition craignait d'accroître le pouvoir déjà très fort de l'autorité militaire au service d'un gouvernement hostile à la liberté. Jules Simon, qui désirait éviter la guerre, soutint un contre-projet présenté par les républicains. Ce projet « essentiellement défensif est l'organisation de la paix » (?). Une minorité si faible n'avait aucune action sur le sort de la loi.

Si je me souviens bien, l'impression produite par la lecture de la reproduction in-extenso des débats (ce document a paru il y a quelques années) est beaucoup plus considérable. Quoi qu'il en soit, M. Seignobos rejette de la sorte la responsabilité sur ce pauvre Napoléon III :

Ni le rapporteur ni le ministre n'osèrent indiquer clairement la nécessité de se préparer à la guerre. Le gouvernement céda aux répugnances de la majorité et accepta le texte de la commission.

Le tome suivant (le VIIIe), consacré à l'évolution de la IIIe République et rédigé aussi par M. Seignobos, se signale principalement par un exposé très détaillé de la politique des partis. C'est comme une histoire spéciale, qui semble n'avoir jamais encore été faite de manière aussi circonstanciée (du moins au cours d'un ouvrage d'ensemble), des diverses vicissitudes et fluctuations de la majorité républicaine, de la manière dont elle s'est tour à tour composée, décomposée, refaite, parmi la mêlée des doctrines, des intérêts, des circonstances. En tête, une phrase donne le schéma de cette histoire (qui recommence toujours, bien qu'elle amuse plus ou moins) ; avec d'incessantes et interminables variations, ce schéma se retrouvera toujours, identique à lui-même, de 1881 à 1914 : « Dans la chambre élue en 1881, une majorité durable ne pouvait se former que par la coalition de deux groupes principaux » (Gambetta, Ferry : changez et multipliez ces noms, dites-vous que ces noms correspondent à divers intérêts de politique intérieure, à diverses nécessités de tactique surtout, et vous aurez l'abrégé de l'histoire parlementaire). Cela s'appelle « la scission et la lutte entre les Républicains ». Lutte

féconde ? M. Seignobos note que « le caractère dominant de la vie politique de la France » est « l'évolution continue des partis vers la gauche, résultat de la croissance rapide des oppositions démocratiques ». Autrement dit nous avons le tableau d'une politique de surenchère perpétuelle. En consultant les autres parties de ce tome, où ne manque jamais une information soigneuse, le lecteur tâchera d'établir et de définir le lien de dépendance entre cette courbe du régime représentatif intégral et les divers développements politiques et sociaux qu'on trouve, ailleurs, sous ces rubriques : « La politique extérieure et la politique coloniale», « Les transformations de la France jusqu'en 1914 ».

Il ne nous reste que peu de place à consacrer au tome IXe et dernier du texte, qui donne l'histoire de la Grande Guerre. En voici les divisions : Les Préliminaires de la Guerre ; Les Opérations militaires ; Les Interventions et les Négociations ; L'Action de la Guerre sur la Vie française. Le récit des opérations militaires (en France), partie principale de ce volume, est rédigé en style d'état-major. C'est dire qu'on y trouve, sur la conduite des opérations, des renseignements techniques, dont la froideur même a, dans l'énormité du drame, quelque chose de singulièrement pathétique. Louons ce récit remarquable de sobriété et de plénitude à la fois, d'un intérêt poignant. Et qu'on ne croie pas que la technicité soit au détriment de la couleur. Voici des lignes qui font *voir* et surtout *sentir*. C'est après la terrible attaque des Allemands, au printemps de 1918, quand nos renforts commencent à arriver :

Les renforts se succèdent. Sur la route d'Estrées-Saint-Denis à Roye, les camions roulent sur quatre files, deux montantes, deux descendantes... Les unités qui arrivent constituent, à partir du 23 (mars), la troisième armée Humbert. Par sa droite, elle est en liaison avec la 6e armée française. Sur sa gauche, les bataillons qui débarquent prolongent la ligne à mesure, en se déployant dans les champs aux environs de la route, pour boucher le trou ouvert par le recul de la droite anglaise, et pour empêcher l'armée d'être tournée par l'ouest. Ce sont des combats très durs par petits paquets, en pleins champs, sans trop savoir où l'on est. C'est la course à la Somme, pour rétablir le contact avec les Britanniques.

Dans un raccourci d'Histoire de France, à la fin du volume, M. Ernest Lavisse exprime les exhortations et les conseils que

lui suggère sa grande expérience historique. La sagesse de M. Lavisse est la bienvenue ; elle peut communiquer du calme et de la fermeté, bien que la situation de l'Europe, comme M. Lavisse est le premier à s'en rendre compte, soit incalculable. A portée de regard, cet historien a vu le régime parlementaire, l'industrie politicienne, et ses critiques n'ont pas manqué.

Et j'aurais bien voulu que M. Lavisse, avec son autorité, nous dise aussi son opinion en ce qui touche l'espèce d'inquiétude soupçonneuse, malveillante, prompte aux plus graves accusations, qui, depuis la Guerre, est entretenue dans notre pays. On a pu lire certaines publications qui tendent à déshonorer quiconque n'a pas l'heur de trouver grâce devant l'on ne sait quel chauvinisme terroriste. Ces menaces prétendent se couvrir de l'autorité de noms considérables, respectés de tous. Sans qu'on songe à nier les nécessités que comporte la situation actuelle, on pourrait désirer qu'un tel état d'esprit fût combattu, contraint de renoncer à ses excès.

Mémento. — *Revue Historique* (mars-avril 1922), Roberto Michels : Etude sur les relations historiques entre la France et les pays du Rhin. (Etude intéressante sur une question bien souvent traitée depuis la guerre. Une façon habile de poser cette question est celle-ci : Le Rhénan n'est pas Prussien. L'auteur se sert naturellement de cette thèse. Le principal chapitre de ce travail expose l'effort des Rhénans poursuivant le « Drang nach Westen », c'est-à-dire servant le point de vue *occidental* français.) Commandant Herlaut : Les enlèvements d'enfants à Paris en 1720 et en 1750 ; *Suite et fin.* (Voir *Mercure* du 1er juin dernier. D'après ces recherches, les causes de ces rapts, compliqués d'émeutes, paraissent être en partie policières, en partie politiques). E. Maugis : Un plan d'enseignement historique en 1787. (Texte de ce document. On y relève l'influence, officielle et de style probablement, de Bossuet ; puis des idées de Montesquieu, son matérialisme ; et en général un souci de vérité topique digne de l'école documentaire contemporaine). Bulletin historique. Histoire des Etats-Unis (1er *article*), par D. Pasquet. Comptes rendus critiques. Notes bibliographiques. Recueils périodiques et sociétés savantes. Chronique. Index bibliographique.

La Révolution Française (janvier-février-mars 1922). I. Derniers moments et exécution de Danton, par A. Aulard. (« Montre ma tête au peuple, elle est bonne à voir » ; « Tu n'empêcheras pas nos têtes de s'embrasser dans le panier. » Ces mots formidables sont-ils authentiques ? Ils sont « vraisemblables ». Mais, après examen des documents,

M. Aulard ne croit pas pouvoir conclure à leur authenticité absolue). II. Doctorat de M. C. Richard: *Le Comité de salut public et les fabrications de guerre sous la Terreur*. (Ce livre nous a été adressé. A ce titre, nous nous empressons doublement de reproduire l'appréciation autorisée de l'auteur anonyme de ce compte rendu. « C'est, dit-on, un ouvrage considérable, dont on peut dire, sans exagération, qu'il est capital, non seulement pour l'histoire militaire de la Convention nationale mais pour l'histoire sociale. Une bonne division, des chapitres bien liés, l'examen successif des divers aspects et des diverses phases de l'industrie de l'armement (avec une lacune pour la confection de l'habillement), un bon index alphabétique, une conclusion substantielle et prudente, voilà les principaux éléments d'un travail qui rendra beaucoup de services. On ne savait pas (avant M. Richard) à quel point la défense nationale a été organisée scientifiquement. On a maintenant des notions précises sur ce grand effort coordonné et méthodique. ») III. Une école de village à la fin de l'ancien régime, par C. Huin. (Il s'agit de l'école de Bachy, Châtellenie de Lille. L' « enseignement primaire » était organisé dans le sens de la Révocation de l'Edit de Nantes.) IV. Contre Jean-Jacques Rousseau : Un nouvel assaut, par H. Buffenoir. (Nouvel [illegible] intéressant chapitre ajouté par un Rousseauiste notoire à une controverse depuis longtemps pendante. A propos du *Jean-Jacques Rousseau* de M. Ernest Seillière.) V. Les farces contre-révolutionnaires en 1848, par M. Fuchs. (Intéressante revue de toute une curieuse littérature contre-révolutionnaire qui servit, sur les scènes parisiennes, de 1848 à 1851, la propagande conservatrice.) VI. Notes de lecture : 1° Un intellectuel républicain en 1792 ; 2° Ballanche antipatriote (Diable ! Ce bon Ballanche avait une incontingence à la Spinoza, que ses amis devaient tenir à bras le corps, pour l'empêcher d'aller manifester ses opinions en un moment dangereux. Je viens de lire cet extrait de Ballanche. On y trouve des aspirations vers l'universalisme intellectuel. Mais on note : « Il restera l'amour du sol natal et l'attachement aux institutions de la patrie, seuls sentiments vrais, naturels, indestructibles comme le cœur de l'homme. » Que demander de plus ? Ballanche était homme d'honneur.) VII. Documents : 1° Les journées de germinal an III, d'après Batellier ; 2° Une lettre de lord Grenville au maréchal Clerfayt. VIII. Chronique et Bibliographie.

Vu le manque de place, nous achèverons la prochaine fois cette bibliographie des Revues d'histoire.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Emile Meyerson : *De l'Explication dans les Sciences*, 2 vol., Payot.

L'important ouvrage que M. Meyerson intitule **De l'explica-**

tion dans les Sciences défend à nouveau les thèses essentielles du livre *Identité et Réalité*, qui, il y a une quinzaine d'années, établit brusquement la grande réputation de son auteur et, devenu bientôt presque classique, reste universellement considéré comme une des productions les plus intéressantes de la philosophie française contemporaine. Dans l'un comme dans l'autre, c'est l'œuvre de toute une vie qui s'offre à nous, la conclusion de longues années d'expérience scientifique, d'étude et de méditation. Il n'y a donc pas à s'étonner qu'une pensée aussi mûrie soit restée la même ni que l'auteur éprouve aujourd'hui, après l'épreuve du succès et des critiques, le besoin d'en donner une expression nouvelle, avec autant de modestie et de simplicité, mais avec plus d'assurance, de largeur et d'autorité. S'il en était besoin, les exemples illustres ne manqueraient point pour justifier cette insistance. Mais l'importance du sujet, l'originalité des idées, la nouveauté de la méthode, aussi bien que l'inépuisable intérêt des faits et des documents étudiés, ne laisseront regretter à personne que M. Meyerson ait cru devoir se faire mieux comprendre et s'affirmer.

Si c'est toujours le même domaine qu'il explore et si ses procédés n'ont pas changé, plus nettement et plus directement dans son nouvel ouvrage, M. Meyerson aborde dans toute son ampleur le problème de la nature et de la valeur de la science. Or, c'est bien là, sans doute, le problème capital de la philosophie moderne, puisque la science prétend aujourd'hui au gouvernement du monde et s'impose à nous, application et théorie, comme l'œuvre la plus caractéristique et la mieux réussie du génie humain. D'ailleurs, comprendre et juger la science, c'est du même coup connaître l'esprit : Descartes et Kant l'avaient vu. C'est bien ainsi, en philosophe qui va droit aux questions centrales et premières, et non pas seulement en savant s'arrêtant pour réfléchir un moment aux procédés qu'il emploie et se laissant à l'occasion tenter par quelque incursion métaphysique, que M. Meyerson entend et pose le problème. Problème qui, tout simple, classique et familier qu'il nous semble, n'en reste pas moins mystérieux, car, on va le voir, l'analyse attentive de la science en sa réalité vraie réserve, si l'on en croit notre auteur, de singulières surprises.

Pour le résoudre, M. Meyerson s'adresse à l'histoire. Par là il est bien forcé de se reconnaître disciple de cet Auguste Comte,

qu'il va d'ailleurs si vigoureusement combattre ; il semble, comme lui, se défier de la psychologie subjective, et la dialectique, qu'il manie pourtant avec une rare habileté, ne se déploiera qu'en discussions secondaires. Pour savoir ce qu'est vraiment l'esprit humain et ce qu'il peut, il faut l'observer à l'œuvre, et dans son activité principale, la science. Nous n'écouterons pas seulement ce que nous disent les savants : tout à leur tâche, ils s'ignorent souvent et eux mêmes se contentent après coup d'explications illusoires et fragiles ; mais nous les regarderons penser, travailler, réussir ou se tromper ; nous analyserons ce qu'ils veulent faire, ce qu'ils croient faire, ce qu'ils font réellement, leurs secrètes tendances et l'exacte signification de leur œuvre. Ainsi les faits directement et attentivement interrogés nous révéleront ce qu'est et ce que vaut l'explication scientifique.

Cette méthode soulève des objections sans doute, car, indispensable pour décrire, elle peut paraître insuffisante pour juger : de l'histoire peut-on tirer autre chose que l'histoire ? M. Meyerson nous donne bien ainsi une psychologie vivante et précise du savant à travers les âges, qu'il était seul peut-être en état de tenter et de réussir. Mais pour la connaissance de l'esprit humain, la méthode est trop spéciale et indirecte ; pour la détermination de la valeur de la science, elle est incompétente et réduite à s'appuyer sur des postulats. — C'est cette méthode pourtant, quoi qu'on en puisse penser, qui fait l'intérêt singulier et la valeur de l'ouvrage, parce que, convenant merveilleusement à l'originale personnalité de l'auteur, elle lui permet de déployer pleinement cette érudition scientifique presque sans exemple, dont l'abondance, la précision, la variété semblent inépuisables et dont la sûreté n'a pas été, que je sache, contestée, et cette ardeur intellectuelle enthousiaste, curieuse de tous les problèmes, sympathique à toutes les idées, qui excelle à découvrir les faits les plus significatifs et les rapprochements les plus imprévus. Les laboratoires lui sont aussi familiers que les bibliothèques; les théories les plus nouvelles et les plus hardies, les secrets, dirions-nous, de la physique contemporaine, M. Meyerson les connaît avec la même minutie précise que les doctrines d'Aristote, d'Archimède et de Lucrèce ; tout particulièrement la chimie, cette Cendrillon des sciences que négligent ou ignorent si volontiers les philosophes, est comme son

domaine propre. Cette vaste enquête ne va pas sans quelque désordre : les répétitions, les digressions, les rappels et les parenthèses ne laissent pas que de gêner et d'étonner parfois ; mais l'accumulation un peu embrouillée de ces petites touches papillottantes convient en somme à ce livre vivant, spontané et sincère, dont d'ailleurs les grandes lignes restent nettes et fermes.

On comprend que nul compte rendu d'un tel ouvrage ne peut être équitable ni complet. Il faut sacrifier tout ce détail si riche, toutes ces discussions pénétrantes, tous ces rapprochements ingénieux qui en renouvellent sans cesse l'intérêt principal. Mais les conclusions maîtresses du livre, qui peuvent seules être résumées ici, méritent d'être dégagées et brièvement discutées. Elles consistent en somme à écarter la conception courante de la science pour en proposer une autre. Examinons d'abord la partie critique et négative de cette thèse.

La plupart des hommes et des savants eux-mêmes se font aujourd'hui de la science une idée dont l'origine, ou en tout cas la plus radicale expression, se trouve dans la philosophie positive d'Auguste Comte. La pensée moderne, croit-on, est et doit devenir de plus en plus positive, c'est-à-dire qu'elle rejette définitivement derrière elle comme des vestiges encombrants du passé les conceptions théologiques comme les conceptions métaphysiques : à vieillir, l'homme apprend la prudence et comprend les étroites limites où son effort est fécond et partant légitime; il renonce aux mythes que forgeait son imagination enfantine comme aux entités dont se satisfaisait la première ivresse de sa raison naissante ; il aperçoit la vanité de toute recherche explicative visant les causes premières ou les causes finales ; les unes comme les autres reculent quand on les veut saisir, et les saisirait-on qu'on n'en saurait rien faire. L'homme de l'âge positif, par conséquent le savant, ne doit poursuivre qu'un double objet : la connaissance des faits, c'est-à-dire tout simplement des phénomènes qui frappent nos sens, et la découverte des lois, c'est-à-dire des rapports constants de succession et de similitude, qui les régissent ; cela seul est réalisable et cela seul importe, car la loi se peut prouver, et en permettant de prévoir, elle permet d'agir. Cette vue si simple du fondateur du positivisme s'accorde avec le mouvement apparent de l'esprit humain et avec les grandes lignes de l'histoire ; elle délimite nettement l'objet des sciences; elle en explique la fonc-

tion théorique et les applications pratiques, devenues prépondérantes : elle s'est donc comme imposée d'elle-même, malgré l'impuissante et timide résistance des philosophes, à la pensée contemporaine et presque tous les savants implicitement ou explicitement s'en réclament. — M. Meyerson, sans se laisser impressionner par cet accord si général, confronte ce système avec la réalité, avec la science véritable telle qu'elle vit dans les laboratoires, s'exprime par les théories, se manifeste par les découvertes, et il n'a pas de peine à montrer qu'il est faux.

La science véritable n'est point phénoméniste. Elle ne travaille ni ne réussit à se débarrasser de toute métaphysique ; comme le sens commun lui-même, et même plus encore, la science est métaphysique par son objet ou sa matière : elle étudie non pas de purs phénomènes, mais des *choses*, que le savant aussi bien que l'ignorant tiennent pour réelles et existant indépendamment de nous ; elle est *ontologique*. Comme ce monde du sens commun ne peut évidemment la contenter ni lui suffire, elle y ajoute ou elle y substitue un monde d'êtres invisibles, mais ces êtres, s'ils échappent à nos sens et même à nos instruments, n'en sont pas moins pour le savant des choses encore, « *plus choses* » même que les choses du sens commun, car ils ont encore plus d'indépendance et de stabilité : les genres, les substances, les atomes, l'éther ou l'espace même ne restent nullement des hypothèses formelles, des mots recouvrant de pures relations phénoménales ; bon gré mal gré, le savant les pose, les affirme et les croit; c'est le monde réel qu'il entend bien saisir. Si Comte avait eu raison, la science nous apparaîtrait de plus en plus préoccupée de surprendre les phénomènes là même, là seulement où ils se montrent à nous, c'est-à-dire dans la sensation. Or il n'y a eu à y songer que quelques philosophes ou poètes, un Berkeley ou un Gœthe, que les savants ignorent et dont l'œuvre reste en marge de la science de leur temps, sans influence sur elle, incompatible avec elle. Par-dessus la sensation, sans daigner souvent la remarquer, le savant d'un bond se précipite sur l'objet, le pose comme un absolu par rapport à la conscience, et travaille seulement à le comparer à d'autres absolus, ses semblables.

La science contemporaine, pas plus que la science d'autrefois, ne se résigne, d'ailleurs, à renoncer aux *causes* pour se contenter de *lois*. Car l'idée pure et simple de loi ne peut satisfaire l'esprit hu-

main, puisque, bornée à la constatation d'une succession régulièrement répétée, elle ne projette pas la moindre lumière sur les phénomènes qu'elle unit. Dira-t-on qu'elle doit suffire pourtant à la science, puisqu'elle permet la prévision, l'action même, du moins une action tâtonnante et incertaine, car comment manierait-on avec sûreté des forces que l'on ne comprend pas? Mais ni la prévision, ni l'action ne sont le tout de la science : rencontre significative, M. Meyerson s'accorde ici avec Henri Poincaré pour soutenir, contre le positivisme, que la science a pour fin véritable et dernière la compréhension du monde, l'intelligence des choses. Dira-t-on qu'il suffit à notre raison de rattacher les lois les unes aux autres, de ramener les simples relations empiriques à des relations plus générales, par exemple les lois de la chute des corps à l'attraction universelle? Immense progrès sans doute, mais qui pose une énigme nouvelle et devant lequel, malgré tous les anathèmes de Comte, la curiosité humaine refusera de s'arrêter. Le fondateur du positivisme a beau proscrire l'abus du télescope et l'usage du microscope et adjurer « les bons esprits » de s'en tenir à jamais aux lois de Newton ou de Mariotte, nul ne l'écoute, car le savant, comme tout homme, et plus passionnément encore, veut voir, imaginer, comprendre le *pourquoi* des lois mêmes. L'histoire de la science, même la plus prudente et la plus contemporaine, nous montre le savant acharné à saisir, par delà les lois, les causes véritables.

Donc, métaphysique par son objet, la science l'est encore par son effort et ses ambitions, et M. Meyerson conclut hardiment : non, la science n'est pas *positive*. La science que définissait A. Comte n'a jamais vécu, sans doute parce qu'elle n'était pas viable. La science réelle s'écarte heureusement et singulièrement du sec schema positiviste : elle est plus sérieuse, plus ambitieuse et plus humaine; elle se soude intimement d'une part au sens commun, d'autre part à la philosophie, et, dans son domaine propre, elle aussi vise l'être et veut comprendre et expliquer.

Voilà la première démonstration de M. Meyerson et il me paraît bien difficile d'en contester la valeur. Peut-être, dans son ardeur critique, exagère-t-il parfois jusqu'à les déformer quelque peu les thèses qu'il combat : le « vrai positiviste » qu'il pourfend de ses coups aurait, croyons-nous, surpris et presque épouvanté A. Comte lui-même. Il ne me paraît pas du tout certain que la

logique du positisme eût dû incliner la doctrine vers le subjectivisme et remettre au premier plan la valeur qualitative de la sensation : n'est-ce pas le système qui refuse à la psychologie toute place parmi les sciences ? Le phénomène est pour A. Comte comme pour la plupart des savants quelque chose de presque uniquement et immédiatement objectif. Mais, sous cette réserve, les critiques de M. Meyerson n'en sont pas moins fondées.

Après avoir dissipé le fantôme illusoire de la science positiviste, notre auteur s'attache à scruter les traits de la science véritable et cette partie de sa thèse soulève plus de difficultés. Ne découvre-t-il pas, en effet, avec une surprise qu'il fait sans peine partager au lecteur, que cette science n'est en son fond que mystère et contradiction ? La raison, dont elle est l'œuvre, s'y retourne contre elle-même et condamne le savant à osciller éternellement entre l'inexplicable et le néant, car ce sont là, d'après M. Meyerson, les deux limites contre lesquelles elle vient nécessairement buter.

Il croit apercevoir qu'immuable en ses directions, la même toujours et partout, la raison n'a d'autre fonction que de ramener l'*Autre* au *Même*, comme disait Platon, c'est-à-dire d'effacer les différences et de les réduire à l'identité. La loi fondamentale de l'intelligence, c'est ce qu'il nomme « le processus d'identification », dont notre croyance à la causalité n'est qu'une conséquence et une manifestation. Expliquer un fait, c'est montrer qu'il n'est pas nouveau et découvrir, sous l'apparence de la diversité et du changement, une trame immobile, identique, éternelle. Si la cause explique l'effet, c'est qu'elle contient déjà l'effet, c'est qu'elle *est* l'effet. Au fond seul l'Eléatisme du vieux Parménide, qui proclame « l'Etre est », nie tout changement, et regarde le monde comme une sphère homogène et compacte, répond à l'élan instinctif et nécessaire de la raison humaine. Or, Aristote l'avait déjà profondément compris, l'atomisme mécaniste n'est qu'un succédané de cette thèse intenable, et si la science, depuis Démocrite et Leucippe, toujours y revient, c'est que seul, ou du moins mieux que toute autre doctrine, il fait évanouir l'ombre de la diversité. Le seul changement à peu près intelligible, c'est le déplacement dans l'espace, car là seulement nous pouvons comprendre que le Même devienne l'Autre ou du moins se manifeste à nous sous la forme de l'Autre. Si l'on y peut ramener tous les autres changements, on aura nié la qualité, la vie, la durée : l'univers si riche

et si nuancé se perdra dans l'indifférente homogénéité de l'espace infini. Ainsi le mouvement de la science est destructeur ; à la limite, ayant tout expliqué, elle ne trouvera plus devant elle aucune réalité ; la raison agit comme un dissolvant et détruit irrémédiablement tout ce qu'elle soumet à l'épreuve de ses lois réductrices.

Si la science échappe, à vrai dire presque toujours sans le soupçonner, à ce danger paradoxal, c'est qu'elle se heurte d'autre part à la résistance des faits, qui font violence à la raison. Le savant, mi-instinct, mi-nécessité, bon gré mal gré, est bien forcé de limiter ses explications causales. Il doit donc, sous peine de la rendre vaine, laisser subsister dans son œuvre d'identification rationnelle des lacunes, des trous : comme dit M. Meyerson, il reconnaît des « irrationnels ». Il y a des irrationnels à la base de la science, puisque la donnée brute et qualitative des sens demeure inexplicable, fait premier irréductible sur lequel tout l'édifice devra reposer. Il y a, et il y aura toujours des irrationnels au terme de la science, car la loi la plus générale, la représentation la plus élaborée de l'atome ou de l'électron, laissera devant une propriété dernière, dont l'impossible réduction irait à l'infini. Il y a donc du dernier comme il y a du premier. Mais il y a des irrationnels encore, nombreux, imprévus et imprévisibles, dans tout le cours de la science : dans toutes les directions, le savant se heurte à des faits qui l'obligent à des conceptions qui bouleversent sa raison, parce qu'elles maintiennent le divers que la raison voulait éliminer. Que Carnot découvre le principe de la dégradation de l'énergie, que le psychologue se penche sur l'abîme infranchissable qui sépare le cerveau de la pensée, que l'historien s'étonne devant la *destinée* de Rome ou que le biologiste se résigne à faire une part à la finalité, c'est toujours l'irrationnel, donc l'inexplicable, qui se dresse devant lui.

Ainsi, aux yeux de M. Meyerson, historien précis, observateur sagace, raisonneur sans mysticité, la science se révèle dans sa réalité vivante comme pleine d'étrangeté et de contrastes. Elle est condamnée à s'appuyer sur la raison et à sortir de la raison. Le joueur ne peut que lancer sa balle contre le mur du fronton, mais les ressauts du mur, et la balle, et le joueur même, gardent quelque chose d'inexplicable qui fait d'ailleurs l'intérêt du jeu et l'imprévisibilité du résultat. M. Meyerson fait donc place à la rationalité et au mystère. Il n'est assurément point de ceux qui

veulent diminuer la science pour mettre autre chose à sa place, mais il voit ses limites et juge irréalisable son ambition. Que la complexité de cette interprétation saisissante et ces oppositions presque dramatiques n'aient pas nui au succès du livre, il est facile de le comprendre. Mais cette théorie est-elle aussi solide qu'elle est brillante ? Peut-être trouvera-t-on que le mystère s'atténue et que la difficulté se simplifie, si l'on regarde avec d'autres yeux et si l'on soumet à d'autres principes les faits mêmes que signale M. Meyerson.

Que sont donc, en effet, et que valent ces prétendus « irrationnels », scandale et garde-fou de la science ? Remarquons d'abord qu'ils sont d'origine bien diverse. Ceux auxquels vient à l'improviste se heurter le savant, comme la dégradation de l'énergie ou les énigmes de l'hérédité, sont des irrationnels de second ordre et, si l'on peut dire, *a posteriori*. Mais ne sent-on pas tout ce qu'il y a d'arbitraire dans cette conception ? Qu'un fait puisse arrêter et déconcerter la raison, rien de plus certain, de plus naturel, de plus fréquent ; mais de quel droit le proclame-t-on incompréhensible à jamais, irréductible à la causalité, réfractaire à toute lumière de la pensée ? Tant d'irrationnels du passé, pour qui les hommes inventaient puissances occultes ou miracles, sont tombés déjà sous le joug de la raison, qu'il est nécessaire de réserver l'avenir, sinon même permis de compter sur lui. D'autant que l'ingénieux exposé de M. Meyerson lui-même suggère cette possibilité : toutes ces difficultés encore inexpliquées, le savant les rencontre dans le monde à notre échelle, le *monde molaire*, le monde des corps sur lesquels nos sens ont prise directe ou indirecte, où brûlent les « machines à feu » que Carnot étudie et où les enfants ressemblent à leur père : mais voici qu'aujourd'hui se découvre à nous *un monde moléculaire* et sous-moléculaire peut-être très différent. Comment assurer que l'exploration de ce monde élémentaire ne nous réserve aucun moyen d'expliquer les anomalies apparentes du vieux Cosmos ? Faire de l'inexpliqué l'inexplicable et d'un fait un irrationnel, c'est affirmation hasardée.

Mais il y a, selon notre auteur, des « irrationnels » de premier ordre, des irrationnels *à priori*, dont la nécessité s'impose : tels sont l'α et l'ω entre lesquels se meut la science, la donnée première d'où elle part, l'hypothèse dernière où elle aboutit ; il nous faut bien là renoncer à comprendre et dire : « c'est comme cela parce que

c'est comme cela ». N'y a-t-il pas pourtant quelque chose de choquant à qualifier d'irrationnel ce que la raison elle-même montre nécessaire et justifié en droit? Si le sujet implique l'objet, si l'esprit suppose la nature et n'est pas plus concevable sans elle qu'elle sans lui, si le *Même* appelle l'*Autre*, pourquoi garder pour ce dernier seul le nom d'irrationnel? Ce qui est rationnel, ce n'est pas plus le même que l'autre, c'est le rapport du même à l'autre.

Tout tient, nous l'apercevons, à l'idée que M. Meyerson se fait de la raison elle-même. Il veut qu'elle aboutisse à dissoudre, parce qu'elle se borne à identifier. Il la conçoit brutale, exclusive, uniforme, n'ayant d'autre fonction que de désarticuler le réel et de juxtaposer dans l'espace des choses de moins en moins hétérogènes. Il est clair, dès lors, que c'est seulement en échappant à la raison ou en lui résistant que la science s'appuiera au réel et le maintiendra. Mais est-ce bien là vraiment toute la raison? Ne se révèle-t-elle pas singulièrement souple à tourner les obstacles, capable de trouver des biais nouveaux pour expliquer des faits nouveaux? La raison qui détruit le divers en le ramenant à l'identique n'est qu'une raison provisoire, superficielle, incomplète, qui s'attache utilement à une ressemblance qu'elle aperçoit; mais, au fond, elle ne méconnaît ni n'oublie les différences qu'elle néglige momentanément et elle sait bien qu'elle se doit de les expliquer à leur tour : seulement, elle va d'abord au plus pressé, au général, à l'identique. Mais à mesure que la science progresse, elle s'intéresse davantage à l'individu et à l'accident, et elle prétend bien comprendre pourquoi les choses sont diverses en même temps qu'elles sont semblables. Toute l'infinie délicatesse de la pensée mathématique s'ingénie à remonter des cas particuliers aux lois les plus générales, mais pour en redescendre à d'innombrables applications nouvelles, et elle se garde bien de rien détruire en sa marche. C'est l'imperfection relative de la chimie et ses grossières bien qu'admirables méthodes qui ont dû incliner M. Meyerson à penser qu'il faut détruire pour unifier : là le complexe disparaît en effet quand nous isolons l'élément. Mais une science satisfaisante et complète devra retrouver dans l'élément lui-même les raisons des propriétés du composé.

C'est à une pensée nominaliste, qui se borne à classer du dehors et à coller des étiquettes sur les êtres, que les espèces sem-

blent se perdre dans l'uniformité du genre. Elle aboutit à l'irrationnel parce qu'elle n'est pas vraiment rationnelle. Mais ni un Platon, ni un Descartes, ni un Kant n'entendaient sans doute ainsi le rôle ni la puissance de l'esprit. La science, œuvre de la raison, doit suivre, tôt ou tard, la raison jusqu'au bout, et le terme où celle-ci la conduit ne peut être l'unité abstraite et vide, mais un principe capable d'expliquer sans la détruire toute la diversité du réel. M. Meyerson ne voit la contradiction au cœur de la science que parce qu'il s'appuie sur une théorie contestable de la raison.

On peut donc se demander si les principes fondamentaux de la philosophie de M. Meyerson sont solidement justifiés, et si, après avoir victorieusement combattu le positivisme, il ne s'arrête pas à une sorte de positivisme encore. Ce n'est peut-être pas seulement sa méthode qu'il emprunte à Auguste Comte, quoiqu'il prétende le réfuter. Il reste du moins que la démonstration de cette thèse passionnante et discutable conduit M. Meyerson à soumettre la science à l'examen le plus vigoureux et le plus compétent qui ait été, depuis bien longtemps, tenté. Si sa philosophie de l'esprit appelle des réserves, sa philosophie de la science est incontestablement du plus haut prix.

GEORGES BEAULAVON.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Paul Appell : *Eléments d'analyse mathématique*, à l'usage des candidats au certificat de mathématiques générales, des ingénieurs et des physiciens, cours professé à l'Ecole centrale des Arts et Manufactures, Gauthier-Villars. — H. Andoyer : *L'Œuvre scientifique de Laplace*; collection Payot. — Pierre Bouguer : *Essai d'optique sur la graduation de la lumière* ; les Maîtres de la pensée scientifique, Gauthier-Villars. — Marcel Boll et Georges Allard : *Cours de chimie* (*Métaux et cations*) ; Dunod. — V. Auger : *Principes de l'analyse chimique* ; collection Armand Colin. — E. Péchard : *Chimie élémentaire*, Masson. — L. Maquenne : *Précis de physiologie végétale* ; collection Payot.

La 4e édition des **Eléments d'analyse mathématique** de M. Paul Appell vient de paraître. C'est un volumineux ouvrage de plus de 700 pages. On y trouve les éléments essentiels de l'analyse mathématique en vue de leur application à la géométrie, à la mécanique et à la physique; il enferme de nombreux exemples, et aucune théorie n'est développée sans application à des cas particuliers. L'auteur dédie ce livre aux 26 promotions de l'Ecole cen-

trale qui ont suivi son cours. Avant sa nomination de Recteur de Paris, M. Paul Appell était un professeur hors pair ; ses livres, comme ses leçons, sont d'une clarté remarquable ; de tous les Maîtres dont j'ai suivi l'enseignement, seul, Mathias Duval, histologiste et embryologiste, aurait pu rivaliser avec lui. Coïncidence curieuse : l'un et l'autre étaient de Strasbourg.

§

Dans la collection Payot, que M. Paul Appell précisément a inaugurée, en écrivant les *Eléments de la théorie des vecteurs et de la géométrie analytique*, paraît une fort intéressante étude sur l'**Œuvre scientifique de Laplace** ; l'auteur est un mathématicien et astronome éminent, M. H. Andoyer, professeur à la Sorbonne et membre de l'Institut. Laplace est un nom illustre dans l'histoire de la science : le *Traité de mécanique céleste*, l'*Exposition du système du monde*, la *Théorie analytique des probabilités* sont des œuvres immortelles. A peine âgé de vingt ans, en 1769, le jeune Laplace vint de Normandie à Paris, et aussitôt son génie mathématique se révéla. Jamais l'Académie des sciences « n'avait encore vu personne aussi jeune lui présenter en si peu de temps tant de mémoires importants, et sur des matières si diverses et si difficiles ». M. Andoyer résume la vie scientifique et politique de Laplace, et rappelle entre autre la naissance de la célèbre *Société d'Arcueil*. En 1806, Laplace avait acquis à Arcueil une propriété toute voisine de celle de son confrère Berthollet, l'illustre chimiste ; les deux amis réunissaient périodiquement quelques savants, jeunes la plupart, pour s'entretenir avec eux librement des plus hautes questions scientifiques. Comme l'a expliqué Laplace :

> Une telle réunion devient nécessaire quand le progrès des sciences multipliant leurs points de contact, et ne permettant plus à un seul homme de les approfondir toutes, elles ne peuvent recevoir que de plusieurs savants les secours mutuels qu'elles se demandent... Le savant isolé peut se livrer sans crainte à l'esprit de système. Mais dans une société savante, le choc des opinions systématiques finit bientôt par les détruire, et le désir de se convaincre mutuellement établit nécessairement entre les membres la convention de n'admettre que les résultats de l'observation et du calcul !

La science, dit M. Andoyer, avance par vagues successives, à la façon d'une marée toujours montante ; ses conquêtes ne se

réalisent pas d'un seul coup, mais par les efforts pressés et convergents des savants d'une même époque.

Il n'en est pas des sciences comme de la littérature, a dit Laplace. Celle-ci a des limites qu'un homme de génie peut atteindre lorsqu'il emploie une langue perfectionnée. On le lit avec le même intérêt dans tous les âges, et sa réputation, loin de s'affaiblir par le temps, s'augmente par les vains efforts de ceux qui cherchent à l'égaler. Les sciences, au contraire, sans bornes comme la nature, s'accroissent à l'infini par les travaux des générations successives; le plus parfait ouvrage, en les élevant à une hauteur d'où elles ne peuvent plus désormais descendre, donne naissance à de nouvelles découvertes, et prépare ainsi des ouvrages qui doivent l'effacer.

En 1816, Laplace fut élu membre de l'Académie française.

M. Andoyer indique les caractéristiques de l'œuvre scientifique de Laplace, et analyse ses recherches sur l'attraction et ses travaux sur la théorie des probabilités. L'intérêt philosophique de cette œuvre apparaît nettement.

Les Maîtres de la pensée scientifique, dont j'ai déjà parlé ici, continuent à paraître. Après l'*Essai philosophique sur les probabilités*, de Laplace, voici l'**Essai d'optique sur la gradation de la lumière**, de Pierre Bouguer.

§

M. Marcel Boll, en collaboration avec M. Georges Allard, vient de faire publier la deuxième partie du **Cours de Chimie** : *Métaux et Cations*. Ce livre est destiné à rendre de réels services, car on y trouve incorporés à leur place les principes fondamentaux de la chimie physique moderne, ce qui en fait ressortir à la fois la portée pratique et l'intérêt philosophique. En ce qui concerne les métaux, les auteurs ont attaché une grande importance aux « propriétés physiques », qui sont trop sacrifiées dans la plupart des traités de chimie. Parmi les chapitres les plus intéressants, je signalerai : les *Propriétés des solutions salines*, la *Classification des cations*, les *Nouvelles théories de l'affinité chimique*.

M. Marcel Boll est, parmi les jeunes, un des esprits les plus cultivés, les plus universels. Cette année même, il a fait paraître : *la Science et l'Esprit positif chez les penseurs contemporains ; Attardés et Précurseurs*, propos objectifs sur la métaphysique et la philosophie de ce temps et de ce pays ; *la Personnalité hu-*

maine. M. Marcel Boll ne veut pas être un savant spécialiste; il comprend toute l'importance de la collaboration des diverses sciences, la nécessité de réunions telles que la Société d'Arcueil, dont je viens de parler, à propos de Laplace.

L'enseignement de la chimie est en train de se rénover.

Avec **les Principes de l'analyse chimique** de M. Victor Auger, maître de conférences à la Sorbonne, on abandonne les recettes purement empiriques.

La **Chimie élémentaire**, de M. E. Péchard, est destinée à avoir beaucoup de succès, comme initiation à la chimie. Les nombreux élèves de M. Péchard au P. C. N. apprécient hautement ses qualités de professeur ; il a le talent de rendre attrayante la science qu'il révèle à leurs jeunes cerveaux.

§

Faire aimer la chimie des futurs médecins, zoologistes, botanistes, voilà qui est fort important pour l'avenir de la biologie et de la pathologie. La biologie de l'avenir, la médecine de demain, seront chimiques.

Anna Drzewina et moi, dans notre livre, *la Chimie et la Vie*, nous nous sommes efforcés de montrer l'importance de la chimie dans les phénomènes de la vie.

Le professeur Maquenne, du Muséum, vient de publier un **Précis de physiologie végétale**, très concis et tout à fait au courant des dernières recherches (les professeurs de lycée devraient s'en inspirer pour renouveler leur enseignement). Or, il y est souvent question de chimie. La chlorophylle renferme du magnésium ; ce magnésium serait un catalyseur, un agent activant, pour les synthèses ; précisément, M. Grignard, prix Nobel, a réussi à effectuer dans son laboratoire des synthèses remarquables avec le magnésium. De même l'étude des mécanismes chimiques de la nutrition des plantes est susceptible de fournir des indications précieuses pour la synthèse des albuminoïdes. On réalise déjà des assemblages relativement simples d'acides aminés. Il y a une infinité de combinaisons possibles.

Pour telle albumine élémentaire, on peut concevoir 2^{100} combinaisons différentes. Ce nombre surpasse tout ce que l'imagination peut rêver de plus colossal : de 31 chiffres, il serait supérieur à celui des gouttes d'eau que renferment les océans, de l'ordre de grandeur du poids de la terre évalué en milligrammes, ou encore

du nombre de secondes qui s'écoulent en 100.000 milliards de milliards d'années. Quant au nombre des albumines qui peuvent entrer dans la composition de la matière vivante, il serait infiniment plus grand. On conçoit la diversité chimique présentée par les êtres vivants.

GEORGES BOHN.

LES REVUES

La Revue mondiale, Emile Faguet : « du Contresens ». — *La Revue hebdomadaire*, Léon Bloy : « Lettres à sa fiancée ». — *La Revue de Paris*, M. François Porché : la formation du sens dramatique chez M. Sacha Guitry. — Memento.

Ce qui suit est extrait de « pages posthumes » d'Emile Faguet : « Du Contresens », publiées par **La Revue mondiale** (15 juin) :

Les contresens célèbres sur les textes grecs sont très nombreux. Je ne citerai que celui qui est devenu *une loi*. Un contresens peut arriver à tout. Aristote a inventé les trois unités de la tragédie ; chacun sait cela. Seulement c'est une erreur. Il en a inventé deux et demie et à peine. Il a dit qu'il ne devait y avoir qu'un fait : unité de fait ; il a dit que la tragédie devait se dérouler dans le même lieu : unité de lieu ; et puis il a dit que l'*habitude était*, dans le développement de la tragédie, de se maintenir dans la durée d'une révolution de soleil, *ou à peu près*. Par un contresens ou au moins par un *faux sens*, par une interprétation erronée du texte, on a fait *de cela la règle* des vingt-quatre heures à laquelle on voit qu'Aristote n'a jamais songé.

....

Virgile fait dire à un de ses personnages :

Timeo Danaos et dona ferentes.

A peu près tout le monde croit que cela veut dire : « Je crains les Grecs même quand ils offrent des présents ». Mais *dona fero*, en latin, veut dire : « faire des offrandes aux Dieux ». Il y a une nuance.

Virgile encore dit : « *Sunt lacrimæ rerum* ». Beaucoup ont cru que cela signifiait : « les choses mêmes pleurent ». Victor Hugo dit quelque part : « Ces larmes des choses dont parle Virgile » et Nisard lui-même, quoique mandarin, dit dans son *Histoire de la littérature française* : « Comme dit Virgile les choses ont leurs larmes ». Le *sunt lacrimæ rerum* est plus modeste ; il signifie simplement : « On pleure sur les événements ».

....

Fruste veut dire, conformément à son étymologie, usé ; et il a été employé dans ce sens pendant deux ou trois siècles ; maintenant il signi-

fie quelque chose comme *non dégrossi*, comme *brut*. C'est seulement tout le contraire. Imaginez un peu le contresens que feront nos neveux en lisant nos textes :

« Il arriva de sa province, à dix-huit ans, un peu fruste... »

— Tiens, diront-ils, il avait dix-huit ans et il était déjà usé. Pauvre jeune homme !

Il y a encore un bel avenir pour les contresens.

La prédiction de Faguet se réalise : on écrit bien mal, dans les revues de jeunes gens. Les contresens y foisonnent, l'orthographe même y prend plus de libertés que l'imagination des auteurs ne prouve de réelle fantaisie, d'abondance ou de logique.

§

La Revue hebdomadaire a commencé, le 24 juin, la publication des lettres de Léon Bloy à sa fiancée.

C'est avec un serrement de cœur que je livre aux regards étrangers ces *Lettres de Léon Bloy à sa fiancée*.

Mon sentiment est analogue à celui du compositeur qui, laissant s'échapper en harmonies la mélodie qui chantait dans son cœur,— découvre que son secret n'est plus à lui.

Mais Léon Bloy me le demande.

Je dois rendre témoignage. Ma vie n'a pas d'autre sens depuis qu'il est mort.

C'est donc entendu : ces lettres ne sont plus à moi. J'en ai été l'occasion — c'est vrai — mais sa parole doit aller plus loin, jusqu'à l'âme inconnue qui l'attend quelque part et qui sera « la fiancée de sa pensée ».

Ainsi s'exprime la veuve du grand écrivain catholique, au début de l' « introduction » à ces admirables lettres qu'elle livre au public. Elles pourraient bien valoir à Léon Bloy la gloire qui dépasse le respect de l'élite lettrée.

C'est à l'ombre de la mort que nous nous sommes vus pour la première fois, écrit encore Mme Jeanne Léon-Bloy. Il traversa ma route et j'eus l'impression qu'il n'était pas un passant ordinaire.

Il marchait la tête baissée, un peu voûté comme un homme qui porte un lourd fardeau. Son air était sombre. Il revenait du cercueil fermé de Villiers de l'Isle-Adam.

Le lendemain, nous nous rencontrâmes de nouveau. On me le présenta. Il leva les yeux sur moi, me parla avec intérêt et me promit le *Désespéré*.

« Vous verrez quel livre terrible », me dit l'amie commune chez qui eut lieu notre première rencontre. « Qui est cet homme ? » lui deman-

dai-je, restée seule avec elle. La réponse fut foudroyante, implacable dans son absolu, me forçant à prendre parti immédiatement : « UN MENDIANT », fit-elle.

Il est bien possible que nous assistions à la naissance d'un de ces livres capitaux qui traversent les siècles pour émouvoir sans cesse les cœurs humains. L'amour et la Foi inspirent le *Désespéré* comme il ne le fut peut-être dans nulle de ses œuvres cependant si grandes. Là, il se dresse en face de l'amour et de l'Eternité, baigné d'un clair obscur tragique, à la manière d'un Rembrandt.

La première lettre à la fiancée est du 19 août 1889. La rencontre de la veille est « providentielle », selon Bloy :

Il est certain qu'il y a des êtres qui correspondent exactement les uns aux autres dans la trame sans défaut du grand plan divin et ces êtres séparés par les continents et les mers, par les mœurs et par le langage, par tous les obstacles qui peuvent séparer des existences humaines se rencontrent néanmoins au moment précis où le très infaillible Seigneur a décidé, du fond de ses cieux et de son éternité, que leur rencontre était nécessaire.

C'est parce que j'ai pensé qu'il en était ainsi pour vous et pour moi que j'ai l'âme ce matin si parfaitement heureuse.

Un mois plus tard, il écrit :

... il y a deux choses dont je suis bien sûr : la première, c'est que j'ai reçu le don de « l'intelligence » des réalités profondes et la deuxième, c'est qu'il me fut imposé, par surcroît, d'être le dépositaire et le *confident* d'un secret inouï que je ne puis communiquer à personne, — fardeau écrasant, épouvantable, qui m'a souvent jeté par terre ivre de douleur et suant la mort. Jeanne bien-aimée, comment voudrais-tu qu'un homme aussi anormal trouvât sa place parmi les autres hommes et ne leur parût pas un monstre d'orgueil, — quoi qu'il pût faire et quoi qu'il pût dire ? En 1882, après avoir été frappé de ce coup de tonnerre qui fut l'immense malheur de ma vie, me voyant tout à coup plongé dans les ténèbres, après avoir nagé dans la lumière, affolé de désespoir, je devins positivement semblable à un fauve. Mes anciens amis se souviennent de l'horrible désolation que je promenais partout et de l'excessive amertume qui sortait de moi toutes les fois que je ne parlais pas à un pauvre. Et lorsque dans l'espoir de gagner ma vie, j'abordai le journalisme, lorsque je me vis forcé de regarder en face l'abomination de ce monde, après avoir été saturé des splendeurs de Dieu, mes écrits pouvaient-ils être autre chose — ma nature aidant —

que ce qu'ils furent en réalité : un vomissement et un anathème ?

De quel « secret inouï » peut-il s'agir, si ce n'est pas là qu'une image ? La singulière, la surhumaine figure du « mendiant ingrat », sans cesse environnée de nuages d'où crève la foudre, tout à coup prend les traits d'un homme qui, tout simplement, aime. Il dit à la fiancée : « Je prends ton cœur et je mets le mien à la place », — ce qui est admirablement « peuple ». D'une lettre écrite l'avant-veille « comme la dernière fois, dans un café », — « je n'aime pas beaucoup cela, mais ma vie errante le veut ainsi », s'excuse-t-il, — nous détachons cet aveu de Léon Bloy :

J'ai été aimé, pourtant, grandement aimé jusqu'à la mort, par une pauvre femme qui s'est complètement donnée à moi. Je ne puis y penser sans être navré de pitié, car je ne l'aimais pas, quoique elle fût assez belle. J'ai vu clairement alors ce que c'est que l'âme humaine et combien nous devons peu compter sur notre corps quand il veut, à lui *seul*, nous rendre heureux.

Il est étrange, ma très pure amie, que je vous écrive ces choses. Mais j'ai fini et je n'y reviendrai plus. Il fallait que rien de moi ne te fût inconnu.

§

Dans « trois proses de théâtre » — **la Revue de Paris**, 1er juillet — M. François Porché traite d'Henry Bataille et de MM. de Porto-Riche et Sacha Guitry, avec une bien remarquable intelligence. Elle éclate en particulier dans cette page :

... si le style étincelant de Sacha Guitry n'est autre que la langue dont il use à la ville, et s'il a composé sous cette forme une œuvre qui est du pur théâtre, c'est apparemment que chez lui l'homme lui-même est tout théâtre. Fils, en effet, d'un grand comédien qui, dans son art, le plus traditionnel de tous les arts, a su, comme un horloger qui répare une montre, nettoyer la technique de son temps et la remettre à l'heure sans en fausser les ressorts, Sacha, dès l'enfance, a profité du haut enseignement professionnel qu'était pour lui le jeu de son père. Nul doute qu'il n'ait contracté là l'horreur de l'emphase, et ce goût de la vérité condensée, qui, sur des plans bien établis, se plaît aux indications rapides et aux raccourcis. Ensuite, j'imagine que dans les *mots* dont Lucien Guitry blasonnait devant lui les gens et les choses, le petit garçon attentif puisait aussi quelque nourriture : l'exemple d'une sensibilité cachée sous des aphorismes cruels, ce qui est déjà le commencement d'une morale. Enfin, cet enfant d'acteur célèbre, à peine sait-il se tenir à table, qu'il est mêlé au monde le plus brillant et le plus libre.

Etonnez-vous, après cela, qu'il soit dépourvu de préjugés ! Il n'a pas seize ans qu'il considère avec scepticisme la camaraderie, l'amitié, l'amour même ; mais, chez l'adolescent précoce, cette attitude désinvolte n'est qu'une parade de l'esprit, qui vole au secours du cœur. Et il y a une chose qu'il place au-dessus de tout, à laquelle il ramène tout : le théâtre. Les hommes sont trompeurs, les femmes décevantes, la vie nous dupe de tout côté ; le théâtre seul ne ment point, car il ne promet que ce qu'il donne : l'illusion.

Mémento. — *La Vie des peuples* (10 juin) : B. Fay : « Journal d'un Français en Amérique à la fin du XVIIIe siècle ». Ce Français était un ingénieur nommé Desjardins. Il note, à la date du 21 septembre 1793, en route, de New-York vers Albany, sur un sloop :

Dans la nuit nous eûmes lieu d'observer la manière américaine de faire l'amour. Le négociant de Bennington courtisa la demoiselle de New-York, la chatouilla, etc., toute la nuit et se releva cinq ou six fois pour lui faire avaler de petits verres de vin de Madère. La sœur mariée, présente à tout cela, en riait de tout son cœur. Cela scandalisa nos dames françaises, tout en les empêchant de dormir. Le matin, ces tendres amants, se couchant alternativement sur le sein l'un de l'autre, s'épouillèrent on ne peut plus amoureusement, ce qui choqua encore extrêmement la délicatesse française Mais chaque pays, chaque coutume, et nous engageâmes nos dames à ne paraître s'étonner de rien.

Le Bulletin de la vie artistique (1er juin) contient une notice très précieuse de M. Tabarant sur le peintre Félix Trutat, l'un des plus beaux artistes que Dijon ait donnés aux beaux-arts.

La Revue de la Semaine (30 juin) : « Mme Helvetius », par M. Jules Bertaut.

La Revue Universelle (1er juin et 1er juillet) : M. André Thérive : « Les styles littéraires d'aujourd'hui ». — (1er juillet) : Lieut.-Colonel. de Thomasson : « Le règne de l'aristocratie allemande ». — M. Lucien Dubech : « Poésies ».

Revue des Deux Mondes (1er juillet) : M. Maurice Donnay : « Dix-sept jours en Amérique ». — « Gabriel Lippmann », par M. Daniel Berthelot. — « La muse folle de Lamartine », par Mme de Brimont. — « Notes et Souvenirs » de M. Jules Truffier sur le concours du Conservatoire.

Revue de l'Amérique latine (1er juillet) : M. Louis Morpeau : « Un siècle de Poésie aïtienne ». Il nous révèle le poète Milscent (1778-1842) dont il cite une fable qui débute par ce vers :

Autrefois, un serpent, se traînant sur le ventre...

Revue de France (1er juillet) : M. A. Besnard : « Sur les routes d'Italie ». — M. G. Wéry : « Le blé de France ». — M. Paul Matter : « Les voyages de Cavour à Paris ».

Le Correspondant (25 juin) : « Les réminiscences du comte Molé ». On y trouve relatés ces mots effroyables de Napoléon, après la campagne de Russie :

Ne croyez pas que je n'aie pas le cœur sensible comme les autres hommes. Je suis même un assez bon homme. Mais dès ma plus grande jeunesse, je me suis appliqué à rendre muette cette corde qui chez moi ne rend plus aucun son.....

Revue bleue (1er juillet) : « Georges Goyau », par M. P. Moreau. — « Regrets d'Ombrie », poème de M. Ed. Beau fils.

La Nouvelle Revue Française « (1er juillet) : M. Pierre Hamp : « Compound 300 HP n° 243 ». — « Bibelots », par M. Mélot du Dy. — « L'extra », par M. Louis Aragon. — « L'affaire Ubu », par M. Albert Thibaudet.

Les Ecrits nouveaux (juillet) : M. Jean Giraudoux : « Le Signe ». — « La manille aux enchères », par M. Bernard Fay, style télégraphique, raboté aussi à la façon de Péguy. — « Deux ou trois mots sur Saint-Simon », par M. André Suarès. — « Les Siciliens », par Mme Camille Mallarmé.

Revue militaire Française (1er juillet). — Général Hellot : « La défense de la France depuis Vauban ». — Lieut.-Colonel Mussel : « La chimie et l'après-guerre en Allemagne et en France ».

L'Opinion (1er juillet) : M. J. Labadié : « Walter Rathenau ». — M. A. Thérive : « A propos de Francis Carco ». — M. Nantucket : « Le czarisme américain ». — M. René Maran : « Apologie ».

L'Europe Nouvelle (1er juillet) : « La nouvelle crise allemande », par M. Ph. Millet. — « Le réveil de la gastronomie en France », par M. Benjamin Crémieux.

Le Progrès Civique (1er juillet) : « Nous n'avons fait que fautes en Rhénanie », par le Général Gérard. — M. R. Périé : « Chateaubriand était malthusien ».

La Renaissance (1er juillet) : Enquête imaginée par M. Gaston Picard : « Sommes-nous en présence d'un renouvellement du Style ? Convient-il de dénoncer une crise de l'Intelligence ? »

Le Monde nouveau (15 juin) : M. André Cœuroy : « L'inspiration musicale dans la poésie anglaise ». — « Les sources et l'essence du bolchevisme », par M. J. Delevsky. — « Eventails », par M. André Lebey.

Belles-Lettres (juillet) : Hommage à Albert Samain. — « La mort de Maître François Villon », par M. Ch. Th. Féret. — « Ode aux Grâces et à Diane armigère », par M. Maurice du Plessys.

Les Marges (15 juin) : « Célibat et Bibliophilie », par M. A. de Bersaucourt. — « Maharie », nouvelle de M. P. Guégnon. — « Pastiches », par M. Ch. Melaye. — « Abondance », fantaisie de M. P. Billotey. —

Un excellent article de M. Claude Berton sur Henry Bataille et Berthe Bady.

Nos « bonnes Feuilles » (juin) : « L'Obsession », par M. G. Hesdin. — « Mon Dieu, moi... », par M. Marconne. — « Vers », de M. Pierre Boissie.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : les nouvelles salles orientales ; exposition d'antiquités égyptiennes à l'occasion du centième anniversaire du déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion ; exposition des dessins de Léonard de Vinci et de Michel-Ange. — Les taxes d'entrée dans les musées et monuments nationaux. — Mémento bibliographique.

On a inauguré le 20 juin, au **Musée du Louvre**, de nouvelles salles consacrées aux collections d'art musulman. Limitées d'abord à quelques objets épars provenant du trésor de Saint-Denis ou donnés par Sauvageot et le baron Davillier, ces collections ne furent vraiment constituées de façon suivie qu'à partir de 1890 par Émile Molinier, conservateur du département des objets d'art ; continuées activement par son successeur M. Gaston Meigeon avec l'aide de la Société des Amis du Louvre ou de généreux amateurs, elles s'étaient enrichies rapidement et, surtout en ces dernières années, grâce aux legs ou aux donations Piet-Lataudrie, Georges Marteau, Raoul Duseigneur, Joanny Peytel, Jeuniette, Delort de Gléon et autres, elles avaient pris un tel développement qu'elles ne pouvaient plus être contenues dans l'unique salle et le vestibule du premier étage où jusque-là elles se trouvaient confinées. Le legs de la baronne Delort de Gléon, veuve d'un amateur éclairé établi au Caire (1), en apportant, avec une réunion d'œuvres de premier choix, une somme de 100.000 francs destinés à leur installation, permit enfin de donner à l'ensemble de ces richesses une présentation digne de son importance. Dans le vestibule précédant, au second étage, le Musée de la Marine et sous le dôme du pavillon de l'Horloge qui le domine, les conservateurs du département des objets d'art, avec le concours intelligent des architectes du Louvre MM. Blavette et Lefebvre, ont aménagé une galerie et une immense salle inondée de lumière où, dans un décor du goût le plus délicat, toutes les col-

(1) C'est lui qui, paraît-il, avait eu l'idée de la « rue du Caire », qui fut une des attractions les plus populaires de l'Exposition Universelle de 1889.

lections orientales du Louvre sont réunies en un ensemble magnifique auquel s'ajoute le charme de la vue admirable que, des trois hautes fenêtres de l'Ouest, on a sur tout le Louvre, les Tuileries, l'Arc de Triomphe et les coteaux avoisinant Paris.

Dans la galerie d'entrée sont disposés dans des vitrines et aux murs les objets provenant de Mme Delort de Gléon : table d'ablution et portes de mosquées aux bois ouvragés et incrustés d'ivoire ; carreaux de faïence ; cuivres, parmi lesquels un superbe plateau et deux belles aiguières de Mossoul des XIIIe et XIVe siècles ; étoffes brochées aux décors chatoyants du plus beau style. Dans la grande salle, où donne accès de là un escalier en bois à double départ, orné, entre ses balustres, de panneaux de moucharabiehs, sont groupés dans un ordre très clair, par matières et par pays, toutes les autres pièces dont le Louvre s'est enrichi successivement : céramiques archaïques et du moyen âge provenant des fouilles opérées depuis une vingtaine d'années à Fostat près du Caire, à Rakka sur l'Euphrate, à Samara en Mésopotamie, à Rhagès en Perse ; somptueux plats de Damas, dont un du XVIe siècle, à décor de pivoines stylisées, donné par M. Peytel, est particulièrement beau ; céramiques hispano-moresques à reflets métalliques, où les motifs occidentaux et chrétiens se mêlent au décor oriental ; cuivres de Mossoul incrustés d'or ou d'argent, parmi lesquels le célèbre « Baptistère de saint Louis » du XIIIe siècle provenant du trésor de Saint-Denis, le grand vase, non moins fameux, de la même époque au nom d'un sultan d'Alep, qui fit partie des collections Barberini, le grand pied de chandelier du début du XIIIe siècle légué par M. Piet-Lataudrie, la clef de bronze incrustée d'or au nom du sultan du Caire Faradj (début du XVe siècle) destinée sans doute à une mosquée de la Mecque ; armes orientales du travail le plus riche ; lampes de mosquée et verreries émaillées arabes ou syriennes aux tons précieux et délicats ; coffrets et boîtes en ivoire sculptés ; aux murs, des revêtements de faïence encadrant des portes de menuiserie arabe aux petits panneaux en marqueterie, puis des tissus et des tapis aux somptueuses et harmonieuses colorations, parmi lesquels le précieux tissu persan aux éléphants provenant de Saint-Josse dont nous avons déjà parlé (1) et le grand tapis persan du XVIe

(1) V. *Mercure de France*, 1er avril 1921, p. 239.

siècle provenant de la collégiale de Mantes, entré au Louvre en 1912 (1); enfin, une merveilleuse réunion de miniatures persanes léguées par Georges Marteau.

Le 22 septembre prochain marquera le centième anniversaire d'une des plus grandes découvertes qui aient honoré l'esprit humain : celle, qu'annonçait dans sa lettre célèbre à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, l'égyptologue J.-F. Champollion, dit Champollion le jeune, du déchiffrement de la langue jusque-là mystérieuse des hiéroglyphes, clef qui ouvrait le tombeau où dormait la vieille Egypte et qui « d'un seul coup, suivant l'heureuse expression de M. Sénart, restituait cinq mille ans d'histoire ». Pour célébrer cet anniversaire glorieux, qui sera fêté aussi à l'étranger, une séance solennelle a eu lieu le 11 juillet à la Sorbonne (2) en présence du président de la République, et l'Académie des Inscriptions prépare un luxueux fascicule qui prendra place dans les *Monuments et Mémoires* qu'elle publie sur les arrérages de la fondation Eugène Piot, et où les plus éminents égyptologues de France, de Belgique et de Suisse apporteront leur contribution à l'histoire de la civilisation et de l'art égyptiens.

Le Louvre, dont les salles égyptiennes furent créées par Champollion, ne pouvait rester indifférent à un tel anniversaire. Une plaque commémorative a été apposée en haut du grand escalier qui relie les collections égyptiennes du rez-de-chaussée à celles du premier étage et inaugurée le 12 juillet par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en présence de nombreux archéologues français et étrangers en même temps qu'une exposition (qui durera deux mois) organisée par les conservateurs des antiquités égyptiennes, MM. Georges Bénédite et Charles Boreux dans la grande salle de la Colonnade où vient de se terminer l'exposition jubilaire de la Société des Amis du Louvre. Autour de portraits et d'autographes de Champollion ils y ont groupé les plus récentes acquisitions de leur département jointes à quelques-unes des œuvres marquantes que connaissent déjà les visiteurs du Louvre : la tête en grès rouge du roi Didoufri de la IVe dynastie, la *Porteuse d'offrandes* datant du premier empire thébain, la statuette du « chef des prophètes » Amenem-

(1) *Mercure de France*, 16 novembre 1912, p. 411.

(2) On y célébra, en même temps, le centenaire de la fondation de la Société asiatique.

at-ankh (Moyen Empire), le saisissant buste d'Aménothès IV (1), le beau groupe d'*Amon et Toutankhamon* entré au Louvre il y a deux ans (2), la délicieuse statuette de la dame Toui (XIXe dynastie), les quatre beaux vases canopes de Ramsès II, la fine petite tête de Psammétik III, etc. Parmi les nouvelles acquisitions — auxquelles la complaisance de quelques collectionneurs (le baron Edmond de Rothschild, MM. Peytel, R. Koechlin, Miriel, Mutiaux, Marcel Guérin et Gulbenkian) a permis de joindre quelques pièces hors ligne — on remarquera principalement, en suivant l'ordre chronologique : les objets provenant des fouilles exécutées à Abou Roach en 1900-1901 par M. Chassinat et qui ont livré, outre la tête de Didoufrî, un admirable torse d'une princesse royale, du modelé le plus délicat, comparable aux plus parfaits chefs-d'œuvre de l'art grec ; puis, datant du premier empire thébain, une belle statuette en bois peint prêtée par M. Gulbenkian ; une petite stèle votive en équerre à la mémoire du fonctionnaire Senpou, dans laquelle est encastrée une table d'offrandes en albâtre ; une exquise tête féminine en calcaire prêtée par M. Miriel ; de la XVIIIe dynastie, époque du plein épanouissement de l'art égyptien, un buste peint donné par M. Peytel, un vase en terre émaillée jaune, en forme de grenade, prêté par M. Koechlin et une peinture aux magnifiques colorations provenant des hypogées thébains ; de la XIXe dynastie, une porte trouvée à Qantir (région du Delta), dont les encadrements en émail bleu (malheureusement très fragmentés) donnent le texte d'une dédicace à Séti Ier ; de l'époque saïte, où l'art égyptien s'est de plus en plus affiné, une charmante statuette, en bois recouvert d'une feuille d'argent, d'un personnage assis (appartenant à M. Peytel), une statue en bronze (prêtée par M. Gulbenkian) d'une dame Sheps, bronze ; enfin un bas-relief en forme de linteau de porte exécuté sans doute à Héliopolis entre 450 et 350 avant notre ère qui offre une de ces représentations familières que les Egyptiens se sont plu à retracer sur les parois de leurs *mastabas* pour rappeler sur ces demeures mortuaires les occupations du défunt durant sa vie. Ici c'est une délicieuse scène champêtre que l'artiste a retracée : la cueillette des fleurs de lis par des femmes, qui les portent

(1) V. *Mercure de France*, 1er août 1906, pp. 442-443.
(2) *Ibid.*, 1er septembre 1920, pp. 488-489.

ensuite dans des corbeilles, à deux autres esclaves occupées à presser la récolte au-dessus d'une jarre, tandis que d'autres vont porter le liquide parfumé ainsi obtenu au propriétaire du champ assis à l'extrémité de la composition.

En même temps que cette exposition a eu lieu au rez-de-chaussée la réouverture de la galerie dite d'Alger fermée depuis plusieurs années par suite du transfert dans la salle du *mastaba* des monuments de l'Ancien Empire qui s'y trouvaient ; à leur place, on a installé à côté de la collection des stèles du Moyen Empire la « chambre des ancêtres » de Thoutmosis III provenant du temple de Karnak et qui était autrefois au Cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale, puis une série de bas-reliefs apportés par M. Clermont-Ganneau de l'île d'Eléphantine.

Ne quittons pas le Louvre sans signaler l'ouverture, dans les couloirs qui du côté de la rue de Rivoli longent la salle des pastels de la Tour, d'une exposition des dessins de Léonard de Vinci et de Michel-Ange ou qui leur sont attribués, appartenant au musée. C'est la première d'une série d'expositions temporaires du même genre où l'on montrera successivement tous les dessins importants du Louvre, que l'installation des nouvelles salles de peinture du XIXe siècle avait fait reléguer depuis la guerre dans les cartons du cabinet des dessins. Deux excellents petits catalogues, rédigés par M. L. Demonts, conservateur adjoint du département, fournissent sur chacune des feuilles de ces deux premiers groupes tous les renseignements historiques et critiques désirables, complétés par une précieuse biographie des ouvrages concernant l'œuvre dessiné de Léonard et de Michel-Ange. D'autres livrets semblables seront consacrés aux maîtres qui suivront, et leur ensemble formera ainsi un répertoire critique de tous les dessins du Louvre. A cette première exposition succédera, en novembre prochain, celle des dessins de Raphaël.

§

Le *Journal Officiel* a publié, dans son numéro du 5 juillet, le décret d'administration publique réglementant l'application de la loi, votée le 31 décembre dernier, qui institue un droit d'entrée dans les musées et monuments nationaux. Préoccupé de ne pas entraver la fréquentation de nos collections publiques et la visite de nos grands monuments (dont l'entrée restera d'ailleurs gratuite le dimanche et l'après-midi du jeudi), le gouvernement,

avec raison, a jugé bon de se borner à un tarif très modique, inférieur à celui qui est adopté dans les autres pays ; deux chiffres seulement sont prévus : 1 franc et 50 centimes. En outre, des tarifs d'abonnement sont institués, dont voici le taux ;

	1 mois	3 mois	6 mois	1 an
	—	—	—	—
Pour un musée, une collection distincte d'un musée ou un monument :	10	20	30	50
Pour tous les musées, collections et monuments :	20	40	60	100

Sont dispensés du droit d'entrée : 1° les enfants au-dessous de sept ans accompagnant leurs parents ; 2° les élèves et étudiants des enseignements supérieur, secondaire ou primaire groupés sous la conduite d'un professeur et les élèvés des écoles d'art, ainsi que les artistes, écrivains d'art, professeurs d'art et de dessin, ouvriers d'art et archéologues. En outre une réduction de moitié pourra être accordée aux membres de l'enseignement public ou privé, aux étudiants et élèves de l'enseignement supérieur, aux membres des sociétés d'art, enfin aux membres des familles nombreuses et aux mutilés.

Nous ne saurions qu'approuver toutes ces dispositions, mais nous aurions voulu y voir ajouter, comme l'avait demandé la direction des Musées nationaux, l'institution d'un jour à tarif spécial assez élevé (5 francs, par exemple) qui, permettant de visiter le musée dans des conditions exceptionnelles, aurait pu être recherché par les amateurs et les étrangers et aurait servi à accroître de façon sensible le produit des entrées. Cette mesure eût été d'autant plus désirable que l'Etat, comme contre-partie du droit d'entrée dans les musées, a eu la fâcheuse idée de réduire à 80.000 francs, dans le budget de 1923, la subvention aux Musées nationaux qui, avant la guerre, se montait à 185.000 francs et, l'an dernier, était encore de 140.000.

Mémento. — La librairie Crès vient de publier une nouvelle et belle édition de l'*Histoire de l'art* en quatre volumes (*Art antique*, *Art médiéval*, *Art renaissant*, *Art moderne*; de chacun 25 fr.). de M. Élie Faure. Cet ouvrage n'est pas un manuel didactique comme ceux qu'on nous offre habituellement sous ce titre : l'auteur n'a pas cherché à écrire une histoire documentée ; il a voulu seulement commenter en des pages ardentes les formes d'art qui se sont succédé depuis l'ori-

gine du monde jusqu'à nos jours chez les différents peuples, l'histoire de l'art, suivant lui, devant « être conçue comme le récit lyrique de l'aventure spirituelle des hommes acharnés à conquérir le mystère qui les habite ». Par cette seule citation, on juge du ton de l'ouvrage; visant un but si élevé, l'auteur a jugé inutile de s'abaisser à nous renseigner de façon précise sur les artistes et l'histoire de leurs créations; il a même poussé ce dédain jusqu'à réaliser le tour de force (sauf en quelques endroits dans le premier volume) de ne citer aucune date, — ce qui eût été tout de même bien utile pour mieux comprendre l'évolution qu'il décrit. Il est vrai que cette grave lacune est un peu compensée, à la fin de chaque volume, par une innovation heureuse : des tableaux synchroniques qui montrent d'un coup d'œil les créations artistiques marquantes et les noms des principaux artistes à une même époque dans les différents pays d'Orient et d'Occident avec, en regard, dans une dernière colonne, la mention des principaux événements historiques pendant la même période. Mais il sied de ne consulter ces tableaux qu'avec prudence en les contrôlant avec des manuels sérieux: en effet, nous avons remarqué, dans la liste des dynasties égyptiennes, que l'auteur accompagnait de l'unique date 950 la période saïte qui, comme on sait, ne commence que 300 ans plus tard pour se terminer à la conquête de l'Egypte par Cambyse. Il faut louer, en outre, dans ces volumes, l'abondance et la beauté de l'illustration, qui nous montre souvent des œuvres intéressantes peu connues, mais aussi, malheureusement, néglige parfois des œuvres essentielles comme la *Stèle des Vautours*, la *Lionne blessée* assyrienne du British Museum et la *Victoire de Samothrace*.

Voici, par contre, dans une collection nouvelle, dite « collection Payot », publiée par cet éditeur et qui se propose de donner, en une série de petits volumes (à 4 fr.), une encyclopédie des connaissances humaines rédigée par les meilleurs spécialistes, quatre volumes d'art de tous points excellents qui, s'adressant à la fois aux érudits et au grand public, renseigneront les uns et les autres de la façon la plus précise — tout en n'excluant nullement les idées générales et les commentaires esthétiques profonds et parfois neufs sur les sujets qu'ils traitent : *La Civilisation assyro-babylonienne*, par M. le Dr G. Contenau (av. 30 fig.) ; *La Civilisation grecque*, par M. Maurice Croiset, directeur du Collège de France (2 vol.); *Les Monnaies grecques*, par M. Ernest Babelon, conservateur du Cabinet des médailles (av. 21 fig.) ; *La Sculpture grecque*, par M. Henri Lechat (ce dernier volume malheureusement non illustré). La place nous manque pour analyser en détail ces petit livres. Bornons-nous à en louer l'érudition impeccable, la rédaction claire et agréable et à en recommander chaleureusement la lecture à tous ceux qui désirent s'instruire en ces matières.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Jacques Langlade : *Le Puy et le Velay*, Laurens. — Augustin Fliche : *Louvain*, ib. — Georges Aubault de la Haulte Chambre : *Les îles parisiennes*, Eugène Figuière. — Marcel Hervier : *Musées de Lyon*; *le Palais des arts*, M. Audin et Cie, Lyon.

Sur **le Puy et le Velay** M. Jacques Langlade a publié, dans une nouvelle série des *Villes d'art*, à la librairie Laurens, un volume curieux, bien documenté, et qui fera bonne figure parmi les nouveautés du catalogue. Après quelques pages sur la période gallo-romaine, — qui a laissé des monuments assez rares à l'endroit même et dont des pierres, des reliefs utilisés dans la construction de la Cathédrale semblent plutôt venir de villas et d'édifices des environs, il arrive à l'établissement du christianisme, mais qui reste environné de légendes, et les premières indications un peu sérieuses qu'on possède, nous dit-on, se rapportent à la construction de la première église de la Vierge, la cathédrale Notre-Dame, qui aurait d'abord remplacé un temple païen et fut rebâtie deux fois avant qu'on en vînt au monument actuel, qui remonte, lui, au XIIe siècle. M. Jacques Langlade en retrace l'historique et en donne une intéressante description. Comme la plupart des édifices de France, d'ailleurs, la cathédrale du Puy a été la proie des restaurateurs, qui ont exercé longuement sur l'édifice leur coupable industrie, — et surtout sur ses parties les plus curieuses. Le monument primitif, élevé sur une butte, était très petit : lorsqu'on voulut l'agrandir, il ne se trouva d'autre expédient que d'élever au dehors la nef et les bas-côtés, et de construire le porche sur le flanc de la colline. L'escalier qui s'élève du sol passe la façade et aboutit dans l'église après la troisième travée. Je ne suivrai pas les descriptions de l'auteur qui est aussi abondant que documenté. La cathédrale du Puy offre diverses parties curieuses comme le porche latéral Saint-Jean, le petit campagnier, le clocher et le croisillon nord avec la logette des clergeons. On y peut remarquer encore de curieux chapiteaux anciens, une Vierge Noire d'ailleurs célèbre (1) et vers laquelle on

(1) A propos des vierges noires, assez nombreuses en France, il est au moins curieux de rappeler une théorie émise autrefois par un vieil ami, le comte O' Kelly de Galway. Ces statues auraient été primitivement dorées, et l'or s'étant terni avec le temps, ayant noirci, elles furent tout naturellement considérées comme des Vierges noires, repeintes, et honorées comme telles.

vient en pèlerinage ; des peintures murales curieuses (XIIe s.), comme un saint Michel terrassant le démon, — d'ailleurs sans aucun effort. Enfin il y a le cloître, le « bâtiment des mâchicoulis », vieille fortification adossée au bas côté de l'église, etc.

A côté de la cathédrale, on peut voir encore au Puy le baptistère Saint-Jean, la chapelle Saint-Clair, et, toujours de la période romane, la curieuse église Saint-Michel, juchée sur un rocher aigu, — sur la dyke d'Aiguilhe — et dont la construction dut être un véritable tour de force. Ailleurs c'est Saint-Barthélemy, ancienne église des Templiers ; Saint-Laurent (XIIIe s.), où se trouve le tombeau de Duguesclin ; Saint- Pierre des Carmes, etc... Les coins pittoresques d'ailleurs ne manquent pas au Puy, tant la ville est accidentée, et l'illustration du volume de M. Jacques Langlade en reproduit plusieurs. C'est la porte Saint-Georges et la Roche Corneille ; la rue des Tables ; la montée de Çhambalho ; ailleurs, des constructions curieuses comme la Maison des Têtes, rue Pannessac ; des vestiges comme la tour du même nom, demeurée de l'ancienne Porte Royale, ou une tour du XVe siècle restée debout rue Vaneau ; des coins remarquables comme le corridor voûté de l'ancien hôtel de Coubladour, rue des Farges, etc.. Le Musée municipal mérite d'ailleurs une visite et aux environs on peut voir, dans le Velay, nombre d'édifices, châteaux, églises, qui retiendront l'attention. C'est le château de Polignac, — une ruine de grande allure, — et dont le nom rappelle celui d'un des ministres de Charles X, et qui se fit si bien houspiller à la Révolution de 1830 ; les châteaux de Saint-Vidal et de la Roche- Lambert ; des églises à étudier comme celles de Chamalières, du Monastier, etc. Malheureusement certaines éditions de la maison Laurens offrent en ce moment, par économie sans doute, cet arrangement malheureux de présenter le texte des ouvrages d'une part et l'illustration de l'autre, tassée à la fin du volume. La nouvelle série des *Villes d'art* adopte ce système, que nous trouvons regrettable et qui semble tout le contraire de ce qu'on peut appeler une amélioration.

§

Saccagé, incendié, théâtre de divers meurtres commis par les Allemands en 1914, **Louvain**, dont nous parle M. Augustin Fliche dans une des « Visites d'Art » de la même librairie Laurens, et qui était célèbre pour son Université, est une de celles qui ont

le plus souffert de ce côté avec Ypres, qu'on peut considérer comme entièrement détruit, de la sauvagerie hypocrite des agresseurs. Mais le délicieux hôtel de ville de Louvain, un des joyaux de la Belgique, a été épargné, — ce qui prouverait une fois de plus, s'il en était besoin, que l'agresseur, — qui pensait bien garder le pays, voulait préserver ses monuments les plus précieux, et n'agissait que d'après un plan établi d'avance. A ce moment, l'Allemagne voulait surtout terroriser. Ce fut la résistance rencontrée ensuite et le mauvais résultat pour elle de la bataille de la Marne qui lui fit bombarder rageusement les Halles d'Ypres et l'Hôtel de Ville d'Arras, ou de même la cathédrale de Reims. — Mais passons. Louvain, qui n'a jamais eu l'attrait de Malines ou de Bruges, avait gardé, outre son Hôtel de Ville dont nous avons ici l'ensemble ainsi que la salle du Conseil avec une cheminée monumentale et de précieux détails de sculpture, divers monuments aujourd'hui bien abîmés sinon détruits : l'Université, installée dans les anciennes Halles et dont la bibliothèque était célèbre ; il n'en reste que les quatre murs. La grande église de Saint-Pierre sur la même placette que l'Hôtel de Ville ne fut jamais terminée, mais avait son pittoresque et des parties remarquables, — sans parler de la curieuse rangée de maisonnettes accolées à son bas côté. L'illustration du petit volume de M. Augustin Fliche montre son précieux tambour de porte, le délicieux jubé, un tabernacle en pierre, ainsi que de précieuses peintures comme la Cène et surtout le martyre de Saint Erasme, de Thierry Bouts. L'Eglise Saint-Pierre a été dévastée par l'incendie que propagèrent les Boches. Ailleurs, c'est l'église Sainte-Gertrude, au bord de la Dyle, et qui possède d'admirables stalles ; Saint-Jacques où l'on peut voir un très beau tabernacle du xve siècle. On montrait encore à Louvain la tour de Jansénius, avec un reste des anciens remparts ; la porte romane de l'hôpital Saint-Pierre, — quelques coins enfin des bords de la Dyle, mais qui n'ont pas la beauté, le pittoresque des coins analogues qu'on rencontre à Malines et à Bruges. — La notice de M. Augustin Fliche, qui fait longuement l'historique de la ville et parle de ses monuments principaux, est intéressante à suivre, et ce petit volume est une acquisition heureuse de la librairie Laurens.

§

Un autre petit volume curieux a été donné par M. Aubault de

la Haulte-Chambre sur **les Iles parisiennes**, archipel maintenant bien réduit, mais qui eut une autre importance aux vieilles époques où se formait la capitale. C'est une dissertation et une causerie, aux aperçus souvent curieux et qui fait l'historique et la description de l'état ancien de la Cité, berceau de Paris depuis les premiers Capétiens, et de l'île Saint-Louis, qui ne fut guère habitée qu'au XVIIe siècle. — Près de l'île Saint-Louis et en face le pont Saint-Paul, se trouvait autrefois l'île Louviers, qui porta d'autres noms et fut réunie au quai Henri-IV en 1843. En aval, et du côté où fut bâti le Pont-Neuf, se trouvaient encore l'île aux Bureaux, dite encore île du Palais, où s'éleva le bûcher des Templiers, et l'île de la Gourdanne, — du nom d'un moulin qui s'y trouvait. Il faut mentionner plus loin l'île du Louvre et, du côté des Tuileries, les îlots des Moltes Saumonières ou de la Saumonerie, maintenant disparues. Enfin c'était depuis la hauteur des prés de l'abbaye Saint-Germain jusqu'à l'esplanade des Invalides l'île Maquerelle, dite encore île des Cygnes, à cause d'une population de ces oiseaux qu'y fit élever Louis XIV, à laquelle faisait suite tout un archipel avec l'île de Challyau ou Chaillot, l'île de Longchamp, l'île de Jérusalem, — sans parler d'un îlot qui portait, et pour cause sans doute, le nom assez malséant de Falaise merdeuse, etc...

Le petit volume de M. Aubault de la Haulte-Chambre est intéressant à suivre, s'il apparaît d'une écriture parfois un peu précieuse, et l'on prend plaisir à retrouver avec lui l'état du fleuve aux vieilles époques. L'aménagement de la Seine a peut être été un avantage pour la navigation; mais les travaux modernes n'ont toujours rien fait gagner au paysage, — comme beauté ni comme pittoresque. On peut ajouter d'ailleurs qu'ils ont surtout facilité les inondations.

§

Une intéressante publication encore est due à M. Marcel Hérent sur les *Musées de Lyon*, **Le Palais des Arts**, qui est l'ancienne abbaye royale des dames de Saint-Pierre reconstruite au XVIIe siècle place des Terreaux. M. Marcel Hérent fait longuement l'historique des travaux avec l'abbesse Anne de Chaulnes qui s'y employa avec persévérance après avoir appelé sur son entreprise toutes les bénédictions du ciel. Malgré diverses difficultés, surtout financières, la construction avançait; l'abbesse

mourut et ce fut sa sœur Antoinette qui lui succéda et eut la joie de terminer et de faire aménager et décorer l'immeuble. M. Marcel Herent raconte ensuite la vie de l'Abbaye au XVIIIe siècle ; puis ce fut la Révolution et l'immeuble avec l'âge moderne devint un Musée, comme diverses constructions analogues en France. Mais il pouvait lui arriver pire. C'est d'ailleurs un des beaux monuments de Lyon et ses collections sont remarquables.

CHARLES MERKI.

RÉGIONALISME

Afrique du Nord. — Assemblées algériennes. — Dans les ruines romaines. — Groupement d'art bônois.

Après cinq ou six semaines d'une assidue et calme activité, le silence et le sommeil des choses sont rentrés dans le palais grave et neuf encore, dédié, boulevard de la République, à Alger, aux **Assemblées algériennes**.

Tous les rites sont accomplis de ce qu'on nomme l'autonomie financière de l'Algérie.

Le public suit sans fièvre ni passion les travaux de ce simulacre de parlement régional. Bien que, depuis deux ou trois ans, ait été aboli le huis-clos imposé autrefois aux séances des Délégations financières, la petite loggia où l'on admet les citoyens curieux d'entendre délibérer leurs élus ne connaît pas de grandes affluences et les journaux quotidiens simplifient leur tâche informatrice en insérant de monotones comptes rendus analytiques et officiels.

Les Délégations Financières représentaient cependant, dans leur principe, une intéressante expérience d'assemblée régionale délibérante et de représentation des intérêts.

Mais ce n'était qu'une expérience timide, prudente (elle devait l'être dans ses débuts). Après vingt-deux ans, il en est de celle-ci comme des innombrables expériences tentées pour l'organisation politique et sociale de l'Algérie ainsi que pour la mise en valeur économique de ce pays. Elle dure — sans que, de ses résultats, on songe à déduire une méthode ou un plan.

Perplexe et indécis, on suppute les vertus et les défauts d'un régime à la faveur duquel il semble que, jusqu'à présent, on ait voulu seulement éprouver la qualité et les capacités des hommes

que l'Algérie peut fournir pour gérer ses intérêts et les accorder avec ceux de la collectivité nationale. Et l'on ne peut apercevoir selon quelles formules, dans quelle mesure ni dans combien de temps seront détachées les lisières de la plus congrue des autonomies...

Quand, élaboré par les soins du Gouvernement général, le budget est revenu de Paris où il a fallu qu'il aille chercher un premier *nil obstat* du Ministère de l'Intérieur, on approche des pénibles journées où le sirocco incite les Algériens pécunieux à boucler leurs valises en vue de l'exode ordinaire vers les villégiatures de la vieille France.

C'est alors, aux derniers jours de mai ou aux premiers de juin, que, de l'Est, de l'Ouest et du Sud, les Délégués Financiers sont conviés, laissant derrière eux pour un grand mois leurs occupations habituelles et leurs propres affaires, à accomplir leur labeur d'élus, dans la chaude et moite atmosphère de l'Alger estival, afin « d'apporter au Gouverneur Général le concours d'opinions libres, d'avis éclairés et de vœux réfléchis...»

Après le solennel discours du Gouverneur Général, retraçant l'œuvre accomplie et exposant la tâche à entreprendre, la besogne est livrée à chaque délégation. Colons, non-Colons, Indigènes musulmans, chez lesquels les Kabyles forment un groupe particulier de plus, s'assemblent séparément et chaque compartiment délibère en présence d'un haut fonctionnaire, commissaire du gouvernement.

Les résolutions et les vœux s'accumulent que leur abondance même voue à l'inanité. Des délégués parfois entament des joutes courtoises, voire, rarement, d'âpres assauts, contre la formidable administration supérieure algérienne. Le commissaire du gouvernement répond avec onction et placidité. Les sessions sont brèves et les délégués passent. L'administration est immuable et permanente. Ses adversaires, elle les fatigue ou les grignote...

Quand toute la tâche est consommée, le mois légalement assigné à la session s'avance et parfois quelque lassitude atteint les délégués. Lors, toute l'œuvre patiemment ruminée dans les délégations est tout entière reprise en assemblée plénière. Et l'autonomie algérienne a parlé et agi.

Mais tout n'est pas fini encore. L'ouvrage passe au vénérable Conseil supérieur, où, parmi des délégués des Délégations, des

représentants des Conseils généraux, siègent les préfets et les chefs des grands services civils et militaires.

Là se retrouvent, munis de pouvoirs délibérants et participant au droit de veto de la haute assemblée, ces mêmes directeurs de services qui furent, aux Délégations, commissaires du Gouvernement et qui sont les gardiens de l'intangibilité administrative contre les professeurs d'opinions libres et d'avis éclairés.

Le budget d'ailleurs poursuivra son périple, accompagné des résolutions des assemblées. Une nouvelle et longue escale est nécessaire pour qu'à Paris il soit expurgé, homologué, rendu exécutoire. Un considérable travail s'est accompli, dont, en définitive, il reste peu de chose.

Comme toutes les assemblées humaines, les Délégations algériennes ne sauraient être exemptes de défauts ni protégées de la critique. Si des préoccupations locales peuvent hanter l'esprit de certains délégués, ce n'est là qu'un grief inhérent à toute représentation émanant du suffrage dit universel. Il faut noter d'ailleurs que des oppositions d'intérêt peuvent s'élever avec une fréquence particulière dans ce pays quasiment insulaire, divisé, administrativement, en trois tranches longitudinales: Alger, Oran et Constantine.

Les trois provinces prétendent, chacune, donner une pleine extension aux débouchés de leurs ports principaux, tous orientés, symétriquement, vers la Métropole et dont les arrière-pays constituent chacun un système particulier de ressources et d'activité. Mais, grâce à cette diversité même, on pourrait, sans grande peine, réaliser un équilibre et une harmonie favorables au développement normal des trois contrées, à la prospérité générale de l'Algérie et au bénéfice de la collectivité française.

La moindre justice que l'on doive aux Délégations Financières est de reconnaître que leurs membres ont généralement pris leur mission au sérieux. Toutes les personnalités algériennes notables par leur compétence en quelque branche de l'activité économique, leur intelligence et leur savoir pratique, ont appartenu ou appartiennent à cette assemblée. Elles y ont apporté cet esprit de réalisation et d'action, cette énergie de travail qui caractérisent les hommes de ce pays accoutumés aux affaires promptes et aux entreprises hardies.

Ces Délégations, où l'élément français est purement et pleine-

ment représenté, n'ont jamais débordé les limites du rôle économique et financier qui leur est assigné et, en aucun moment ni sous aucune forme, la passion politique n'a tenté de s'y manifester.

Depuis vingt-deux ans, leurs travaux sont remplis de contributions précieuses et substantielles à l'étude de tous les gros problèmes dont l'Algérie attend les solutions indéfiniment ajournées. Des spécialistes authentiques se sont voués, avec une probité et une ténacité méritoires, aux questions de transports maritimes, d'exploitation des mines, d'hydraulique, d'expansion industrielle, aux difficultés si complexes du régime foncier indigène, etc... Des missions importantes et sérieuses ont été poursuivies en pays étrangers. Leurs résultats, joints à ceux des travaux des savants de haute qualité que compte l'Algérie, auraient dû offrir des bases sûres pour une puissante et prompte action économique.

De tout cela, il reste des masses d'épaisses brochures qui encombrent, dans la poussière, les réduits et les couloirs des locaux administratifs.

Quand la sécheresse, comme cette année, suscite l'alarme et la peur dans le bled et qu'on songe à la possibilité de retenir pour féconder ingénieusement la terre les cataractes qui roulent sinistrement, à certains jours, dans les oueds et par les gorges, on est stupéfait de se souvenir qu'il dort dans les archives, depuis des lustres nombreux, de sagaces projets d'aménagements hydrauliques dont pas un n'a été entrepris.

Quand la menace de la famine s'élève, comme il y a deux ans, on s'émeut de retrouver des brochures ou des libelles datant de 1867 qui tâchent d'avertir de la vérité le gouvernement d'alors, de lui suggérer des remèdes, et dans les mêmes termes dont se servent les colons d'aujourd'hui pour supplier que l'on prenne garde et pour appeler au secours dans la détresse.

Le Président de la République lui-même est venu proclamer que des libertés nouvelles sont nécessaires à l'expansion d'un pays qui prolonge la France, qui en fait partie et qui abonde de richesses que le vieux sol ne contient pas.

Un essai prolongé sur la longue série des exercices budgétaires qui se sont succédé depuis l'an 1901 devrait suffire pour tirer de profitables leçons et élaborer un organisme moins complexe et d'un rendement plus sensible que le laborieux et lent système

actuel où se combinent étrangement, dans leurs inconvénients, l'autonomie et la centralisation.

L'autonomie algérienne a fonctionné, si l'on peut dire, à vide. Mais l'expérience est faite. Il conviendrait d'en utiliser pratiquement les résultats.

§

Une cérémonie bien idoine à réjouir le cœur de M. Louis Bertrand, apôtre de la pérennité latine, s'est accomplie, le lundi de la Pentecôte, dans les ruines de la noble cité romaine de Cuicul (Djemila).

Cette ville antique, dont les fouilles assez récentes révèlent l'ample richesse archéologique et artistique, promet d'éclipser bientôt le renom de Timgad, sinon par son importance, du moins par la variété de ses monuments, leur surprenant état de conservation, leur caractère d'élégante perfection, ainsi que par le site dans lequel elle apparaît.

Au lieu que Timgad suggère un sentiment de monotonie triste, étendant sa majesté dans sa plaine démesurée et nue, Cuicul s'élevait sur une sorte de promontoire incliné au confluent de deux oueds. Ses ruelles, bordées de curieux logis, dévalent la pente des profondes ravines, pendant que son forum et son cardo s'étendent sur les larges espaces du plateau et qu'aux points culminants se dressent ses arcs de triomphe et son harmonieux temple à la grâce hellénique. Quelques verdures de figuiers et de grenadiers animent l'austérité des pierres. Un paysage profond d'âpres et lumineuses montagnes forme, alentour de ces débris d'une ville de luxe, d'études et d'estivage, un des horizons les plus émouvants d'Algérie.

Ces dernières fouilles ont mis à la lumière une curieuse basilique chrétienne à cinq nefs. Ses vastes cryptes enferment des tombeaux d'évêques du IVe siècle dont l'un, Cresconius, est célébré par une remarquable inscription de vingt-quatre vers sur mosaïques formant le pavement du chœur :

HIC VBI TAM CLARIS LAVDANTVR MOENIA TECTIS
CVLMINA QVOD NITENT SANCTAQVE ALTARIA CERNIS
NON OPVS EST PROCERVM SED TANTI GLORIA FACTI
CRESCONI RECTORIS OVAT CVM SAECVLA NOMEN....

C'est sur cet emplacement même qu'au milieu d'une affluence d'excursionnistes conduits par les membres de la Société d'Ar-

chéologie du département, Mgr de Constantine et d'Hippône, officiant pontificalement, fit le geste de renouer sur ces ruines, parmi les témoignages intacts et éloquents d'un passé si profond, la tradition chrétienne éteinte pendant mille ans et ranimée sur l'Afrique à la venue de la France.

Le prélat, mitre en tête et la crosse à la main, apparut hors de la crypte où il s'était vêtu et célébra le culte dans la violente lumière d'un matin d'été africain, au milieu des assistants répandus parmi les pierres vénérables. Cette vision laissa aux témoins, qu'ils fussent sceptiques ou croyants, une impression de grave et simple majesté.

§

L'effort de décentralisation accompli par des intellectuels et des artistes de Bône mérite d'être signalé.

Le Groupement d'art bônois a très suffisamment réussi la tentative assez audacieuse d'organiser un salon de peinture où se remarquaient, autour de quelques toiles du puissant et scrupuleux Gadan, des œuvres fort dignes, pour la plupart, des honneurs de l'exposition, celles, notamment, de E. Marec, H. André, Mme Fourrier-Ricoux, A. Casabone, etc.

Les membres du Groupement d'art ont eu surtout le mérite et l'habileté d'intéresser et retenir à ce salon, deux fois par semaine et pendant un mois, un nombreux public local, grâce à des conférences, des lectures de poèmes et des concerts.

YVON EVENOU-NORVÈS.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Daniel Baud-Bovy : *Les caricatures d'Adam Töpffer et la Restauration genevoise*, Genève, Boissonnas. — Henry Spiess : *Simplement*, poèmes ; Genève, Kündig. — Emmanuel Buenzod : *Poèmes*, Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé. — Mémento : M. Ch. de l'Andelyn et Mme Yvonne Brémaud.

Le dernier livre de Philippe Monnier s'appelle *Genève de Töpffer*. Pour lui, comme pour tout le monde, Töpffer c'était Rodolphe, l'auteur des *Voyages en zig-zag*. Rodolphe, pourtant, avait un père, mais peu de gens, même à Genève, gardent de ce bon peintre un souvenir précis.

Adam Töpffer s'était trouvé à Paris le 14 juillet 1789, pour voir le peuple enlever la Bastille. Il y était retourné plusieurs fois sous l'Empire, avait reçu le titre de maître de dessin de l'Impératrice

et une grande médaille d'or décernée par l'Empereur. Entre temps, il parcourait la Savoie en quête de motifs à peindre ou bien musait, en douillette vert bouteille et serre-tête de soie noire, dans les rues où avait flâné l'enfance de Jean-Jacques. Il s'amusait aussi à traduire en aquarelles satiriques les événements qui agitaient la cité et se moquait fort agréablement des gens en place.

Il y a de cela plus d'un siècle. M. Daniel Baud-Bovy a pensé que les **Caricatures d'Adam Töpffer** pourraient encore nous divertir. Dans un grand album fort bien édité, sous une couverture de Rodolphe, il nous en offre trente-cinq, reproduites en couleur ou tirées en bistre, sépia et lavis. Cette suite est précédée d'un texte qui décrit le milieu et le moment dont s'est inspiré l'artiste, c'est-à-dire la Restauration genevoise.

Dès les premières pages de son commentaire, M. Baud-Bovy souhaite avec raison de retrouver l'accent de Philippe Monnier, célébrant la ville de Rodolphe. Je n'oserais affirmer qu'il y ait pleinement réussi. Abondante et précise, son érudition eût sans doute gagné en arôme et en saveur à être plus lentement décantée. N'est-ce pas ainsi que procéda Monnier pour clarifier sa *Venise* et son *Quattrocento ?* Tandis que le scoliaste d'Adam Töpffer se laisse parfois entraîner par un louable souci d'exactitude à d'assez sèches énumérations de petits faits.

De M. Baud-Bovy on pouvait attendre un tableau moins anecdotique, une plus stricte ordonnance des gens et des choses autour de la figure centrale. On s'étonne aussi que l'écrivain ne se soit pas attaché davantage à caractériser la valeur intrinsèque de l'œuvre, les éléments essentiels de cet ensemble qui, par les seules vertus de la couleur et de la forme, classe le père Töpffer entre Hogarth et Daumier. Il répondra que la caricature politique, inspirée par des contingences, appelle des explications de détail et ne permet pas d'aborder les grands thèmes esthétiques. D'accord! Mais la beauté du métier chez un peintre ne peut-elle pas être indépendante des sources où s'est abreuvée la verve du satiriste? Ou bien Adam Töpffer serait-il, à tout prendre, moins grand que ne l'assure M. Baud-Bovy? Je ne blâme ni l'artiste ni le commentateur. Je sais seulement que les aquarelles du premier présentent un sens fort incomplet si l'on ignore, par exemple, que Töpffer était républicain et que le syndic Des Arts incarnait la réaction; mille autres particularités signalées par

l'ancien directeur du musée de Genève sont tout aussi indispensables à l'intelligence de l'œuvre. Je ne puis m'empêcher de penser qu'il n'est pas besoin de relire les guerres de Louis XIV pour aimer les *Bergers d'Arcadie* et qu'un Marquet ou un Lebasque sont aussi agréables à voir sous un ministère Poincaré que sous un ministère Briand. C'est pourquoi, malgré ce beau livre, solide, probe et d'une présentation parfaite, j'incline à croire que le meilleur ouvrage du père Töpffer, c'est encore Rodolphe !

§

Rodolphe, silhouette genevoise : ainsi le bon poète Henry Spiess avait-il baptisé la seule œuvre que jadis il daigna écrire en prose. Ce titre va nous conduire, par une transition facile, au dernier recueil du Verlaine parpaillot que nous avions laissé, voici deux ans (1),

> au bruit sentimental de la pluie sur les feuilles,

tout confit de sages résolutions :

> La passion trahit, la volupté déçoit.
> Songe combien l'amour est néfaste pour toi ;
> puis, tandis que le soir vers ton rêve décline,
> que l'avenir profond s'ordonne, s'illumine,
> et qu'un pieux regard veille, à jamais, sur toi,
> sache que tout est vain, sinon la joie divine,
> et que, dès lors, ta vie est conforme à ses lois.

Après deux années de silence, voici, sous un brochage d'une blancheur de neige, une mince plaquette qui s'appelle **Simplement**. Ce sont de petits poèmes, purs, frêles, immaculés. Spiess ne chante plus pour les noctambules. Il fuit les lieux où naguère son *Visage ambigu* révélait tour à tour, selon les gestes félins des courtisanes et des danseuses, des appétits de faunes et des nausées de piétiste. Le poète des cabarets nocturnes est devenu celui des paisibles dimanches. Les demeures qu'il visite sont désormais celles où l'on voit de jeunes mères sourire aux jeux de leurs enfants. Il y prend son thé avec les grandes personnes, puis il joue à être le bon oncle des tout petits. C'est pour eux qu'il compose des chansons, c'est à eux qu'il raconte des histoires et qu'il enseigne des prières. Il y en a de fort jolies. Quelques-unes même sont touchantes. Par elles, un homme a retrouvé la

(1) Voir le *Mercure* du 1er avril 1920, p. 246.

paix du cœur. Il s'en faut réjouir. Gardons-nous cependant d'oublier que cet homme est le plus pur lyrique aujourd'hui vivant sur la terre romande. Souvenons-nous de ses belles odes. Rappelons-lui qu'il nous en doit d'autres. Si attirant que soit le mystère des berceaux, un poète comme Spiess ne saurait se borner à des *Nursery Rhymes!*

§

Imaginez qu'une étrange disgrâce change soudain Mme de Noailles en un doux ange asexué ; figurez-vous un Henri de Régnier dolent, anémique et à peine pubère ; aux visions que pourraient accueillir, après une telle métamorphose, ces deux poètes, ajoutez, de distance en distance, des images et des mots comme en trouve Ramuz : vous saurez, à peu près, ce que sont les **Poèmes** de M. Emmanuel Buenzod.

S'ils nous venaient d'un méchant rimailleur, je n'hésiterais peut-être pas, les ayant salués au passage de quelques épithètes vaguement laudatives, à parler d'autre chose. M. Buenzod mérite mieux. Il a du talent, la preuve en paraît faite : on peut donc espérer qu'une franchise un peu rude lui sera plus salutaire que d'anodines politesses.

Je lui reprocherai tout d'abord d'avoir préfacé son recueil. Cet avant-propos ne dit pas grand'chose, mais c'est encore trop à mon gré : un livre de poèmes n'a pas besoin d'excuse. Il doit pouvoir aussi se passer d'explication. Ou bien il faudrait, comme Lamartine, faire suivre chaque pièce e son commentaire, ce qui se peut justifier seulement quand l'œuvre du poète, en cheminant par le monde, a inspiré aux lecteurs l'envie de connaître la vie anecdotique de l'homme.

Si j'écrivais en cet instant une lettre à M. Buenzod, ce serait ici le lieu d'examiner sa prosodie et de lui chercher querelle sur la quantité qu'il donne à l'*e* muet (comme si nous étions encore au temps de la Pléiade).

Une chronique n'a pas le droit de s'arrêter à ces détails. On lui demande de montrer l'essentiel. Il n'est point aisé à découvrir dans ces **Poèmes**, puisque l'auteur avoue n'y avoir exprimé qu'« une longue et incertaine rêverie ». Bien incertaine, en vérité, et molle, et, à la longue, monotone. Citons plutôt :

L'envol de mes désirs, trop tiède,
Retombe au cœur de la saison.

....
Toute ma vie aura coulé comme l'eau vaine
Dont la seule beauté est d'avoir reflété
Au miroir indolent de sa limpidité
Les collines, le ciel et l'arbre de la plaine.

....
Soyez humble. Soyez selon ce Printemps pâle
Qui revient entourer une dernière fois
D'azur convalescent et de frêles émois
Votre jeunesse amère et douce qui défaille.

Avouons-le : nous trouverions plus de charme aux chants que le poète module sur le thème des saisons, de la jeunesse et du souvenir si, à tant de résignation, d'humble mélancolie et d'immobilité tremblante, se mêlait parfois un beau cri d'orgueil viril, une résolution, un acte.

Nous ne jugerons pas M. Buenzod sur ce livre. Nous l'avons vu hésiter jusqu'ici entre la prose et les vers, comme entre Noé et Deucalion. Nous inclinons à croire qu'il est plus à l'aise dans la prose et qu'il serait plus heureux sous la loi de Deucalion. Son prochain volume nous donnera sans doute une réponse nette. Souhaitons, en tout cas, d'y trouver un masque plus robuste au visage de la jeunesse romande. Sinon il faudra, comme le disait plaisamment Georges Batault, prier M. Pierre Benoît de s'installer sur les rives du Léman pour y écrire *Le Lac Sucré*.

MÉMENTO. — *Julianus imperator*, par Ch. de l'Andelyn. — C'est, à propos de Julien l'Apostat, un long poème dramatique en trois parties. Le prologue et l'épilogue se passent au ciel. En épigraphe, la question posée par Musset :

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Vivait et respirait dans un peuple de dieux ?

Quand M. de l'Andelyn la reprend à son compte, on a bien envie de répondre par la négative. Ses vues sur ce grand débat ne semblent pas très neuves et ses vers, bien que richement polymorphes, demeurent assez prosaïques. Sur des données analogues, un certain Leconte de Lisle, dont on a oublié, en 1918, de célébrer le centenaire, a fait, si je ne me trompe, beaucoup mieux.

— « *En marge* », par Yvonne Brémaud (Neuchâtel, Céré et C[ie]). — Dépouillé, selon toute apparence, de prétentions à la « littérature », ce livre constitue un document curieux et précis sur l'atmosphère morale des pays neutres durant la guerre. C'est le journal, un peu romancé,

j'imagine, d'une Française, mariée à un Suisse romand et francophile, mais affligée d'une belle-mère dont les sentiments blessent à chaque instant les siens. Vu à travers cette situation, chère autrefois aux vaudevillistes, le conflit perd un peu de son ampleur. Mais c'est encore là un indice de sincérité à l'honneur de ce témoignage bien féminin.

— Le romancier vaudois Benjamin Vallotton a été, le 20 mai dernier, reçu en séance solennelle à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. M. Hubert Krains, dans son discours de bienvenue, et le récipiendaire, dans sa réponse, ont dit sur les lettres romandes des choses pleines de bon sens, s'appelant « Monsieur », comme il est de mode sous la coupole du Palais-Mazarin.

RENÉ DE WECK.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

Sophus Claussen : *Poèmes Danois*, traduits par Guy-Charles Cros, Editions de la Sirène. — Johan Bojer : *Le dernier Wiking*, traduit par P. G. la Chesnais, Calmann-Lévy. — Frederik Poulsen : *Folkesind i Nord og Syd, Esprit national au Nord et au Sud*, Copenhague, Gyldendal.— Marie Bregendahl : *I Fest og Trængsler, Dans la joie et la détresse*, Kristiania, Gyldendal.— Gabriel Scott : *Det gyldne Evangelium, l'Evangile doré*, Kristiania, Gyldendal.

M. Sophus Claussen a un don merveilleux : c'est de rester toujours jeune ; il n'est pourtant pas absolument le même qu'autrefois ; la facture de ses vers est devenue encore plus libre, la poésie plus brusquement variée, la pensée plus capricieuse, mais le rêve, l'inquiétude, les élans, la tendresse se mêlent toujours à une ironie douce. Il semble constamment qu'il va s'envoler vers un monde enchanté, mais il n'oublie jamais le monde réel. Il les confond et il les distingue presque au même instant. Il vit dans l'un et l'autre à la fois, tout cela est charmant, et c'est amusant aussi. Mais il arrive que l'on aperçoive que son ironie, pour douce qu'elle soit, n'est pas un jeu. Le monde réel n'existe plus : il fait place à un autre monde enchanté, celui des « mots créateurs ».

M. Guy-Charles Cros avait déjà publié un recueil de vers de M. Sophus Claussen, qu'il a reproduit dans les **Poèmes danois**, en y ajoutant un nouveau recueil d'égale importance. Sa tâche de traducteur, dit-il, n'a pas été aisée. Je le crois sans peine, les vers danois se prêtent mal à la traduction en français. Il n'a pas essayé de conserver les rimes, ni même de traduire en vers. Il a donné le sens en tâchant, le plus possible, de rendre le rythme. Cette ambition, d'apparence modeste, a nécessité parfois

des trouvailles pour donner l'équivalent d'expressions trop condensées. Telle quelle, la traduction de M. Cros est fidèle et donne, parfois, vraiment l'idée de ce que sont les poèmes de M. Sophus Claussen.

Voici encore une traduction : **Le dernier Viking**, de Johan Bojer. Je me contente de l'annoncer, puisque j'ai déjà rendu compte de ce beau roman lorsqu'il a paru en norvégien.

M. Frederik Poulsen peut parler de l'**Esprit national au Nord et au Sud**, car il a non seulement voyagé, mais vécu dans des pays divers, où il a été en relation avec les hommes les plus cultivés, notamment à Athènes, lorsqu'il y étudiait l'art grec. Nombreux sont les peuples représentés dans son livre. On y voit des Danois, des Suédois, des Français, des Allemands, des Italiens et un Russe. Ils y paraissent dans le récit d'une courte histoire, ou d'une anecdote, ou surtout de quelques conversations. C'est un recueil de souvenirs qui ne se suivent pas, et qui n'ont d'autre lien que la curiosité attentive d'un bon observateur bienveillant et fin. L'auteur les raconte très simplement sans digressions ni commentaires superflus, comme on ferait en causant entre amis. Il a du naturel et de l'humour, et on l'écoute ou le lit avec plaisir. Pas de conclusions, les caractères nationaux ne sont pas décrits et schématisés, ils sont seulement illustrés par les exemples que M. Frederik Poulsen a choisis. Et naturellement, il était bien loin de sa pensée d'ébaucher la moindre théorie sur les races et les nationalités.

Pourtant, il n'aurait sans doute pas songé à publier ces souvenirs, s'il n'avait pas eu à proposer une conclusion générale. La guerre a naturellement attiré l'attention, plus encore que de coutume, sur les particularités nationales. Il a dit à ce sujet son expérience personnelle, et montré qu'il avait su, de tout temps, les observer. Mais elles ne lui ont pas paru différencier gravement les hommes qu'il a rencontrés. Ses deux derniers récits disent ses premières rencontres, avec une famille allemande et avec une famille française retrouvées après la guerre. La famille allemande se révèle haineuse et passionnée de revanche. Dans la famille française on se montre peu disposé à pardonner. « Voilà, dit M. Frederik Poulsen, l'éternel cercle de haine et de guerre de revanche des deux plus grands peuples de haute civilisation du continent européen. » Et il termine son livre par deux chapitres

de considérations générales. Il voudrait un hymne à Apollon qui « nous unirait tous dans un rythme commun ».

C'est le vœu naturel d'un savant et d'un artiste qui se fait de l'art une conception à la fois populaire et très noble comme l'indique l'écrivain danois. Ses idées, sur ce point, mériteraient d'être développées. Mais il aurait alors traité un sujet complètement étranger à son livre. Une doctrine esthétique aussi générale n'est pas sur le même plan qu'un problème concret et actuel comme celui des sentiments qui animent Allemands et Français les uns contre les autres. On peut adhérer à la doctrine et partager les sentiments qui empêchent l'union désirable. Ce ne sont pas des questions de même ordre.

Mme Marie Bregendahl st avec Jeppe Aakjær, Skjoldborg, Johannes V. Jensen, un des écrivains du Jylland. Tandis que M. Johannes V. Jensen a merveilleusement décrit la plaine infinie et le vent que rien n'y arrête, mais s'est peu occupé des habitants, Mme Bregendahl raconte la vie des paysans et décrit à peine leur pays. Mais ses *Tableaux de la vie des gens de Sœdaten*, — c'est le sous-titre de son dernier livre, **Dans la joie et dans la détresse**, — sont minutieux et précis. Rien n'est négligé des traits, des gestes, des costumes. Les conversations sont longues, rapportées en détail. Souvent, la journée d'un personnage nous est connue entièrement : il fait telle course, puis telle autre, puis il va guetter quelqu'un, et il finit sa journée par un entretien avec la personne attendue. Il y a là un procédé de condensation qui donne au lecteur l'impression de pénétrer plus intimement dans la vie des cultivateurs du Jylland. Cet art réaliste convient à la peinture d'un milieu dont les mœurs et la sensibilité particulière sont mal connus, ce qui est sans doute le cas des paysans danois, même pour un grand nombre des lecteurs de Mme Bregendahl. Mais ce détail deviendrait fastidieux dans le récit d'histoires longues ou compliquées, aussi le volume se compose-t-il de quatre histoires très simples où parfois les mêmes personnages reparaissent. L'auteur est fort habile à composer ses « tableaux » comme il convient à sa manière. Ce sont les jeunes gens, surtout, qu'elle met en scène. L'un, après qui toutes les filles du village courent, veut demander sa main à la seule qui se comporte envers lui seulement comme une bonne camarade : c'est le récit d'une journée, qui forme le premier tableau.

Les bourgeois, généralement, n'apparaissent pas. Le sujet du second tableau, pourtant, est le mariage d'Agnete, la fille du doyen, avec un officier qui a les plus brillantes relations. Agnete a une figure d'ange, elle est très bonne ; enfant elle passe pour avoir causé des guérisons presque miraculeuses ; tout le monde l'aime. Mme Marie Bregendahl a eu soin de ne pas nous introduire chez le doyen. Agnete n'apparaît que comme un être lointain et comme légendaire. Toute l'action se passe uniquement chez les paysans, qui parlent entre eux de la jeune fille, la voient passer à cheval, au côté de l'officier, ou l'entendent jouer de l'orgue au temple. C'est une jolie histoire, où l'auteur a réussi, sans rien modifier à sa manière habituelle, à obtenir un effet tout nouveau.

M. Johan Frederik Vinsnes est Norvégien, et le parti socialiste norvégien est bolcheviste. Naturellement, le bolchevisme de Kristiania n'est pas celui de Moscou : entre les deux, il y a cette différence essentielle que le gouvernement soviétique est établi en Russie, tandis qu'en Norvège il n'y a pas le moindre commencement de révolution. Mais sans doute on la prépare. Quel est l'état d'esprit des chefs bolcheviks ? M. Vinsnes a essayé de répondre à cette question dans son « roman social », — c'est lui-même qui le qualifie ainsi — **Le Storting brûlé**. C'est un roman à trois personnages : Bo Kalk, Fransiska Ziegler et Jœrgen Hov.

Bo Kalk est le chef du parti communiste. Il est d'origine ouvrière, grand, robuste, d'un naturel autoritaire et même brutal. Il a pris une allure d'homme correct, presque élégant. Il est secrètement intéressé dans une bonne affaire. Il est, évidemment, homme d'action publique, habitué à la foule, mais plus encore l'homme de comité directeur, qui sait choisir ses agents et manœuvrer.

Fransiska Ziegler est une demi juive. L'auteur fait exposer par un professeur juif toute une théorie sur le matérialisme juif, opposé à l'idéalisme européen. Fransiska est la maîtresse de Bo Kalk, mais elle aime Jœgen Hov, qu'elle aurait épousé si un malentendu ne s'était produit entre eux.

Jœrgen Hov est un communiste de conviction profonde et indépendante, mais une sorte de communiste pacifiste qui ne veut pas le triomphe de ses idées par les armes, et croit que la force

de l'esprit suffira. Il est le principal orateur du parti, estimé au Storting, et soulevant l'enthousiasme des foules.

Le gouvernement ayant proposé une loi pour interdire la possession d'aucune arme, loi dont les communistes espéraient empêcher le vote, Jœrgen Hov a trahi son parti en affirmant à la fois ses convictions communistes et ses idées personnelles au sujet de l'emploi de la force, et la loi a passé avec une énorme majorité. C'est un échec grave que le comité du parti estime ne pouvoir réparer qu'en supprimant Jœrgen Hov. Fransiska Ziegler, qui, depuis le malentendu qui l'a déçue, éprouve pour Jœrgen Hov un amour mêlé de haine, est la première à dire qu'il doit mourir. Il est tué, en effet, mais non par les hommes que le parti a chargés de ce crime. Peu importe, à la suite du meurtre on décide la révolution, dont le signal sera donné par l'incendie du Storting. Des bombes spéciales ont été préparées pour cela par un professeur de l'Université. Fransiska Ziegler est tuée en soignant les blessés de la bataille des rues.

Il y a dans ce livre beaucoup de pages intéressantes, surtout dans les discours, pour lesquels l'auteur a pu puiser dans des modèles authentiques. Mais ce n'est pas un roman social, et l'on peut douter que la mentalité des chefs du bolchevisme norvégien y soit bien analysée. Entre les parties de ce roman, l'auteur a bizarrement placé de la «musique d'entr'acte». Ce sont des tableaux de la vie de Kristiania, et même de petits romans qui se continuent d'un entr'acte à l'autre, sans avoir aucun rapport avec le roman communiste. Sans doute M. Vinsnes a-t-il voulu donner par là l'impression de ce qu'il y a de factice dans une agitation qui ne se fait nullement sentir dans les milieux très divers qu'il nous décrit.

L'Evangile doré, de M. Gabriel Scott, nous introduit au Paradis, un soir, au moment où Notre Seigneur a déjà dit bonne nuit et où saint Pierre, qui est de fort méchante humeur, a grand peine à maintenir la discipline intérieure. Il n'est pas content, surtout, de ce qui se passe sur la terre, et trouve qu'il faudrait changer de méthode. Il saisit la première occasion d'en parler à Dieu, et de lui proposer un petit voyage d'étude. Les voilà en route, avec un sac de provisions, le bâton à la main.

Notre Seigneur, doux et placide, observe tout ce qui se passe avec sérénité : ce n'est pas lui qui a voulu cette enquête. Il écoute

les critiques de saint Pierre, il reconnaît volontiers le mal signalé par celui-ci, et se montre toujours disposé à faire l'expérience des mesures que son compagnon lui suggère. Mais il se trouve toujours que le mal supprimé en fait naître un autre, qui est pire. Et saint Pierre s'irrite, et se met à rédiger en secret tout un plan de réformes qu'il doit à chaque instant modifier, — jusqu'au moment où il renonce, et se rend compte que le seul remède au mal est l'amour.

Les incidents du voyage sont d'une invention plaisante et d'une agréable variété, mais on ne saurait dire qu'ils justifient d'une manière décisive la conclusion optimiste du livre. Ils mettent habilement en évidence, toutefois, que le mal est la condition d'existence du bien. Le livre de M. Gabriel Scott est amusant et spirituel. L'idée de le transformer en comédie, et de raconter comment saint Pierre assiste à la pièce où il se voit représenté, est drôle, et l'auteur en tire bon parti. Et surtout, les deux personnages principaux sont fort bien traités : Dieu, avec sa sérénité malicieuse, et ce brave saint Pierre, avec sa vanité naïve et sa bonté grognonne.

P.-G. LA CHESNAIS.

LETTRES RUSSES

Général Spiridovitch : *Histoire du bolchevisme en Russie*, Paris.— Boris Almazov : *Raspoutine et la Russie*, Prague. — *Le nouveau livre russe*, Nos 3 et 4, Berlin, Ladychnikov. — *Les Bulletins Littéraires*, No 1, Petersbourg. — *La Tché-Ka*, Berlin.

Il était peut-être prématuré d'écrire l'**Histoire du bolchevisme**, mais le général Spiridovitch n'a pas reculé devant cette tâche et lui consacre un gros volume de presque 500 pages.

L'auteur, qui fut, si l'on peut dire, le disciple préféré et l'auxiliaire du célèbre chef de l'Okhrana, Zoubatov, complice du non moins célèbre Azew, ayant été blessé dans un attentat par les socialistes révolutionnaires, en 1905, fut nommé, à la suite de cet incident, chef de l'Okhrana du Palais impérial. Tandis qu'il occupait ce poste important, le Département de la Police le chargea d'un cours sur l'histoire du mouvement révolutionnaire en Russie, pour les officiers du corps des gendarmes, et, pendant la guerre, il publia, dans l'Imprimerie de la Gendarmerie, deux volumes de cette histoire. Mais c'était là un ouvrage tout confidentiel destiné seulement à de très hauts fonctionnaires et à

quelques grands chefs de l'Okhrana. Le livre que fait paraître maintenant le général Spiridovitch n'est autre chose que cette histoire, complétée par différents renseignements recueillis depuis.

L'auteur fait l'historique du bolchevisme en Russie de 1883 à 1917; mais il résume en une cinquantaine de pages les débuts du mouvement bolcheviste qui, selon lui, ne compte vraiment qu'à dater de la révolte des marins sur le cuirassé *Potemkine*. En sa qualité de chef de l'Okhrana, le général Spiridovitch croit trop volontiers à l'infaillibilité des renseignements réunis par les agents de la fameuse institution tzariste, de sorte que son livre est encombré d'une foule de notes, de proclamations révolutionnaires, de rapports de police sur lesquels on ne peut faire fonds ou qui sont déjà très connus.

La partie la plus intéressante de l'ouvrage, c'est l'histoire du fameux conseil des délégués des ouvriers et des soldats, dont la naissance date des grèves d'octobre 1905. A cette époque, grâce à l'initiative et à l'agitation des social-démocrates mencheviks, parut à Saint-Pétersbourg le premier « Conseil des délégués ouvriers de la ville de Pétersbourg », — le premier Soviet. Il était composé d'un représentant par cinq cents ouvriers. Au mois de novembre, le Conseil comptait déjà 562 délégués, représentant 147 fabriques et usines, 34 ateliers et 16 unions professionnelles. Le soviet avait son organe exécutif, appelé « Comité exécutif », qui faisait paraître les *Izvestia* du Conseil des délégués des ouvriers. C'était, en somme, le prototype de l'organisation du gouvernement bolcheviste tel que nous le voyons aujourd'hui. Le premier Soviet vécut peu. Le 27 novembre, son président, Khroustalov-Nossar, était arrêté. Trotsky fut élu à sa place. Aussitôt élu, Trotsky commença à préparer la révolte armée, et, le 2 décembre 1905 parut le fameux manifeste « Au peuple » qui l'exhortait à refuser le paiement des impôts, le service militaire, et à exiger le paiement des salaires en or. Le 3 décembre, tout le Comité exécutif était arrêté ; le premier Soviet avait cessé de vivre. Nous ne suivrons pas M. Spiridovitch dans son exposé de ce qu'il appelle l'histoire du bolchevisme en Russie, car, dans ce fort volume, il y a en somme peu de choses nouvelles. Le bolchevisme, comme tous les partis révolutionnaires russes, a traversé la période de déification du peuple et beaucoup de social-démocrates voulaient donner au mouvement socialiste un carac-

tère religieux. M. Spiridovitch cite une proclamation assez peu connue, d'où il appert que, dans l'esprit de ces social-démocrates, cette base religieuse devait rendre le Socialisme accessible aux couches « demi-prolétariennes » de la population. La théorie de cette déification des masses populaires peut se résumer ainsi : Le peuple est Dieu ; il est aveugle comme l'élément ; il faut s'incliner devant lui non seulement par amour ou crainte, mais se fondre en lui, lui sacrifier sa personnalité, sa volonté, sa culture. Le prophète de cette doctrine était Lunatcharsky, l'actuel Commissaire du peuple pour l'Instruction publique, et son vulgarisateur, Maxime Gorki. Dans son ouvrage principal : *La religion et le socialisme*, Lunatcharsky voulait établir que Marx n'a pas réussi à exposer toute sa conception religieuse, et que le marxisme poursuit précisément cette déification du peuple. Ce mouvement social-religieux ne dura pas longtemps et nous avons vu que les bolcheviks, arrivés au pouvoir, ont fait afficher cette sentence : la religion est l'opium du peuple.

A signaler encore, comme partie intéressante du livre du général Spiridovitch, les biographies de presque tous les chefs actuels du bolchevisme, dont chacun avait sa fiche, soigneusement rédigée, dans les archives de l'Okhrana. Ces biographies sont complétées par des photographies, fournies par les mêmes archives, qui, de face et de profil, donnent, pour la plupart dans le costume des prisons, les portraits des maîtres actuels de la Russie.

Le livre de Boris Almazov, **Raspoutine et la Russie**, se lit avec intérêt. A côté de récits et de faits très connus, on y trouve quelques renseignements inédits. Malheureusement l'auteur ne cite pas une seule référence, ne se reporte à aucun document. M. W. Le Queux, dans ses histoires rocambolesques sur Raspoutine, citait au moins les faux documents du contre-espionnage anglais ; M. Almazov, lui, ne cite rien du tout ; il raconte seulement. Les caractéristiques de quelques-uns des forbans de l'entourage du fameux *staretz* sont très édifiantes. Il fait une large place aux deux amis intimes de Raspoutine : le prince Andronnikov et le baron Miklos, et il raconte avec maints détails l'histoire célèbre de la fondation d'une « Société par actions pour l'achat des peaux de chevaux et autres animaux tués sur le front ». Cette affaire avait été montée par le prince Andronnikov et son ami Raspoutine, avec l'aide du ministre de la Guerre Soukhom-

linov, sous l'aspect d'une œuvre de bienfaisance, les bénéfices devant être versés au Comité de Secours aux militaires, dont la présidente était la femme du ministre de la Guerre. D'après l'un des paragraphes des statuts de cette société, « les ouvriers » chargés de dépouiller les animaux tués devaient être dispensés du service actif. C'est sur ce paragraphe qu'était basée toute l'affaire. De riches marchands et des mercantis de tous ordres, des tripoteurs plus ou moins louches se firent embaucher comme ouvriers ; ce qui rapporta à la société un grand nombre de millions. Rien qu'au siège social, à Pétrograd, il y avait plus de 600 employés inscrits. Le directeur était le prince Andronnikov. Mais le fonctionnement de cette société fut brusquement entravé ; car l'un des principaux actionnaires était le fameux colonel Miassoiédov, exécuté pour trahison. On trouva que plusieurs de ses complices étaient également des membres de cette société et le grand-duc Nicolas en ordonna la liquidation.

On trouve aussi dans le livre de M. Almazov des détails amusants sur les prédécesseurs de Raspoutine, surtout sur Mitia Koliaba, qui, selon M. Almazov, n'était qu'un simple épileptique ; toutes ses paroles prophétiques ont toujours été proférées pendant les crises. Sur la Commission du général Batuchine, instituée pour réprimer la spéculation, nous trouvons dans le livre de M. Almazov des renseignements intéressants. La répression du général Batuchine consistait à faire arrêter arbitrairement les principaux financiers, et, pendant qu'ils étaient en prison, à exercer des manœuvres de chantage près de leurs familles. Le représentant de la Commission à Pétrograd était le mouchard, bien connu à Paris, Manassiévitch Manouilov, secrétaire personnel du ministre Sturmer. Après avoir extorqué des sommes importantes à ses victimes, la Commission les faisait relâcher, faute de preuves. M. Almazov cite, entre autres, ce fait qu'après avoir fait arrêter le banquier Rubinstein, la Commission du général Batuchine força sa femme à lui céder pour 400 roubles des actions de la banque Junker cotées à cette époque 800 roubles, réalisant à cette seule opération 16 millions de roubles de profits. Mais, comme nous l'avons dit, même pour l'histoire anecdotique, M. Almazov s'est montré trop dédaigneux d'indiquer ses sources.

La revue bibliographique russe, **Novaia Rousskaia Kniga**, qui paraît à Berlin, devient l'une des meilleures revues

bibliographiques. La partie littéraire contient des articles parfois tout à fait remarquables, tel celui de Gollerbach sur le célèbre écrivain russe Rosanov, mort récemment, intitulé L'*Apocalypse de Rosanov*. La bibliographie proprement dite est très complète, et aucune publication concernant la Russie ou faite par des Russes n'échappe maintenant à la vigilance de la rédaction. Si l'on ajoute à cela une foule de renseignements sur les écrivains russes dispersés à l'étranger et ceux demeurés en Russie, on voit le grand intérêt de cette publication pour la culture russe si menacée actuellement dans sa propre patrie.

« La Maison des Ecrivains », fondée à Pétrograd, ces dernières années, pour aider aux travailleurs de la plume, si miséreux maintenant en Russie, avait son organe : *Les Annales de la Maison des Ecrivains*. Bien que dans cette revue, qui paraissait irrégulièrement, il n'y eût pas un mot de politique, elle n'était pas très bien vue par le gouvernement des Soviets qui, au mois d'avril, en décréta l'interdiction. A sa place paraît maintenant une autre publication, qui promet d'être bimensuelle et s'intitule : **Les Bulletins Littéraires**. D'après le premier numéro, qui vient de paraître, cette revue diffère peu de celle qu'elle se propose de remplacer, et elle rappelle beaucoup les revues bourgeoises d'avant la révolution. On y peut lire un article de Petristchev consacré au célèbre Gleb Ouspensky, dont le vingtième anniversaire de la mort est passé inaperçu en Russie, qui fut l'un des écrivains les plus populaires de son temps. On y trouve aussi des pages d'un sentiment ému à la mémoire de Nabokov, l'ancien député de la Douma, membre très en vue du partie des Cadets, tué récemment à Berlin, dans l'attentat monarchiste contre Milioukov, et qui était un adversaire résolu des bolcheviks. Une grande partie de la revue est prise par la critique des livres parus non seulement en Russie mais à l'étranger. Parmi des renseignements très intéressants sur les œuvres des écrivains et leur vie actuelle en Russie, nous citerons le tarif des honoraires, élaboré par la « Direction principale de l'Imprimerie et des Editions de l'Etat », que doivent toucher les écrivains pour leurs travaux, indépendamment, du reste, de leur notoriété.

1° Travaux scientifiques originaux : 50 roubles (d'avant-guerre) pour une feuille de 40.000 lettres.

2° Livres et manuels pour l'enseignement supérieur : 40 roubles.

3° Livres et manuels pour les enseignements primaire et secondaire : 30 roubles.

4° Traductions : 20 roubles.

5° Rédaction d'ouvrages scientifiques, 15 °/₀ des honoraires de l'auteur.

6° Rédaction d'ouvrages techniques, 10 °/₀.

7° Notices bibliographiques : 50 kopeks par feuille de livres lus.

8° Belles-Lettres : de 30 à 50 roubles la feuille.

9° Poésies : de 15 à 25 kopeks la ligne.

On a déjà tant écrit sur la fameuse « Commission extraordinaire pour la répression du mouvement contre-révolutionnaire et de la spéculation », dénommée par abréviation **Tché-Ka**, que ce mot est entré dans la langue française, où il restera sans doute avec *bolchevik*, *soviet* et autres mots russes, maintenant employés couramment dans tous les pays. Mais, jusqu'à présent, les renseignements qu'on avait sur cette Commission extraordinaire restaient dispersés. Le Comité central du parti socialiste révolutionnaire a eu l'idée de réunir en un fort volume, édité à Berlin, les documents résumant l'activité des différentes *Tché-Ka*, car chaque grande ville russe possède la sienne, rattachée toutefois à la *Tché-ka* de Moscou. Il y a dans ce livre douze articles, écrits par des hommes qui tous ont connu directement les agissements de l'Okhrana bolcheviste. L'un des plus remarquables parmi ces articles est celui de Nadiejdine : *Une année dans la prison de Boutyrki*, où l'auteur donne un tableau saisissant de l'exécution en masse des prisonniers, après l'attentat du 25 septembre 1919. Il y a des descriptions de tortures auprès desquelles pâlissent les récits des anciens criminels politiques dans les bagnes tzaristes. A Saratov, une vingtaine de prisonniers furent torturés de telle sorte par la *Tché-Ka* que dix se donnèrent la mort, en se jetant dans un bûcher. Le recueil se termine par un article de Siline sur les fusillades d'Astrakhan, en mars 1919 : un millier d'ouvriers sans armes furent exécutés. C'est un épisode qui, dans la liste des crimes commis par les bolcheviks, laisse loin derrière lui l'exécution des ouvriers de la Léna, en 1912, contre laquelle protesta alors tout le monde civilisé.

Ce livre sur la *Tché-Ka* paraîtra prochainement en français, en anglais, en allemand, en italien et en tchèque.

J.-W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

André Chéradame : *La Mystification des Peuples Alliés ; Pourquoi ? Comment ? Par qui ?* Imprimerie Ch. Hérissey, Evreux. — R. Lansing : *The Big Four and others of the Peace Conference*, London, Hutchinson. — Jean Alazard : *Communisme et « Fascio » en Italie*, Bossard. — Odette Keun : *Sous Lenine*, Flammarion.

Sous ce titre **La Mystification des Peuples Alliés**, M. André Chéradame, dont on sait le talent et la compétence, vient d'écrire un ouvrage d'un passionnant intérêt, nourri de faits, sûrement documenté et plein d'idées et de considérations pénétrantes.

Dès l'abord M. Chéradame établit que la reprise et les succès de la manœuvre pangermaniste n'ont été rendu possibles et ne sont explicables que par le rôle inquiétant que jouent les financiers de l'entourage de M. Lloyd George, en raison de leurs ententes étroites avec les dirigeants pangermanistes. L'auteur insiste avec toute la précision nécessaire et toutes preuves à l'appui sur le fait étrange qui domine la situation de la Grande-Bretagne. « Depuis quelques années, écrit-il, un groupe de financiers, dont les familles sont d'origine juive allemande, s'est emparé du pouvoir politique et exerce sur M. Lloyd George une influence prédominante. » Ceci ne peut plus être nié par aucun homme de bonne foi. C'est l'entente internationale des éléments judéo-germains qui rend possible la formidable duperie dont sont aujourd'hui victimes les vainqueurs de la guerre, et qui fera d'eux des vaincus si une opportune réaction ne réduit pas à néant la manœuvre qui se développe sous la direction occulte de Berlin.

La vérité, écrit M. Chéradame, est que « la victoire est en train de se transformer en défaite pour tous les peuples de l'Entente sans exception ». Dans une étude minutieuse et révélatrice des procédés dont usent les Allemands pour duper leurs vainqueurs, l'éminent écrivain insiste judicieusement sur certaines méthodes de guerre secrète qui consistent à mobiliser toutes les forces intellectuelles et scientifiques d'un peuple et à les mener à une sournoise et perpétuelle bataille contre l'ennemi victorieux d'hier. C'est ce que M. Chéradame dénomme la « guerre des sciences

politiques ». Par exemple la formule d'une paix de « justice » *sans annexions et sans indemnités*, avec tous les développements d'allure juridique, géographique, ethnographique, historique, économique qu'elle comporte, est destinée à permettre à l'Allemagne, après avoir perdu la guerre sous la forme militaire, de la regagner sous la forme des sciences politiques. Il résulte d'un examen attentif des faits, qu'au point de vue richesse, la guerre « a laissé l'Allemagne, même réduite à 61 millions d'habitants, dans une situation économique infiniment moins mauvaise que la France dévastée n'ayant que 39 millions et demi d'habitants même après la récupération de l'Alsace-Lorraine ». Il résulte également que la guerre a considérablement aggravé au détriment de la France et au profit de l'Allemagne le rapport général des forces de leurs populations respectives existant en 1914.

Après avoir mis en lumière les faits qui démontrent comment l'armistice a été préparé et exploité politiquement par les Allemands; M. Chéradame en arrive à formuler *l'hypothèse qui expliquerait tout*: « une entente secrète des dirigeants pangermanistes avec les financiers de l'entourage de M. Lloyd George pour l'exploitation de la Russie considérée comme une proie ». Il semble malheureusement que les événements qui se succèdent depuis quelques mois apportent sans cesse des confirmations à cette hypothèse. Il est certain qu'actuellement les Allemands dans leur presque unanimité, et quelles que soient leurs opinions politiques, bien loin de se considérer comme définitivement vaincus, poursuivent sur des bases nouvelles la réalisation des grands plans du pangermanisme. M. Chéradame résume ainsi dans un sommaire les cinq éléments principaux du programme actuel des pangermanistes :

1° réaliser la faillite artificielle de l'Etat allemand afin de déterminer la faillite réelle de la France ; 2° organiser la réunion de l'Autriche à l'Allemagne ; 3° aider en sous-main la Hongrie, la Bulgarie, la Turquie à récupérer les territoires perdus ; 4° assurer dès maintenant l'hégémonie de l'Allemagne sur l'Europe centrale par des procédés économiques, notamment par une action artificielle sur le cours des changes ; 5° consolider la mainmise allemande sur la Russie tout en la dissimulant le plus possible.

L'auteur étudie ensuite, de façon détaillée, les principaux moyens d'action dont usent les dirigeants de la campagne de re-

vanche allemande et quisont : l'organisation bancaire allemande, la propagande et l'exploitation du bolchevisme, cette invention germanique réalisée par les stipendiés de l'Allemagne. M. Chéradame insiste sur les avatanges énormes que l'Allemagne a tirés de l'exploitation du bolchevisme et particulièrement sur ce fait capital que les richesses naturelles de la Russie servent d'appât aux dirigeants pangermanistes pour corrompre les financiers alliés. Qu'on songe à Gênes, à La Haye et aux manœuvres de feu Rathenau.

Deux chapitres très importants de *La Mystification des Peuples alliés* sont consacrés à l'action bancaire allemande sur les changes du continent et au caractère politique de l'action allemande sur les changes ; on y trouvera des renseignements du plus haut intérêt et une quantité de détails révélateurs qui éclairent d'un jour bien singulier le ténébreux problème des changes.

Mais il faut que je me borne ici : je ne puis avoir la prétention de résumer en quelques lignes l'ouvrage si riche et si plein d'aperçus suggestifs de M. André Chéradame ; je voudrais que les indications qui précèdent convainquent chacun de se procurer, pour le lire, le relire et le faire lire ce livre remarquable, impressionnant et fort.

GEORGES BATAULT.

§

M. Lansing, l'ancien secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères du président Wilson et l'un des commissaires des Etats-Unis à la Conférence de la Paix, vient de publier sur celle-ci un second livre intitulé : **Les grands chefs et quelques autres de la Conférence.**

C'est une suite de portraits qui donnent à l'auteur l'occasion d'expliquer ce qui se passait dans le huis-clos des salles de délibération.

Il commence par Clemenceau,

> à son avis, la figure dominante et l'homme le plus fort de tous les hommes forts qui participèrent aux négociations de Paris... Il possédait une force de caractère et une énergie qui l'auraient élevé au-dessus de ses collègues. Tenace et patient, il était toujours prêt, quand le moment arrivait, à faire usage de son adresse pour obtenir une décision dans l'intérêt de son pays. Chaque question était envisagée par lui d'après la répercussion qu'elle aurait pour la France. Il était au suprême degré nationaliste...

Quand la Conférence se réunit, la coutume voulait que son secrétaire général et ses assistants les plus actifs fussent Français. Il devait en être de même de la présidence si Poincaré n'en eût pas été exclu par le système de gouvernement en pratique en France. Le président Wilson étant, lui, délégué, la question se posait de savoir qui présiderait.

J'ai l'impression, dit Mr Lansing, que Mr Wilson s'imaginait qu'on lui demanderait de présider la conférence... Mais s'il fut désappointé quand cet honneur alla à un autre, il ne l'a jamais montré, a accepté la situation avec une égalité d'esprit parfaite et a, en fait, nommé Clemenceau pour la présidence.

Celui-ci avait compris dès l'origine que si Mr Wilson ne siégeait pas comme délégué, il exercerait une influence dominante et serait dans une certaine mesure l'arbitre final des questions débattues. Pour priver le Président de cette position supérieure, il fallait lui persuader de siéger comme membre de la délégation et par là de se mettre au même niveau que les autres chefs d'État présents à la Conférence. Pendant les deux ou trois semaines qui suivirent l'arrivée des Américains, M. Clemenceau, aidé par ses collègues, s'employa à persuader au Président de siéger comme délégué... Le Président, longtemps indécis, accepta en hésitant, et, je crois même, à regret.

Ayant persuadé au Président de se mettre à niveau avec les chefs d'État, M. Clemenceau pouvait, d'après l'usage international, devenir président de la Conférence. Il le fit avec le même tact et la même adresse. ... Quand il fallut régler les termes de prolongation de l'armistice avec l'Allemagne qui expirait en janvier, le Conseil de Guerre Suprême fut convoqué pour se réunir avec le Conseil Militaire le 12 de ce mois. Clemenceau, qui les avait présidés, en reprit tout naturellement la présidence. Les conditions de l'armistice ayant été réglées, des questions relatives à la Conférence de la paix furent examinées et le nombre des délégués par pays déterminé ainsi que le contrôle des travaux par le Conseil. Ainsi, sans autre interruption que le départ des chefs militaires, le Conseil de Guerre Suprême fut converti en Conseil des Dix, et M. Clemenceau continua à présider...

Une fois en selle, Clemenceau, contrairement à ce que l'on pensait de lui, ne chercha pas à régenter ses collègues. Quand il présidait le Conseil des Dix, il était poli et prévenant. Je ne puis dire de lui la même chose pour les cas où il présidait la Conférence des Préliminaires de Paix, position qu'il prit avec la même assurance que la présidence du Conseil des Dix. Dans ses rapports avec ce grand corps de délégués... il fut digne de sa réputation, leur imposant sans vergogne le programme arrêté par le Conseil des Dix, écartant les objections et étouffant les in-

terruptions avec peu de considération pour ceux qui osaient heurter sa volonté. Ses réflexions caustiques, sa volubilité, sa véhémence et sa colère, réelle ou feinte, écrasaient simplement toute protestation ou résistance. On comprenait alors ce qui lui avait valu son surnom de *Tigre*.

Il commençait généralement à parler lentement et d'une façon monotone, quoique sans hésitation ni interruption. La rapidité de son débit s'accroissant peu à peu, suggérait finalement le tic-tac d'une mitrailleuse. Il n'avait pas les artifices d'un orateur, mais son exposé net et incisif forçait l'attention sinon les applaudissements. Rarement des gestes, mais alors vigoureux et bien français. Ayant fini, il se renversait haletant dans son fauteuil ou, s'il voulait couper court à tout débat, lisait la décision du Conseil des Dix et disait immédiatement : *Adopté*. Avant qu'on ait pu l'interrompre, il lisait le paragraphe suivant de l'ordre du jour. Il n'y avait ni débat ni vote... Il y eut parfois une tentative de discussion. Mais après avoir écouté patiemment et en regardant le plafond, Clemenceau se levait, regardait la salle durement, demandant si quelqu'un voulait encore parler et avant qu'un délégué ait répondu, disait : *Adopté*...A peine d'ailleurs quelques délégués plus courageux comme Hymans (Belgique), Bratiano (Roumanie), Hughes (Australie) osèrent-ils parler...

Dans le Conseil des Dix, Clemenceau était tout différent. Rarement la passion lui faisait abandonner l'aménité dans son langage. En général, il était conciliant et cherchait un compromis.

A l'affût de ce qui pouvait être avantageux à la France et adroit à manier les situations, il réussit à exécuter jusqu'au bout le programme français, et cela sans exciter d'opposition parmi ses collègues. Ils purent parfois murmurer en dehors du Conseil sur sa façon de mener les choses, dans le cabinet de M. Pichon, les façons suaves, débonnaires et toujours courtoises du Tigre imposaient silence à ceux qui n'étaient pas contents. Dans leurs efforts pour rivaliser de politesse et de bonne humeur avec le rusé vieillard, ils ne surent pas faire comme lui : désarmer leurs opposants et empêcher des objections vigoureuses. Ces qualités leur servaient pour adoucir les coups qu'ils portaient. Clemenceau gagna.

Comme maître dans l'art de la flatterie adroite, personne ne pouvait l'égaler... Avec le Président, il était d'une déférence polie, mais jamais servile. Avec M. Lloyd George, il était spirituel et parfois sarcastique. Avec les Italiens, cynique, caustique et souvent véhément. Avec les Japonais, indifférent ou patient... Son esprit étincelant rendait toujours sa conversation agréable. Il est vrai que son esprit était quelquefois mordant et cruel... Mais il évitait toujours de blesser ceux dont il ménageait la puissance... Jamais, par exemple, le Président n'a été, en ma pré-

sence, la cible de ses remarques sarcastiques, tandis que ses inférieurs et ses conseillers militaires (et même le maréchal Foch) furent souvent l'objet de plaisanteries ou de rebuffades qui, lancées devant le Conseil, leur causèrent une mortification excessive et provoquèrent dans certains cas des réponses rageuses.

Wilson était, à beaucoup de points de vue, le contraire du Tigre :

Jamais, dit M. Lansing, il n'a fait preuve de colère ou d'impatience, mais je sais que sous ce calme extérieur il a souvent bouilli d'indignation à la façon dont les affaires progressaient... Il écoutait avec plus d'attention qu'aucun autre et chaque fois que l'occasion s'en offrait, souriait ou disait une anecdote suggérée par le débat... Mais il y a des moments où la fermeté et la franchise sont nécessaires à un négociateur. Faute d'insister, le président perdait ses avantages... Toujours enclin à remettre une décision, il était une énigme pour les autres membres du Conseil qui ne pouvaient comprendre comment un esprit aussi alerte avait encore besoin de temps pour se former une opinion après trois heures de discussion.

Ce qui frappe avant tout dans la galerie de portraits de M. Lansing, c'est l'impartialité de leur auteur. On a le sentiment, en le lisant, qu'il a pu parfois manquer un peu d'esprit critique, jamais de bonne foi.

Après la Russie, l'Allemagne et la Bulgarie, l'Italie a peut-être été dans ces dernières années le pays dont les expériences politiques ont été les plus intéressantes. Le Fascisme, en particulier, est un phénomème aussi curieux que captivant, et dont l'existence fait le plus grand honneur au peuple italien : c'est la plus belle et la meilleure preuve d'énergie qu'il ait pu donner. Dans un récit alerte, qui se lit comme un roman, mais qui n'en est pas moins bourré de dates et de chiffres, M. Alazard a raconté comment il est né et s'est développé. **Communisme et « Fascio »** est un livre où l'on trouvera la réponse à toutes les curiosités que l'on peut avoir sur le Fascio et l'Italie actuelle. Puisse le développement de nos luttes politiques ne pas nous forcer à créer un « Fascio », ce qui donnerait au livre de M. Alazard un caractère d'actualité qui lui manque encore.

Nous en prenons malheureusement le chemin !

ÉMILE LALOY.

§

Si la propagande était active comme pendant la guerre, le livre

de Mme Odette Keun : **Sous Lénine**, serait tiré en millions d'exemplaires et vendu à vil prix ou même distribué gratuitement. Ces simples notes d'une femme déportée en Russie par les Anglais nous renseignent beaucoup mieux sur l'état actuel de la Russie, sur l'organisation communiste, et sur le bolchevisme, en général, que des dizaines de volumes savants bourrés de statistiques. Ce livre tire encore une importance capitale de ce fait que l'auteur n'est pas une ennemie des communistes ; au contraire, Mme Keun est une communiste convaincue, une amie des bolcheviks. Dans un passage de son livre, elle exprime son ardente profession de foi :

La nature même de mes convictions sociales déterminerait mon attitude. Mon communisme est en premier lieu intellectuel et moral ; je crois que la société ne se perfectionnera que par une coopération universelle, une volonté et une pensée communes, une tolérance réciproque, une instruction supérieure, des rapports de profonde fraternité par-dessus même les nouvelles conditions économiques, c'est d'un changement de *cœur* que le monde a besoin ! C'est cela que l'éducation prépare et que la science va stabiliser. C'est à ce but que peuvent — que doivent ! — déjà concourir la ferme intention consciente, l'effort puissant et soutenu de chaque être humain. S'il y avait cinq très grands cerveaux et cinq très grands cœurs en Europe, ils mèneraient les peuples plus près du socialisme que la révolution mondiale. Aucun crime et aucune folie ne sont comparables à ceux des gouvernements présents, qui persistent dans leurs méthodes surannées de division, dans leurs préjugés propres, leurs conceptions traditionnelles des droits ; qui ne veulent rien apprendre à priori de l'âme profonde du voisin. Ce sont eux qui maintiennent dans les populations cette obsession de la fatalité, cette considération paralysante de l'histoire, ce pernicieux assujettissement aux souvenirs, institutions et expériences d'autrefois, ce culte mortel des *ruines !*

Mais à Mme Keun il advint une aventure peu banale. Prise, à Constantinople, par les Anglais, pour une espionne russe, elle fut expédiée d'abord à Bakou, ensuite à Kharkov et d'autres villes russes où on la prenait pour une espionne anglaise. De sorte que communiste, amie des bolcheviks, elle ne connut pas les réceptions officielles, mais les prisons, et elle vit la Russie non à travers les discours des chefs bolcheviks, mais par ses propres yeux, et la surveillance continuelle des agents de le *Tcheka* ne s'exerça

sur elle que comme suspecte. Echappée des prisons Mme Keun dut se cacher sous un nom d'emprunt.

L'impression nette qui se dégage du livre de Mme Keun, ainsi d'ailleurs que de beaucoup d'autres, écrits par des partisans du bolchevisme, c'est que là où il s'installe paraît aussitôt la fange, tant au moral qu'au physique. L'auteur raconte que les gens perdent jusqu'à l'habitude de se laver, que les rues sont transformées en cloaques, où l'on se soulage devant les passants, et qu'elle-même, après avoir vécu des mois dans une saleté indescriptible, ayant pu se procurer un tub, à une gare de chemin de fer, fit ses ablutions devant toutes les personnes présentes.

La première partie du livre contient les avatars de Mme Keun avec la police anglaise, qu'elle hait plus encore peut-être que la *Tcheka*. Elle cite aussi une scène dont elle fut témoin. Des hommes, que la police anglaise avait décidé de renvoyer en Russie, demandèrent à deux officiers de police d'avertir leurs femmes afin qu'elles pussent les accompagner en Russie et leur apporter des vêtements. Les policiers anglais refusèrent, disant que ce n'était pas la peine, « qu'ils trouveraient en Russie autant de femmes qu'ils voudraient ». Incidemment Mme Keun remarque que les Anglais poursuivent systématiquement une politique tendant à augmenter l'influence anglaise partout où il est possible. Le gouvernement anglais, dit-elle, reprend envers la Russie la politique de lord Beaconsfield, politique d'affaiblissement et de démembrement de la Russie. C'est ce qui explique pourquoi le gouvernement anglais a été le premier à demander la reconnaissance du gouvernement des soviets qui mène la Russie à la ruine.

Le peuple, écrit Mme Keun, *souffre* tellement que communistes et réactionnaires se sont accoutumés à la vie la plus primitive et la plus rude... A la fin de mon voyage, il m'était devenu, à moi aussi, tout à fait indifférent de dormir par terre, de manger une fois par jour sur du papier, avec mes doigts. J'ai irrévocablement perdu la notion des repas à heures fixes. Draps, nappes, et linge de rechange, appartenaient à un univers de songe : quand je parvenais à me laver, c'était bien ; quand je n'y réussissais point, cela n'avait plus beaucoup d'importance, et ce que je reprochais surtout à ma vermine, c'était, non plus son abondance, mais les possibilités de typhus qu'elle comportait. En un mot, comme tout le monde en Russie soviétique, je suis retournée rapidement à la barbarie...

Et plus loin :

L'entassement, dans le train, devint dramatique : sur les toits des wagons, sur les marchepieds, accrochés aux fenêtres, empilés sur les tampons entre les voitures, les gens voyageaient, attachant devant eux leurs sacs de provisions. La souffrance de cette foule est indescriptible : quand je ferme les yeux pour la revoir, je crois, encore aujourd'hui, que je vais défaillir de compassion. Et que pouvait-on faire ! Ces poids humains, sur les plafonds, les défonçaient : deux fois des hommes dégringolèrent sur nos têtes ; les malheureux passagers, incapables de se cramponner, roulaient sur les rails aux cahots brusques des départs. Nous avions chaque jour plusieurs accidents, qui souvent furent mortels. Les femmes perdaient leurs maris ou leurs enfants, et hurlaient comme des bêtes quand le train démarrait sans elles. Les pannes étaient si fréquentes et les haltes si longues, qu'on ne parvenait plus à se ravitailler, et lorsque les pluies commencèrent, et que l'eau tomba comme des larmes, quel accroissement de misère, quelles douleurs physiques et quels dangers !

Mme Keun fait encore une autre constatation :

Personne aujourd'hui, excepté les communistes convaincus, ne fait son service, n'a gardé le moindre atome de conscience professionnelle.

En outre, l'atmosphère de délation dans laquelle tout le monde vit en Russie fait de ce pays un véritable enfer. Ce que dit Mme Keun à ce sujet est corroboré entièrement par les déclarations de M. Vandervelde retour de Russie.

Quant aux écoles, qui ont fait l'admiration des illustres étrangers invités en Russie par le gouvernement bolcheviste, à part deux écoles modèles instituées spécialement pour l'édification de ces visiteurs, voici ce qu'en dit Mme Keun :

Je pris sur moi de visiter à Kharkov deux gymnases : je les ai trouvés lamentablement sales, dégarnis, sans assez de cartes, de tableaux noirs, d'illustrations murales, et presque complètement dépourvus d'appareils de physique et de chimie. Le papier manque et les cahiers, les crayons, les livres... Les professeurs aussi. Je demandais pourquoi.— « Ils sont trop peu payés, me répondit-on ; ils sont obligés de faire du commerce, et n'ont pas le temps d'enseigner. Et puis... » On hésita. — « Eh bien ? — *Non*... Les enfants sont devenus si méchants, si grossiers ! Il n'y a plus de discipline. Quand un professeur punit, les élèves le dénoncent comme réactionnaire. Alors les maîtres

se taisent, et vous voyez d'ici la tyrannie triomphale des enfants. Et il faut tenir compte de l'hostilité féroce entre instituteurs communistes et instituteurs libéraux qui complique encore la situation... Le fait est que la plupart des adolescents ont l'apparence et les manières de petits voyous. »

Mais il faudrait citer d'un bout à l'autre cet intéressant livre. Mieux vaut donc conseiller de le lire.

J.-W. BIENSTOCK.

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Gaston Raphaël: *Tirpitz*, Payot.

C'est toujours la question des responsabilités qui hante les principaux auteurs de la guerre. Elle s'accompagne, chez eux, d'un regret des erreurs commises, du désir de se disculper et de l'espoir, non exempt de bravade, d'une revanche à venir. M. Gaston Raphaël a très finement analysé cet état d'esprit dans l'ouvrage qu'il vient d'écrire sur l'amiral **Tirpitz**. Il eût été amené à des réflexions similaires au sujet des Mémoires du Kronprinz. Comme ce dernier personnage, Tirpitz prétend que son pays n'a mené qu'une guerre défensive, que l'Angleterre avait rendu le conflit inévitable, qu'elle avait à dessein humilié l'Allemagne lors de l'affaire d'Agadir, que Bethmann-Hollweg s'est laissé joué par le Foreign Office, que le Kaiser lui-même avait une volonté défaillante peu propre à sortir le Reich des dangers qui l'assaillaient. Tirpitz se rencontre encore avec le Kronprinz dans ses critiques à l'adresse de la diplomatie allemande; il regrette, par exemple, que l'on ne se soit pas efforcé, dès 1915, de faire une paix séparée avec la Russie. Tous deux étaient imbus d'un pangermanisme à outrance. En grande partie responsable de la guerre, ils ont l'un et l'autre la lâcheté de se décharger sur autrui de leurs si lourdes fautes.

M. Gaston Raphaël est pour Tirpitz un juge redoutable. Il montre le danger que faisaient courir à la tranquillité du monde ces armements navals que le grand amiral représentait avec mauvaise foi comme un facteur de paix. L'Angleterre entravait-elle l'essor commercial de l'Empire allemand ? Le prince Lichnowsky n'avait-il pas rencontré à Londres les meilleures dispositions relativement au partage des colonies portugaises ? Pourquoi l'Allemagne, puissance continentale, cherchait-elle à disputer à l'An-

gleterre, dotée de lointains dominions, sa suprématie navale ? D'après M. Gaston Raphaël, ce passionné de l'armement, qui reprochait à Bethmann-Hollweg, avant 1914, de ne pas renforcer suffisamment les effectifs de l'armée de terre, était atteint d'une idée fixe : la haine de la puissante Albion. Dans leur délire de domination universelle, les pangermanistes en arrivaient à perdre le sens des réalités.

Cette déformation morale explique les erreurs que Tirpitz et ses pairs commirent dans les choses de la politique étrangère. S'ils ne surent pas deviner, à la veille des hostilités, que l'invasion de la Belgique amènerait l'intervention immédiate de l'Angleterre, encore moins prévirent-ils, avant l'année 1917, l'entrée en lice de l'Amérique. Malgré la leçon des événements, Tirpitz n'a pas compris les mobiles généreux qui ont incité — tout au moins dans une grande mesure — les Etats-Unis à se ranger aux côtés des Alliés ; il traite Wilson de maître chanteur ; il pense que si l'on avait montré plus d'énergie vis-à-vis de la Maison Blanche dès la première déclaration de blocus, on aurait brisé l'opposition yankee. Peut-être persistait-il à croire que pour vivre en paix avec une puissance, le meilleur moyen était « de lui mettre sous le nez un fusil chargé ».

L'amiral Ronarc'h met en pleine lumière, dans sa Préface, l'œuvre même de Tirpitz. Avec une loyauté qui n'est point pour nous surprendre, il vante l'énergie dont fit preuve ce personnage pendant les dix-neuf années de son ministère et juge que « ses efforts soutenus aboutirent à un résultat magnifique ». On ne saurait mettre en doute, selon lui, que la flotte de nos voisins possédait une valeur qualitative qui l'emportait nettement sur celle de la flotte anglaise. Mais après avoir décerné les plus beaux éloges au créateur de la marine allemande, l'amiral Ronarc'h critique sa conduite de la guerre navale. Tirpitz n'a pas été un grand chef. Il aurait dû faire agir la flotte dès les premiers temps de la guerre. Les pertes de la marine anglaise auraient eu de graves répercussions sur le transport des troupes en France et le ravitaillement du pays. Lors de la guerre sous-marine, le talent d'organisation de Tirpitz réalisa, une fois encore, des merveilles.

M. Gaston Raphaël écrit qu'avant 1914 « l'imagination allemande se représentait l'amiral barbu, au crâne chauve, comme une sorte de divinité marine ». N'incarnait-il pas, également,

tout le génie de l'Allemagne, d'un peuple aussi admirable dans son effort qu'odieux dans son orgueil et sa cupidité ?

R. DE VILLENEUVE-TRANS.

A L'ÉTRANGER

Afghanistan et Asie Centrale.

Défaite du prestige britannique, déclin de l'influence soviétique et entrée en scène d'Enver Pacha. — M. Arthur Moore enquêtant en Afghanistan pour le compte du *Times* (et, sans doute aussi, pour celui du gouvernement de M. Lloyd George) a eu la surprise de revoir sur la grande place de Kaboul le fameux lion britannique, celui-là même qui, avec la licorne, soutient les armes de S. M. Ce lion, toutefois, M. Moore l'a contemplé non point dans cette pose qu'un artiste chauvin lui a prêtée, superbement couché autour d'un Lord Nelson stylite, et respirant en son repos la force sûre d'elle-même, mais déchu et penaud, une de ses pattes chargée de chaînes et « dans toute son allure un air plus contrit que majestueux ». Et cette réplique humiliante du monument de *Trafalgar Square* mortifia d'autant plus l'orgueil national de M. Moore qu'elle avait été érigée là pour commémorer une défaite encore bien fraîche des légions britanniques. L'événement date, en effet, de 1919. Il marqua la fin de la troisième campagne afghane et il s'effectua en des circonstances demeurées obscures et que, visiblement, le correspondant du *Times* répugne à éclaircir ou même à préciser. Tout ce qu'on peut glaner dans l'exposé succinct, réticent et embrouillé qu'il en donne, c'est qu'Amanullah Khan, troisième fils de l'émir Habibullah, assassiné par une main mystérieuse, ayant juré de venger son père, livra bataille à Nasrullah Khan, son oncle, lequel, avec la complicité des Anglais, avait usurpé le pouvoir ; l'ayant fait prisonnier, Amanullah s'occupa activement de vendre son indépendance à l'Afghanistan. Cette indépendance, feu les émirs Abdur Rahman et Habibullah l'avaient vendue à leur voisin, le vice-roi des Indes : par traité et moyennant une subvention considérable ils avaient cédé à ce fonctionnaire de S. M. B. le droit de diriger leurs relations extérieures. Fidèle au serment qu'il en avait fait à ses sujets dans la mosquée de Kaboul, Amanullah Khan dénonça à la fois le pacte et le protectorat à Lord Chelmsford. Et ce vice-roi ne semblant pas pressé ni de s'incliner de-

vant le défi ni de le relever, l'émir commença aussitôt les hostilités. L'issue en fut fatale pour l'« influence » des Anglais dans cette contrée limitrophe de leur empire asiatique, dont un vieux dicton indien assure que « celui-là seul peut être empereur des Indes qui est d'abord seigneur et maître de Kaboul ». Le gouvernement de M. Lloyd George dut donc renoncer à « protéger » l'Émir d'Afghanistan.

Si quelque chose pouvait consoler M. Moore de ces revers, c'était que « l'influence » rivale, celle des Russes, ne brillait guère plus. Il rendit visite à M. Raskolnikoff. Ce ministre bolchevik à Kaboul avait été sous l'ancien régime aspirant dans la marine impériale ; sous le règne des soviets, grâce surtout à l'ardeur de sa foi rouge, il avait été promu amiral. Il reçut l'Anglais debout contre une étagère où se pressaient des ouvrages sortis des presses londoniennes : *l'Ombre sur l'Orient*, *la Marche des Russes sur l'Inde*, *l'Angleterre et la Russie en Orient*, *etc.* En mai 1922, devant ces chroniques de l'ancien antagonisme de leurs deux pays dans cette partie du monde, le représentant des soviets ne professait plus que des sentiments de désintéressement à l'endroit de l'Afghanistan et d'amitié à l'égard de la Grande-Bretagne. Même il nia formellement que Hadji Abdur Rizak qui, de Khost, excite les tribus du Waziristan contre les Anglais le fasse à l'instigation et avec l'or russes.

M. Raskolnikoff ne réussit guère à donner le change à M. Moore et ce singulier voyageur voulut découvrir les raisons politiques et stratégiques, côté russe, de cette trêve tacite et forcée dans les intrigues rivales des deux puissances en Afghanistan et alentour. Et c'est, en effet, au delà de cette contrée qu'il trouva ces raisons, dans le Turkestan limitrophe qui, avec l'Inde, encercle l'Afghanistan. Dans les Khanats de l'Asie Centrale lui apparut, médiévale et tartare, la figure d'Enver Pacha que semble hanter l'ombre et l'exemple du Sultan Selim, le premier empereur Osmanli. Ce *Séraskier* (général) s'est pris à rêver de restituer à sa race traquée en Europe son foyer originel du Turkestan, et avec la Transcaspie, le Caucase, l'Azerbaizan persan et l'Asie Mineure pour tremplin, de lui imprimer l'essor nécessaire à la fondation d'un empire qui dominerait l'Afghanistan, la Perse et l'Arabie. Ce fut en février 1922 qu'il se montra à Tashkend, de là il se rendit à Bokhara, d'où il poursuivit sa route en territoire turco-

man. Remuant et fourbe pour mieux surprendre la foi soviétique, il avait feint de l'embrasser tout de suite, et c'est chargé par les soviets d'une mission de conciliation entre le comité de Bokhara et les Bousmachis, qui s'étaient rebellés contre sa tutelle, qu'il s'était mis en route.

Jusqu'en 1917, la Russie avait exercé dans le Khanat de Bokhara à peu près le même genre d'« influence » que l'Angleterre à Kaboul, avant sa défaite. Mais, à la chute de Kerensky, les soviets, avec une perfide générosité, rendirent à Bokhara son « indépendance ». Ce n'était, toutefois, que pour la reprendre plus subtilement deux ans plus tard : leurs émissaires prêchèrent l'évangile de Moscou et la première application qu'en firent les mécontents de l'endroit fut de se débarrasser de leur émir (automne de 1920) et de demander aide et protection aux soviets. Dès lors la propagande de ces derniers s'infiltra avec succès en Asie Centrale. Mais elle ne put prévaloir contre Farghana, dont le chef Sart Sher Mohammed Boi s'affirma farouchement réfractaire au communisme, et dans la région montagneuse de Hissar elle connut des hauts et des bas jusqu'au jour où les Turcomans de Lakaï délogèrent de leurs montagnes la garnison rouge. La résistance aux Russes et à la « république » de Bokhara s'étendit bientôt parmi les tribus des Turcomans et des Uzbeks. Leurs chefs se confédérèrent et l'opposition anti-bolchevique assuma un caractère nettement islamique. Enver Pacha ne fut pas sans discerner immédiatement le prodigieux parti qu'il pouvait en tirer pour sa propagande personnelle. Tournant aussitôt casaque, il déserta la cause des soviets ; manœuvrant avec souplesse, il se concilia les rebelles dont il a pris la direction, avec l'assistance de maints ci-devant « jeunes-turcs », lesquels, ayant servi sous lui, avaient suivi son aventureuse fortune. Les opérations du Pacha turc, qui pour l'instant tiennent de la guerilla plutôt que de la bataille rangée, visent comme objectif immédiat Bokhara, où Enver se propose de déraciner complètement le soviétisme. Entre temps le Turkestan semble en proie à une agitation sans précédent et dont il n'est point encore possible de prédire ce qu'il en sortira.

Rien de bon pour les Soviets, affirment les Anglais, qui eux-mêmes affectent de traiter ce qui se passe en Asie Centrale comme un de ces « incidents de frontière » dont ils ont une fréquente

expérience. Néanmoins cet incident-ci est susceptible de développements fort graves pour la sécurité de leurs possessions asiatiques. Déjà les populations de l'Afghanistan et celles, musulmanes, de l'Inde du Nord, en suivent les péripéties avec un intérêt sans cesse croissant. Et il se pourrait bien que les ambitions d'Enver Pacha ne fussent pas qu'une risible utopie. Cet aventurier apparaît comme une énigme au correspondant du *Times*. Mais, cette énigme-là, le gouvernement de M. Lloyd George se montre décidé à la résoudre, et il ne serait peut-être pas téméraire de rattacher à une telle préoccupation la mission toute récente de l'Air Vice-Marshal sir John Salmond, chargé de réorganiser et renforcer les escadrilles d'avions aux Indes et plus particulièrement sur la lisière Nord-Ouest de l'Afghanistan. Les pilotes de S. M. B. guetteront les prodromes de la crise provoquée par le Turc, et en cas d'alerte, quelques tonnes de mélinite jetées à propos écraseront dans l'œuf son rêve impérial. Du moins, les Anglais n'en doivent pas douter.

AURIANT.

§

Belgique.

LE PÉRIL FLAMINGANT ET L'ERREUR DE L'ACTION FRANÇAISE. — Ce péril flamingant, on ne saurait trop le dénoncer. Il vise à détruire dans les Flandres l'œuvre bienfaisante des siècles, à en extirper les racines profondes projetées par la culture française. Les flamingants en font ouvertement profession de foi : maintenant qu'ils ont conquis tous les droits compatibles avec le maintien de l'unité nationale, et que leur parti ne possède plus aucune raison d'être, ils entretiennent contre l'influence française une agitation malfaisante et factice. On le voit bien dans la question de l'Université de Gand. Qu'ils désirent la création d'un établissement de haut enseignement en langue flamande, la revendication est concevable encore que discutable. Discutable, oui, certes ; car pour exprimer des idées générales, des théories juridiques ou médicales, voire de simples technologies, il n'existe qu'un vocabulaire flamand artificiel et ne vivant que d'emprunts sur la langue néerlandaise. Au début, il sera même impossible de recruter un corps professoral intégralement flamand et plusieurs chaires devront être confiées à des maîtres bataves. Jusqu'à présent, le français suffisait à l'exercice des professions libérales et

les diplômes d'études supérieures en langue flamande n'impartiront certainement pas à leurs possesseurs un rayonnement d'action plus étendu. Quoi qu'il en soit, le gouvernement est décidé à donner cette satisfaction aux flamingants. Ces messieurs demandent un jouet, on veut bien leur en faire cadeau, mais ils déclarent ne vouloir l'accepter qu'à la condition qu'on supprime l'Université française de Gand. Vous entendez bien : ils ne sont capables, faute d'une langue homogène et complète, que d'un enseignement en une sorte de « macaque » flamboyant, mais ils n'affichent pas moins la prétention de détruire l'admirable enseignement donné à Gand en français, c'est-à-dire dans la langue la plus universelle et la plus parfaite qui soit, un enseignement auquel notre pays est redevable de plusieurs hommes d'élite, issus des Flandres et dont la renommée a dépassé nos frontières (Maurice Maeterlinck et Charles van Lerberghe, pour ne citer que des exemples choisis dans les Lettres, sortent de l'Université de Gand). On parle simultanément le français et le flamand à Gand et dans les Flandres, — les classes instruites employant de préférence le français, — comme on se sert à la fois du provencal et du français à Marseille et dans la Provence ; mais que dirait-on en France d'un félibre exalté qui prêcherait l'abolition du français dans le pays de Mistral, d'un « rosati » effréné qui entendrait interdire l'enseignement de la langue maîtresse dans la contrée de Dunkerque et d'Hazebrouck ou d'un Celte assez privé du sentiment national français pour en agir de même en terre d'Armor ?

Il ne faut pas oublier qu'avant la guerre, certains flamingants se réclamaient ouvertement du pangermanisme ; que, pendant la grande tourmente, un trop grand nombre d'« activistes » flamingants commirent le crime d'intelligence avec l'ennemi et qu'un noyau de traîtres flamingants s'est fixé en Hollande pour se soustraire à la justice belge et continue à s'y livrer à des manœuvres contre l'unité belge de connivence avec la propagande pangermanique et les chefs du pannéerlandisme.

Il convient de tenir compte également que les surenchères des flamingants conjuguées avec celles de la démagogie chrétienne produisent un effet désastreux sur les masses électorales flamandes qui sont malheureusement impulsives, ignorantes et fanatisées. Des hommes politiques sans scrupule exploitent cette situation à leur profit; plusieurs d'entre eux ont ainsi acquis une influence

telle qu'ils participent au gouvernement et il n'est, hélas, plus niable, aujourd'hui, qu'un péril divisioniste menace la Belgique. En outre l'intransigeance flamingante considère avec hostilité tout accord avec la France et l'opposition des députés flamands constitue la cause principale du retard apporté à la conclusion d'un traité économique qui aurait pu se faire dans des conditions exceptionnelles pour nous au lendemain de l'armistice, puisque M. Clementel ne proposait rien de moins que la suppression de toute barrière économique entre nos deux pays.

Quand M. Charles Maurras, accompagné de quelques-uns de ses amis d'« Action française », excursionnait récemment en Belgique et acceptait de participer à une conférence dont les organisateurs n'auraient pas dû lui inspirer confiance, je suis persuadé qu'il était insuffisamment renseigné sur la question flamande. Je professe une admiration trop profonde pour l'intelligence de Charles Maurras, une des plus lumineuses de notre époque, j'ai trop recommandé la lecture de ses livres à mes amis de Belgique, je me rends trop bien compte en quelle estime est tenu notre pays à l'*Action française*, la valeur qu'on y attache à son amitié pour ne pas être convaincu que l'auteur de l'*Avenir de l'Intelligence* a été induit en erreur par des hommes dont les titres et les fonctions pouvaient lui paraître une garantie, mais qui ne sont, en réalité, que des politiciens astucieux et qui cherchaient à se faire un paravent de son grand nom.

Non, le flamingantisme n'est en rien comparable au mouvement régionaliste et régénérateur suscité par Mistral. Le flamingantisme, qui représente comme des frères courbés sous le joug « franquillon » les Flamands de la Flandre française, n'est qu'un mouvement de haine et de basse envie à l'égard de la culture française en même temps qu'il se précise comme un effort de destruction contre l'Etat belge. A tout prix, il faut éviter qu'on puisse faire croire aux Flamands qu'un Maurras a pu comparer l'odieux programme de leurs chefs à celui des régionalistes provençaux.

Non plus que Maurras je ne suis un croyant, mais très sincèrement un admirateur de l'édifice catholique. Maurras sait-il qu'aux dernières élections, certains tenants du flamingantisme et de la démagogie se déclaraient purement et simplement des chrétiens, par haine de l'idée d'ordre et de mesure contenue dans les

dogmes romains? Maurras ignore-t-il qu'un des principaux organisateurs de sa conférence fut jadis un des plus chaleureux zélateurs en Belgique des rêvasseries malsaines de Marc Sangnier ? Sait-il aussi que le restaurateur du thomisme, l'éminent Cardinal Mercier, est quotidiennement abreuvé de boue par la tourbe flamingante et démocrate chrétienne qui l'appelle le « cardinal français » ?

Les organisateurs de la conférence de Charles Maurras prétendent lutter sur le plan politique contre le libéralisme et constituer un parti catholique. Telle est du moins leur prétention. Mais il suffit de se rendre compte des éléments de mysticisme vaseux et incohérents dont ils disposent pour s'assurer que cette prétention est irréalisable.

La véritable politique réaliste est celle de la *Nation belge*. Quand elle soutient un gouvernement d'intérêt national, cette politique n'est pas plus libérale que celle de l'*Action française* soutenant le gouvernement de M. Poincaré. Elle s'inspire de l'intérêt de l'Etat dans le moment présent, ce qui ne l'empêche de défendre des doctrines générales singulièrement plus rapprochées de celle de l'*Action française* que les petites combinaisons pro-électorales des organisateurs de la regrettable conférence de M. Charles Maurras.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Russie.

LE BOLCHEVISME AUX BORDS DU PACIFIQUE. — J'ai déjà eu l'occasion de parler des efforts que les bolcheviks font pour établir leur influence en Asie. Mais je parlais alors surtout de l'activité bolcheviste dans le Proche-Orient : en Asie Mineure, Afghanistan, Perse et Turkestan. Aujourd'hui, je suis en mesure de renseigner les lecteurs du *Mercure* sur l'action des bolcheviks en Extrême-Orient. Fidèle à mon habitude d'objectivité, je m'appuierai dans mon exposé principalement sur la documentation officielle du gouvernement soviétique et du comité de la III[e] Internationale qui est un organe dudit gouvernement, parce que ce dernier fournit à la III[e] Internationale tous ses moyens financiers et contrôle tous ses actes.

Le premier fait qui nous frappe, lorsque nous étudions le travail politique du bolchevisme dans les lointaines contrées de l'Extrême-Orient, c'est l'étendue de son champ d'action. Cette

étendue est très grande. Il résulte des rapports du « Secrétariat extrême-oriental » de la IIIe Internationale que les noyaux de propagande et d'organisation bolcheviste existent dans la plupart des pays riverains du Pacifique et des mers voisines : en Australie, dans les Indes Néerlandaises, dans les Philippines, en Chine, en Corée, au Japon. L'auditoire auquel s'adressent les prophètes rouges dans ces différents pays n'est pas uniforme. Si, en Australie et dans certaines parties du Japon, les bolcheviks ont affaire à des ouvriers qualifiés de la grosse industrie capitaliste, avec le prolétariat industriel au sens moderne du mot, dans l'île de Java et aux Philippines l'objet de leur propagande est tout autre : ce sont les indigènes dont la mentalité ne ressemble que très peu à celle de l'ouvrier occidental. Il en est de même en Corée et en Chine, où l'on assiste au spectacle étrange que représentent les éléments déclassés de la société chinoise et même de simples brigands, considérés par les propagandistes soviétiques comme adeptes éventuels du socialisme marxiste dans son interprétation moscovite.

Comment peut-on expliquer ce fait curieux que la propagande bolcheviste ne fasse pas de distinction entre un docker de Sidney, un employé du tramway de Tokio, un paysan coréen, un malais des Philippines et un bandit khoungouze de Mandchourie, qu'elle s'efforce de les embrigader, tous, dans ses cadres révolutionnaires, et de les amener dans le giron de l'Internationale communiste et « prolétarienne » ? Pour répondre à cette question, il faut comprendre le but que poursuivent les bolcheviks dans tous ces pays.

Les chefs bolcheviks sont assez intelligents pour savoir que la population laborieuse des pays de l'Extrême-Orient ne représente point, dans sa grande masse, un matériel social utilisable pour la construction d'un « Etat ouvrier et socialiste ». Dans leur majorité ce sont des éléments *précapitalistes* et petits-bourgeois, à côté desquels on trouve des lumpen-prolétaires, anti-sociaux et anarchiques. Si on trouve parfois, chez eux, des gens qui ont su atteindre un certain degré de conscience politique, leur mentalité non seulement n'a rien de commun avec un internationalisme communiste, mais est, au contraire, profondément pénétrée d'idées nationalistes et individualistes.

Et cependant les bolcheviks dépensent de très fortes sommes

d'argent pour créer des organisations parmi ces éléments et possèdent un grand nombre d'agents politiques qui sont chargés de les « travailler ». Ils le font pour des motifs d'ordre purement tactique. Les leaders bolcheviks sont loin de tout espoir de voir « arriver une révolution sociale » en Corée ou dans les Philippines et soulignent, dans leurs propres écrits, le caractère bourgeois et chauvin des mouvements politiques en Extrême-Orient. Mais, — disent-ils, — il faut exploiter ces mouvements contre le capitalisme occidental. C'est un moyen tactique de compliquer la crise économique et sociale en Europe et en Amérique et de la rendre plus profonde et plus aiguë.

On ne peut pas nier que ce calcul diabolique ne soit juste. Imaginez-vous seulement une Europe ou un hémisphère entier, coupés de toutes relations économiques avec les pays d'Orient (et ensuite, avec l'Afrique), n'en recevant ni matières premières, ni produits agricoles, ni marchandises coloniales. Même dans un état ordinaire des choses, la situation pourrait être très grave. Dans le moment actuel, où l'Occident souffre encore des terribles conséquences de la guerre, une série de révoltes et d'insurrections dans les pays orientaux et une rupture entre ces pays et l'Europe rendraient nécessairement la position de cette dernière extrêmement difficile et dangereuse. Les bolcheviks le comprenent très bien et M. Boukharine, leur théoricien connu, déclare sans ambages que, tout en sachant que le mouvement révolutionnaire dans les pays d'Orient n'a aucun caractère ouvrier et communiste, les soviets doivent l'exploiter pour accélérer la chute du capitalisme dans les pays bourgeois d'Occident. Autrement dit, la « libération nationale » que les agitateurs soviétiques promettent aux Orientaux n'est pour les bolcheviks qu'un simple instrument de lutte contre les adversaires occidentaux des soviets, qu'un moyen de se procurer une chair à canon dont les militaristes rouges veulent disposer pour la réalisation de leurs plans.

Un petit exemple peut montrer jusqu'où vont les bolcheviks dans cette politique cynique :

Dans un rapport officiel de l'organisation bolcheviste en Chine, présenté par elle, l'année passée, au comité de la IIIe Internationale, les agents des Soviets dans l'Empire Céleste racontent qu'ils s'occupent de la formation « de détachements de francs tireurs » qu'ils recrutent parmi les éléments déclassés de la société chinoise,

les vagabonds, les brigands, etc. Ces détachements ont pour but de faire une « guerilla » contre les Japonais. Les auteurs du rapport prévoient que les hostilités des brigands communistes contre les Japonais devront provoquer des répressions de la part du Japon, et non seulement ils n'y voient aucun inconvénient, mais même ils en attendent un résultat avantageux, parce que, déclarent-ils froidement, « ces repressions augmenteront la haine des Chinois contre les Japonais ».

Ici nous nous approchons du principal motif de la politique extrême-orientale du bolchevisme. Dans le Proche-Orient, l'activité des agents soviétiques est dirigée surtout contre les peuples alliés d'Europe, — plus particulièrement contre les Anglais. En Anatolie, en Afghanistan, en Perse, aux Indes Britanniques, les agitateurs bolchevistes appellent les populations à une « guerre sainte » contre les « chiens bourgeois » d'Occident (1). En Extrême-Orient ce sont les Japonais qui s'attirent la plus violente colère des maîtres actuels du Kremlin. Cela ne veut pas dire que d'autres nations civilisées jouissent des sympathies bolchevistes. Les Américains sont aussi détestés et haïs par eux et les propagandistes et les agents soviétiques ne manquent jamais l'occasion de provoquer parmi les habitants de la Chine et de la Corée des sentiments d'hostilité contre « la République bourgeoise, impérialiste et militariste des Etats-Unis». Mais, en habiles tacticiens, les bolcheviks savent sérier les problèmes et, tout en se réservant des positions pour la lutte contre les Américains dans l'avenir, ils font aujourd'hui tout leur possible pour exploiter, dans leurs intérêts, la rivalité économique et politique entre les Etats-Unis et le Japon sur les bords de l'Océan Pacifique. On se souvient d'un discours de Lenine que ce dernier a prononcé à la fin de 1920 et où le dictateur rouge, avec une franchise brutale, déclarait qu'il était prêt à donner en concession aux Etats-Unis une partie du Kamtchatka russe pour qu'ils puissent y créer une base navale qui leur permettrait d'attaquer le Japon par derrière; parce que, disait Lénine, le plus

(1) Voici une citation d'une proclamation que les bolcheviks répandent parmi les peuples de l'Asie Occidentale, sous les signatures de Zinoviev, de Narimanof (délégué des soviets à Gênes), etc :

« Levez-vous, levez-vous tous, comme un seul homme, pour la sainte guerre contre les Anglais, contre le dernier rempart du capitalisme en Europe, contre le nid de pirates et de brigands de la terre, contre l'oppresseur séculaire de tous les peuples d'Orient, contre l'Angleterre impérialiste. »

important pour les Soviets dans leur action en Extrême-Orient est de rendre plus aigu et plus violent le conflit entre le Japon et l'Amérique. Tout récemment encore, deux autres leaders bolcheviks, Radek et Stieklov, redirent la même chose, et Stieklov, rédacteur en chef des *Izvestia*, dit dans ce journal officiel des Soviets que le gouvernement bolchevik ferait bien volontiers des propositions avantageuses aux Etats-Unis, en prévision d'un conflit militaire entre eux et les Japonais.

La politique d'agents provocateurs que les bolcheviks tâchent de réaliser en Extrême-Orient se manifeste d'une façon éclatante dans leur activité en Corée. Les bolcheviks considèrent la Corée comme le talon d'Achille de l'Empire Japonais, et c'est en Corée qu'ils développent actuellement leurs principaux efforts de propagande et d'organisation anti-japonaise.

Le commencement de ces efforts se rapporte au début même du régime bolcheviste. A la fin de 1917 a été créée, à Moscou, une « Union des citoyens coréens » qui a été utilisée par les soviets comme instrument d'agitation contre les Japonais. Après la défaite de Koltchak, cette organisation a ouvert des filiales à Tomsk, à Omsk et à Irkoutsk et par son intermédiaire les bolcheviks sont entrés en rapport avec les émigrés coréens en Chine et ont commencé à créer des noyaux clandestins et illégaux à l'intérieur même de la Corée. En automne 1920, ce travail aboutit à une révolte armée contre les Japonais dans une des principales provinces de Corée. Les autorités japonaises ayant réprimé la révolte par des mesures militaires, les provocateurs bolcheviks ont pris, bien entendu, ces répressions comme un nouveau thème à leur propagande.

Mais il s'est trouvé parmi les patriotes coréens des gens assez conscients et perspicaces pour comprendre le caratère provocateur de l'activité bolcheviste et, au sein de «l'Union des citoyens coréens », une opposition s'est manifestée contre le bolchevisme. Alors les bolcheviks, dont le principe même est de ne tolérer aucune opposition, liquidèrent l'Union pour la remplacer par une autre organisation, qu'ils ont baptisée du nom de « Parti communiste coréen ».

L'année dernière a eu lieu, à Irkoutsk, le premier congrès de ce parti. La composition même de ce congrès montre clairement quels buts poursuivent les bolcheviks, en créant le « parti com-

muniste coréen ». Du total de 83 délégués qui y participèrent, il n'y en avait que 2 (deux!) qui représentaient les organisations ouvrières coréennes. Le reste se composait d'agents du gouvernement soviétique et du secrétariat extrême-oriental de la IIIe Internationale ; 43 délégués sur 83, c'est-à-dire plus de moitié, représentaient les détachements de « francs-tireurs », les « noyaux communistes de l'armée rouge » et d'autres organisations *militaires*. Des rapports de différentes organisations représentées au congrès on apprend que la plupart d'entre elles ont créé des « sections terroristes », dont l'activité se manifeste par des attentats contre les militaires et les fonctionnaires japonais.

Dans le compte rendu officiel du congrès du Parti communiste coréen la « tâche immédiate » de ce parti est définie comme suit :

Avant tout, le travail du parti doit être dirigé vers une lutte armée contre l'impérialisme japonais, aussi bien sur le territoire même de la Corée, au moyen de la formation de détachements insurrectionnels et terroristes, que sur les territoires chinois et russe, au moyen de l'unification de tous les détachements isolés qui y existent, pour en former une armée organisée, en vue d'une lutte systématique contre les troupes japonaises. *Cette lutte doit être coordonnée avec les plans militaires et les directives de la République Soviétique Russe et la République d'Extrême-Orient* (il s'agit du gouvernement de Tchita) et *subordonnée au commandement militaire de la République Soviétique Russe.*

Dans ces préparatifs d'action contre le Japon, les organes officiels du groupement soviétique et de son état-major travaillent dans une étroite union avec les organes directeurs de la 3e Internationale. Le même compte rendu du Congrès du Parti communiste coréen nous fait savoir que la section coréenne du secrétariat possède à Irkoutsk une école spéciale de propagandistes dont les élèves entrent dans les détachements de francs-tireurs en qualité de commissaires politiques.

Bons disciples des militaristes allemands, les bolcheviks savent qu'une « offensive morale », décomposant les forces intérieures de l'adversaire, peut beaucoup faciliter le succès d'une offensive militaire.

Dans leur propagande en Chine et en Corée ils tâchent de provoquer parmi les populations de ces deux pays la plus farouche

haine contre les Japonais. En même temps ils y combattent toutes les organisations qui pourraient contrecarrer leur action. Ainsi, par exemple, ils attaquent violemment les organisations protestantes dont les adhérents sont en nombre très grand en Corée. Ces organisations protestantes étant sous l'influence américaine, les agents bolcheviks les représentent comme un instrument de conquête dans les mains des « exploitateurs américains » et s'efforcent de les discréditer. A toute propagande en faveur de la Société des Nations et d'une solution pacifique des problèmes qui intéressent les peuples d'Extrême-Orient les bolchevistes répondent par une affirmation catégorique que le pacifisme américain n'est qu'un rideau trompeur, derrière lequel se cachent le plus formidable des militarismes et le plus rapace des impérialismes.

En même temps, les bolcheviks déploient des efforts considérables pour établir leur influence à l'intérieur du Japon, et pour s'y créer des points d'appui dans les milieux ouvriers. Dans les documents officiels des Soviets et de la IIIe Internationale les buts concertés de ces efforts sont résumés de la façon suivante : Il faut que, dans le cas d'un conflit militaire entre le bolchevisme et le Japon, la situation intérieure de ce dernier soit compliquée par des troubles sociaux et politiques ; pour atteindre ce résultat, il faut établir, dès maintenant, des « noyaux » bolchevistes dans les organisations ouvrières japonaises et combattre tout esprit de patriotisme dans les masses laborieuses du Japon.

Préparer une armée rouge (bocheviko-coréo-chinoise) pour la guerre contre le Japon et répandre le défaitisme à l'intérieur de l'empire du Mikado, tel est le principal programme d'action bolcheviste en Asie extrême-orientale. Il n'y a, dans ce programme, rien de socialiste, ni de « prolétarien », et il ne s'agit là que d'un militarisme des plus ordinaire et des plus plat. Le drapeau rouge de la classe ouvrière dont ce militarisme se couvre n'y change rien d'essentiel et ne fait que rendre la situation encore plus fausse et plus hypocrite qu'elle ne le serait si ce drapeau n'y flottait pas.

G. ALEXINSKY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

Grillot de Givry : *Anthologie de l'occultisme*, traductions, commentaires et préface ; La Sirène. 20 »

Folklore

Stéphen Chauvet : *La Normandie ancestrale* ; Boivin. 12 »

Gastronomie

Curnonsky et Marcel Rouff : *La France gastronomique : Paris II°* ; Rouff. 2 50

Edouard de Pomiane : *Bien manger pour bien vivre*. Préface par Ali-Bab : Albin Michel. 8 50

Histoire

René Grousset : *Histoire de l'Asie*. Tome I : *L'Orient*, Tome II : *L'Inde et la Chine*. Tome III : *Le monde mongol. Le Japon* ; Crès. 60 »

Albert Thibaudet : *La campagne avec Thucydide* ; Nouv. Rev. franç. 8 50

Littérature

Bandello : *L'oiseau griffon*, histoires galantes traduites de l'italien par G. Garnier. Bois gravé par P. Jacob-Hians ; Le Monde nouveau. 6 »

La Bhagavadgita, traduit du sanscrit avec une introduction, par Emile Senart. Illust. par H. Tirman ; Boissard 24 »

Pierre Bonardi : *Le rituel de la volupté* ; La Sirène 5 »

Maurice Bouchor : *La vie profonde : Homère*, pages choisies ; Delagrave. » »

Henri Bru : *La dictature du bonheur* ; Clarté. 5 »

Divers : *Les poètes de la Loire*. Illust. d'Et. Gaudet. Ed. Rocher et J. Simon Barboux ; Le Jardin de France Blois. 6 »

Anatole France : *La vie en fleur* ; Calmann-Lévy. 6 75

Prince de Ligne : *Lettres à Eugénie sur les spectacles*. Edition critique, par Gustave Charlier ; Champion. 7 »

Emile Magne : *La fin troublée de Tallemant des Réaux* d'après des documents inédits ; Emile Paul. 7 50

Emile Picard : *Discours et mélanges* ; Gauthier-Villars » »

Achille Tournier : *L'amour, les femmes*, pensées diverses ; Victorion. 7 50

Pierre Viguié : *Le chevalier de Méré* ; Chiberre 5 »

Musique

Pierre Lasserre : *Philosophie du goût musical* (Cahiers verts n° 11) ; Grasset. 5 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

G. Demartial : *La guerre de 1914 : comment on mobilisa les consciences* ; Rieder. 7 50

M. Dutreb : *Nos Sénégalais pendant la guerre*. Préface du général Mangin ; les Voix lorraines, Metz. 4 50

Auguste Gauvin : *L'Europe au jour le jour*. Tome XII : *La guerre européenne, janvier-juillet 1918* ; Bossard. 18 »

F.-H. Grimauty : *Les six derniers mois de la guerre en Belgique, par un soldat belge* ; Perrin. 7 »

A. von Kluck : *La marche sur Paris, 1914*. Traduit par le commandant Delestraint. Préface du général Debeney ; Payot. 9 »

Hansi et E. Tonnelat : *A travers les lignes ennemies*, trois années d'offensive contre le moral allemand ; Payot. 7 50

Philosophie

Henri Bergson : *Durée et simultanéité*, à propos de la théorie d'Einstein ; Alcan. 8 »
Jacques Rueff : *Des sciences physiques aux sciences morales*. Préface de M. C. Colson ; Alcan. 8 »
Bertrand Russel : *Le mysticisme et la logique*, traduit de l'anglais par Jean de Menasce ; Payot. 4 50

Poésie

Louis Adam : *Les voix intimes*. Préface d'Ernest Montusés. Dessins de Florane ; Maison franç. art et édition. 5 »
A.-F. Baillot : *Glanes d'automne* ; Maison franç., art et édition. 5 »
Henri Dacremont : *Le fauconnier* ; La Nouvelle Revue. » »
Etienne Escault : *Lignes brisées* ; Chiberre. 5 »
Lucien Farnoux-Reynaud : *Les feux follets sont dans la ville* ; Edition Fast. » »
Charles Forot : *La ronde des ombres*. Avec des vignettes gravées sur bois par Ludovic Rodo ; Le Divan. 7 »
Edouard Guerber : *Sous le doux ciel de France*, poèmes satiriques ; Lib. de France. » »
Hubert-Fillay : *La lanterne des morts*. Illust. de Et. Gaudet. Avant-propos de J.-Marie Rougé ; Le jardin de France, Blois. 6 «
Pierre Terme : *Les servantes du feu* ; Grasset. 5 »
Paul Valéry : *Charmes ou poèmes* ; Nouv. Revue franç. 8 »
Jean Van Waetermeulen : *La maison des clartés douces* ; les œuvres nouvelles. » »

Politique

L'Alliance du défaitisme et du bolchevisme en Suisse, 1914-1919. (Cahiers de l'anti-France n° 2) ; Bossard. 2 40
F. Baldensperger, J. Bardoux, G. Blondel, J. de Pange, R. Pinon : *La Rhénanie*. Préface de Paul Tirard ; Alcan. 6 »
Charles Andler : *Le manifeste communiste de Karl Marx et F. Engels* ; Rieder. 4 »
Jacques Cohen-Toussich : *La Grande-Bretagne, l'Egypte et les Soviets* ; Edition Sonor, Genève. » »
Franz Foulon : *La Belgique et la guerre* : *L'erreur funeste de 1914* ; Imp. Féron, Bruxelles. » »
Doctoresse Pelletier : *Mon voyage aventureux en Russie communiste* ; Giard. 5 »
Pierre Ryss : *L'expérience russe*, traduction et préface de Raoul Labry ; Payot. 6 »

Questions coloniales

René Trautmann : *Au Pays de « Batouala »*. Préface de Pierre Mille ; Payot. 6 »

Questions juridiques

Georges Scelle : *Le droit ouvrier* ; Colin. 5 »

Questions médicales

Dr Leredde : *La syphilis et l'organisation de la lutte antisyphilitique* ; Plon. 3 »
E. Régis et A. Hesnard : *La Psychoanalyse des nécroses et des psychoses* ; Alcan. 12 »

Questions religieuses

Georges Guy-Grand, Gaëtan Bernoville, Albert Vincent : *Sur la paix religieuse* ; Grasset. 6 75

Roman

Germaine Acremant : *Ces dames aux chapeaux verts* ; Plon. 7 »
Andersen : *Contes*. Traduction nouvelle par P. Leyssac ; Stock. 6 75
Comtesse de Baillehache : *Les mains pures* ; Flammarion. 7 »
Cyriel Buysse : *C'était ainsi*, traduit du flamand, par l'auteur ; Riéder. 7 »
Henry Champly : *Négropolis* ; La Sirène. 6 75
Félicien Champsaur : *Marquisette* ; Renaissance du Livre. 10 »
Colette : *La maison de Claudine* ; Férenczi. 6 75
Michel Corday : *Les « Hauts fourneaux »* ; Flammarion. 7 »

Franc-Nohain : *Couci-couça* ; Renaissance du livre. 6 »
Judith Gautier : *Mémoire d'un éléphant blanc*. Illust. par A. Mucha ; Robijns, Wageningen. » »
Michel Georges-Michel : *La bohème canaille* ; Renaissance du livre. 6 »
Edmond et Jules de Goncourt : *Sœur Philomène* ; Flammarion et Fasquelle. 7 »
Gyp : *L'âge du toc* ; Nilsson. 1 95
Cyprien Halgan : *Le goëlan perdu* ; Perrin. 7 »
Edmond Haraucourt : *L'oncle Maize* ; Lafitte. 7 »
Lily Jean Javal : *Le brasier* ; Plon. 7 »
Berthe Kollbrunner : *Vertiges* ; Chiberre. 5 »
D.-J. Leclercq : *Bavol Ier* ; Office de publicité, Bruxelles. » »
Charles Le Goffic : *L'illustre Bobinet* ; Plon. 7 »
Victor Margueritte : *La garçonne* ; Flammarion. 7 »
Francis de Miomandre : *Ces petits messieurs* ; Emile Paul. 6 75
Max Sinclair : *Un romanesque*, traduit de l'anglais par Marc Logé ; Plon. 7 »
Jacques Sindral : *La ville éphémère* ; Grasset. 6 75
Rabindranath Tagore : *La fugitive*, traduction de Renée de Brimont ; Nouv. Revue franç. 6 75
Jean Viollis : *La flûte d'un sou* ; Fayard. 6 50
Emile Zola : *Pour une nuit d'amour* ; Nilsson. 1 95

Sciences

Marcel Boll et Georges Allard : *Cours de chimie (métaux et cations)* ; Dunod. 25 »
J. Nageotte : *L'organisation de la matière dans ses rapports avec la vie* ; Alcan. 50 »

Sociologie

Adolphe Delemer : *Le bilan de l'étatisme* : Préface de M. Jacques Bardoux ; Payot. 10 »
J. Levainville : *L'industrie du fer en France* ; Colin. 5 »
P. Richard : *Le syndicalisme suffit-il à tout* ; Les Temps nouveaux. 0 35
Achille Tournier : *Déclin des illusions démagogiques* ; Victorion. 7 50

Théâtre

Pierre Bin de Roussel : *Théâtre intime* ; Maison franç. art et édition. 5 »
François de Curel : *Préface de « L'âme en folie »*, pièce en 3 actes ; Crès. 2 50
Olivier Guyon : *Après lui*, pièce en 3 actes en prose ; Guyon, Saint-Brieuc. 3 »
Louis Lefebvre : *Aurelio*, poème dramatique ; Perrin. 4 »
Edouard Mariette : *Gabrielle et Sophie*, pièce en 4 actes en vers ; Eclaireur de Nice, Nice. » »
Paul Richoux : *Elissendis*, poème dramatique ; Maison franç. art et édition. 5 »

Varia

Ernest Coustet : *Où en est la photographie* ; Gauthier-Villars. 13 »
Dr Georges Sarbled : *L'amour sain* : Maloine. 5 »
André Warnod : *Les bals de Paris*, avec dessins de l'auteur ; Crès. 7 »

Voyages

Paul Gruyer : *Un mois en Normandie*. Avec 72 grav. et 5 cartes ; Hachette. » »
Gonzague de Reynold : *Fribourg*. Photog. de Fréd. Boissonnas ; Boissonnas, Genève. » »
Robert de Traz : *Genève*. Photog. de Fréd. Boissonnas ; Boissonnas, Genève. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. N. Jorga. — Une lettre inédite de Villiers de l'Isle-Adam. — L'Inhumation de Percy Bysse Shelley. — A propos du centenaire de Jean-François Champollion. — Un centenaire... qui en est un autre. — Quelques auberges célèbres. — Thackeray et l'Orient. — La « Cour du Mai » hier et demain. — Fondation Américaine pour la Pensée et l'Art français. — A la Société des Poètes Français. — La couleur des timbres-poste. — L'Etymologie de « cordon bleu ». — Linguistique politique. — Commerçons avec les bolcheviks.

Une lettre de M. N. Jorga.

Paris, le 2 juillet 1922.

Monsieur le Directeur,

J'oppose aux assertions calomnieuses que signe M. Montandon ces extraits d'articles que j'ai publiés dans mon journal *La Nation roumaine* en 1914, aussitôt après l'ouverture des hostilités et bien avant cette intervention de mon pays à côté de la France, que j'ai été un des premiers à provoquer.

Le *27 juillet 1914*, j'écrivais comme conclusion de l'article *Notre devoir de reconnaissance envers la France et envers l'Allemagne :*

Malgré l'amitié qui entraîne quelques-uns de nos frères à désirer le triomphe de l'Allemagne sur les ruines de Paris — détruit comme une Belgrade quelconque — nous crions, avec le sentiment que nous ne méprisons aucun devoir de reconnaissance, mais que nous en représentons justement le plus grand :

La France ne peut pas périr. Ce serait une catastrophe morale pour l'humanité. Et nous ne devons contribuer d'aucune manière, pas même par un geste, à sa ruine, parce que ce serait un crime national.

Le *24 août 1914*, sous le titre: † *Louvain*

Il est mort. « L'ancienne ville Louvain, si riche en trésors artistiques, n'existe plus aujourd'hui. » Qui écrit ces lignes infâmes ? Un chef de cannibales qui croit que « l'art » c'est le collier de perles de verre, ou les tatouages fantastiques qui ornent sa peau noire ? Non. C'est la « Vossische Zeitung », « l'ancienne » « Vossische Zeitung », qui paraît à Berlin, la capitale de l'Allemagne, le plus « civilisé » des Etats de l'Europe du XXe siècle.

Louvain n'existe plus. L'herbe poussera parmi les ruines comme après le cheval d'Attila. Tout est mort : l'âme de Gœthe, la pensée de Kant, la mélancolie mystique de Beethoven et Wagner. *Tout* est mort. Une seule chose est vivante : le roi barbare Attila...

Le cheval fantastique d'Attila parcourt le monde effrayé. Les bulletins de victoire épouvanteraient même un barbare fou et ivre. Vive « la civilisation » !

Le 9 novembre 1914 sous le titre : *La retraite des Serbes* :

Soldats de Valiévo, paysans héroïques, que Dieu vous donne la chance ! Que votre pays et votre nation puissent recueillir le fruit de vos labeurs héroïques ! C'est tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui. Demain nous pourrons, peut-être, *faire* plus.

C'est dans cet esprit que j'ai écrit, jour par jour, des articles dans mon journal *La Nation roumaine* et dans le journal *L'Univers*. Je veux terminer ces citations, en reproduisant l'article *Verdun* que j'ai publié le 28 février 1916, au moment où nous ne recevions presque aucune nouvelle de France :

Sur les bords de la Meuse, près des plus puissants fronts qui défendent la France, se livre une des plus grandes batailles que l'histoire ait connues. La lutte géante d'aujourd'hui est remarquable par le nombre des soldats qui se sacrifient, par le caractère épouvantable des moyens techniques que l'on emploie, par la grandeur du résultat que l'on a en vue, résultat qui concerne non seulement la France et l'Allemagne, mais *le monde entier*, et cela au moins pour un demi siècle. Jamais le génie de la fatalité n'a passé plus sombre sur l'humanité, en envoyant, des nuages de ses mystères, les foudres qui tueront, mais lequel des combattants... on ne le sait pas encore.

Mais ces jours de février 1916 resteront aussi pour d'autres motifs inscrits à jamais dans la conscience humaine.

D'une part, il y a un empire immense, une race presque entière, avec une préparation incomparable, avec toute l'énergie désespérée, avec la puissance que donne le sentiment que l'on est à l'apogée de sa destinée.

De l'autre part, un peuple réduit comme nombre, amoindri comme influence et richesse, portant des plaies à peine cicatrisées. Deux fois moins nombreux, mal aidés par des alliés égoïstes — il faut bien le dire, — attardés comme organisation et application de la science. Ils savent que la victoire ne leur apportera aucune grande conquête, aucun droit de réduire à l'esclavage les autres, aucun profit qui récompense leurs efforts. Ils n'ont même pas à leur tête un empereur de droit divin, ou un héros sublime pour qui les milliers de soldats se sacrifient dans l'ivresse du dévouement.

Et pourtant ils résistent. Ils résistent depuis dix jours. Et, quoi qu'il arrive, ils déclarent qu'ils résisteront.

C'est pour la première fois dans l'histoire de l'humanité que l'héroïsme se présente seul, sans aucune contrainte, sans aucune attitude théâtrale, sans aucune avidité. Et il trouve en lui-même la puissance morale pour suppléer à tout secours.

Une force nouvelle est venue au monde en février 1916 à Verdun. Et c'est la plus noble que l'histoire ait jamais connue !

Les pages qui suivent sont signées *Ch. Bémont*, de l'Institut, et *Ch. de la Roncière*, chef du département des imprimés à la Bibliothèque Nationale et sont extraites des préfaces que le premier, mon ancien maître à l'Ecole des Hautes Etudes, et le second, jadis mon collègue et demeuré mon ami, ont apposé à deux ouvrages qui s'appellent : *Histoire des relations entre la France et les Roumains* et *Pages roumaines* (1917 et 1918). M. Bémont écrit :

Il (M. Jorga) parle avec enthousiasme de l'acte créateur qui, en 1866, a scellé la réunion de la Moldavie et de la Valachie et il garde à la France un vif sentiment de reconnaissance.

Il écrivait en octobre 1915 : « Je n'ai pas hésité un moment à reconnaître et

à servir la bonne cause. Je suis encore un de ces arriérés qui croient qu'il y a au monde autre chose que le droit de la force. » Les premiers revers, qui le frappèrent cruellement dans ses intérêts personnels, n'ébranlèrent ni ses convictions, ni ses espérances. C'est au peuple qu'il songea tout d'abord. « Notre paysan a été admirable dans la défense du sol natal ; malgré les dures épreuves qu'il eut à subir, il n'a pas dégénéré... » (Lettre du 20 octobre 1916). Il ne désespère pas : « Nous ne sommes ni découragés ni humiliés ; nous ne nous sentons pas malheureux, bien que nous ayons tout perdu, surtout les plus pauvres d'entre nous, car les Allemands ne se font aucun scrupule de tout emporter ou de tout détruire. Nous ne regrettons rien de ce que nous avons fait ; nous avons la conscience de n'avoir rien épargné pour lutter, au moment même où s'élaborait une rénovation morale, lente, mais sûre. Nous ne nous leurrons pas de nos espoirs ; nous subirons notre sort, c'est-à-dire que nous les vaincrons... » (Lettre du 18 déc. 1916). Dans le même temps, il disait à la tribune de la Chambre des députés (27 déc. 1916) : « Nous sommes entrés en guerre avec la résolution de donner tout ce que nous avons à cette heure pour obtenir notre droit entier. Pour tout cela et rien que pour cela. Si, au cours de cette guerre, nous avons démontré une fois de plus sur tant de champs de bataille que l'âme roumaine demeure toujours supérieure aux moyens fournis par le hasard, nous aurons écrit un chapitre, non seulement dans l'histoire des guerres, mais aussi dans le développement de la moralité humaine..... Et attendant l'heure de la « reprise » M. J. combat avec sa plume avec autant d'ardeur et de foi que les soldats avec leurs armes. Jamais peut-être son activité n'a été plus féconde que depuis le moment où il se trouve exilé dans son propre pays Sous ses doigts d'historien et d'imprimeur se succèdent des brochures de propagande...

De son côté, M. de la Roncière écrit :

Le Jour des Morts, le 2 nov. 1917, un cri de détresse partait du dernier refuge, sans cesse menacé, où s'abritait la vie roumaine de Jassy : « Sous la pression allemande et au milieu de l'abominable anarchie russe, comme au fond d'une fosse qui pouvait devenir à chaque moment un tombeau », la Roumanie se débattait. « L'impossible a été fait pour repousser l'ennemi », m'écrivait le grand historien N. Jorga, « et on continuera à le faire *jusqu'au bout...* » Quand les jours se firent de plus en plus sombres, quand le sacrifice suprême d'une nation trahie approcha, l'historien de la Roumanie, dans une lettre encore plus poignante, n'exprimait qu'une crainte : c'est que la France doutât de la fidélité roumaine à l'alliance latine.....

Des adversaires en présence, Turcs et Roumains, J. allait écrire l'histoire. A son vif regret, — il me le contait peu de temps avant la guerre, — la difficulté de se faire éditer chez nous le contraignit à subir l'esclavage de la langue allemande pour ses deux grands ouvrages : *Geschichte des rumänischen Volkes* et *Geschichte des osmanischen Reiches*. Employer sa langue natale comme il l'avait fait pour la publication de nombreux documents sur l'histoire roumaine, c'était fermer à la majorité des savants les trésors d'érudition qu'il y avait amassés. Il avait besoin d'une langue œcuménique : il choisit le français. Il inaugura à Bucarest le *Bulletin de la Section historique* de l'Académie rou-

maine et le *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*... Quand la vague sanglante de la guerre mondiale battit le seuil de la Valachie, l'historien, comme en Italie le poète, s'écria, avec les vaillants patriotes Jonesco et autres, qu'on ne devait point reculer devant elle... Dans un discours que la Chambre des Députés de Roumanie couvrit d'applaudissements, il jetait l'anathème sur « ce que l'humanité avait de plus abject comme origine, de plus dégradé comme vice, de plus rapace et de plus brutal envers tous les sentiments humains », sur la race de proie qui avait troublé le monde entier pour y avoir une part plus large. Et voici ce qu'il disait de nous : « A cette heure, où nous glorifions cent mille Roumains qui ont versé leur sang pour la même cause qui a demandé leur sang à plus d'un million des défenseurs du sol français et de l'honneur, élevés à l'école française, nous sentons le devoir de remercier nos maîtres et éducateurs pour le don le plus beau que puisse faire une nation. »

Je n'ajouterai pas un mot d'appréciation. Il y a des mœurs littéraires que je ne connais pas et que je ne suis pas en état de définir.

Bien qu'un témoignage venu du pays lui-même puisse paraître superflu, qu'il me soit permis de soutenir la noble intention des professeurs et étudiants roumains de Paris, qui ont voulu y ajouter leur témoignage formel, qui est en même temps une protestation indignée :

Au nom de l'*unanimité* des professeurs de l'enseignement secondaire et des assistants des universités de Roumanie, qui se trouvent actuellement en France, nous déclarons que nous sommes infiniment affligés que M. Jorga, qui est pour nous le symbole de la conscience nationale, soit traîné vers des polémiques injustes. Nous devons à notre conscience de montrer l'injustice que l'on fait. Pour qui connaît les choses de chez nous, M. J. est un des plus populaires directeurs de conscience. Si la nation roumaine a présenté l'admirable unité de sentiments pendant la guerre, c'est à lui qu'on le doit. Depuis plus d'un quart de siècle M. J. a visité tout le territoire habité par les Roumains pour établir une unité de pensée et pour rallumer l'enthousiasme dans la lutte pour l'intégrité de la Roumanie. Il a écrit plus de quinze volumes sur les Roumains de Transylvanie, Bucovine, Banat, Bessarabie. C'est lui qui a donné une vie, comme secrétaire général, à la *Ligue pour l'unité de tous les Roumains*, où il a travaillé durant de longues années. Le gouvernement de l'Autriche a même demandé la dissolution de cette Ligue, qu'elle trouvait dangereuse à cause de la présence de M. J.

D'ailleurs, quand la guerre mondiale a éclaté, le comité de la Ligue — qui se tenait neutre devant cette catastrophe — a été renversé par l'action de M. J. et remplacé par un autre, composé par nos chefs de la propagande pour la guerre contre l'Allemagne : MM. Take-Jonesco, N. Filipesco, B. Delavrancea, V. Lucaci et M. J. lui-même.

Grâce à son activité nationale, M. J., qui était député dans le parlement roumain, a *été expulsé* de l'Autriche en 1910 (ce qui montre la mauvaise volonté de ceux qui affirment que M. J. était un ami des puissances centrales).

Pendant la neutralité et la guerre roumaine, les yeux de nous tous étaient tournés vers M. J., par les écrits duquel parlaient nos cœurs. Il a écrit alors des pages qui resteront à jamais l'hommage le plus ému et le plus noble que l'âme roumaine ait rendu à la France. Quand plus de la moitié de notre pays

était occupée par les Allemands, seul son journal *La nation roumaine* pénétrait dans toutes les tranchées et maintenait la foi dans la victoire.

Sans doute, dans l'ensemble de l'œuvre de M. J., qui a plus de *cent cinquante volumes*, on pourrait trouver des passages détachés, et donc rendus méconnaissables, que M. Paltanea puisse invoquer à son appui et qui auraient pu être faussement interprétés par M. Montandon. Mais il y a quelque chose de plus certain sur les sentiments et l'activité de M. J., il y a les renseignements du service d'espionnage allemand. Si M. J. était un « gallophobe », il est certain que, lors de l'invasion allemande, au commencement de notre guerre, la « Kommandantur » n'aurait pas déclaré dangereuse son œuvre ; on n'aurait pas mis au feu les exemplaires qu'on a pu trouver de ses travaux. De plus, il suffisait que les Allemands sachent qu'un prisonnier roumain a été adhérent des idées politiques de M. J. pour que celui-là soit envoyé aux *camps de punition de Bulgarie* (ce qui est arrivé aussi à l'un des signataires de cette protestation). Et encore, si M. J. était « gallophobe », comment expliquer ce fait : M. J. avait publié son cours des dernières années d'avant la guerre roumaine : *Histoire de la nation française*, un livre admirable qui venait de sortir des presses quelques jours avant la prise de Bucarest Les Allemands ont brûlé tous les exemplaires, de sorte qu'il n'en reste qu'une dizaine, qu'on a pu cacher.

Nous n'insistons plus sur ces questions. Nous tenons seulement à nous déclarer fiers d'avoir été les élèves de M. J. qui a formé nos âmes et qui a été, pendant le dernier quart de siècle, notre directeur de conscience. C'est lui qui a formé nos âmes pour la guerre ; tous ceux qui ont été au front, *et non pas les embusqués*, témoigneront de la foi que nos soldats mettaient en lui.

Nous voulons éclaircir quelques points sur l'activité *littéraire* de M. J. Il y a une chose que l'on ne connaît pas assez en France. A un certain moment, on a essayé, en Roumanie, de copier les *formes* de la civilisation française, sans en avoir compris l'esprit. On a commencé à parler le français en Roumanie et à présenter les pièces de théâtre des boulevards de Paris ; mais c'était uniquement pour faire distinguer un « homme du monde » d'un « paysan ». Contre cette *falsification* de la civilisation française s'est élevé M. J. Il a montré que la vraie culture ne consiste pas dans la représentation, de parade, en français d'une pièce quelconque, mais dans la connaissance du rôle historique et cultural de cette puissante nation française. Depuis lors, la civilisation française pénètre de plus en plus profondément dans *toutes les classes* de la nation roumaine, non plus comme un moyen de distinction et de séparation de classes, mais comme un instrument de relèvement de toute nation et de reconnaissance pour la France. Sans cela, les classes populaires de Roumanie auraient, peut-être, haï cette France qu'elles ne voyaient qu'à travers la contre-façon du « monde » roumain.

C'est dans ce sens que le *Semeur*, dirigé par M. J., a conseillé aux jeunes poètes de s'inspirer de la vie nationale, qu'ils connaissaient, et non pas de singer la littérature française.

Quant à l'*Ecole Roumaine en France*, il faut dire que c'est l'œuvre de M. J., qui a eu l'idée de la fonder et qui a travaillé pendant deux ans pour voir son établissement.

Nous ne voulons ajouter rien de plus sur la valeur d'historien de M. J. Nous tenons seulement à déclarer que c'est notre conscience qu'on attaque, en attaquant M. J. Nous ne reviendrons plus sur cette protestation, afin de finir les discusions, trop pénibles pour tous les Roumains, soulevées par le *Mercure de France*.

Signé : G. ALBESCO, G. ATHANASIU, N. A. CONSTANTINESCO, J. D. CHIRESCO, M. JONESCO, H. JONESCO, A. LERNER, H. MARACINEANU, C. MARINESCO, S. NICOLAU, G. PALLADI, C. PARVULESCO, J. G. POPESCO, H. PROCOPIU, P. SERGESCO, E. TOPORASCO, I. VOICOU.

D'autre part les étudiants roumains ont voté l'ordre du jour suivant :

Les étudiants roumains à Paris, réunis en assemblée générale le 30 juin 1922 :

Se désolidarisent de leur collègue P. Paltanea dans l'action qu'il mène contre notre professeur Jorga par le *Mercure de France* ;

Protestent contre la lettre de M. Montandon publiée dans le numéro du 1er juillet 1922 du *Mercure de France*, qui accuse une information insuffisante de l'état des choses de Roumanie ;

Saluent en M. le Professeur Jorga l'un des champions du relèvement de la cience nationale dans notre pays et du rapprochement franco-roumain.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués (1).

N. JORGA.

§

Une lettre inédite de Villiers de l'Isle-Adam. — Comme j'achevais de lire la première partie de la belle étude qu'est en train de publier dans le *Mercure de France* notre ami Gustave Kahn sur Villiers de l'Isle-Adam, le hasard m'a remis entre les mains une lettre de l'auteur d'*Axel* à moi adressée en réponse à la prière que je lui avais faite en décembre 1887 d'écrire une préface pour ma traduction des Poésies complètes d'Edgar Poe que je venais de terminer et qui devait paraître un an plus tard chez Camille Dalon avec une introduction de Joséphin Peladan.

Cette lettre me semble valoir d'être publiée, ne serait-ce que pour édifier certains jeunes écrivains d'aujourd'hui, si avides d'argent et de réclame, sur les difficultés matérielles au milieu desquelles se débattait encore Villiers de l'Isle-Adam à l'âge de 50 ans, dix-huit mois avant sa mort, alors qu'il nous avait donné déjà tous ses chefs-d'œuvre et malgré l'authentique gloire qui déjà illuminait son nom. — GABRIEL MOUREY.

(1) Dans ma lettre publiée dans le *Mercure de France* du 1er juillet, le mot *incompétente* doit être remplacé par « compétente ». Quant à la note que la direction a voulu bien ajouter à ma lettre, j'admets volontiers les leçons de style de la part de personnes ayant compris le sens de mes paroles. — N. J.

Monsieur,

Vos éloges, bien que trop indulgents, m'ayant quand même été sensibles, j'en suis d'autant plus aux regrets de ne pouvoir accepter l'honneur d'écrire une préface aux poèmes d'Edgar Poe.

En ce moment, les épreuves de deux livres, des nouvelles à donner aux journaux, etc., me prennent tous mes instants, car il me faut gagner ma vie avec mon métier (ce qui m'amuse et ce dont je suis presque fier). — Or, surtout après les études et notices de Charles Baudelaire, cette préface me demanderait *douze ou quinze jours de travail* : et voici, en réalité, ce qu'ils me coûteraient :

En douze jours, je puis écrire deux nouvelles, lesquelles me sont payées, chacune, une moyenne de 150 francs, prix que doublent au moins les reproductions. De plus, en dehors de la grande publicité des journaux, elles servent à mon œuvre, si peu qu'elle soit.

Me demander une préface, c'est donc me demander de jeter littéralement dans l'eau vingt-cinq louis, environ : ce que je m'empresserais de faire, encore une fois, étant donné le nom d'Edgar Poe (ce noble mort de faim), si mes moyens d'existence me le permettaient.

Il va sans dire que je ne pourrais, en aucun cas, écrire cette préface avant d'avoir pris connaissance du manuscrit ou des épreuves.

Enfin, étant donné, aussi, le genre de lecteurs que j'ai su, paraîtrait-il, me concilier, cette préface, convenablement traitée, équivaudrait à 1.500 exemplaires de vente (indépendamment de celle qu'obtiendrait la valeur du livre, mes livres à moi étant cotés en librairie au double de ce chiffre — ce qui est peu sans doute, mais ce qui est quelque chose.

Or, n'ayant l'honneur de connaître ni votre œuvre, ni votre personnalité, il est tout naturel que je ne prenne pas sur moi de sacrifier des intérêts et même des devoirs à l'inconnu.

Veuillez donc bien, Monsieur, ne vous offenser en rien, je vous prie, de cette légitime réponse que, certes, vous feriez vous-même à ma place... sans même prendre, peut-être, la peine de la justifier.

Ce qui me console, toutefois, de ne pouvoir participer à cette œuvre, élevée à la mémoire d'un grand poète, c'est que mon empêchement, de plus ou de moins, ne saurait lui porter aucun préjudice : vous ne pouvez manquer, en effet, de trouver, dans la littérature française, bon nombre d'écrivains plus autorisés que moi qui, exempts de mes soucis, s'empresseront d'accomplir au mieux la tâche que vous désirez.

Recevez donc, Monsieur, mes vœux très sympathiques pour le succès de votre œuvre.

Signé : VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Ce 3 janvier 1888.
Monsieur G. Mourey, 2, rue de Grignan, à Marseille.

§

L'Inhumation de Percy Bysse Shelley. — Dans le *Mercure de France* du 1er juillet, à l'occasion du Centenaire de la mort de ce poète, nous rappelions le récit de l'incinération de Shelley, tel que l'a fait Trelawny qui en fut le témoin et citions le texte d'un procès-verbal de nature à prouver que les détails donnés par Trelawny, s'ils sont dans

le goût romantique de l'époque, ne sont pas tout à fait, par contre, conformes à la vérité.

En voici une preuve nouvelle. Après avoir procédé à la crémation du corps de l'auteur de *Queen Mab* Trelawny raconte que ses amis et lui déposèrent les cendres dans un coffret, emportèrent celui-ci à Rome où ils l'inhumèrent dans le cimetière protestant de cette ville, auprès de Keats, qui y reposait déjà depuis deux ans.

A la fin d'octobre 1822 — c'est-à-dire deux mois environ après la crémation de Shelley — le révérend Richard Burgess, docteur en théologie, chanoine de Saint-Paul et ancien recteur de la paroisse d'Upper Chelsea, venait d'arriver à Rome. Il rendit visite à M. Freeborn, agent consulaire d'Angleterre et marchand de vin.

Ce dernier se montra fort heureux de recevoir la visite d'un clergyman, ayant une affaire importante à lui confier. « Venez par ici », lui dit-il. Le rév. R. Burgess, ayant suivi son guide se trouva bientôt dans la cave de ce dernier, qui, lui montrant une boîte de bois, lui déclara : « Voilà longtemps que j'attends un clergyman pour le prier d'enterrer cette boîte. »

Ayant demandé ce qu'elle contenait, M. Freeborn répondit simplement, du ton d'un homme d'affaires :

— Les cendres de Mr Shelley, monsieur.

Après s'être concerté avec un autre clergyman, également de passage à Rome, le révérend Richard Burgess fit enfermer la boîte dans un cercueil et, de grand matin, ils accompagnèrent ce dernier au cimetière, où ils trouvèrent deux Anglais venus pour honorer le poète. (Le général Cockburn et sir Charles Style.)

Quelques mois plus tard, rencontrant Trelawny à Florence, le révérend Richard Burgess lui dit ce qu'il avait fait. Trelawny l'en félicita et Leigh Hunt complimenta par lettre « le digne clergyman d'avoir obligé les plus chers amis de Shelley en enterrant ses cendres à Rome ». — A. C. C.

§

A propos du centenaire de Jean-François Champollion. — A l'occasion du Centenaire de Champollion le Jeune, on a évoqué et on évoquera sans doute encore le souvenir de Silvestre de Sacy, qui a été son professeur ; mais il faudrait l'évoquer d'une manière vraie et il paraît à la fois inutile et inexact d'opposer, dans une posture d'hostilité, l'orientaliste à l'égyptologue.

Assurément l'on ne saurait tout connaître et l'on ne peut raisonnablement reprocher à Silvestre de Sacy, qui scrutait l'arabe et le persan, de n'avoir pas, en outre, déchiffré les hiéroglyphes. Car lorsqu'une voie nouvelle venait à être ouverte par un jeune savant, il favorisait toujours sa tentative et ses efforts !

Aussi nous paraît-il convenable de relever et de rectifier les termes

dont s'est servi récemment un collaborateur du *Petit Parisien*, M. Vanderpyl, traitant le fondateur de l'enseignement de l'arabe en France de « raté du déchiffrage des hiéroglyphes », et ajoutant que Silvestre de Sacy avait été le maître *peu bienveillant* de Champollion.

Or, tout s'élève contre cette assertion et, notamment, pour ne citer qu'une référence, la notice publiée en 1895 par Hartwig Derenbourg, à l'occasion du centenaire de la fondation de l'Ecole des Hautes Etudes Orientales, où il est écrit textuellement :

Il appuya Champollion le Jeune et rendit justice à ses découvertes (1).

La réputation de Silvestre de Sacy fut d'ailleurs mondiale, et il dut cette célébrité à sa grande urbanité, à son extrême facilité d'accès, à sa touchante et patriarcale simplicité, autant et même plus peut-être qu'à l'autorité de son enseignement !

Je cite une phrase récente de M. Dehérain (2) :

Un seul parmi les savants contemporains, Georges Cuvier, partagea avec Silvestre de Sacy cette admiration universelle.

Les Allemands même durent, malgré leur orgueil et leur mauvaise foi, s'incliner !

C'est pourquoi la Ville de Paris se doit à elle-même de ne pas oublier l'un de ses plus célèbres enfants ; c'est pourquoi le Collège de France ne devrait pas sembler écarter la mémoire de l'un de ses plus éminents professeurs, en reléguant dans un coin sombre, hors de toute vue, le buste dédaigné de l'illustre orientaliste ! — UN SILVESTRE.

§

Un Centenaire... qui en est un autre. — Une information qui a fait le tour de la presse indiquait le mois de juin 1922 comme « le centenaire des *Odes et ballades* publiées en juin 1822 par l'éditeur Renduel ».

Bibliographiquement, autant d'erreurs que de mots, ou peu s'en faut. Ce recueil, contenant des odes et des pièces nouvelles, ne prit le titre d'*Odes et ballades* qu'en 1826, chez l'éditeur Ladvocat et non chez Renduel.

Le centenaire inexactement annoncé était celui des *Odes et Poésies diverses*, par Victor-M. Hugo, qui parurent, en effet, en juin 1822, à Paris, chez Pélicier, libraire, place du Palais-Royal, n° 245.

Un second volume, *Nouvelles Odes*, par Victor-M. Hugo, suivit, publié, à Paris, chez Ladvocat, libraire, « éditeur des œuvres complètes de Shakespeare, Schiller, Byron, Millevoye et des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers », en 1824.

(1) Hartwig Derenbourg : *Silvestre de Sacy*, Paris, Leroux, 1895 (page 28).
(2) Henri Dehérain : *Silvestre de Sacy et ses correspondants*. (Extrait du *Journal des savants*, 1919, page 111.)

Puis ce fut, chez ce même Ladvocat, une troisième édition des *Odes* en 1825, dont ne parut que le tome Ier, orné d'un frontispice de Devéria ; enfin vinrent, en 1826, imprimées par J. Tastu, les *Odes et ballades*, en réalité quatrième édition des *Odes*.

Ce volume in-8, dont la préface est datée d'*octobre 1826*, est également précédé d'un frontispice de Devéria gravé par Mauduit. Il contient XX-248 pages ; les Odes occupant les pages 1 à 142 et les Ballades les pages 143 à 236.

Ajouterai-je, ô mânes de Banville et de Tailhade, que ces ballades sont tout, sauf des ballades : l'ancêtre semblant avoir complètement ignoré les règles étroites qui régissent la structure de cet exquis poème à forme fixe.

Quant à Renduel, il figura en 1831 seulement parmi les éditeurs de Victor Hugo par la publication de *Marion Delorme* et des *Feuilles d'automne*. — P. D.

§

Quelques auberges célèbres. — M. A. C. C. commence les remarques spirituelles qu'il offre aux lecteurs du *Mercure* (1er juillet) par me remercier de mettre en garde les voyageurs, etc. Vraiment, il n'y a pas de quoi ; je tiens tout simplement à mettre les points sur les *i*, comme on dit, et j'espère ne pas être seul en l'espèce. En outre, je crois pouvoir entendre raillerie, mais il faut l'avouer, je ne m'attendais point à être nommé tant de fois (dix !) en si peu de lignes.

Du reste, je n'avais envisagé que les injustices faites au romancier Dickens par ses successeurs, tandis que M. A. C. C. attire notre attention, probablement avec raison, sur les embûches qui nous ont été tendues, sans intention bien entendu, par d'autres écrivains célèbres.

Je me révolte contre l'attribution à Dickens d'une identification de telles ou telles chambres comme ayant été occupées dans la « Bull Inn » par MM. Pickwick, Jupman, etc. Dickens dans son roman fait allusion à l'auberge, c'est vrai, mais entre cette identification et celle des chambres occupées (!) par ces messieurs il y a un trop grand pas, un pas dont certainement le propriétaire ou tenancier de la « Bull Inn » est responsable et non pas Dickens.

Le service à découper légendaire dont se servait M. Pickwick est dans le même ordre d'idées, ce me semble.

M. A. C. C. ne fait pas mention de la façon dont les *Pickwick Papers* ont été dénaturés par feu M. Francisque Sarcey. Est-ce que quelque autre érudit lecteur du *Mercure* serait à même de nous informer d'où cela provient ?

Un dernier point. Je ne trouve, sauf le respect dû à M. A. C. C., rien à redire au travail de MM. Anatole Cerfberr et Jules Christophe, que je consulte assez souvent. D'abord, c'est un « répertoire » ; il n'y est fait

aucun tort à Balzac et, soit dit en passant, quant à « l'état civil » il n'en est question que dans une phrase de Balzac citée sur le titre : « faire concurrence à l'état civil », ce qui n'est pas précisément la même chose.

Faites excuse si j'ai la manie de l'exactitude de citer. — EDWARD LATHAM.

§

Thackeray et l'Orient. — A propos de la récente traduction des *Lettres de voyage* de Kipling, on n'apprendra peut-être pas sans surprise que nous devons à un Anglais de la même lignée, Thackeray, un livre sur l'Orient. Les *Notes of a Journey from Cornhill to grand Cairo*, qu'il publia en 1846 sous le pseudonyme de Michael Angelo Titmarsh, ne sont en effet guère connues des lettrés français. On a dédaigné de les traduire, et c'est dommage, car elles sont délicieuses.

Son point de vue est original. Il nous présente l'Orient vu et décrit par un humoriste. De Cornhill au Grand Caire, en passant par Vigo, Lisbonne et Cadix, Gibraltar, Athènes, Rhodes, Telmessus, Jaffa, Jérusalem et Alexandrie, la fantaisie de Thackeray se donne libre cours. Dans les soukhs et sur les places, devant les paysages et les ruines de l'antiquité, les temples et les sépulcres, elle se montre toujours jeune et pimpante, spirituelle, souvent frondeuse, parfois même irrespectueuse. C'est qu'elle rapproche alors de la condition présente et misérable des contrées orientales le souvenir de leur grandeur et de leur puissance anciennes. Et ce contraste, qui d'ordinaire incline l'âme vers des méditations tristes et pieuses, n'excite que l'ironie chez lui. Comme elle jaillit, naturelle et franche, on n'en est point choqué, bien qu'elle trahisse chez Thackeray le secret orgueil d'appartenir à la race qui a succédé aux Romains dans l'empire du monde. Mais cette présomption n'empêche pas cet écrivain d'exercer son ironie sur la sottise de ses compatriotes.

On reconnaîtra l'auteur du *Livre des Snobs* dans cette satire des touristes en mal d'esthétisme antique.

Ne me sentant personnellement aucun enthousiasme pour Athènes, c'est naturellement mon devoir strict de me moquer et de rire de tous ceux qui en éprouvent. En fait, est-ce l'affaire d'un avocat qui, il y a trois semaines, se trouvait à Pump-Court, et dont la gazette du palais et le journal forment la lecture habituelle, de prétendre, pendant les longues vacances, tomber amoureux de la simple poésie, — fort douteuse, en grande partie, je vous le jure, — et de se forger un enthousiasme complètement étranger à son caractère et à son état ordinaires ? Par quelle inclination les dames regardent-elles la Grèce comme « romantique », elles qui dérivent leurs connaissances mythologiques des pages bien connues du « Took's Pantheon » ? Pour quelle raison de gauches hobereaux du Yorkshire, de jeunes dandies des régiments de Corfou, de joyeux marins des navires ancrés dans le port, et de vieux fonctionnaires in-

diens au teint jaune retournant de Bundelcund jugent-ils à propos d'avoir de l'enthousiasme pour un pays dont ils ne savent rien ; dont les simples beautés naturelles ne peuvent être comprises d'entre eux ; et cela, uniquement parce qu'il y a mille quatre cents ans certains personnages y vécurent ?... Qu'est-ce que ces gens-là ont de commun avec Périclès, ces dames avec Aspasie... ?

Et il raille Byron. « Cet homme n'écrivit jamais avec son cœur, dit-il. Il se forgea de l'extase et de l'enthousiasme, avec un œil sur le public. » Lui, Thackeray, il met son soin à rester à la fois lui-même et Anglais. Naturellement mesuré, réservé, homme d'action à sa manière, homme pratique aussi, il goûte médiocrement le mouvement et le bruit vains, et tout le désordre charmant des pays d'Orient. Sceptique il se défie de ce que M. Louis Bertrand, à la suite d'autres, a appelé le mirage oriental. Ce sont les réminiscences classiques qui le suscitent en déposant en nous comme un halo. Pour n'en être pas dupe, Thackeray se dépouille de tous les préjugés, et, oubliant le passé, il ne retient du présent qu'une vision claire, nette et vraie. L'émotion n'en est pas exclue, et pour apparaître contenue et rare, elle n'en est que plus sincère et plus forte. Les descriptions, naturellement, abondent dans son livre ; elles sont brèves, d'un trait précis, et d'un coloris délicat, et lumineuses comme les paysages qui les inspirèrent. Sous le tour enjoué de la phrase, on sent comme une sensualité sèche, et un amour tout païen de la forme.

Il est peu d'impressions d'Orient aussi fortement personnelles, aussi attrayantes que les *Notes from Cornhill to grand Cairo.* — AURIANT.

§

La « Cour du Mai » hier et demain. — La grande cour d'honneur qui donne accès au Palais de Justice, à Paris, du côté du boulevard du Palais, s'appelle, nul ne l'ignore, la « Cour du Mai ».

Ce nom lui fut donné en raison de la coutume qu'avaient les jeunes clercs du Palais d'y planter, en grande pompe, devant le perron, le dernier samedi du mois de mai, un arbre choisi avec le plus grand soin, parmi les plants de la forêt de Bondy.

Celle-ci a disparu, mais est-ce une raison pour ne pas restituer à la Cour du Mai son aspect traditionnel ? s'est demandé M. Michel Missoffe, qui propose de lui rendre son caractère d'antan, par une plantation appropriée.

Planter, ainsi, chaque année, un chêne, dans la cour du Palais de Justice était un des privilèges des clercs de la Basoche. La fête de la plantation du mai était une grande solennité. Le parlement vaquait ce jour-là, car, dit un arrêt du XVIe siècle, « le très bel et triomphant équipage du Roi de la Basoche devant partir du Palais, il y aura grand bruit et tumulte en la Grand'Salle pour les tambours et phifres qui sonneraient, du moyen de quoi ne pourrait la Cour entendre l'exposition des procès ».

Si l'on tenait absolument à rétablir la Cour du Mai telle qu'elle fut au temps de Boileau par exemple, il faudrait aussi édifier au bas du grand escalier,

Cet immense perron d'où tombe un peuple noir,

comme dit Barthélemy dans sa *Némésis*, il faudrait aussi édifier, disons-nous, le « montoir » qui servait aux magistrats à mettre pied à terre quand ils arrivaient de grand matin « sur leurs mulets priant Dieu et disant leurs heures et chapelets par les chemins ».

Ainsi restaurée, Pantagruel ne manquerait pas de reconnaître la cour où, sous prétexte de garder les mules des magistrats, il s'amusait à couper leurs étrivières « et quand le gros enflé de conseiller ha pris son bransle pour monter sus, ils tombent tous plats...... et eulx, arrivés au logis, ils font fouetter Monsieur du Page comme seigle vert ».

Mais doutons qu'ayant retrouvé son ordonnance de jadis, la cour du Mai et le Palais de Justice redeviennent jamais les lieux de rendez-vous à la mode qu'ils étaient au XVIIe siècle quand toute la bonne compagnie y venait chaque jour, non pour suivre les procès, solliciter les juges ou entendre les avocats du roi, mais pour se promener, se divertir et faire des emplettes, car des marchands y étaient établis un peu partout.

§

Fondation Américaine pour la Pensée et l'Art Français. — Les titulaires des bourses en 1922 ont été désignés comme suit :

Littérature : M. Maurice Genevoix, titulaire de la bourse donnée par Henry P. Davison et portant le nom de Jane E. Delano, Chef des American Red Cross Nurses, morte au Service de la Croix Rouge. — M. Benjamin Crémieux, titulaire de la bourse donnée par M. Edward M. Stettinius et portant le nom de Bourse Général Pershing.

Sculpture : M. Jean Jégou, titulaire de la Bourse Henry Walters. — M. Pierre Traverse, titulaire de la bourse Florence Blumenthal.

Gravure. — M. Constant Le Breton, titulaire de la Bourse Charles Hayden.

Peinture. — Mlle Fernande Cormier, titulaire de la bourse Judge William N. Cohen. — M. André Fraye, titulaire de la bourse donnée par Mrs et Miss Frick et portant le nom de leur mari et père Henry C. Frick.

Arts décoratifs. — M. André Rivaud, médailleur, titulaire de la bourse Georges Blumenthal. — M. Pierre Legrain, relieur d'art, titulaire de la bourse donnée par un Anonyme et portant le nom de Bourse Maréchal Joffre. — M. Claudius Linossier, dinandier, titulaire de la bourse donnée par M. John Pierpont Morgan et portant le nom de son père John Pierpont Morgan (1837-1913). — M. Louis Guyot, décorateur peintre, titulaire de la bourse George F. Baker.

Musique. — M. Roger Désormière, titulaire de bourse Mr et Mrs Thomas F. Ryan.

Ces bourses, au nombre de douze, sont de 12.000 fr. chacune.

§

A la Société des Poètes Français. — A la suite de sa dernière assemblée générale, le Comité de la Société des Poètes français, à l'unanimité, avait porté à la présidence M. Ernest Raynaud. M. Ernest Raynaud, pour des raisons personnelles, l'a déclinée. Le Comité s'est alors constitué ainsi pour 1922-1923 : président, M. André Dumas (en remplacement de M. Sébastien-Charles Leconte, sortant) ; vice-présidents : MM. Ernest Raynaud et Jean Valmy-Baysse ; secrétaire général, M. Ernest Prévost ; secrétaire-archiviste, M. Maurice Brillant ; trésorier, M. Léon Mouchot ; trésorier adjoint, M. Louis Richard ; délégué au Salon, M. Edmond Teulet ; syndics-administrateurs, MM. André Foulon de Vaulx, R. Christian-Frogé, Pierre Lafenestre et Pierre Jalabert.

§

La couleur des timbres-poste. — Nous nous étonnions, dans notre numéro du 15 mai, des changements fantaisistes apportés par le ministère des Postes dans la couleur des timbres-poste. « On voudrait bien connaître, demandions-nous, la cause raisonnable de ces... réformes. »

L'explication de ces « timbres caméléons » a été donnée récemment par le *Matin* (numéro du 10 juillet). Nous la reproduisons d'après notre confrère.

— C'est, nous a dit un fonctionnaire des P. T. T., la faute au congrès postal de Madrid et, par extension, au relèvement des taxes postales. Le congrès universel de 1920 a fixé trois couleurs bien nettes pour exprimer l'affranchissement de l'unité de chacune des trois catégories de correspondances internationales : le bleu pour les lettres-missives à 0 fr. 50, le rouge pour les cartes postales à 0 fr. 30, le vert pour les échantillons à 0 fr. 10. Nous avons donc dû tirer les valeurs types aux couleurs prescrites. Mais, comme ces mêmes couleurs appartenaient déjà à d'autres *figurines*, vous vous rendez compte du chassé-croisé de couleurs qu'il nous a fallu organiser.

Notre distribution de couleurs est maintenant stabilisée ; d'ici à quelques mois l'écoulement des stocks actuels aura fait disparaître la gêne à laquelle vous faites allusion, sauf, par exemple, pour les timbres à 0 fr. 50 et à 0 fr. 15 dont les grisailles bleue et verte prêtent à confusion à la lumière artificielle.

§

L'Etymologie de « cordon bleu ». — Mon Dieu, comme l'*Action Française* avait donc raison ! — oh ! il y a de cela bien longtemps déjà, car c'était dans son numéro du 22 novembre 1909 et, depuis, elle ne les a pas toujours « contrôlées », ses « références » — d'inscrire

cette maxime d'un doyen anglais : *Always control your references !* comme norme de la recherche critique. Encore que cette phrase ne nous semble être qu'un simple démarquage de Byron — voyez *Don Juan*, chant Ier, strophe XCVIII :

I.............. think no man
Should rashly quote, for fear of a mistake,

le mot nous est revenu à l'esprit en suivant la petite discussion amorcée dans ces « échos » sur l'étymologie de l'expression « cordon bleu ». M. Marcel Rouff l'a trouvée, sans penser à mal, dans le *Triple Almanach Gourmand* de Monselet pour le bel an de Dieu 1867 et il l'a copiée telle quelle dans sa *France Gastronomique*. Mais on lui a prouvé que le cordon bleu n'était pas celui de Saint-Louis, mais du Saint-Esprit, et M. Raoul Davray, qu'un collègue du *Petit Méridional* traitait l'autre jour de *galejaïre* du royalisme à l'*Eclair* montpelliérain, a mis Pézenas dans cette affaire. Cela n'a pas fait avancer d'un pas la question, car nul — parmi ceux qui ont lu les Mémoires de la Cour de Louis XV, en particulier les pseudo-*Mémoires* de la Dubarry — n'ignore l'importance qu'on attachait au XVIIIe siècle à ce hochet. L'essentiel eût été de prouver que, précisément, c'était sous le règne de ce Louis XV qui fut un si fin gourmet — ceux de nos classiques qu'il appréciait le plus étant les *Dons de Comus* et la *Cuisinière Bourgeoise* (v. *Mémoires de Mme Du Barri*, IV, 146) — qu'était née l'expression discutée. Les Anglais sont, sous ce rapport, en avance sur nous et en ont identifié depuis longtemps l'origine. Que l'on veuille bien, en effet, se reporter au tome VII de la onzième édition de *The Encyclopædia Britannica*, p. 75, et on y trouvera toute l'histoire. Voici, d'ailleurs, la traduction de l'essentiel :

> La phrase elle-même *cordon bleu* (strictement appliquée exclusivement à une cuisinière) est née d'une reconnaissance enthousiaste du mérite féminin par le roi en personne. Madame Du Barri, piquée par l'opinion qu'il professait qu'un homme seul pouvait être un parfait cuisinier, se fit préparer à son intention un dîner par une parfaite cuisinière. Il eut un tel succès que le monarque enchanté exigea que l'artiste lui fût nommé, pour qu'un si précieux cuisinier entrât au service de la Maison Royale. *Allons donc, la France !* — répliqua l'ancienne grisette. — *Je vous tiens enfin ! Ce n'est pas du tout un cuisinier, mais une cuisinière et j'exige pour elle une récompense digne d'elle et de Votre Majesté. Votre Royale bonté a fait mon nègre Zamore gouverneur de Luciennes. Je ne puis accepter moins d'un cordon bleu pour ma cuisinière !*

Le répertoire anglais a soin d'ajouter : *The Royal Order of the Saint-Esprit*, pour éviter toute confusion. Mais on se demande comment il se fait que le *Dictionnaire* de Hatzfeld-Darmesteter-A. Thomas ait cru devoir préciser, en 1888, p. 1543, que l'expression

cordon bleu était née « de nos jours ». Littré, plus au courant, avait bien marqué, en 1882, tome I, p. 810, que l'expression était classique, encore que familière. — C. P.

§

Linguistique politique.

Cracovie, le 9 juillet 1922.

Monsieur le Directeur,

M. R. Humery me permettra-t-il d'ajouter, pour les lecteurs du *Mercure*, à son si intéressant article, « Essai de linguistique industrielle », la perle suivante qui, quoique n'ayant aucun rapport avec les appellations industrielles, offre néanmoins un curieux cas de « décapitation ».

Une crise ministérielle assez longue vient de se terminer en Pologne, et, à l'issue de cette crise, un nouveau parti s'est formé, dans le but de soutenir le gouvernement actuel, en prenant le titre de : D.U.P.A. (Demokratyczna Unja Panstwowa Aktywista).

Or, « *dupa* », en polonais, désigne la partie du corps pour les soins de laquelle Rabelais imagina tant de moyens « torchec.... ».

Inutile de dire qu'actuellement le D.U.P.A. a modifié son acrostiche involontaire. — R. P.

§

Commerçons avec les bolcheviks. — Dans les *Izvestia* du 21 juin nous trouvons un compte *officiel* présenté à la Banque d'Etat pour un transport de marchandises effectué d'Ivanovo-Voznesensk à Moscou. On y lit entre autres :

31 mai. Payé à l'employé de la gare Ivanovo pour avoir composé le train : 20.000.000 de roubles.

31 mai. Au facteur et au caissier pour la remise urgente des documents nécessaires : 10.000.000.

2 juin. Pour le chargement des wagons à Jourieff : 15.000.000.

3 juin. Au conducteur en chef pour la garde des wagons : 10.000.000.

5 juin. Au facteur Mastick (sans explication des raisons) : 60.000.000.

7 juin. Au chef du dépôt de Serguievo : 20.000.000.

Au bas de ce compte la signature avec la mention suivante : « Le compte est contrôlé et reconnu juste. »

Ainsi pour un transport de marchandises de l'Etat sur un parcours de 350 kilom., il a fallu payer en pots de vin une somme de : 125.000.000 de roubles. — J.-W.B.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLVII

—

CLVII N° 577. — 1er JUILLET

Henri Lèbre........ *Pierre Lasserre philosophe et critique.* 5
André Fontainas..... *Percy Bysshe Shelley*.............. 22
Emile Sedeyn........ *La Rose rouge*, nouvelle............. 43
François Berthault. *Une Page sur le Printemps*, poème.... 56
Raoul de Nolva..... *Les Sources anglaises de Leconte de Lisle*............................ 59
R. Humery.......... *Essai de Linguistique industrielle*.... 79
Henry Vuibert...... *Le Fichier national et le Contrôle des Tirages par les Auteurs*........... 92
Edouard Ducoté..... *Monsieur de Cancaval*, roman (I)..... 103

REVUE DE LA QUINZAINE. — Jean de Gourmont : **Littérature**, 146 | André Fontainas : **Les Poèmes**, 150 | Henri Béraud : **Théâtre**, 155 | Georges Palante : **Philosophie**, 161 | Georges Bohn : **Le Mouvement scientifique**, 166 | Marcel Thiers : **Chimie**, 170 | A. Van Gennep : **Folklore**, 176 | Paul Olivier : **Esotérisme et Sciences psychiques**, 180 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 187 | Gustave Kahn : **Art**, 193 | Auguste Marguillier : **Musées et Collections**, 197 | Elie Richard : **Urbanisme**, 204 | Philéas Lebesgue : **Lettres portugaises**, 210 | Berthelot Brunet : **Lettres canadiennes**, 215 | Louis Morpeau : **Lettres haïtiennes**, 219 | Divers : **Bibliographie politique**, 224 ; **Ouvrages sur la Guerre de 1914**, 234 ; **A l'Etranger** : *Autriche*, 240 ; *Italie*, 245 ; *Russie*, 251 | **Variété** : *Choses vues à Gênes*, 255 | Jacques Daurelle : **Art Ancien et Curiosité**, 256 | Mercvre : **Publications récentes**, 269 ; **Echos**, 273.

CLVII N° 578. — 15 JUILLET

Gustave Kahn........ *Villiers de l'Isle-Adam* (I).......... 288
A. Gorovzev.......... *Les Raisons de la Stabilité du Pouvoir des Soviets*......................... 327
J. Jolinon............ *En Patrouille*, nouvelle............. 356
André Spire.......... *Poèmes*............................. 372
Tancrède de Visan.... *De l'Anarchie au Mysticisme : Adolphe Retté*.............................. 375
Edouard Ducoté...... *Monsieur de Cancaval*, roman (II).... 398

REVUE DE LA QUINZAINE. — Emile Magne : **Littérature**, 442 | Rachilde : **Les Romans**, 446 | Edmond Barthélemy : **Histoire**, 453 | Docteur Paul Voivenel : **Sciences médicales**, 458 | Henri Mazel : **Science sociale**, 467 | Louis Cario : **Science financière**, 472 | Jean Norel : **Questions militaires et maritimes**, 478 | R. de Bury : **Les Journaux**, 482 | Gustave Kahn : **Art**, 488 | Claude Roger-Marx : **L'Art du Livre**, 491 | Léon Moussinac : **Cinématographie**, 496 | Docteur J.-W. Marnelstein : **Notes et Documents littéraires**, 500 | Camille Pitollet : **Notes et Documents d'Histoire**, 503 | Georges Marlow : **Chronique de Belgique**, 511 | Gerolamo Lazzeri : **Lettres italiennes**, 516 | Pampiliu Paltanea : **Lettres roumaines**, 522 | Tristao da Cunha : **Lettres brésiliennes**, 528 | Divers : **Bibliographie politique**, 537 | **Ouvrages sur la Guerre de 1914**, 545 ; **A l'Etranger** : *Pologne*, 548 ; *Russie*, 551 | Jacques Daurelle : **Art Ancien et Curiosité**, 559 | Mercvre : **Publications récentes**, 561 ; **Echos**, 563.

CLVII N° 579. — 1er AOUT

G.-J. Gignoux.......	*Emprunt International et Dettes interalliées*....................	577
Gustave Kahn........	*Villiers de l'Isle-Adam* (II)..........	600
Z. Hippius...........	*Confession d'une jeune fille russe à son amie française*..............	626
Jacques Dyssord......	*Epilogue*, poème....................	652
Roger Chauviré......	*L'Irlande devant le Traité de Londres, essai de psychologie politique*.....	655
Raymond Clauzel.....	*D'un Art eurythmique*.............	694
Edouard Ducoté.....	*Monsieur de Cancaval*, roman (III)....	713

REVUE DE LA QUINZAINE.— Jean de Gourmont : **Littérature**, 748 | André Fontainas : **Les Poèmes**, 753 | Henri Béraud : **Théâtre**, 759 | Edmond Barthélemy : **Histoire**, 764 | G. Beaulavon : **Philosophie**, 76[illegible] | Georges Bohn : **Le Mouvement scientifique**, 778 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 782 | Auguste Marguillier : **Musées et Collections**, 788 | Charles Merki : **Archéologie**, 795 | Y. Evenou-Norvès : **Régionalisme**, 799 René de Weck : **Chronique de la Suisse romande**, 804 | P.-G. La Chesnais : **Lettres dano-norvégiennes**, 809 | J.-W. Bienstock : **Lettres russes** 814 | Divers : **Bibliographie politique**, 820 ; **Ouvrages sur la Guerre de 1914** 829 ; **A l'Etranger** : *Afghanistan et Asie Centrale*, 831 ; *Belgique*, 834 *Russie*, 837 | Mercvre : **Publications récentes**, 844 ; **Échos**, 847.



autrement rendre ce son de nouveauté. Et en fait, quand on cherche hors de France des points de comparaison, on est aussitôt amené aux noms de Tolstoï et de Georges Eliot. »

Charles du Bos
(Nouvelle Revue Française)

« La vie, la vie bien vivante, sans imagination lyrique, mais avec son agitation secrète, son angoisse indiscernable sous ses formes multiples, son impuissance à se réaliser en idéal, voilà ce que M. Jacques Chardonne a voulu, semble-t-il, mettre en son livre qui a, reconnaissons-le, comme la chaleur, le frémissement nerveux, le battement du cœur d'un être humain. »

Albéric CAHUET *(l'Illustration)*

« L'*Epithalame* est certainement le roman le plus émouvant que nous ayons lu depuis fort longtemps — le plus différent de tant et tant d'autres ! — et qui aborde le plus résolument: avec le plus de courage, de clairvoyance et de franchise, le triple problème qu'il s'agirait de ramener à un seul, de l'amour, du bonheur et du mariage. »

FRANC-NOHAIN *(l'Echo de Paris)*

« Ce roman sera une révélation. »

Marcel PRÉVOST
(de l'Académie française)

« Le roman de M. Jacques Chardonne est tout chargé de la plus riche substance psychologique. C'est une œuvre complexe et nuancée qui se rattache dans son exécution originale à la grande lignée française... Il s'y manifeste un sens très aigu de la vie, une remarquable puissance d'analyse, liée au don de saisir et représenter les réalités concrètes de la vie intérieure, l'aspect des êtres et des choses... Extraordinaire richesse d'une trame où chaque fil, tissé avec les autres, marque une ligne du dessin ou contribue à la couleur, à la nuance. Le secondaire se mêle à l'essentiel et l'accessoire au principal comme dans la réalité, et l'arrière plan révèle ses profondeurs: la philosophie des âges, de l'amour et de la vie... M. Jacques Chardonne renouvelle le roman psychologique. »

Firmin Roz *(Revue Bleue)*

« On a déjà beaucoup écrit sur le roman de M. Jacques Chardonne et je viens bien tard pour dire qu'il mérite pleinement le succès que lui ont valu ses remarquables qualités.

« M. Jacques Chardonne dont l'*Epithalame* est le début dans les lettres, s'est trouvé du coup mis au rang des meilleurs romanciers actuels. Il est vrai que l'œuvre qu'il nous donne est considérable et mérite l'attention aussi bien par sa dimension que par sa valeur. »

H. de REGNIER, *de l'Académie française*
(Le Figaro)

« Quelque chose de jamais entendu sous la forme du roman. »

Martial TENEO *(Daily Telegraph)*

« Art exquis et pathétique. C'est un livre à méditer qui intéresse grandement. » *(La Nouvelle Revue)*

« Voici sur une toile de fond solide qui est la bourgeoisie moyenne de notre époque, les plus exquises arabesques psychologiques qu'il soit au pouvoir d'un écrivain de nous donner. » *(L'Homme Libre)*

« L'*Epithalame* est d'une exceptionnelle richesse, d'une finesse sans préciosité, qui, traitant d'un personnage imaginé nous atteint comme s'adressant à nous. »

Marcel MARTINET *(L'Humanité)*

« Jacques Chardonne est action, faits et gestes : les âmes vues dans le miroir de la vie quotidienne, les profondeurs exprimées par allusion... Il conte bien, avec un soin qui ne

fatigue pas, un style ni guindé ni lâche, qui donne un prix même aux choses petites et aux idées fugaces. »

ORION *(L'Action Française)*

« L'*Epithalame* est à mon sens un roman de grand style et qui m'a saisi dès la première lecture par une de ces impressions dominatrices dont on ne croit pas qu'elles puissent tromper, impression de vérité neuve et d'originalité foncière. Je place très haut l'écrivain qui a su débuter par cette œuvre d'élite. »

Léon BLUM *(Le Populaire)*

« Document humain de premier ordre, d'une richesse psychologique extraordinaire, d'une rare qualité d'âme et d'esprit... »

R. GILLOUIN *(La Semaine Littéraire)*

« L'*Epithalame* est un de ces livres intelligents et amers dont le souvenir vous suit et vous rappelle comme une musique enchanteresse. »

P. O. GRAILLET *(Le Journal de Bruxelles)*

« Enfin, voilà un roman sérieux, un ouvrage solide et durable. Il réhabilite les romanciers, il rendra au roman des lecteurs qui s'en écartaient. Un homme, doué de qualités très rares, qui allie une finesse et une intuition psychologique de poète à une droite logique, a mis le temps qu'il faut pour écrire un livre. Et il l'a réussi. Il a patiemment cherché son art, ses moyens d'expression, et il les a trouvés. On est heureux de rencontrer un Jacques Chardonne à une époque comme la nôtre. »

Eugène MONTFORT *(Les Marges)*

« Quelle puissante pénétration, quel don prodigieux à mettre en valeur les nuances psychologiques les plus infimes !

E. BUENZOD *(Gazette de Lausanne)*

« Un grand livre sérieux. Mais il y faut apporter le goût des âmes secrètes... Quinze années d'une existence côte à côte, traversée seulement par les événements les plus ordinaires ; une incroyable moisson de notations psychologiques d'une netteté, d'une rigueur, d'une portée sans prix : voilà le bilan de cette œuvre sans analogue dans notre littérature. »

Henri MARTINEAU *(Le Divan)*

« Le devoir de la critique est moins de dire : voilà un chef-d'œuvre, que: voilà un livre indispensable à connaître parce qu'il va nourrir l'intelligence du temps. L'*Epithalame* est incontestablement à marquer ainsi. D'autres lectures espacées, sa vie dans les intelligences et les sensibilités en fixeront le rang exact. Dès aujourd'hui on sent qu'il s'impose à nos jugements successifs. »

(La Connaissance)

« Aucune fausse note, partout le le mot juste, l'observation la plus exacte des nuances, le français le plus pur, le plus élégant et en même temps le plus simple. Ce sont là, groupées, des qualités rares qui caractérisent un chef-d'œuvre. »

S. du MORIEZ *(Le Journal de Pologne)*

« L'habileté suprême consiste à saisir comme par surprise sur des indices fortuits et infimes, le jeu des passions. C'est le procédé constant de M. Chardonne : il s'attache aux impondérables, il guette les moments psychologiques, les indices fortuits, les réactions moléculaires. Le charme de l'*Epithalame* tient pour beaucoup à cette finesse aiguë, à cette sagacité enveloppante de l'observation. »

Louis de MONDADON (*Etudes*)

« Le livre est bon. Disons plus : il est neuf. » *(The Times)*

« C'est un grand livre, qui a toute mon admiration. »
Paul GÉRALDY (*Les Annales*)

« Voici une œuvre importante. C'est un monde d'observations, de scènes, de remarques pleines de valeur. » J. BOULENGER (*L'Opinion*)

« L'*Epithalame*, par Jacques Chardonne est un des livres les plus émouvants et les plus fouillés du roman contemporain. C'est peut être le livre le plus important sur le mariage. » J. GERMAIN (*Le Matin*)

« L'*Epithalame* a obtenu un grand succès. C'est une œuvre qu'il faut mettre au rang des plus importantes, dans le renouveau du roman psychologique. »
(*Bulletin de la Maison du Livre*)

« En lisant l'*Epithalame*, en le relisant, on est à tout instant rempli par une profonde et complexe admiration. »
J.-L. VAUDOYER (*Le Crapouillot*)

« Ce roman est un ouvrage parfait, de l'art le plus exquis. »
(*New-York Herald*)

« L'œuvre de Jacques Chardonne honore le roman français. C'est un roman qui ne ressemble à aucun autre, un livre qui restera sûrement. Il est difficile d'aller plus loin dans l'étude attentive, exacte et humaine des phénomènes de la vie. Ajoutons que l'*Epithalame* est peut-être le premier roman vrai qu'on ait écrit sur le mariage, sur le mariage considéré en soi et non du point de vue de l'enfant ou de l'adultère. »
Edmond JALOUX (*L'Eclair*)

« L'*Epithalame* demeurera comme un témoin de notre société et une peinture des hommes de ce temps; quoiqu'il soit d'un art tout différent, très travaillé, très tendu, encore que volontairement discret, il fait penser par sa puissance d'évocation et de vie aux œuvres brèves, les meilleures, de Balzac. » (*Revue des Jeunes*)

« Je ne sais si vous aimerez ce livre, mais ce dont je suis bien sûr c'est que, même s'il ne vous plaît guère - surtout au premier abord - vous ne saurez point l'oublier. Que renferme-t-il donc d'attachant, et, pour tout dire, d'impérieux ? »
(*La Renaissance*)

« Tout cela est admirablement observé et foisonne de détails délicats, de mots vrais. L'homme qui a écrit le deuxième volume de l'*Epithalame* est redoutablement averti. On dirait que c'est un vieillard désabusé, indulgent. Mais au fait, non. Il n'a pas plus d'indulgence que d'ironie. Il transcrit. C'est un œil qui voit bien. Un œil loupe. M. Chardonne nous aura apporté une des œuvres les plus fortes de ces derniers temps. »
Robert KEMP (*La Liberté*)

« La réalité telle qu'elle se présente à l'œil le plus lucide, le plus transparent et impersonnel que l'on ait connu depuis Maupassant... Malgré cette minutie et cette absence d'art volontaire, l'*Epithalame* atteint à la puissance de l'intérêt continu par la vérité humaine. »
(*Eve*)

ÉDITIONS STOCK

PARIS -:- Place du Théâtre-Français -:- PARIS

1

LES ÉDITIONS G. GRÈS & Cie
21, rue Hautefeuille, 21. PARIS-VIe

Collection " MAITRES ET JEUNES D'AUJOURD'HUI "

IENT DE PARAITRE :

JÉROME & JEAN THARAUD

LA MAITRESSE SERVANTE

Frontispice et portraits des auteurs dessinés et gravés sur bois
par P. BAUDIER
Bandeaux et culs-de-lampe dessinés et gravés sur bois par P. DE PIDOLL
n volume in-8 carré (14×22,5), sur vélin pur fil des Papeteries du Marais, couverture rempliée. Prix (*taxe comprise*). **22 fr.**
rage limité à 1650 exemplaires dont 150 hors commerce, numérotés de 1 à 1500 et de 1501 à 1650.
Déjà paru dans la même collection :
EXANDRE ARNOUX : **Huon de Bordeaux.** Un volume. . . . . **22 fr.**

ouvelle édition :

AUGUSTE COMTE

PAGES CHOISIES

Précédées d'une notice sur sa vie et sur son œuvre par
ROGER PICARD

 fort volune in-16 de 387 pages. **5 fr.**

Ce volume contient, outre une remarquable notice sur Auguste Comte et son œuvre, les plus belles pages que le grand philosophe a écrites sur la Philosophie des sciences, la Sociologie, la Morale et l'Education et le Positivisme religieux.

IENT DE PARAITRE :

RENÉ GROUSSET

HISTOIRE DE L'ASIE

Trois forts volumes in-8 raisin, enrichis de plusieurs cartes. Ensemble : **60 fr.**

ME Ier : **L'Ancien Orient. L'Orient hellénistique. L'Islam. L'Orient latin et les Croisades**
ME II : **L'Inde ancienne. La Chine ancienne et médiévale. Les Civilisations de l'Indo-Chine.**
ME III : **Les Empires mongols. La Perse, l'Inde et la Chine modernes. Histoire du Japon.**

Chaque volume vendu séparément. Prix. . . . . **20 fr.**

« Il n'existe, à l'heure actuelle, aucun manuel d'ensemble sur l'histoire, les civilisations, les religions, les philosophies et les arts de l'Orient et de l'Extrême-Orient.
« Le présent ouvrage vient combler heureusement cette lacune. »

appel

COLLECTION LITTÉRAIRE DES ROMANS D'AVENTURES

CYRIL-BERGER

L'EXPÉRIENCE DU Dr LORDE

Roman

 volume in-16, couverture de CHAS-LABORDE. . . . . **6 fr.**

« Cyril-Berger nous conte l'effroyable lutte de deux savants que sépare la haine ientifique, la plus terrible de toutes. Il nous fait assister à l'épouvantable déroument de l'expérience à laquelle se livre le Docteur Lorde pour se venger de son versaire. »



LES ÉDITIONS DE LA SIRÈNE
29, Boulevard Malesherbes, PARIS-VIIIe
TÉLÉPH. : ÉLYSÉES 62-21 ; 62-22.
VIENNENT DE PARAITRE :
JEAN EPSTEIN
LA LYROSOPHIE
Un volume in-8 couronne de 250 pages sur alfa bouffant d'Ecosse.
Net .... 6 fr. 00
JEAN-VICTOR PELLERIN
32 DÉCEMBRE
SUIVI DE QUELQUES MIRLITONS ANTÉRIEURS
— POÈMES —
Un élégant volume in-16 raisin, tiré à 700 exemplaires numérotés sur papier Lafuma pur fil .... 8 fr. 00
GRILLOT DE GIVRY
ANTHOLOGIE DE L'OCCULTISME
Les meilleures pages des auteurs qui se sont illustrés dans les sciences hermétiques depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Textes revisés et annotés, traductions nouvelles.
Un beau volume de 450 pages in-8 carré sur papier d'alfa vergé.
Net .... 20 fr. 00
LE TOME 1ER
DES MÉMOIRES
DE CASANOVA

ŒUVRES DE FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Pages Choisies, publiées par HENRI ALBERT, avec une préface. Portrait de Frédéric Nietzsche gravé sur bois par JULIEN TINAYRE. Vol. in-18 .... 7 »

L'Origine de la Tragédie, ou *Hellénisme et Pessimisme*, traduit par JEAN MARNOLD et JACQUES MORLAND. Vol. in-18 6,50

Humain, trop Humain (1re partie, tome I), traduit par A.-M. DESROUSSEAUX. Volume in-16 6,50

Humain, trop Humain (1re partie, tome II), traduit par A.-M. DESROUSSEAUX. Volume in-16 6,50

Le Voyageur et son Ombre, *Opinions et sentences mêlées* (*Humain, trop Humain*, IIe partie), traduit par HENRI ALBERT. Vol. in-18 6,50

Aurore (*Réflexions sur les préjugés moraux*), traduit par HENRI ALBERT Vol. in-18 6,50

Le Gai savoir (*La Gaya Scienza*), traduit par HENRI ALBERT. Volume in-18 6,50

Ainsi parlait Zarathoustra, traduit par HENRI ALBERT. Vol. in-18 .... 10 »

Par delà le Bien et le Mal, *Prélude d'une Philosophie de l'avenir*, traduit par HENRI ALBERT. Vol. in-18 6,50

La Généalogie de la Morale, traduit par HENRI ALBERT. Volume in-18 6,50

Le Crépuscule des Idoles, Le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, L'Antéchrist, traduits par HENRI ALBERT. Volume in-18 6,50

La Volonté de Puissance, *Essai d'une Transmutation de toutes les valeurs*, traduit par HENRI ALBERT. 2 vol. in-18 .... 13 »

Considérations inactuelles (*David Strauss. De l'utilité et des inconvénients des études historiques*), traduit par HENRI ALBERT. Vol. in-18 6,50

Ecce Homo, suivi des Poésies, traduit par HENRI ALBERT. Vol. in-18 .... 7 »

Le Cas Wagner, suivi de Nietzsche contre Wagner. Traduit par HENRI ALBERT. Vol. in-18 1,50

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE ANDRÉ GIDE

L'Immoraliste, roman. Vol. in-18 .... 7 »
La Porte étroite, roman. Vol. in-18 .... 7 »
Prétextes. *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale.* Vol. in-18 6,50
Oscar Wilde. (*In Memoriam*) (Souvenirs). *Le « de Profundis ».* Avec une héliogravure. Vol. in-18 .... 3 »
Nouveaux Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale.* Volume in-18 6,50

ŒUVRES DE PAUL CLAUDEL

Art poétique. Volume in-18 6,50
Connaissance de l'Est. Volume in-18 6,50
Théâtre. Première série. I. *Tête d'Or.* Première et seconde versions. Volume in-18 6,50
Théâtre. Première série. II. *La Ville.* Première et seconde versions. Volume in-18 6,50
Théâtre. Première série. III. *La Jeune Fille Violaine. L'Echange.* Volume in-18 6,50
Théâtre. Première série. *Le Repos du Septième jour. L'Agamemnon d'Eschyle. Vers d'Exil.* Volume in-18 6,50

ŒUVRES DE RACHILDE

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines*, roman. Vol. in-18 6,50
La Tour d'amour, roman. Volume in-18 6,50
L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18 .... 7 »
La Jongleuse, roman. Volume in-18 6,50
Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Volume in-18 6,50
La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18 .... 7 »
L'Imitation de la Mort. Volume in-18 6,50
Le Dessous, roman. Volume in-18 6,50
Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18 .... 7 »
Son Printemps, roman. Volume in-18 6,50
Dans le Puits, *ou la Vie inférieure*, 1916-1917, avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard. Vol. in-16 6,50

ŒUVRES DE LOUIS PERGAUD

De Goupil à Margot. *Histoires de Bêtes* (Prix Goncourt 1910). Volume in-18 .... 7 »
La Revanche du Corbeau. *Nouvelles Histoires de Bêtes.* Volume in-18 .... 7 »
La Guerre des Boutons. *Roman de ma douzième année.* Volume in-18 6,50
Le Roman de Miraut, *Chien de chasse.* Volume in-18 .... 7 »
Les Rustiques, nouvelles villageoises. Volume in-16 .... 7 »

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

ROUTE DES ALPES ET DU JURA

La plus merveilleuse excursion de montagne de NICE au BALLON d'ALSACE par les Services automobiles P.-L.-M.

Les Services automobiles de Tourisme de la Route des Alpes et du Jura doivent fonctionner cette année : à dater du 15 juin, entre Briançon et Chamonix par le Lautaret, Grenoble, la Grande-Chartreuse, Aix-les-Bains, Annecy, Combloux, St-Gervais : à partir du 1er juillet, sur l'ensemble du parcours de Nice au Ballon d'Alsace par Barcelonnette, Briançon, le Lautaret, Grenoble, la Grande-Chartreuse, Aix-les-Bains, Annecy, Combloux, St-Gervais, Chamonix, Evian. Genève, Le Pailly, le Col de la Faucille, Morez, Champagnole, Besançon, Belfort, magnifique route de 1200 kilom. pouvant être parcourue en 9 étapes.

Entre Briançon et Chamonix, les touristes pourront suivre un autre itinéraire par le Col du Galibier, St-Jean-de-Maurienne, Albertville et les Gorges de l'Arly.

Aux Services automobiles de la Route des Alpes et du Jura se rattachent de nombreux Services annexes permettant d'excursionner dans le Briançonnais, le Vercors, le Trièves, le Massif de la Chartreuse, la Maurienne, la Tarentaise, la vallée de la Valserine (circuit de l'Ain : Genève, Chésery, Saint-Germain-de-Joux, la Faucille, le Pailly, Gex, Genève) et du Doubs (circuit du Doubs : Besançon, Malbuisson, Les Pargots, Consolation, Besançon).

Cette importante organisation, qui forme aujourd'hui à elle seule un réseau automobile de 3.700 kilomètres, comporte, en 1922, des créations très intéressantes : le Service Briançon-Vallouise-L'Argentière-la-Bessée, qui donne, en ce dernier point, de bonnes correspondances de trains aux personnes allant villégiaturer en Vallouise ; le Service Grenoble-La Bérarde, par Bourg-d'Oisans, la Vallée du Vénéon et la nouvelle route de Saint-Christophe-en-Oisans ; les Services Bourg-Saint-Maurice-Les Chapieux et Saint-Gervais-Les-Contamines qui permettent de faire facilement, de part et d'autre, l'excursion ou le passage du Col du Bonhomme ; le Service Brides-les-Bains-Courmayeur par Moutiers-Salins, Bourg-Saint-Maurice et le Petit Saint-Bernrrd.

Relations de Paris P.-L.-M. avec la Suisse, l'Italie et l'Orient par Frasne-Vallorbe et le Simplon.

Rapide 1re et 2e classes Direct-Orient.

Le train rapide Direct-Orient assure dans de bonnes conditions de confort et de rapidité les relations de Paris avec la Suisse, l'Italie et l'Orient : Paris dép. 11 h. 50, Lausanne arr. 22 h. 55, Vevey arr. 23 h. 52, Montreux arr. 0 h. 04 le lendemain, Milan arr. 6 h. 30, Venise arr. 12 h. 00, Trieste arr. 16. 25, Belgrade arr. 17 h. 40, le surlendemain, Bucarest arr. 8 h. 15 le 4e jour, Sofia arr. 11 h. 00 le 4e jour, Constantinople arr. 18 h. 30, le 5e jour.

Le train Direct-Orient comporte des places de wagon-lits : entre Paris, Trieste et Belgrade, tous les jours, entre Belgrade et Sofia, les dimanches, mardis, mercredis et vendredis ; entre Belgrade et Constantinople, les lundis, jeudis et samedis.

Il comprend également un wagon-restaurant sur les principales sections du parcours, notamment entre Paris et Vallorbe ; Milan et Trieste.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues **par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.**

Vente au Palais, Paris 19 juillet 22, 2 h. **Maison de rapport à Paris RUE MARCADET, 40 et 42 et 63, rue des Poissonniers.** Cont. : 484 m². **Mise à prix : 70.000 fr.** S'adresser BEAUGÉ, avoué ; LABOURET, notaire, Paris,

---

Vente au Palais, le 8 juillet 1922, 2 heures, **en deux lots 1° UN IMMEUBLE sis à IVRY-SUR-SEINE (Seine),** rue Alexandre-Pilleaud, n° 17 et rue Franklin, n° 72, à usage d' **USINE.** Contenance : **10.257 mètres.** Rev. brut par bail : 20.000 fr. **M. à p. : 400.000 fr.** ; 2e lot : **UN TERRAIN sis à CHARENTONNEAU, commune de MAISONS-ALFORT (SEINE),** Rue de Normandie, 12. Contenance : 864 m. 55. Revenu brut : 600 francs. **Mise à prix : 8.000 francs.** S'adresser à MM^es MARCEL DUPONT et BEAU, avoués à Paris, et à Me **Dutertre,** notaire à Paris.

Vente Palais, Paris, le cinq juillet 1922, à 2 heures.

MAISON A BOULOGNE-SUR-SEINE

Rue des Peupliers, n° 20. Contenance 143 m. 65 cent. Rev. brut susceptible d'augmentation : 1.000 fr. et un

APPARTEMENT LIBRE DE LOCATION

M. à p. : 16.000 fr. S'adresser à MM^es PLAIGNAUD, avoué, 14, r. des Pyramides, DE FORGES, avoué à Paris, et VITRY, notaire à Boulogne-sur-Seine.

Vente au Palais, Paris, 6 juillet 1922, à 2 heures.

PROPRIÉTÉ A CLICHY (SEINE)

Rue du Bois, 90, et rue des Bournaires, contenance : 559 m. 3. **M. à p. : 67.667 fr.** S'adr. BEAUGÉ, JOHANNET, GUILLON, avoués ; Gauwain, notaire, Clichy.

VENTE au Palais, Paris, le 12 juillet 1922, à 2 h., **1° MAISON à Paris RUE DES PYRENÉES, 203. et RUE RAMUS, 16.** Cont. 480 m. Rev. brut évalué 6.295 fr. M. à p. 40.000 fr. ; **2° PAVILLON AVEC TERRAIN à Paris, 193, rue des Pyrénées.** Cont. 132 m. Rev. brut 910 fr. M. à pr. 4.000 fr. ; **3° MAISON à Paris, RUE CHARLES-RENOUVIER, 1,** Cont. 110m Rev. brut 1.220 fr. M. à p. 8.000 fr. S'ad. à Mes **BÉGUIN,** Depaux-Dumesnil, LAVERNE, av., Hussenot-Desenonges, not. à Paris.

Vente Palais Paris, le 8 juillet 1922, à 2 heures. 1er lot : **IMMEUBLE à Paris (VIe) 123, R. DE RENNES,** Rev. brut : 31.651 fr. 90. **Mise à prix 295.000 fr.** 2e lot : **IMMEUBLE à Paris (V^e) 68, R. GAY-LUSSAC** Revenu brut : 24.558 fr. 05. **M. à p. 230.000 fr.** S'adr. à MM^es DE BIÉVILLE et M. VERNIER, avoués ; OUDARD et BRUNEL, **not.** à Paris.

Adj. Et. Me **Linzeler,** n. Courbevoie, 11 juil., 2 h. **Maison** à usage d'**HOTEL MEUBLÉ à Paris 160 R. SAINT-JACQUES** (5e arr.), 1 bout., 7 ét., 28 ch. Rev. an. n. 7.000 f. Consign. 30.000 f. **M. à pr. 150.000 f.** Jouis. 1er Juil. 22. S'ad. Me **Linzeler** et Me **Bourgoin,** not. Nanterre

---

Adj. Et. Me **Linzeler,** n. Courbevoie, 11 juil. 22, 2 h. **PETIT HOTEL à Paris (6e arr.) 6, R. JEAN-BART** Loy. an. 4.600 f. **M. à pr. 100.000 f.** Cons. 15 000 f. S'ad. p. vis. s. l. l. et p. renseign. Mes **Bourgoin,** notaire Nanterre, et **Linzeler,** not. Courbevoie.

---

2 PROPRIETÉS A VERSAILLES 62 et 64, r. Albert-Joly. La 1re LIBRE, la 2e rev. 2.800 f. C^ces 1.630 et 1.018 m. *M. à P. : 150.000 et 50.000f.* Adj. ch. not. Paris, *avec fac. réunion,* 4 juillet, Me COUSIN, not. Paris, 6, pl. St.-Michel

---

Maison à Paris R. DES CASCADES, 12 (20e) AV. USINE c^ce 340 m. Rev. br. **susc. aug^on** 5.376 fr. **M. à p. : 45.000 fr.** à adj. Ch. Not. Paris 4 juil. 22. S'ad. not. ADER, à Paris, et **BOURGOIN,** à Nanterre.

Vente au Palais, le 19 juillet 1922, à 2 h. **PROPRIÉTÉ A PARIS 44, RUE STENDAHL.** Cont^ce 309m. 57. Loué 1.430 fr. **M. à p. : 8.000 fr. 2° PROPRIÉTÉ A MONTREUIL-SOUS-BOIS (SEINE),** 18, rue des Hanots. Conten. 250 mq. Loué 340 fr. **M. à p. : 4.000.** S'ad. à Mes BEAUGÉ et DEMOREUIL, avoués à Paris ; PANHARD, not. Paris ; CORPÉCHOT, notaire à Noisy-le-Sec

---

TERRAIN à Paris. Q. Austerlitz. 19 et 21, et r. **Sauvage, 18.** Cont. 2527 m. Rev. act. 13.020 fr., proch. 14.570 fr. M. à p 210.000 fr. Adj. Ch. Not. 4 juil. Me M. DAUCHEZ, not., 37. q. Tournelle

---

GROUPEMENT DES HOUILLÈRES DU NORD ET DU PAS-DE-CALAIS

Ce Groupement procède actuellement à un emprunt d'un montant nominal de 500 millions de francs, divisé en 1.000.000 d'obligations 6 o/o de 500 francs nominal, nettes d'impôts présents et futurs.

Ces obligations peuvent servir d'emploi aux fonds des incapables, des communes, des établissements publics et d'utilité publique et autres particuliers et collectivités autorisés ou obligés à convertir leurs capitaux en rentes sur l'Etat.

Ces obligations sont remboursables en 30 ans à partir du 1er juin 1922, et les coupons sont payables les 1er juin et 1er décembre de chaque année. Le premier coupon sera détaché le 1er décembre prochain.

L'emprunt en cours a pour but de procurer aux Compagnies Houillères formant le groupement des ressources destinées à poursuivre leur reconstitution, et dont le précédent emprunt émis en avril 1921, avec le succès que l'on sait, a permis de franchir la première étape décisive. Font partie du présent groupement : les mines d'Anzin, les mines d'Aniche, les mines de Douchy, de l'Escarpelle, de Béthune, de Carvin, de Courrières, de Dourges, de Gouy-Servin et Fresnicourt réunies, de Lens, de Liévin et de Vicoigne, Nœux et Drocourt.

Le groupement a remis en gage à la Société civile des Obligataires les titres d'annuités délivrés par l'Etat. Ces annuités seront maintenues en gage pendant toute la durée de l'emprunt pour un montant égal au service de l'intérêt et de l'amortissement de l'emprunt réalisé et restant à amortir.

Le prix d'émission est fixé à 480 francs payables en souscrivant, jouissance du 1er juin 1922.

Les demandes sont reçues, à concurrence du disponible, aux guichets des banques et des établissements de crédit.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Maison de Rapp. 205, R. St-MAUR, angle *Passage Parmentier*, cont. 228m. R. br. 24.000 f. **M. à pr. : 200.000 f.** Adj. Ch. Not. Paris, *18 juillet*, Me Cottenet, not., 25, boul. Bne-Nouvelle.

Vente au Palais, Paris, le 26 juillet 1922, à 2 h., en 4 lots

1° **MAISON AU HAVRE** (S.-Inf.) n° 13, rue Casimir-Périer, cont. 173m. env. R. br. env. 3.000 fr. **M. à p. : 30.000 f.**

2° **FERME** située à **MANÉGLISE**, arrond. du Havre (S.-Inf.), cont. tot. 26 hect. 36 a. 22 c. env. Rev. brut env. 4.120 fr. **M. à p. : 40.000 francs.**

3° **FERME** située à **GLÉVILLE**, arrond. du Havre et par extension à Graville-Ste-Honorine. Cont. tot. 8 ha. 96 a. 20 c. env. Rev. br. env. 3.000 fr. **M. à p. : 30.000 f ;**

4° PAVILLON sis à **GLÉVILLE** (S.-Inf.). **Libre de loc. M. à p. : 10.000 f.** Faculté de réunion des 2 derniers lots. S'ad. p. renseignements à Mes Roger Bertin, Berton, Chaumette, Lapeyrière, avoués à Paris. Mes Flamand Duval, Ernest Champetier de Ribes, notaires à Paris.

Vente sur surenchère du 6e, Palais justice Paris, le jeudi 27 juillet 1922, à 2 heures,

IMMEUBLE A PARIS 6, Rue des MOULINS. Mise à prix : 170.334 fr.
S'adr. rens. Détis, av., 24, boulevard Saint-Denis, Déglise, Léveillé-Nizerolle, avoué à Paris, Bergeron, notaire, à La Ferté-Milon (S.-et-O.), Ladeuil, gérant, 30, rue du Bac, à Paris.

Mais. à Paris **RUE DE MALTE, 38**, R. br. 28.000 f. M. à pr. : 275.000 fr. Adj. ch. not. Paris, 25 juill. Faculté traiter amiable. S'adresser à Me Goupil, not. à Paris, 11, r. Louis-le-Grand.

Vente Palais, Paris, le 22 juillet 1922, à 2 h.

PROPRIÉTÉ A BOULOGNE-SUR-SEINE,
Rue de Clamart, n° 1 *bis*. Cont. 981 m. environ **LIBRE DE LOCATION. Mise a prix : 45.000 fr.** S'adr. à Mes PLAIGNAUD, De Forges, avoué à Paris, et Vitry, notaire à Boulogne-sur-Seine.

Vente au Palais, Paris, le 22 juillet 1922, à 2 heures,

PROPRIÉTÉ A BOULOGNE-SUR-SEINE
av. Victor-Hugo, n° 56 Ces 221 m. env. rev. brut **susc. d'augn.** 3. 300 **Mise à Prix : 40.000 fr.** S'adresser à Mes PLAIGNAUD, avoué, 14, rue des Pyramides, de Forges et Hébert, avoué à Paris, et Vitry, Notaire à Boulogne-sur Seine.

Vente au Palais, le 26 juillet 1922, à 2 h.

1° PAVILLON A VITRY-SUR-SEINE
Rue Pasteur, n° 55, Mise. à prix : 20.000 francs.

2° PAVILLON à **VITRY**, Rue Pasteur, n° 32 **Mise à prix 10.000 francs.**

3° PAVILLON à **VITRY**, 32 *bis*, rue Pasteur. **Mise à prix : 10.000 francs.**

4° MAISON DE RAPPORT A VITRY
rue Alfred-de-Musset, n° 11. **M. à p. : 40.000 fr.**

5° TERRAIN A VITRY, rue Alfred-de-Musset, 13 **M. à p. : 1 500 fr.** S'ad. à Mes DUBOIS et Dupont, av. et Ballu, not. à Vitry-s/-Seine.

Vente au Palais, Paris, le mercredi 19 Juillet 1922, à 2 h., **en deux lots : 1° PROPRIÉTÉ à PARIS 16, 18, 20, RUE MOUFFETARD**
cont. 442. m. 10. Rev. br. 14.622 fr. **M. à p. : 110.000 fr.**

2° Diverses parcelles de TERRE ET BOIS sises à LIVERDY, canton de TOURNAN (SEINE-ET-MARNE)
Cont. 273 ares 28 cent. de terre et 42 ares 21 cent. de Bois Rev. brut : 18 fr. **M à pr. 5.000 fr. Total des m. à p. . 15.000 fr.** S'adresser à Mes PELLERIN, avoué à Paris, 3, Place Saint-Michel, Dupont, avoué, Marotte, notaire à Paris

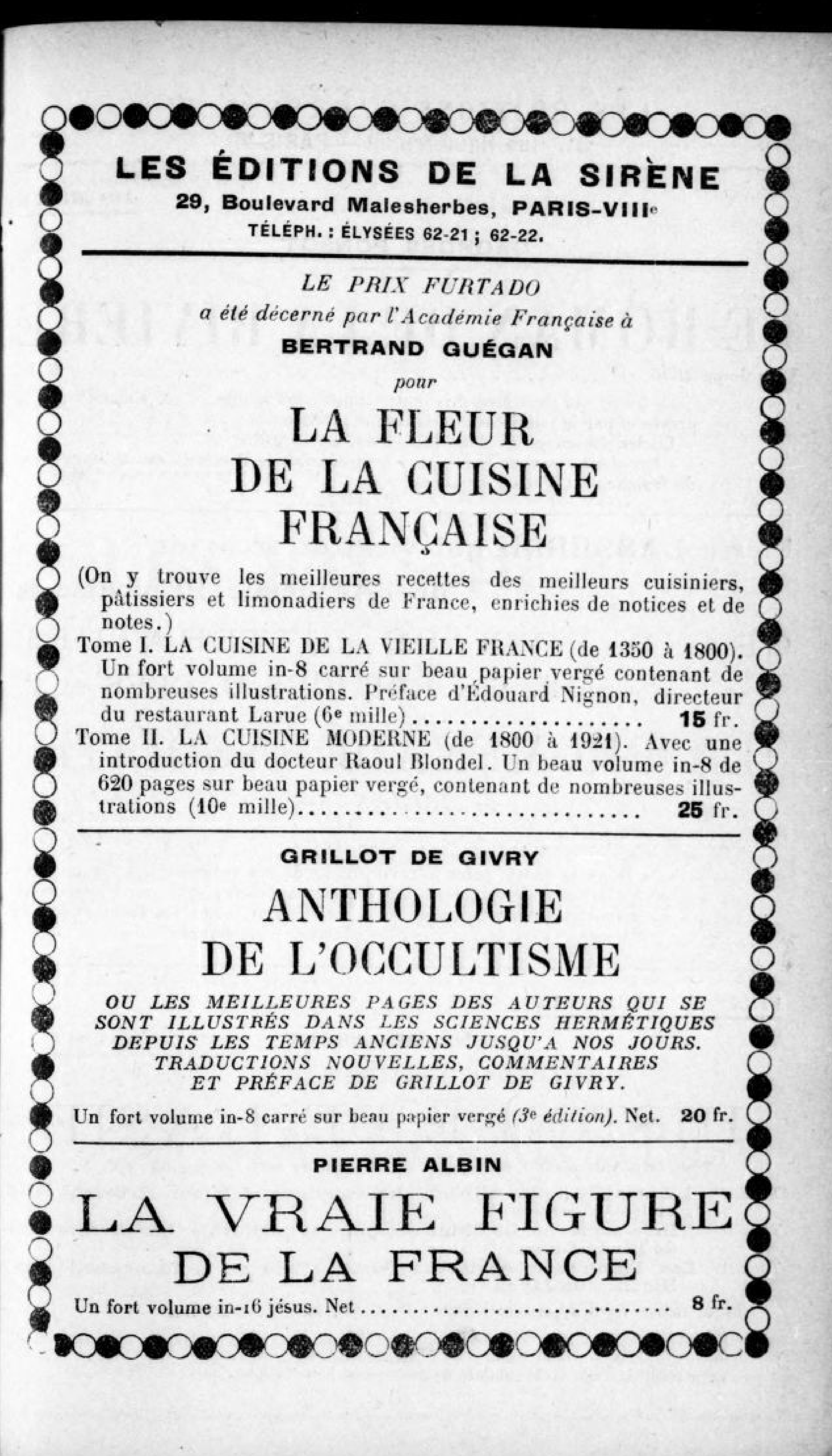
---

Vente au Palais, Paris, le 29 juillet 1922, à 2 heures.

1° PROPRIÉTÉ A COURBEVOIE, 232, rue de Becon **et 21, rue du Chemin-Vert,** Rev. net. 7.000 fr. cont. 1097 m. **Mise à prix : 80.000 fr.**

2° PROPRIÉTÉ A LA GARENNE-COLOMBES
15, rue de Plaisance, cont. 1.500 m. **M. à p : 12.000 fr.**

3° Pièce de terre à COLOMBES lieudit " les **Canibouts** ".
cont. 2 a. 05 c. **Libre loc. Mise à prix : 500 francs**
S'ad. à Mes BRILLATZ et Couturier, avoué à Paris, et à Mes G. Bazin et Faroux, notaire à Paris.



LES ÉDITIONS G. GRÈS & Cie
21, rue Hautefeuille, 21. PARIS-VIe

Vient de paraître :

OSCAR WILDE

SALOMÉ

Drame en un acte

Un volume in-16 jésus (14×19) orné de dessins d'**ALASTAIR**. Prix..... **10 fr.**
Il a été tiré de cette ouvrage :
100 exemplaires sur papier japon impérial numérotés de 1 à 100. Prix..... **40 fr.**

Vient de paraître :

André WARNOD

LES BALS DE PARIS

Un volume in-16, orné de 65 dessins de l'Auteur. Prix................... **7 fr.**
Il a été tiré de cet ouvrage ;
Une édition exclusivement réservée aux souscripteurs, et limitée à 200 exemplaires sur papier de choix. Cette édition est augmentée de plusieurs chapitres et dessins d'un caractère réaliste, tels que :
Les Bals d'Invertis, Le Dernier Grand Ecart, Grandeur et Décadence de la Danse du Ventre à Paris, Les Filles de Maisons closes au Bal Public.
Cette édition comprend :
20 exemplaires sur papier japon, numérotés de 1 à 20 et contenant une aquarelle originale et 4 lithographies........................ .... (*taxe comprise*). Prix : **165 fr.**
180 exemplaires sur pur fil Lafuma, numérotés de 21 à 200 et contenant 4 lithographies.. Prix : **55 fr.**

« Dis-moi comment tu danses, je te dirai qui tu es. »
« C'est une vivante étude de tous les endroits où l'on danse, depuis les dancings les plus élégants jusqu'aux bals musettes les plus crapuleux. »

Collection " LES MAITRES DU LIVRE "

Vient de paraître :

ALPHONSE DAUDET

NUMA ROUMESTAN

Frontispice gravé sur bois par Pierre Gusman

Un volume (19×13) sur vélin de Rives. Prix....................... **40 fr.**
Il a été tiré de cet ouvrage :
55 exemplaires sur grand vergé de Rives (dont 7 hors commerce), numérotés de 1 à 48 et de 49 à 55. Prix.. **60 fr.**
40 exemplaires sur vélin bleu lavande de Rives (dont 3 hors commerce), numérotés de 56 à 92 et de 93 à 95. Prix.. **50 fr.**
1840 exemplaires sur vélin de Rives (dont 100 hors commerce), numérotés de 96 à 1835 et de 1835 à 1936. Prix.. **40 fr.**

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE)

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

38. BALZAC. Œuvres complètes. Tome XXV. Le curé de village .. .. .. 18 fr.
39. M. BARRÈS. La colline inspirée. Ex. pur fil Lafuma .. .. 22 fr.
40. VERLAINE. Correspondance .. 9 fr.
41. WALT WHITMAN. Feuilles d'herbe. 2. vol. Prix .. .. 24 fr.

RÉIMPRESSIONS

42. G. APOLLINAIRE. L'Hérésiarque et Cie. Prix 6.75
43. FRANCIS CARCO. Maman Petitdoigt. 4.75
44. AL. DAUDET. Numa Roumestan .. 6.75

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

45. BALZAC. Le père Goriot. 450 ex. sur velin. Prix .. .. 165 fr.
46. LOUIS CHADOURNE. Le Pot-au-Noir. Ex. sur vélin de Rives .. .. .. 66 fr.
47. ANDRÉ GIDE. Le retour de l'Enfant prodigue précédé de cinq autres traités.
    Ex. sur Japon impérial .. .. 75 fr.
    Ex. sur Hollande Van Gelder .. 50 fr.
    Ex. sur vergé d'Arches .. .. 40 fr.
    Ex. sur vélin Lafuma .. .. 25 fr.
48. J.-K. HUYSMANS. A rebours. Ex. sur vélin Lafuma 27.50
49. RUDYARD KIPLING. La lumière qui faillit (Maîtres du Livre) .. .. 40 fr.
50. CLAUDE ROGER MARX. — Charles Despiau (Sculpteurs français nouveaux).
    Prix 3.75
    Ex. sur pur fil .. .. 8 fr.
51. J. DE TINAN. La petite Jeanne pâle., Ex. sur Hollande van Gelder .. 150 fr.
52. STEWARD EDWARD WHITE. Terres de silence. Ex. sur papier de Rives. 66 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES (1)

Veuillez m'envoyer (2) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint, — par le débit de mon compte — les ouvrages indiqués dans LE BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros. ....

Signature :

NOM ....

ADRESSE ....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant.

(2) Rayer les indications inutiles.